E. M. de St Hilaire

HISTOIRE MILITAIRE
DU
CONSULAT ET DE L'EMPIRE

SOUVENIRS INTIMES

Librairie A. MOUVEAU

103, Rue de Vaugirard

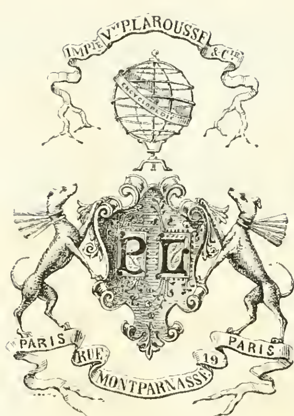
Paris

HISTOIRE MILITAIRE

DU CONSULAT

ET

DE L'EMPIRE


IMPie Vve P. LAROUSSE & Cie
ENCYCLOPÉDIE
PL
PARIS
RUE
MONTPARNASSE
19
PARIS



Le carnage dura quatre heures; enfin la position fut prise et la victoire se décida. (t. II, p. 58.)

HISTOIRE MILITAIRE

DU CONSULAT

ET

DE L'EMPIRE

— SOUVENIRS INTIMES —

PAR

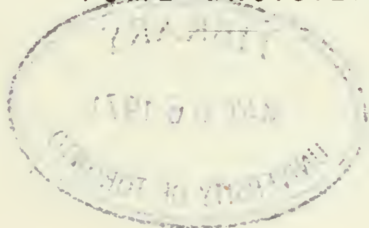
E. M. DE SAINT-HILAIRE

ÉDITION ILLUSTRÉE

DE

Gravures hors texte par les meilleurs Artistes

TOME TROISIÈME



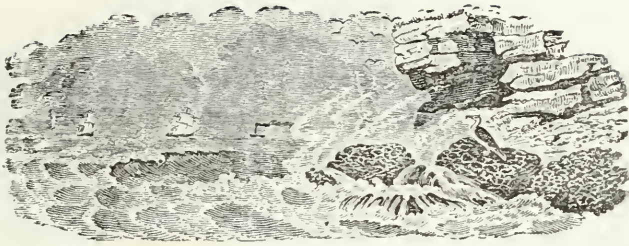
PARIS

A. MOUVEAU ET G. CAROLL, LIBRAIRES

103, RUE DE VAUGIRARD, 103




LIBRARY
MAY 06 1971
UNIVERSITY OF TORONTO



SOUVENIRS INTIMES

DU TEMPS

DE L'EMPIRE.

LES PRISONNIERS DE GUERRE.



Dans le courant du mois de mai 1808, cinq mille soldats français, pour la plupart appartenant à la garde, et qu'on venait d'extraire des pontons espagnols, débarquèrent dans l'île de Cabréra. Leur premier cri en posant le pied sur la terre ferme avait été un cri de joie, car il y avait longtemps que leurs poitrines ne s'étaient rafraîchies d'air pur. Cependant Cabréra n'offrait pas vestige d'habitation, la trace des hommes ne s'y montrait nulle part; le sol même se refusait à la culture... Il fallait tout entreprendre, tout construire; et personne n'avait d'outil! Aussi combien la nécessité, ce génie du malheur, fit-elle éclore de plans, de projets propres à vaincre la nudité de ce sol sur lequel ces cinq mille prisonniers avaient été jetés!

Le soir même de leur arrivée, ces vainqueurs de l'Europe, que

les balles et la mitraille avaient respectés, étaient parvenus à former un camp, qui abrita tant bien que mal le dénûment le plus complet dans lequel créature humaine puisse se trouver.

Le lendemain, au lever du soleil, cette espèce de Thébaïde fut explorée en tous sens; il n'y eut pas un coin de terre qui ne fût visité par les prisonniers, pas un rocher dont ils ne fissent le tour. Cabréra est la plus petite des îles Baléares; elle est située à sept lieues sud de Majorque. Son étendue est d'environ une lieue un quart de long sur une largeur un peu moindre... Cinq mille hommes parqués sur cette étroite limite!

Cependant, ce qu'on avait annoncé aux prisonniers était vrai: Cabréra n'offrait indice ni d'habitation, ni d'agriculture. Le sol se composait de sable, de pierres et de galet, et à peine les fissures des rochers offraient-elles les racines rabougries de quelques plantes sauvages et rampantes. Le seul ornement que la nature eût donné à cette île, c'était un bouquet de bois de sapins, et ce fut ce bois qui offrit les premiers matériaux d'où sortit plus tard une ville naissante; sans ce bois, les pauvres soldats n'eussent jamais trouvé d'autre abri que le creux des rochers. Que de peines, que de difficultés, que d'obstacles à vaincre avant de pouvoir *poser la première planche* de la cité que rêvaient les exilés! La chose la plus indispensable à des travaux de charpentage c'étaient des outils... On n'en avait pas un seul. Les vieux cercles d'une barrique servirent à fabriquer de mauvaises scies. De vieux vêtements effilés servirent à fabriquer des cordages indispensables au transport des bois. Une fois les arbres abattus, il fallut les apporter à l'endroit où ils devaient être employés, et malheureusement le bois de sapins était séparé de la plage choisie pour bâtir la ville par cinq ou six monticules bizarrement réunis l'un à l'autre par d'étroits sentiers qui faisaient en quelque sorte cahoter le sol, comme le dos d'un chameau. Aussi s'imagine-t-on que de persévérance, de force, de courage et de résignation il fallut avant que le bois, les pierres l'argile, en un mot tous les matériaux de construction fussent

transportés sur le point où devait s'effectuer leur mise en œuvre.

De longs jours s'écoulèrent, mais au moins chacun se vit-il un asile assuré contre la pluie, le vent et le froid. Mais à ces travaux titaniques succéda un mal moral : l'inquiétude. Combien devait durer cet affreux exil pour les pauvres soldats en proie à la faim, à la soif, privés de vêtements, de chaussures, et incessamment tourmentés, jusque dans leur sommeil, par des myriades d'insectes? Aux pemiers et pénibles travaux de bâtisse avaient succédé d'autres souffrances non moins cruelles : un ciel de feu durant le jour... et pas d'eau ; — un vent de glace pendant la nuit, et pas de vêtements. Les plus constantes recherches n'avaient amené que la découverte d'une source, sujette à se tarir, et dont les jours d'abondance ne suffisaient pas pour abreuver un millier d'hommes. Jour et nuit, chaque prisonnier se présentait à son tour à la fontaine insuffisante, puisqu'elle asséchait dès l'instant que quelques-uns y avaient seulement trempé leurs lèvres... Les heures étaient comptées, les minutes pesées... Lorsque la source livrait un filet d'eau, malheur à qui s'y arrêtait trop longtemps ! car on le battait impitoyablement : ces malheureux s'égorgèrent entre eux plus d'une fois pour quelques gouttes d'eau !

La faim n'était pas moins cruelle. La ration de chaque homme ne s'élevait qu'à vingt-quatre onces de mauvais pain et deux poignées de fèves gâtées pour quatre jours entiers. C'était là que se bornait la munificence espagnole, tandis qu'un régime sain, sinon abondant, eût été indispensable à ces hommes fatigués par le travail, au milieu d'un air trop vif et sous un climat brûlant. On semblait vouloir réduire par une affreuse famine ceux qui n'avaient point succombé sous le fer et le feu des batailles, ou qui étaient sortis vainqueurs de la trahison. Aussi ne fallut-il que peu de mois pour que cette sacrilége spéculation entraînât les résultats désirés. Bientôt les malades se comptèrent par centaines, et les victimes furent tous ceux qui étaient déclarés malades. La dyssenterie, les ophthalmies, le scorbut, les fièvres de toutes sortes ne tardèrent pas à décimer

cette population exténuée. On ne saurait se faire une idée de la promptitude avec laquelle le mal se propagea dès qu'il se fut déclaré. Le moral une fois frappé, adieu le corps! Dans la cité, sur la plage, dans le creux des rochers, dans le bois, partout des malades, des mourants et des morts... Les Espagnols, suppliés de compatir à tant de maux, finirent par livrer un peu de toile, afin de permettre la formation d'une espèce d'hôpital. Une tente fut dressée dans le voisinage de la source... mais les médicaments ne purent être obtenus... Un nouveau fléau vint fondre sur les pauvres prisonniers : à peine s'était-il écoulé trois jours depuis la formation de l'hôpital, qu'un effroyable orage vint crever sur l'île, et que tout fut renversé, dispersé, anéanti. En quelques heures, tentes, malades et gardiens furent entraînés par un torrent qui se forma de la chute des eaux dans un ravin du centre de l'île, et trois cents hommes, la plupart déjà en train de mourir, il est vrai, périrent dans cet affreux cataclysme... Aussi le cimetière ne tarda-t-il pas à être plus peuplé que le camp...; la place y manquait pour les morts, de même que, quelques mois auparavant, elle avait manqué aux vivants qui mettaient le pied dans l'île.

L'ouragan qui avait renversé l'hôpital et causé la mort de tant d'infortunés eut, au large, un bien triste retentissement, puisqu'il fit éprouver un retard de cinq jours au bâtiment porteur des vivres. Aussi, comment rendre le désespoir et les cris de détresse qui éclataient chaque jour dans cette cruelle attente! Toutes les têtes s'embrasèrent dans le délire, en même temps que la faim brûlait les entrailles... On assemblait des conseils composés de sous-officiers, qui ne menaient à rien, puisque les éléments de tout secours manquaient totalement. On proposa de se nourrir de chair humaine...; un cri d'horreur unanime repoussa cet avis désespéré

Au milieu des souffrances que faisait éprouver à ces infortunées victimes d'une atroce politique le manque d'aliments, on se décida à faire un sacrifice aussi douloureux pour ceux qui en prirent la résolution, que risible aux yeux des gens qui ne s'identifieraient

point avec la cruelle position des prisonniers. Ce sacrifice, qui fut au préalable l'objet d'une discussion très-animée, fut la mort de Martin... Martin, un pauvre âne, seul animal vivant qu'on eût trouvé dans l'île au jour du débarquement. Le pauvre Martin, adopté par les soldats, était devenu leur enfant gâté. Mais aussi, quels immenses services n'avait-il pas rendus pour le transport des malades! Pauvre animal! si doux, si résigné, si sobre surtout et si bon travailleur! Le tuer, lui, Martin, ce fut une proposition qui d'abord révolta l'imagination, mais cependant qu'il fallut bien sanctionner d'un vote unanime, quoique douloureux! Jamais animal n'avait été plus aimé que lui. C'était à qui lisserait son poil gris, à qui lui apporterait quelques brins d'herbes, à qui lui trouverait un peu d'ombre pour dormir plus à l'aise. Quoi qu'il en soit, la nécessité l'emporta sur les scrupules : la mort de Martin fut résolue. N'ayant pu lui trouver un bourreau, on se décida, pour le tuer, à lui faire gravir le rocher le plus élevé, du haut duquel on le précipita par un vigoureux coup d'épaule...

« Il s'est tué en tombant! dirent les soldats comme par un cas de conscience, personne de nous n'a porté la main sur sa chair vivante pour en faire couler le sang ! »

On fit du corps de Martin trois mille morceaux ; chaque prisonnier eut pour sa ration environ trois quarts d'once... les os compris!

Enfin le bâtiment aux vivres arriva! Il était temps! un jour de retard encore, et il n'eût pas trouvé le quart des prisonniers en vie. Au surplus, tel avait été le souhait des habitants de Palma, car par deux fois ils pillèrent le navire qui allait prendre la mer pour apporter aux prisonniers leur nourriture déjà en retard. Parmi les malheureux exténués de besoin, il en était un qui avait eu le courage et la force de se traîner jusqu'au sommet d'un rocher qui dominait la mer. Le premier il aperçut la barque au pain qui avançait vers l'île, et sa voix, en apportant cette nouvelle, répandit la joie dans tous les cœurs. Tous les malades, les agonisants même se traînèrent

sur la plage, et, les yeux ardemment fixés sur le navire, ils semblaient vouloir hâter sa marche par le témoignage de leur vive impatience. Le bâtiment approchait toujours : une heure plus tard on débarquait les vivres, on les distribuait aux malheureux affamés; et telle fut l'avidité avec laquelle on se précipita sur les rations, qu'on ne s'aperçut pas d'abord que trois cents hommes avaient manqué à l'appel... Ils étaient morts de faim!

Une chose cruelle à dire, c'est que ces morts servirent au moins à quelque chose, à augmenter la ration de ceux qui leur survécurent. Les Espagnols songeaient si peu à leurs prisonniers, qu'ignorant les vides opérés dans leurs rangs, ils continuaient à expédier le même nombre de rations depuis le premier débarquement. Et cependant plus d'un tiers avait déjà payé le tribut à tant de souffrances et de privations. Les survivants acceptèrent donc avec joie ce triste héritage de leurs frères, qui leur procura momentanément une sorte d'abondance.

Peu à peu les forces furent rendues aux malades, et l'aspect du camp devint moins déplorable qu'il n'avait été pendant le retard du navire chargé des provisions. L'époque, peu éloignée encore, où une montre d'or s'échangeait avec joie contre une demi-livre de pain, ne semblait plus devoir se reproduire. L'espérance rentra insensiblement dans le cœur des captifs, et ils s'occupèrent d'améliorer leur entourage par des travaux nouveaux, pour l'exécution desquels il leur était revenu des forces nouvelles. Un peu plus tard, ils trouvèrent même quelques distractions dans le voisinage des canonnières gardiennes de l'île, qui permettaient, de temps à autre, à leurs équipages de se mêler à eux. Ce fut là une source d'échanges entre des objets qui leur étaient inutiles et des outils et des vêtements possessions bien autrement précieuses. On arrangea une certaine partie du camp de façon à en faire le centre de cette sorte de commerce, et le nom pompeux de *Palais-Royal* lui fut donné. Certes, on eût vainement cherché là de somptueux magasins, des cafés étincelants d'or et de lumières, et de ces coquettes boutiques où

les étrangers riches venaient alors se pourvoir de ces petits objets inutiles si nécessaires à la vie confortable. Le *Palais-Royal* de Cabréra n'avait pour tout restaurant qu'une très-modeste cantine. Le *Chevet* du lieu vendait, contre des couteaux, des boutons, des morceaux de fer et le peu d'argent que contenait l'île, ses galettes de biscuit un peu verreuses, des oignons crus, du vinaigre au piment, du poisson salé et des légumes secs plus ou moins avariés. Mais le vin, qui est presque généralement bon dans toute la Péninsule, facilitait la digestion de ces détestables mets. Il faut dire que toutes ces drogues se vendaient dix fois plus cher qu'elles ne valaient; mais on s'estimait trop heureux encore d'échanger, contre les jouissances que procure l'abondance après les privations, le peu d'argent qu'on pouvait avoir, ou les objets échangeables dont l'usage n'était pas indispensable. En résumé, les captifs purent vivre, ce qui était un immense bienfait, en raison de leur condition précédente.

Peu à peu, les esprits inventifs, les imaginations spéculatives parvinrent à améliorer encore la physionomie du *Palais-Royal*. Ils parvinrent à se procurer, des côtes voisines, quelques marchandises qui permirent aux baraques de s'intituler *magasins*. Bientôt, alléchés par de premiers profits, les spéculateurs offrirent aux regards des promeneurs toutes sortes de marchandises d'une utilité incontestable pour les premiers besoins de chacun : des paniers d'osier, des tabatières et du tabac, des vêtements grossiers, mais solides, des chaussures et des ustensiles de ménage. Les Espagnols eux-mêmes, ceux qui appartenaient à la flotte d'observation, finirent par se mêler de cette industrie, et les marchands de l'île firent de bonnes affaires. Cependant le crédit était rare, ou tout au moins très-restreint. Ainsi, on vendait à terme à un soldat une aiguillée de fil avec un bouton pour mettre à son vêtement; l'amateur du tabac pouvait se régaler de trois prises qui coûtaient un sou, et pour lesquelles le débitant n'accordait pas plus d'une semaine de crédit. Les vieux bouts de cigares, ramassés sur les traces des riches, se revendaient hachés et à la demi-once pour la pipe du né-

cessiteux. Un ordre extrême régnait partout, et toute l'île ne tarda pas à bénéficier de cette prospérité de quelques-uns. La physionomie jadis si déplorable de Cabréra avait changé comme par enchantement.

Semblables aux boucaniers de l'île de la Tortue, les prisonniers, à force de remuer le sol, finirent par trouver des couches fécondes, et chaque casemate ne tarda pas à posséder son petit jardin. On y planta des légumes et, si l'espace le permettait, quelques fleurs. Les légumes, ajoutés à la ration, permirent d'en échanger la valeur contre la possession d'autres denrées fournies par les *négociants*. Quant aux fleurs, elles réjouissaient la vue et la pensée de l'exilé, et le faisaient rêver parfois à la patrie absente, aux douceurs du foyer paternel.

Une fois que le génie de l'homme, aux prises avec la nécessité, est parvenu à vaincre cette dernière, son ambition s'étend peu à peu aux choses de luxe. Il faut un aliment à l'esprit! on construisit une salle de danse et de concerts... Alors les artistes et les professeurs de toute sorte se présentèrent en foule. Il est exact de dire qu'une moitié du camp donnait leçon à l'autre. On échangeait leçon contre leçon : de la danse contre des mathématiques, du dessin contre des armes ou du bâton, arts très-prisés des soldats et des matelots. Les exercices gymnastiques avaient surtout un grand nombre d'adeptes. Mais, ce qui est plus étonnant, on institua une loge maçonnique, qui ne contribua pas peu à développer chez les prisonniers toutes sortes de rapports de bienveillance et de dévouement. Les maîtres, les roses-croix créèrent des apprentis et des compagnons de la *Fidèle Maçonne*. On pleura sur le tombeau d'Iran, on cueillit l'acacia, et l'on s'amusa à faire subir des épreuves. Le sous-officier de la garde de qui nous tenons ces détails fut reçu maçon à Cabréra. L'épreuve qu'on lui fit subir n'eut pas le caractère terrible mis parfois en application, et dont les traditions se sont peu à peu perdues, aujourd'hui que les francs-maçons ne s'avisent plus que de tenter des épreuves morales. On banda les yeux à notre

sous-officier, mais auparavant on avait exposé sur une table placée près de lui une effrayante trousse de chirurgien, garnie de ces aciers aigus, tordus et tranchants, qui font plus d'impression que la douleur qu'ils causent. Un large bassin avait été apporté, et tout l'attirail d'une saignée rigoureuse s'était développé à l'imagination déjà un peu frappée du récipiendaire. On lui découvrit le bras, le docteur chercha la veine, y porta un énorme coup de lancette..., et fit exactement tenir le bassin sous le membre du patient, qui sentit la chaude moiteur du généreux liquide que perdait son corps. Il s'écoula beaucoup de temps, une heure peut-être, avant qu'il osât parler ; mais à la fin il crut pouvoir avouer qu'il se sentait extrêmement faible, et que, si l'on continuait à le laisser ainsi répandre son sang, il ne doutait pas qu'on ne le fît mourir. On répondit qu'il fallait que ses veines s'épurassent encore de ce sang profane, et qu'on veillait sur lui. En effet, de temps à autre il sentait une main constater les pulsations de son pouls... Enfin, le mot *assez!* fut prononcé... Il était temps! le pauvre néophyte venait de s'évanouir! On lui banda le bras, et il fut reçu maçon. La recommandation la plus expresse lui fut faite de se soigner durant quelques jours, de se reconforter, d'avoir recours à tous les moyens possibles pour reconquérir la vigueur musculaire dont cette saignée vraiment exagérée avait dû le priver. Au bout de huit jours de plaintes sur sa faiblesse, de soins et de précautions de toutes sortes, le nouvel adepte débanda sa plaie ; mais vainement chercha-t-il la trace de l'incision que lui semblait avoir faite la lancette! rien! Il interrogea, on lui avoua qu'il n'avait été piqué que par un cure-dents, et que le sang qu'il avait cru perdre n'était qu'une eau tiède adroitement lancée sur le bras à l'aide d'une petite seringue... L'imagination avait fait le reste!

Il ne manquait plus qu'une chose dans l'île pour que tous les genres de délassements s'y rencontrassent, c'était un théâtre! On le désira tant, qu'on parvint à l'obtenir. Mais comment? à l'aide de quoi, et quel bâtiment assez vaste put être stiné à recevoir la foule

curieuse d'assister aux représentations promises? On ne saurait le deviner : ce fut une vieille citerne abandonnée ! On abattit toute la maçonnerie supérieure, la voûte, et l'on parvint ainsi à présenter à l'œil une sorte de caisse vaste et régulière, mais enterrée dans le sol sur lequel reposaient ses parois.

Les travailleurs s'offrirent en foule pour déblayer la citerne; moyennant un décime par jour, on avait des ouvriers à choisir. A l'aide de sable et de pierre, on éleva une partie du terrain qui fut appelé la scène. On tapissa les murs avec des branchages dont les feuilles décrivaient mille ornements naturels. D'abord on n'eut point de rideau, car l'étendue de toile suffisante à son déploiement manquait. Mais on écrivit sur le mur du fond le fameux *castigat ridendo mores*, le plus faux de tous les axiomes populaires, depuis l'invasion du drame moderne. Quant aux pièces, ce fut chose curieuse. On fouilla toutes les mémoires, on interrogea tous les lettrés de l'île, et par lambeaux pris çà et là on parvint à rédiger, de souvenir, celles des pièces sur lesquelles se fixa le choix pour l'ouverture du théâtre, et un beau matin, un crieur proclama par tout le camp que le théâtre serait inauguré le soir même. Pour en avoir l'accès, il ne fallait que posséder deux sous. Il y eut une telle affluence, que de très-bonne heure les contrôleurs purent, sinon fermer les bureaux, du moins tirer l'échelle. La perception du prix des places s'opérait sur le premier bâton de cette échelle. La salle, la citerne pour mieux dire, ne pouvait contenir que deux cents spectateurs, qui, en cette circonstance, furent deux cents élus. Comme aux grands théâtres de Paris, on avait fait queue de bonne heure, et il y eut un petit négoce au haut de l'échelle entre les gens libres de descendre une fois leur tour venu et ceux qui consentaient à acheter leur droit d'entrée le double du prix indiqué. D'ailleurs, il n'y avait là ni baignoires, ni stalles numérotées, ni loges grillées, mais bien deux cents places de parterre, et debout; les places les plus recherchées, celles qui avoisinaient la scène, se conquéraient à la force des coudes et même des poings fermés.

La salle se trouva comble de bonne heure. Elle n'était éclairée ni au gaz comme à Paris, ni aux bougies comme en Italie, mais bien par de nombreuses branches de pin, qui répandaient quelque peu de fumée dans la citerne, et dont les pétillements incessants se mêlaient au débit des acteurs... Mais qu'importe! le spectacle commença. Les deux pièces de début étaient *Philoctète*, tragédie de La Harpe, et la comédie de *Marton et Frontin*, deux des ouvrages du Théâtre-Français les plus en vogue alors.

Deux marins de la garde furent chargés des rôles d'Ulysse et de Pyrrhus. Le chef et l'organisateur de la troupe était un sergent d'infanterie, qui se chargea du rôle de Philoctète. Quant au colossal Hercule, on trouva parmi les prisonniers un formidable sapeur de grenadiers, qui consentit à jouer le rôle. Jugez si les éclats de voix et les gestes redondants manquaient! Mais ce qui ne laissait pas que d'être assez plaisant, c'était la façon dont était récitée l'œuvre du poëte. Toutes les mémoires consultées n'avaient pu suffire à reproduire textuellement la totalité de la pièce, on n'avait guère pu recueillir que quelques tirades, de façon que tout ce qui manquait avait été remplacé par le sergent d'infanterie, en prose de sa façon, exprimant ou à peu près le sens qu'on supposait être celui des lacunes. Ce langage prosaïque ne laissait pas que de contraster un peu avec la poésie de La Harpe ; mais les oreilles des auditeurs s'en contentèrent, et pas une scène ne languit.

La petite pièce vint après la tragédie. Après Pyrrhus, Marton, après Ulysse, Frontin. Certes, toute la verve de nos acteurs comiques n'a jamais réussi à produire un effet pareil à celui qu'obtinrent les artistes de Cabréra, en raison sans doute des excellentes dispositions de l'auditoire. L'intrigant Frontin était un fourrier de la jeune garde; l'agaçante Marton, un matelot encore imberbe. Les allusions qui se trouvaient dans les deux ouvrages représentés furent saisies avec transport, et la citerne faillit s'effondrer sous l'enthousiasme et les applaudissements qui accueillirent ce vers de *Philoctète :*

Ils m'ont fait tous ces maux ! que les dieux le leur rendent !

Peu à peu, et comme toute chose improvisée, l'entreprise dramatique s'organisa et se compléta d'une façon propre à améliorer l'exécution des ouvrages représentés. Il se trouvait dans l'île une douzaine de femmes qui avaient suivi leurs maris dans l'exil, on parvint à enrôler dans la troupe dramatique les plus intelligentes et les moins laides. On réussit à se procurer des pièces imprimées, achetées sur le continent, et tout le répertoire du Théâtre-Français fut joué ou parodié dans la citerne. Potier et Brunet faisaient à cette époque les délices du théâtre des Variétés : après avoir usé les œuvres littéraires de nos grands poëtes dramatiques, on attaqua le répertoire grivois des Variétés et du Vaudeville.

Les artistes dramatiques de Cabréra, constitués en société en participation, firent réellement de bonnes affaires. Les directeurs entassaient les gros sous et les marchandises, car la rareté du numéraire ne tarda pas à faire inventer un nouveau mode de perception. Depuis la formation du bazar, chaque objet, chaque ration ou fragment de ration avait sa valeur à peu près fixe. Celui qui n'était pas en fonds pouvait obtenir l'entrée du théâtre moyennant dépôt d'une chose reconnue d'une valeur égale au prix du billet d'entrée. On pouvait voir *le Cid* pour une demi-douzaine de cornichons au piment, *Andromaque* pour une galette de biscuit de mer, et le *Tyran domestique* moyennant un morceau de cuir large comme la main. On échangeait un abonnement de six, de dix et même de quinze représentations contre une bouteille de vin de Palma ou une paire de guêtres. C'était tout à fait commode. Mais la fureur des représentations théâtrales fut poussée beaucoup plus loin encore. On en vint à faire des traités particuliers, par lesquels on vendait une, deux ou trois journées de son temps au profit des directeurs du spectacle, qui cédaient, aux gens qu'ils avaient mis à la tête de leurs travaux de main, la permission de donner une ou plusieurs entrées. Ainsi, il suffisait de signer sur un petit morceau de papier l'abandon d'un jour entier pour que le porteur de cette obligation eût le droit de vous requérir. C'étaient des espèces de billets à ordre transmissibles.

Bientôt les équipages des canonnières espagnoles eurent l'envie d'assister au spectacle donné par les prisonniers. Les Français profitèrent de leur avantage pour prendre leur revanche des vexations sans nombre que l'étranger leur avait fait subir. Les Espagnols avaient vendu au poids de l'or à leurs prisonniers ce qu'ils avaient apporté des pays voisins... ; les prisonniers se mirent à leur tour à rançonner les Espagnols. Ces derniers ne purent être admis dans la citerne qu'en payant le triple et le quadruple du prix des places, chaque soir envahies par les Français. Cette augmentation de recette permit de livrer gratuitement tous les soirs l'accès du théâtre à une demi-douzaine de soldats trop pauvres pour se donner le plaisir du spectacle. Les Espagnols, que ces récréations dramatiques charmèrent beaucoup, voulurent en augmenter le bon effet en permettant aux principaux acteurs l'usage de quelques armes propres à concourir à l'illusion de l'action : des haches furent fournies aux licteurs romains, des glaives aux consuls. Mais la faculté d'exprimer la couleur locale se borna là. Les Espagnols jugèrent peu prudent de pousser plus loin leur condescendance.

On devine bien que mille passions, inconnues dans l'île à l'époque où tous les prisonniers étaient unis par une triste confraternité de malheurs, ne tardèrent pas à se produire, à l'ombre de cette amélioration dans l'existence de tous. Les rivalités, les ambitions, la cupidité, la jalousie, ne tardèrent pas à suivre les progrès de cette civilisation. De là naquirent les querelles et les différends, les rixes, les duels particuliers. Vainement les Espagnols refusaient-ils aux prisonniers toute espèce d'armes, la fureur de s'entr'égorger rendit la passion ingénieuse. On se fit arme de tout. En place d'épées on trouva moyen de fixer, à l'extrémité de longs bâtons, une pointe de ciseaux, des alênes. On inventa un simulacre de sabre à l'aide de rasoirs entés dans un morceau de bois. On faisait avec ces armes irrégulières des blessures cruelles, dont on guérissait difficilement lorsqu'on n'en mourait pas sur-le-champ. Ajoutez à cela le manque total de charpie, de médicaments et de mains habiles

pour pratiquer les opérations nécessaires, et on comprendra que le cimetière, qui servait journellement de champ de bataille à ces absurdes rencontres, ne tarda pas à compter dans sa triste enceinte plus de morts que de monticules de terre.

On pensa, un peu tard peut-être, à former un conseil d'administration, qui se porta juge dans l'appréciation des querelles et des résultats qu'elles pouvaient entraîner. A ce conseil fut aussi dévolu le pouvoir arbitraire de prononcer dans les accusations sur la punition de crimes et de délits justiciables du Code pénal. On tint un lit de justice perpétuel, et parfois les juges se donnaient, sans appel, le droit de prononcer en cour prévôtale. On chercha, par cet appareil de répression, à diminuer le nombre des duels particuliers ; et lorsque le tribunal avait décidé qu'il n'y avait pas lieu à une rencontre entre deux exposants, l'infraction à cette décision, qui entraînait pour résultat du sang versé, était punie par un article spécial du Code improvisé. La punition la plus ordinaire pour duel ou guet-apens était la prison, plus ou moins prolongée, dans un creux de rocher situé vers la partie la moins habitée de l'île. Mais certains délits entraînaient une autre application de peine. Parmi ces délits, celui de tous qui était puni le plus sévèrement était le vol du pain. Les juges, choisis parmi les sous-officiers, se succédaient à tour de rôle, comme un jury, acceptant un défenseur choisi par l'accusé, mais qui sauvait bien rarement de la peine requise le prisonnier convaincu d'avoir volé des aliments. Presque toujours celui qui s'était rendu coupable de cette faute était lapidé par la foule des spectateurs qui assistaient aux débats. Les délits qui entraînaient la peine capitale étaient les mêmes que ceux de nos lois, c'est-à-dire l'assassinat ou les blessures suivies de mort. Le duel qui avait pour résultat la mort d'un des deux adversaires, duel non autorisé par le comité chargé de prononcer sur la gravité de la querelle, impliquait la peine capitale pour le vainqueur. Quant aux autres délits ayant un caractère moindre de gravité, ils étaient punis, outre l'emprisonnement, d'une sorte d'exposition plus ou moins

prolongée. On attachait le condamné à un tronc de sapin, nu, privé de vivres, sans que rien le préservât de la pluie ou de l'ardeur du soleil. Le minimum de cette peine était toujours de deux heures, le temps d'une faction ordinaire, et le maximum de vingt-quatre. Souvent ce maximum avait pour conséquence une maladie mortelle.

Il était un jour dans l'année dont l'arrivée produisait grande sensation parmi les prisonniers; ce jour était le 15 août, fête de Napoléon. Longtemps à l'avance on y songeait, et chacun s'ingéniait en préparatifs, afin de contribuer pour sa part à fêter dignement ce jour splendide. Un ou deux mois à l'avance on prélevait sur la ration journalière une petite dîme, dont l'accumulation promettait une sorte d'abondance lorsque la fête arrivait. Le 15 août, dès l'aurore, tout le camp se trouvait debout pour voir lever le soleil. Dès que l'astre apparaissait sur l'horizon de mer bleuâtre qui s'étendait à perte de vue, c'étaient des *hourra!* des transports, des cris d'enthousiasme qui témoignaient de la vive affection que, même au sein du malheur, tous ces soldats d'Italie et d'Egypte conservaient pour leur chef bien-aimé. Le soleil du 15 août, c'était l'Empereur personnifié.

Ce jour-là, on eût dit que le grand homme, furtivement descendu sur l'île, allait passer la revue de ses anciens compagnons d'armes. L'intérieur et l'extérieur des casemates étaient d'une propreté toute flamande; les lambeaux d'uniformes et les fragments d'attributs militaires étaient brossés et *astiqués* avec une incomparable minutie. Plus de longues barbes! le rasoir donnait aux mentons un air de cérémonie. Au milieu de la journée, il y avait banquet général; on se plaçait cérémonieusement à table... Les gamelles regorgeaient de fèves! puis venaient les *bidons* lourds du vin de la Péninsule : pas d'eau ce jour-là! C'était le moment des toasts : *A la France! à l'Empereur! à tel général! à telle victoire!* Les vœux, les souhaits, les désirs se croisaient, et la brise méditerranéenne emportait tous ces cris d'amour vers la patrie!

Ce jour-là, amnistie complète pour les peines prononcées contre

toute espèce de délits. Le soir, on accomplissait le dernier acte de la fête par des danses et des exercices gymnastiques, des assauts d'armes et de bâton ; puis les chants retentissaient, et tout le camp était illuminé avec des branches de pin qui pétillaient et lançaient en l'air leur panache de fumée odorante, en faisant briller leur lumière étoilée... Que c'était beau! quel aspect que celui de l'île! et combien cette fête, toute de cœur et d'enthousiasme, était autrement touchante et sincère que ces programmes votés d'avance par le Sénat, et où les deniers publics payaient la poudre des feux d'artifice et la graisse des lampions des grandes cités de France enthousiasmées à froid!

Enfin, le jour de la liberté, tant désiré, tant attendu, ne devait plus tarder. Jetés à Cabréra à la suite de sanglants revers, les prisonniers français durent la fin de leur captivité à d'autres malheurs de la patrie. On était en 1814, année mémorable qui vit tout à la fois de si grands prodiges et de si grands désastres; toute l'Europe servait de prison à nos soldats, et l'Angleterre, la Hongrie, l'Espagne, la Sibérie ouvraient leurs barrières à ceux dont le seul crime était d'avoir vu leur courage contraint de céder au nombre. Cabréra gardait dans le sein de ses steppes et de ses plages les corps de trois mille soldats français, respectés par la mitraille autrichienne, russe et prussienne, et anéantis par la faim.

Si les soldats de la garde endurèrent les plus cruelles souffrances pendant le long séjour qu'ils firent dans l'île de Cabréra, leurs frères, jetés sur les pontons en rade de Cadix, n'éprouvèrent pas un traitement moins digne de pitié. Lorsqu'on voit les historiens de ces époques consigner à loisir dans leurs écrits les détails de la situation des marins de la garde sur les vaisseaux-prisons de la rade de Plymouth, on peut se demander si les infortunes des prisonniers parqués à Cadix furent moins poignantes pour qu'on les ait ainsi laissées dans l'oubli.

On sait qu'à la suite du désastre de Trafalgar, les débris de l'escadre française se réfugièrent dans le port de Cadix. Cette flotte

formidable, qui avait causé tant de préjudice à l'Angleterre, ne comptait plus que quatre vaisseaux, *l'Argonaute*, *le Héros*, *le Pluton* et *le Neptune!* L'Espagne était notre alliée à cette époque... Mais la captivité de Ferdinand VII vint brusquement changer la face des choses, et toute alliance fut rompue. Les quatre vaisseaux français, qui se croyaient dans une retraite sûre et franchement hospitalière, se virent un matin attaqués par les forts de la ville, en même temps que coupés dans leur retraite par la flotte anglaise, qui bloquait la baie de Cadix depuis l'affaire de Trafalgar. L'héroïque résistance qu'opposa l'amiral Rosilly, qui commandait ce débris de flotte, fut longue..., mais inutile. Il fallut capituler, et les équipages des quatre vaisseaux français furent les premiers jetés dans les pontons qui, un peu plus tard, devaient regorger de leurs frères, vaincus comme eux par la fortune de la guerre.

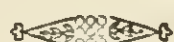
Une chose atroce signala alors la politique espagnole. Tous les Français résidant dans le pays, quoique pour la plupart nés de parents français, dont l'industrie s'exerçait dans les provinces, furent dirigés sur les pontons. La naturalisation même, cette clause de la loi qui fait un indigène d'un étranger, ne mit personne à l'abri de l'iniquité des Espagnols. Pas un Français ne put respirer librement en Espagne, et les pontons de Cadix furent le centre qui vit réunir tous ces infortunés. Il y eut même une province où la nouvelle de la reprise des hostilités fut signalée par un effrayant massacre des Français résidants : les moines se mirent à la tête de cette boucherie! De cette façon, le chiffre des prisonniers pontonniers ne tarda pas à s'élever. Un peu plus tard, il fut encore renforcé des nombreux soldats qui furent victimes de la capitulation de Baylen, mystère politique sur lequel les investigations de l'histoire n'ont pas encore réussi à jeter la lumière désirable pour permettre de porter un jugement. Le résultat de cette déplorable capitulation fut la perte, pour la France, de plus de vingt-un mille de ses soldats, et cinquante pièces de canon, qui passèrent entre les mains des Espagnols. Aussi ceux-ci, enivrés autant qu'étonnés eux-mêmes de ce

succès inattendu, s'intitulèrent-ils les *vainqueurs des vainqueurs d'Austerlitz;* et cette rodomontade ne tarda pas à devenir la devise des étendards de leur armée...

On s'imagine bien qu'à la suite de cette déplorable capitulation de Baylen, les pontons ne suffirent plus à Cadix pour contenir un si grand nombre de prisonniers. Aussi les marins de l'amiral Rosilly furent-ils extraits de ces prisons flottantes et transportés à San-Carlos dans l'île de Léon. Le séjour de nos marins dans cette île offre toutes sortes d'analogies avec celui des prisonniers à Cabréra. Souvent les mêmes infortunes, les mêmes privations, et ensuite le même génie pour lutter contre le mal et les mêmes ressources trouvées dans la nécessité. A quelques détails près, l'histoire des uns ressemble à celle des autres.

Ces pontons, vieux vaisseaux hors d'usage ou ruinés par la guerre, avaient été, après leurs courses, convertis, comme ceux de l'Angleterre, en prisons. L'étendue de ces forteresses flottantes destinées à servir d'asile à douze ou quinze cents malheureux, était d'environ cent quatre-vingts pieds de long sur quarante-cinq de large et autant de profondeur. L'absence complète de mâts, de vergues, de cordages et enfin de tout ce qui donne une physionomie à un vaisseau de guerre, faisait de ces bâtiments de véritables cercueils. Lourdement lestés, ils entraient dans l'eau à une grande profondeur; aussi la cale et le faux pont étaient-ils des endroits d'une mortelle insalubrité. Une nuit épaisse y régnait sans cesse, et un limon infect s'étendait sur les parois des nombreuses cellules pratiquées dans les entrailles de ce gigantesque tombeau. Les ponts supérieurs jouissaient de la lumière du jour; mais cet avantage était balancé par un inconvénient bien grave; car s'il était nécessaire de tenir les sabords constamment ouverts pour faciliter le renouvellement d'un air vicié et corrompu, les ophthalmies et les rhumatismes aigus vinrent assaillir la plus grande partie des prisonniers parqués dans ces ponts supérieurs. Les endroits habitables de chaque ponton étaient occupés par les marchands qui trafiquaient au milieu de l'entassement

général. Les prisonniers n'avaient pour se reposer ni matelas, ni hamacs, mais tout simplement le tillac humide. Un confortable fort rare consistait alors à se procurer quelques bouts de vieux cordages, à l'aide desquels on fabriquait une sorte de tresse qui formait une couche suspendue, et dont le soldat sortait tatoué comme les Sauvages de la mer du Sud.



LE TAMBOUR DE WAGRAM.

I

LE PETIT POSTE DE LA MANUFACTURE.



Naguère il existait sur la route qui conduit de Saint-Cloud à Sèvres, et presque au coin du chemin qui mène au village de Bellevue, une bicoque composée de deux corps de bâtiments séparés, quoique formant l'angle. Le premier donnait sur une cour carrée, ayant vue sur la montée de Bellevue; le second faisait face à la chaussée de Sèvres et à l'une des portes du parc de Saint-Cloud, qui ressemblait alors à une forêt vierge. Ce dernier appendice de l'édifice dont nous parlons était une grande masure assez mal assise, ornée de fenêtres à guillotine, dans le style architectural de l'époque, et d'une porte à serrure rouillée qui ouvrait sur la route. Cette masure, n'ayant qu'un rez-de-chaussée et un premier correspondant par une espèce de poterne à la cour qui la séparait du bâtiment, servait, il y a cinquante ans, de magasins aux frères Séguin pour y déposer les cuirs qu'ils faisaient tanner dans l'île de la Seine qui porte encore leur

nom aujourd'hui, et qu'ils vendaient ensuite aux fournisseurs de la République pour l'équipement des quatorze armées qu'elle entretenait aux frais de l'étranger.

Lorsque Bonaparte, parvenu au consulat, choisit Saint-Cloud pour sa résidence d'été, on jeta les yeux sur cette bicoque pour en faire un poste de cavalerie et un corps-de-garde d'infanterie. L'achat en fut bientôt fait ; on répara les bâtiments tant bien que mal, et dès l'année 1802, un piquet de guides ou de grenadiers à cheval s'établit dans le corps de logis le plus spacieux, en même temps qu'un poste de grenadiers ou de chasseurs à pied fut installé dans la masure. Ce lieu, se trouvant à une portée de fusil de la manufacture de Sèvres, prit le nom de *petit poste de la Manufacture*, et le conserva jusqu'en 1815, époque néfaste où les Prussiens de Blücher y commirent tant de dégâts, que la liste civile de Louis XVIII ne jugea point à propos de le restaurer. Le bâtiment demeura abandonné et inoccupé, tel qu'on le voit encore aujourd'hui.

Au temps du Consulat et de l'Empire, ce corps-de-garde était loin déjà de ressembler à ces corps-de-garde hollandais si pittoresquement retracés sur la toile par Wouvermans et Vandermeulen. Quatre murailles lézardées et recouvertes de devises et de grossières figures dessinées au charbon ; un poêle de tôle, un râtelier d'armes vermoulu, une table boiteuse qui servait tout à la fois à ranger les gamelles et à écrire le rapport de chaque jour ; un lit de camp noir et poli comme de l'ébène, mais assez semblable au lit fabuleux de Procuste, tant il était court et étroit ; une longue tablette enfumée destinée à placer le bidon, la caisse du tambour et les capotes, deux bancs en bois blanc et une chaise d'église dépaillée pour le chef du poste, composaient l'ameublement de ce repaire enfumé, digne d'une bande de voleurs plutôt que d'une escouade de braves soldats.

Il y avait encore à l'extrémité de la cour, qui, de ce côté, n'était séparée des jardins de la manufacture que par des barricades de planches, une fontaine, et à quelques pas de cette fontaine, un chenil qualifié du nom de *violon*, destiné à séquestrer, dans l'occasion, le

cavalier ou le fantassin qui se serait montré récalcitrant envers un supérieur ou qui se serait enivré, éventualités si rares dans les régiments de la garde, que, depuis la création de ce poste, le violon n'avait été occupé par personne ; on prétendait que la clef de la porte n'avait jamais existé.

Le piquet de cavalerie, qui se tenait dans le bâtiment principal, était composé de trente hommes commandés par un lieutenant. Les chevaux étaient toujours sellés et bridés ; ils ne sortaient que sur un ordre exprès de l'aide de camp de service, et seulement comme relais d'escorte ; on ne posait même pas de sentinelle à la porte de l'écurie. Quant au piquet de fantassins, il était fourni chaque jour par le bataillon de service à Saint-Cloud, et se composait de douze hommes commandés par un sergent et un caporal, auxquels on adjoignait un tambour, parce qu'il était d'ordonnance que, dans un poste d'infanterie, quelque peu fourni qu'il fût, les soldats prissent les armes et que le tambour battît aux champs quand l'Empereur venait à passer.

Par une chaude journée de juillet 1806, le sergent Bonneville, de la 2e compagnie du 1er bataillon de chasseurs à pied de la vieille garde, se trouvait investi du commandement du petit poste de la Manufacture. Ce commandement ne laissait pas que d'avoir quelque importance à cause de sa proximité du parc de Saint-Cloud, où Napoléon aimait à se promener le jour et souvent même la nuit. Plus d'une fois, dans le cours de ses pérégrinations nocturnes, accompagé seulement de Duroc ou de l'aide de camp de service, il se fit ouvrir la grille du parc placée vis-à-vis de ce poste, et vint visiter ses grognards. Ces apparitions n'étaient pas fréquentes, mais elles étaient toujours possibles, et le chef du poste maintenait avec une inflexible rigueur la consigne qui interdisait aux soldats de dépasser de dix pas, soit en long, soit en large, la façade du corps-de-garde.

Bonneville, que nous pourrions appeler de Bonneville, car il appartenait à une ancienne famille dont les chefs avaient émigré en 1792, Bonneville, disons-nous, était un soldat sévère à l'endroit

du service, mais d'un sens droit et d'un esprit cultivé, comme la vieille garde comptait à cette époque beaucoup de sous-officiers. Bien qu'il parût jeune encore, deux chevrons, placés horizontalement sur la manche gauche, au-dessus d'un double galon d'or, insigne de son grade, attestaient ses services, et cependant il n'était pas décoré. Si cette absence de distinction était rare chez ces soldats d'élite, elle était en quelque sorte exceptionnelle chez un de leurs sous-officiers.

Le visage du sergent, hâlé par le soleil de toutes les contrées de l'Europe, offrait cette mâle beauté qui appartenait à nos vieux soldats de la République et de l'Empire. Il y avait, dans le regard et dans le rare sourire qui soulevait sa moustache grisonnante, quelque chose de dédaigneux qui contrastait avec la simplicité, nous dirons même l'espèce de candeur guerrière qu'on remarquait sur la physionomie des autres chasseurs du poste. Bonneville était remarquable surtout par la régularité de sa tenue. Du reste, il était peu aimé dans la compagnie ; mais ce manque de sympathie provenait moins peut-être de sa sévérité devenue proverbiale, que de son peu d'ancienneté dans le régiment. Aussi quand, après s'être installé dans le corps-de-garde, il eut fait connaître la consigne à ses hommes, en leur disant : « Messieurs [1], je vous déclare que deux jours de salle de police puniront ceux d'entre vous qui contreviendraient à l'avertissement, en dépassant les limites de la promenade

[1] Dans la vieille garde, un sous-officier n'adressait jamais collectivement la parole à ses subordonnés qu'en employant la qualification de *messieurs*. Il régnait dans ce corps d'élite une sorte d'aristocratie qui venait de l'idée de supériorité que chacun croyait avoir sur son camarade. Les soldats ne se tutoyaient pas non plus entre eux, comme dans les autres régiments de l'armée, à moins qu'ils ne fussent parents ou amis intimes, ou enfin qu'ils n'eussent été jadis *camarades de lit*. Dans ce dernier cas, le *tu* était de rigueur, tandis que le *vous* eût été pris, par celui auquel il se fût adressé, pour une insulte ou tout au moins pour un signe de désaffection. Napoléon seul usait largement du privilége de tutoyer les soldats de sa garde, ceux surtout qui avaient fait les premières campagnes d'Italie avec lui et ceux qu'il appelait ses *Egyptiens*; mais il tutoyait rarement un officier; il fallait, pour qu'il lui donnât cette marque de bienveillance, qu'il le connût de longue date. Aussi disait-il en plaisantant que ses grognards étaient un peu *collets montés* entre eux.

fixées », une légère rumeur circula parmi ces soldats, dont la plus jeune moustache datait de la première campagne d'Italie. Mais celui de tous qui manifesta le plus ouvertement sa mauvaise humeur, fut le tambour Romeuf qui, déjà décoré quoiqu'à peine âgé de vingt-cinq ans, ne se donna même pas la peine de dissimuler ses impressions.

« Eh bien! excusez! dit-il assez haut pour que Bonneville l'entendît; il est encore bon là le sergent non décoré! Nous prend-il pour des lézards, de vouloir nous faire promener par un soleil qui ferait fondre le dôme des Invalides! Quel rafraîchissement!... Cependant, si c'est sa manière de voir... »

Or, ces mots : sa *manière de voir*, étaient le refrain du tambour, le résumé de toutes ses déterminations, la péroraison de tous ses discours. Seulement il variait la façon de prononcer ce dicton habituel selon les individus, les circonstances et le sentiment qui l'agitait. Était-il content, sa figure s'épanouissait, ses yeux devenaient brillants, et il disait d'un ton ému : « Voilà ma manière de voir! » Était-il de mauvaise humeur, un de ses chefs avait-il passé devant lui sans le regarder, ou un supérieur lui avait-il fait une observation agaçante pour sa susceptibilité, Romeuf devenait sombre, ses sourcils se rapprochaient, il baissait la tête et répétait, en étouffant un soupir : « C'est sa manière de voir. »

Bonneville avait parfaitement entendu les réflexions du tambour; mais, comme il ne voulait pas être obligé de sévir contre un décoré, il avait fait la sourde oreille et s'était borné à jeter un regard sévère à Romeuf qui, assis nonchalamment sur sa caisse, s'était mis à battre *la marche du drapeau* sur le banc qui se trouvait à sa portée.

Romeuf était le fils naturel d'une cantinière de l'ancien régiment de royal-dragons. Sa mère était morte quelques mois après l'avoir mis au monde, sans avoir voulu déclarer le nom du père de son enfant. Les dragons avaient trouvé le marmot dans la cantine, couché sur un sac de pommes de terre et criant comme un cavalier à pied. Le père ayant continué à garder l'incognito, le régiment avait

adopté l'enfant. Un vieux brigadier, qui jadis avait été tambour dans le régiment de Champagne, l'avait sevré et s'était chargé gratis de son éducation.

Dès l'âge de huit ans, le petit bonhomme avait débuté dans la carrière en qualité de fifre, puis il avait monté en grade et était devenu tambour. Plus tard, il avait suivi le général Bonaparte en Italie, où son courage lui avait valu des baguettes d'honneur : la décoration était venue ensuite. Enfin, il était entré dans la garde consulaire lors de sa création, et avait passé dans la vieille garde, toujours en qualité de *tapin*, comme on appelait alors les tambours de petite taille. Brave jusqu'à la témérité, ambitieux comme un maréchal de l'Empire, raisonneur jusqu'à l'insolence, Romeuf était fier et humilié tout à la fois : fier d'avoir la croix et de servir dans la vieille garde à un âge où il n'était pas permis d'y prétendre; humilié de ce que son ambition se trouvait sans cesse déçue à cause de son manque total d'instruction.

Au milieu des campagnes qu'il avait faites, Romeuf n'avait jamais eu le loisir d'apprendre à lire ni à écrire. Cette ignorance excitait sa jalousie contre ceux qui, étant instruits, avaient plus de chances de parvenir. Mais, malgré ce caractère hautain et frondeur, le tambour était excellent soldat, et par-dessus tout bon camarade. Il était gai et original dans ses discours remplis d'une foule de réflexions à tournure presque philosophique, et de mots qui n'appartenaient qu'à lui. D'une taille petite, mais bien prise; d'une figure narquoise, mais franche, il portait dans toute sa personne les signes de la force, unie à l'intelligence du singe et au courage du lion.

Après le sergent Bonneville et le tambour Romeuf, le plus remarquable des hommes de garde ce jour-là au petit poste de la Manufacture, était, sans contredit, le chasseur Trubert que, dans le bataillon, on appelait le *Balafré*, à cause de la profonde cicatrice qui lui traversait diagonalement le visage, et qui, de bleuâtre qu'elle était à l'état de calme, devenait noire lorsque Trubert était vivement impressionné. Le Balafré était fort honoré parmi ses camarades;

sans ambition même, il ne voulait être que ce qu'il était, soldat. Grand et maigre, ce digne représentant de la vieille garde avait une physionomie militaire et inspirait à ses camarades un véritable respect. Napoléon lui-même ne passait jamais devant le Balafré sans mesurer de l'œil avec intérêt cette longue entaille qui partait de la tempe droite pour aller se perdre sous la partie gauche du menton.

Après l'avertissement donné par le sergent et les tours de faction indiqués aux chasseurs, le calme avait succédé à l'espèce de rumeur que la sévérité de la consigne avait provoquée, et chacun avait repris ses habitudes. Romeuf continuait ses exercices de *ra* et de *fla* plus ou moins étudiés; le Balafré, assis à cheval sur le banc et la tête baissée, massait gravement dans le creux de sa main du tabac haché qu'il se préparait à triturer dans sa bouche, comme une dose d'opium. Bonneville, qui jamais n'avait ni chiqué ni fumé, mais qui faisait grande consommation de tabac à priser, se promenait dans le corps-de-garde en faisant rouler dans ses doigts une petite tabatière d'argent. La conversation s'était généralement engagée parmi les hommes du poste au sujet d'une rencontre qui avait eu lieu tout récemment entre deux capitaines de grenadiers, à propos d'une préférence du colonel pour l'un d'eux; et le sergent, tout en ayant l'air de ne prêter aucune attention à ces discours, ne perdait pas un mot de ce qui se disait.

« Mais cette affaire, réplique un soldat en s'adressant au caporal, n'avait rien de commun avec celle de Houarne et de Lamourette.

— Non, répondit le caporal Marteau, puisque j'étais le témoin de Houarne. Mais cela n'empêche pas que Lamourette ne fût qu'un mauvais farceur, tandis que le capitaine Vaudembourg... Oh! celui-là !...

— Caporal, racontez-nous donc la chose, interrompit Romeuf, car à cette époque j'étais cloué au Gros-Caillou [1] par les fièvres.

— Le fourrier Lamourette était très-aimable en société, dit le

[1] L'hôpital de la garde impériale

caporal Marteau; seulement il aimait trop à rire, tandis que le sergent Houarne ne riait que tout juste, lui. Ce fut un soir, au billard des sous-officiers et à propos d'un carambolage incertain, qu'advint la querelle; de mots en mots, la partie dut se terminer le lendemain matin sur le terrain. Lamourette était brave; Houarne ne lui cédait en rien sur l'article; mais il était bien plus solide que lui, le sabre à la main. Aussi, en sa qualité de supérieur, n'accepta-t-il la proposition de Lamourette que pour lui donner une solide leçon en lui laissant sur la figure un souvenir d'amitié. Quand ils furent en garde, le sergent porta à Lamourette un coup de sabre sur le pied : ce n'était qu'une feinte, car, tandis que le fourrier arrivait à la parade, de la pointe de son sabre Houarne lui rasa si vivement le visage, que la pipe que Lamourette tenait à sa bouche vola en éclats. Aussitôt le fourrier, rompant d'une semelle, mit la pointe basse en nous disant avec le sérieux que vous lui connaissez : « Messieurs, je remets la suite du combat à demain, et j'aurai soin d'apporter un masque, parce que, comme vous le voyez, le sergent Houarne, que je respecte, est un maladroit qui finirait, comme hier soir au billard, par me faire un raccroc en me crevant un œil. » Cette blague, ajouta le caporal, nous fit rire, et la chose ne se prolongea pas.

— C'était peut-être sa manière de voir, dit Romeuf; ce qui me fait présumer qu'à Austerlitz si Lamourette avait pu parler après avoir eu la tête emportée en fumant sa bouffarde, il aurait dit que la plaisanterie du brutal n'était pas de jeu.

— Oh! répliqua Marteau, c'est que le sergent Houarne était un *lapin* qui en mangeait!

— C'est juste! celui-là ne ressemblait pas à quelques-uns de ses collègues, qui n'ont jamais faim de cet ordinaire-là », dit Romeuf en jetant sur le sergent un regard narquois.

Bonneville, qui n'avait point eu l'air de comprendre l'allusion, n'en continuait pas moins sa promenade dans le corps-de-garde, lorsque tout à coup on entendit dans le lointain un bruit de tambour. Le sergent s'arrêta, et, prêtant l'oreille :

— Chut! fit-il; attention, messieurs!

— Ce n'est rien, mon sergent, dit le caporal, c'est le tambour du poste des Grandes-Ecuries [1] qui bat aux champs, parce que l'Empereur va se promener; c'est l'heure.

— Il n'y a plus que cela à faire maintenant, poursuivit Romeuf, et il y en a qui ne sont pas fâchés de se promener comme lui, les bras croisés ou les mains dans les poches, ajouta-t-il en lançant encore un regard railleur au sergent, parce que la guerre use les guêtres et rouille les bassinets. »

Cette fois, le sarcasme était trop directement adressé au sergent pour que celui-ci ne répondît pas; aussi, se retournant tout à coup vers Romeuf, et, le regardant fixement, il lui dit d'un ton sévère :

« Si c'est à moi que vous adressez vos plaisanteries, tambour Romeuf, vous avez tort. J'avais fait campagne et je m'étais battu déjà lorsque vous n'étiez qu'en nourrice. Et puis, je vous dirai que depuis quelque temps je remarque que vous prenez avec moi un ton qui ne convient pas; que ce soit, je vous prie, la dernière fois que je vous fasse cette observation.

— Sergent, vous avez l'air de vous fâcher pour un mot, répliqua Romeuf avec émotion; je n'ai pas eu l'intention de vous offusquer; cependant, si c'est votre manière de voir...

— Une fois pour toutes, silence, tambour! s'écria Bonneville avec un accent de colère concentré.

— Aux armes!... l'Empereur... » interrompit la voix du factionnaire qui était en dehors du corps-de-garde.

A ce cri, les soldats se précipitèrent sur le râtelier, saisirent leurs fusils, et, pour parler le langage technique de la théorie militaire, vinrent se ranger à la hâte en bataille *devant les armes*.

« Alignement! Portez armes!... Présentez armes!... » commanda le sergent, qui s'était placé en serre-file aussitôt qu'il avait aperçu devant son peloton l'Empereur à cheval avec les officiers qui l'accompagnaient.

[1] Près desquelles, à Saint-Cloud, casernait le bataillon de service.

Romeuf avait eu à peine le temps d'accrocher sa caisse; il allait battre aux champs, lorsque d'un geste de la main Napoléon lui fit signe de rester en repos; et puis il eût été trop tard. Quand l'Empereur entrait dans la cour d'un palais, à peine sa garde avait-elle eu le temps de prendre les armes, qu'il montait déjà l'escalier d'honneur. Même chose venait d'arriver au petit poste de la Manufacture. Napoléon avait mis pied à terre, et les mains croisées sur le dos, regardait le peloton aligné tant bien que mal.

« Où est donc l'officier? demanda-t-il en parcourant des yeux ces quelques hommes qui ressemblaient à des statues.

— Sire, dit Bonneville, en faisant un pas en avant et en présentant les armes, ce poste n'a jamais d'officier; c'est un sergent qui le commande.

— Alors, sergent, faites mettre l'arme au bras. »

Le mouvement fut exécuté.

« Pourquoi te permets-tu de rire sous les armes devant moi? demanda Napoléon au Balafré en lui saisissant la moustache.

— Je ris de joie, mon Empereur, parce que je suis content de vous voir », répondit celui-ci à demi-voix.

Napoléon sourit à son tour, et continua son inspection. Arrivé en face du sergent :

« Pourquoi n'êtes-vous pas décoré? » lui demanda-t-il brusquement.

En effet, et comme nous l'avons dit, de tous les hommes qui composaient ce peloton, Bonneville était le seul qui n'eût pas la croix.

« Sire, répondit celui-ci en baissant les yeux, je ne crois pas avoir encore suffisamment mérité cette faveur. Cependant...

— Sergent, interrompit Napoléon plus brusquement encore, lorsque j'accorde la décoration à quelqu'un de vous, ce n'est jamais une faveur, mais une justice, et, pour peu que vous n'en soyez pas persuadé, demandez-le à vos soldats! »

A ces mots, un sourire imperceptible passa sur les lèvres de Romeuf, placé à quatre pas plus loin que Bonneville.

« Depuis combien de temps êtes-vous dans ma garde? A quel corps apparteniez-vous avant d'y entrer? reprit Napoléon, toujours avec sa même inflexion de voix.

— Sire, répondit Bonneville un peu troublé, il y a un an. Je sors du 84e de ligne, où j'étais sergent de grenadiers.

— Eh bien, là est la faveur, car vous ne devriez être que simple chasseur. N'est-ce donc rien que d'être sous-officier dans ma garde? dit-il en jetant un coup d'œil aux soldats, qui retenaient leur respiration pour mieux entendre les paroles de l'Empereur. Je connais de braves lieutenants du 84e qui voudraient bien être à votre place. »

Et Napoléon passa; mais il s'arrêta devant Romeuf, dont la tenue et la désinvolture parurent le charmer.

Napoléon fixa son regard sur la poitrine du tambour, où brillait l'insigne de la bravoure.

« Je suis certain, dit-il, que celui-ci l'a bien gagnée. Combien d'années de service?

— Vingt-huit! répondit Romeuf en imprimant à son corps un léger balancement.

— Comment, vingt-huit! s'écria Napoléon en voyant la figure si jeune du tambour, tu en as à peine vingt-cinq.

— C'est vrai, mon *Empéreur;* mais vous savez bien que les années de campagne comptent pour deux, quoiqu'il y en ait qui devraient compter pour trois, d'après *ma manière de voir.*

— A quelle époque es-tu entré dans ma garde, toi?

— Avant sa naissance, mon Empéreur.

— J'entends, tu étais déjà dans la garde des consuls?

— Oui, mon Empéreur.

— Décoré à quelle affaire?

— A l'affaire de la grande fournée du camp de Boulogne, mon Empéreur.

— Ah! tu appelles cela une fournée?

— Mon Empéreur, c'est ma manière de voir.

— Voilà un drôle d'original, dit Napoléon en s'adressant à ses officiers. Comment se fait-il que je n'aie jamais connu ce gaillard-là? Ton nom? reprit-il.

— Mon Empéreur, je suis Raymond Romeuf, dit *Rossignolet*, né natif de Revourdin, département du Rhône. »

A ces mots, Napoléon ne put réprimer un sourire à cause de l'espèce de roulement que le tambour avait produit en parlant, car il avait singulièrement appuyé sur les *r* en faisant cette nomenclature de noms; mais reprenant bientôt son sérieux :

« Alors, c'est différent : je ne te connais pas du tout, reprit-il sèchement.

— Oh! *pardonnerez*, mon Empéreur, vous me connaissez suffisamment; c'est moi *que* j'ai passé à la nage le pont d'Arcole que les Autrichiens avaient un peu endommagé. Vous savez bien? à preuve que vous m'en avez donné vous-même le certificat qui est dans mon sac. Et là-bas, en *Egypre*, c'est encore moi *que* je suis entré un des premiers dans Alexandrie, à preuve derechef que j'ai reçu sur la tête une dégringolade de briques qui ont défoncé mon shako. C'est moi *que*, l'année dernière, j'ai battu le fameux cotillon [1] généralement demandé la veille *d'Austrelich*... Vous savez bien... C'est moi encore *que*...

— Soit, interrompit Napoléon impatienté; mais je ne me le rappelle pas. Maintenant c'est différent, je me souviendrai de toi. »

Puis, s'adressant encore à ses officiers, il leur dit en souriant, sans doute pour faire allusion à la taille exiguë du tambour :

« Si cet homme n'a pas grandi davantage sous le drapeau, ce n'est pas sa faute, il a vu le feu de bonne heure. Allons, tambour, vous êtes ici à bonne école.

— Mon Empéreur, répondit encore Romeuf, c'est aussi ma manière de voir. »

Napoléon était revenu au Balafré, auquel il dit avec bonté :

[1] Batterie de tambour en signe de réjouissance.

« Est-ce que tu n'as rien à me demander, mon vieux brave?

— Rien pour le quart d'heure, Sire, mais plus tard... un boulet ou une petite place aux Invalides...

— Eh bien! le plus tard possible », répliqua Napoléon, comme attristé de la réflexion du vétéran. Et, remontant lestement à cheval, il dit : Allons, au revoir.

— Vive l'Empereur! » cria le peloton.

Et cette fois Romeuf battit aux champs.

Mais bientôt des flots de poussière dérobèrent aux regards du petit poste Napoléon et les officiers de sa suite, qui gravirent au galop la côte qui conduit à Bellevue.

II

CONSÉQUENCES DE L'ENTHOUSIASME.

Rentrés dans le corps-de-garde, les soldats ne s'entretinrent plus que de cette revue de l'Empereur, qui aimait à se faire voir à ses compagnons du champ de bataille pour connaître leurs besoins. La brusque franchise et la familiarité naïve de ces braves ne lui déplaisaient pas; il paraissait même ne pas s'apercevoir des expressions impropres ou inconvenantes qui échappaient quelquefois à ceux qui lui répondaient. Il n'eût jamais souffert aux Tuileries que ces expressions devinssent un sujet de plaisanterie, parce qu'il savait que dans son armée on l'aimait jusqu'à l'idolâtrie, et qu'un entretien sans importance avec un soldat faisait époque dans la vie de ce dernier. Et puis, il semblait élever jusqu'à lui, pour un moment, ceux dont il recherchait ainsi les communications familières. Il n'aurait pas voulu non plus que rien de ce qui venait de lui, ou se rattachait à lui, pût être considéré sous un point de vue peu favorable à la dignité impériale, d'autant moins que la plupart de ses

grands officiers avaient jadis porté le mousquet, et que presque tous étaient sortis des rangs les plus infimes de la société.

La présence inattendue de Napoléon avait donc produit une heureuse diversion dans le poste, et rien n'annonçait plus que la petite querelle, qui avait été sur le point d'éclater entre le sergent Bonneville et le tambour Romeuf, dût avoir des suites, lorsqu'une circonstance puérile vint la rallumer tout à coup.

« Il n'y a pas d'eau dans le bidon, dit Bonneville, dont la sueur inondait le visage ; il faut en aller chercher. Quel est celui d'entre vous qui est de corvée ? »

Personne ne répondit à cette demande.

« Messieurs ! est-ce qu'on ne m'a pas entendu ? reprit Bonneville en plaçant lui-même le seau de fer-blanc sur la table. Allons ! qu'on aille remplir le bidon à la fontaine... là-bas, dans la cour... »

Aucun des chasseurs ne bougea de place.

« Les décorés sont exempts de corvées », dit Romeuf comme à la cantonade.

Cette réponse dut être poignante pour Bonneville ; il tressaillit, et, s'adressant au tambour :

« Eh bien ! vous qui, en votre qualité, êtes ici le dernier de tous, allez chercher de l'eau.

— Moi ! s'écria Romeuf en se levant avec vivacité ; vous voulez rire, sergent ! Si j'y allais, ce serait une *faveur* que je ferais aux camarades, et vous savez bien qu'on ne nous en fait pas, à nous autres. Le petit Caporal l'a dit lui-même tout à l'heure. »

L'allusion était cruelle pour le sergent. Aussi comprit-il cette fois qu'il fallait frapper un coup d'autorité, et, sans montrer ni colère ni emportement, il répondit avec un calme qui cependant n'était qu'apparent :

« L'obéissance à un supérieur est le premier devoir du soldat ; c'est de préférence à ceux qui portent sur la poitrine l'insigne de l'honneur à donner l'exemple de cette obéissance, et c'est pour persuader au tambour Romeuf cette vérité que je le punis de deux jours

de salle de police, à laquelle il se rendra demain, immédiatement après le relevé de la garde.

— Comment! interrompit le tambour en serrant les dents, moi!... à la salle de police parce que je n'ai pas soif?...

— Et je l'avertis, poursuivit Bonneville avec la plus grande tranquillité, qu'un mot de plus lui vaudra une journée de cachot. »

A ces mots, Romeuf s'était remis à sa place, et, les deux bras appuyés sur la table, avait répondu d'une voix sourde :

« Je ne m'y rendrai pas, attendu que ce serait une injustice... Voilà *ma manière de voir.* »

Ce fut alors que Bonneville, poussé à bout et ne pouvant maîtriser plus longtemps les sentiments qui l'agitaient, se retourna brusquement vers Romeuf et, les lèvres blanches de colère, lui dit :

« Puisqu'il en est ainsi, tambour, levez-vous et rendez-vous de suite au violon, où vous resterez jusqu'au moment où on viendra nous relever demain. Allons, vivement, ajouta-t-il; on n'a plus besoin de vous au poste. Caporal, reprit le sergent en s'adressant à Marteau, prenez la clef du violon et faites votre devoir.

— La clef a déserté, dit une voix.

— Elle n'a jamais figuré sur le contrôle du mobilier du corps de garde », dit un autre.

Et comme le sergent voyait que Romeuf ne s'était même pas levé de son banc, exaspéré, il s'élança sur lui, et, le saisissant par ses buffleteries :

« C'est donc moi qui vais vous y conduire », s'écria-t-il en le secouant rudement.

Furieux à son tour, Romeuf étreignit Bonneville de ses petits bras vigoureux, en balbutiant avec exaspération :

« Sergent!... je suis décoré..., et vous osez porter la main sur moi! Nous nous verrons dans les terres labourées [1]... Vous n'êtes qu'un... rien du tout..., un... pas grand'chose... Tenez!... voilà le cas que je fais de vous!... »

[1] C'est-à-dire sur le terrain les armes à la main.

Et, suffoqué qu'il était, ne pouvant trouver d'expression pour exprimer sa fureur, Romeuf s'était cramponné aux épaulettes de Bonneville, et tâchait de les lui arracher.

Les camarades, qui jusqu'alors étaient demeurés impassibles, intervinrent et se précipitèrent à leur tour sur le tambour pour s'opposer à un acte où il y allait pour lui de la vie.

« Romeuf! s'écrièrent-ils, vous perdez la boule. Romeuf, lâchez donc le sergent! »

Au même instant, un officier des chasseurs de la garde, qui faisait sa ronde, entra dans le corps-de-garde. A la vue de cette lutte, il parut stupéfait :

« Qu'est-ce que cela! s'écria-t-il avec un horrible jurement; un tapin qui ose se colleter avec son supérieur! Chasseurs, empoignez-moi cet homme, et conduisez-le immédiatement au poste des Grandes-Ecuries, tandis que je vais faire mon rapport au colonel. »

A ces mots, Romeuf sembla foudroyé.

« Mon lieutenant, ce n'était qu'histoire de rire, dit le caporal Marteau, plus pâle que les autres, et comme pour donner le change à l'officier; mais celui-ci en avait vu assez pour savoir à quoi s'en tenir.

— Pour rire! reprit-il en haussant les épaules, c'est possible; mais, en attendant, vous, sergent, vous garderez les arrêts pendant huit jours. Quant au tambour, son affaire ne sera pas longue. Eh bien! chasseurs, s'écria-t-il de nouveau, en voyant les soldats hésiter à s'emparer de Romeuf, ne m'avez-vous pas entendu? Quinze jours de salle de police à qui n'obéira pas. »

Deux chasseurs prirent chacun Romeuf par un bras, et, précédés du caporal Marteau, conduisirent le tambour au poste des Grandes-Ecuries, sans qu'il opposât la moindre résistance, sans même qu'il prononçât une syllabe : il venait de se passer chez lui comme une révolution. En un instant, il avait compris toute l'énormité de la faute qu'il avait commise et les conséquences terribles qui devaient



— Qu'est-ce que cela? s'écria-t-il avec un horrible jurement, un tapin qui ose se colleter avec son supérieur!... (t. II. p. 38.)

en résulter. Pâle, abattu, il ne dit que ces mots pendant le trajet : « Fusillé! Ça doit être la manière de voir de mes chefs. »

III

JUSTICE POUR TOUS.

C'était un événement inouï dans les fastes de la vieille garde qu'un acte d'insubordination pareil à celui dont Romeuf allait avoir à répondre devant le Conseil de guerre. La déposition des chasseurs qui se trouvaient de garde au petit poste de la Manufacture avec le tambour était nécessaire, et ils paraissaient disposés, tout en condamnant la conduite de leur camarade, à accuser le sergent Bonneville d'une vivacité blâmable, d'autant plus qu'elle avait été exercée à l'égard d'un décoré, et qu'il régnait entre les légionnaires et les sous-officiers de ce corps d'élite une fraternité qui, sans nuire à la discipline, permettait, sinon la familiarité, du moins une camaraderie que l'Empereur lui-même ne trouvait pas déplacée. Mais le principe était là, et la sévère hiérarchie du grade devait dicter aux membres de la commission une conduite conforme aux rigoureuses prescriptions du Code militaire.

Romeuf comparut. Il conserva ce sang-froid, cette assurance qu'il avait constamment montrés sur les champs de bataille ; ce n'était pas cette audace insolente qu'on remarque quelquefois chez de mauvais soldats qui, jusqu'au dernier instant, semblent braver la justice des hommes. Cette sécurité ne pouvait s'expliquer non plus par l'ignorance du sort qui lui était réservé : il le connaissait, il savait que le tribunal serait d'autant plus sévère à son égard, que ses titres, son ancienneté dans le corps et son expérience le rendaient moins excusable. Mais le tambour semblait las de la vie. Il n'ignorait pas non plus que, condamné, une dégradation humiliante devait suivre le prononcé du jugement. et il avait dit à ceux de ses

camarades qui avaient obtenu la permission de le visiter à la prison de l'Abbaye pendant le court séjour qu'il y avait fait :

« Ce n'est pas sur cette *batterie* que j'aurais voulu descendre la garde, mais en vrai tambour de la vieille, en battant sur ma caisse une charge bien articulée. Du moins, voilà ma manière de voir. Mais ce qui est fait est fait. C'est par vos mains que je passerai l'arme à gauche; l'enfoncement définitif me paraîtra moins dur. Vous me dites de parler, de me défendre. A quoi bon? Je n'aurai jamais raison ; d'autant moins que j'ai eu tort. Va donc pour le dernier roulement de l'éternité ! Voilà ma manière de voir. »

La déposition du sergent Bonneville, qu'on entendit d'abord, fut telle qu'on l'attendait : il s'attribua les premiers torts dans cette déplorable rixe et pria l'accusé de lui pardonner, non-seulement le mouvement de vivacité auquel il s'était laissé aller, mais encore le ton avec lequel il l'avait interpellé, lui, bon soldat, plein d'honneur, de courage, et décoré.

En parlant ainsi, le malheureux sergent était tellement ému, qu'il semblait que l'accusé c'était lui, et non pas le tambour.

« Cela est très-bien, dit le général Michelin, qui remplissait les fonctions de président; mais le point essentiel, pour nous, consiste à savoir si Romeuf a tenté de vous arracher les insignes de votre grade; répondez oui, ou non.

— Non, mon colonel [1]; je ne crois pas que M. Romeuf eût cette intention.

[1] Bien que les colonels des régiments de la garde fussent tous brevetés généraux, cette qualification de *colonel* était communément employée par les soldats. Au surplus, les régiments de la vieille garde avaient une organisation toute particulière et qui ne ressemblait nullement à celle des autres régiments de l'armée. Ainsi, le corps des officiers supérieurs formait un état-major à part, composé de cette façon : un colonel *commandant* et un colonel *en second*, qui tous deux avaient rang de généraux de division; quatre adjudants-généraux, brevetés généraux de brigade; un major *commandant*, breveté général de brigade, et qui par le fait était le véritable colonel du régiment; et deux chefs de bataillon. Les régiments de la garde ne se composaient que de deux bataillons de quatre compagnies chacun. Nous ne donnons ces détails que parce qu'ils seront nécessaires à l'intelligence de la suite de cet article.

— Cependant, j'ai sous les yeux le rapport de l'officier qui, faisant sa ronde, est entré dans le corps-de-garde au moment où la scène avait lieu. La déclaration du lieutenant Labriche est formelle à cet égard.

— Pardon, mon colonel; mais il peut se faire que le lieutenant ait mal vu.

— Tout cela n'est pas clair, dit un membre du Conseil (le capitaine Dureau), qui s'était toujours montré fort sévère pour les fautes d'insubordination, quelque légères qu'elles fussent. Et d'ailleurs, sergent, ajouta-t-il, s'adressant à Bonneville, en tâchant d'atténuer le crime du tambour, vous ne faites qu'empirer sa position. »

Le capitaine Dureau n'était point pour Romeuf.

« Voyons, à un autre, dit le président; qu'on appelle le caporal Marteau.

— Racontez-nous ce que vous avez vu, lui dit le président.

— Mon président, je n'ai rien vu, attendu que j'étais occupé à chercher la clef du violon, égarée depuis huit ans...

— C'est assez, dit Michelin en haussant les épaules; allez vous asseoir; à un autre. »

Cette fois, ce fut au tour du Balafré. Il arriva dans le prétoire en marchant au pas ordinaire, les pointes basses et le jarret tendu : puis, se mettant à la position du soldat sans armes, la poitrine en avant, le regard fixe et le petit doigt sur la couture de sa culotte :

« Présent! dit-il, et il ne bougea pas plus qu'un terme.

— Balafré, lui dit le président d'un ton de bienveillance, vous étiez de garde le 15 de ce mois, en même temps que le sergent Bonneville et le tambour Romeuf?

— Oui, mon colonel.

— En ce cas, dites-nous ce qui s'est passé au petit poste de la Manufacture, et n'omettez rien.

— Oui, mon colonel. D'abord, ce jour-là la chaleur était des plus étouffantes... Il y avait bien un petit vent coulis...

— Passez ces détails et arrivez au fait.

— Oui, mon colonel. La veille, le sergent-major Rabourdin, de la 2e, nous avait prévenus que le lendemain...

— Balafré, passez ces détails, vous dis-je, et racontez-nous la scène qui a eu lieu entre quatre et cinq heures dans le corps-de-garde.

— Oui, mon colonel. Deux heures sonnaient à l'horloge de la *manifacture*, juste au moment où l'*Empéreur*, qui me tenait toujours par la moustache, me dit : « Pourquoi ris-tu, toi, qu'il dit, quand tu es sous les armes, dit-il, et devant moi surtout, qu'il dit? » Mon Empéreur, lui *répons-je*...

— Ah! fit le président avec un mouvement d'impatience et en s'adressant aux juges, nous n'obtiendrons rien du Balafré, qui sait mieux agir en présence de l'ennemi que parler devant un Conseil de guerre. Et s'adressant au vieux soldat : Cela suffit, Balafré, vous pouvez vous retirer.

— Oui, mon colonel. »

Et le vétéran, exécutant le demi-tour à droite avec toute la précision exigée par l'école de peloton, regagna sa place avec la même allure qu'auparavant.

Le sergent Bonneville fut rappelé

« Voyons, lui dit Michelin avec bonté, comment se fait-il qu'à la suite de la circonstance qui avait eu lieu, comment se fait-il, veux-je dire, qu'un jour où l'Empereur avait daigné se porter de sa personne vers le petit poste de la Manufacture pour l'inspecter lui-même, un pareil scandale se soit passé dans le corps-de-garde? Il y a là-dessous quelque chose que je ne puis comprendre, car enfin l'Empereur vous a parlé, à vous, chef du poste; quel honneur dut être le vôtre!

— C'est vrai, mon colonel, répondit Bonneville en baissant tristement la tête, et l'Empereur m'a rendu bien malheureux, ajouta-t-il à voix basse.

— Que dites-vous donc là, sergent? reprit Michelin, qui l'avait entendu.

— Je dis, mon colonel, que j'eusse mieux aimé recevoir un boulet dans la poitrine. »

Et en disant ces mots, deux grosses larmes s'échappèrent des yeux de Bonneville, qui sembla suffoqué. Personne, excepté ceux qui étaient de garde avec lui, ne comprit le sens de ces paroles; mais elles firent un effet terrible sur Romeuf, qui, déjà très-impressionné, dit d'une voix sombre :

« C'est moi *que* j'aurais voulu accaparer le boulet.

— Soyez tranquille, répliqua d'un ton sévère le capitaine Dureau, qui avait tourné vivement la tête du côté de l'accusé, vous ne le traînerez pas le boulet; vous aurez mieux que cela. »

Romeuf, avec un flegme imperturbable, répondit à ces terribles paroles :

« Mon capitaine, c'est aussi ma manière de voir.

— Enfin, et malheureusement, les faits sont patents, poursuivit le président; le rapport du lieutenant Labriche est là. C'est à cette pièce que le tribunal doit s'en rapporter. »

Interrogé une dernière fois, Romeuf, non moins généreux que Bonneville, déclara de nouveau qu'entraîné par une coupable susceptibilité, il avait d'abord *blagué* (qu'on nous passe le mot) son sergent, qu'ensuite il avait porté une main *téméraire* sur les insignes de son grade, et qu'enfin un tambour modèle tel que lui, un décoré de Boulogne, préférait la mort à une grâce qui le ferait rougir devant le tambour-maître et ses collègues du bataillon. Il termina en disant :

« Mon colonel, mes baguettes d'honneur frémiraient de honte en manœuvrant sur leur caisse; peut-être même me refuseraient-elles le service. Je resterais donc en affront devant notre major à cause de l'insubordination de ces ustensiles inanimés! Plutôt la mort! Telle est ma manière de voir.

— Mais, encore un coup, dit Michelin impatienté, il y a dans cette affaire quelque chose de mystérieux, et que seul vous pouvez expliquer au Conseil; voyons, dites-nous toute la vérité.

— Toute la vérité est, mon colonel, qu'il n'y a rien au tout ; si ce n'est que j'avais éprouvé ce jour-là trop de satisfaction : voilà le mystère. »

Plus les membres du Conseil cherchaient à ouvrir une porte de salut au malheureux Romeuf, plus celui-ci semblait aggraver ses torts. Enfin, à l'entendre, il souhaitait d'être fusillé séance tenante.

« Cependant, vous le voyez, dit un juge, nous serions heureux de vous conserver à un corps dont vous devez vous honorer de faire partie.

— Vous êtes bien honnêtes, messieurs, répondit Romeuf avec émotion, en passant sa main sur son front en sueur; je vous remercie de vos prédilections à mon égard ; mais, voyez-vous, je ne puis conserver la vie au prix de l'honneur. L'Empereur m'avait parlé, j'étais trop heureux, il fallait qu'il m'arrivât malheur. Ç'a été plus fort que moi. Et sur ce, mon colonel, ajouta-t-il d'un ton de voix moins ferme, je demande pardon à mon régiment, aux chasseurs du 1er bataillon, aux tambours, à mon major et à vous tous qui êtes mes chefs immédiats, du *boucan* que j'ai causé et du mauvais exemple que j'ai donné au corps-de-garde. Mais quand mes camarades se souviendront de moi, ils diront : « Romeuf était un vieux lapin ! » Maintenant, qu'on me *fricasse* avec mes baguettes et ma décoration, et qu'on inhume le tout ensemble, si l'ordonnance ne s'y oppose pas; je ne demande qu'à être placé dans cette catégorie : c'est ma manière de voir. »

Les juges, honorables officiers s'il en fut, étaient profondément touchés et incertains. Romeuf avait trouvé, dans le sein même du Conseil, de zélés défenseurs; mais l'inflexible voix de la discipline et le texte de la loi l'emportèrent sur ceux-ci. D'après l'ordre du président, le tambour fut sur-le-champ reconduit à l'Abbaye, et, un quart d'heure après, le greffier lut, en présence d'un détachement du 1er bataillon de chasseurs de la garde, stationné dans la cour de l'hôtel, l'arrêt du Conseil de guerre qui condamnait le tambour Romeuf à la peine de mort, comme accusé et convaincu de

s'être porté à des voies de fait sur un supérieur, étant de service dans une résidence impériale. Le greffier ajouta que ce jugement, sauf cassation ou recours en grâce, recevrait son exécution dans les quarante-huit heures.

IV

UNE AUDIENCE A SAINT-CLOUD.

Deux jours après la condamnation de Romeuf, le général Michelin, qui avait, comme on l'a vu, présidé le Conseil de guerre, entrait le matin dans le salon de service du palais de Saint-Cloud. Cet officier était couvert de poussière, son front ruisselait, car la chaleur était extrême. Allant droit à l'aide de camp de service, dont il était particulièrement connu.

« Si je ne vois pas l'Empereur avant onze heures, lui dit-il avec agitation, un malheureux, au sort duquel je m'intéresse, est perdu; on doit le fusiller aujourd'hui même à trois heures.

— Avez-vous une audience, mon cher général? demanda l'aide de camp avec intérêt.

— Non; mais qu'est-ce que cela fait? Dites à Sa Majesté que c'est pour affaire de service... Tenez, la porte de son cabinet n'est qu'entre-bâillée...

— C'est vrai; mais l'Empereur est avec le ministre de la police; je ne puis entrer sans que Sa Majesté m'appelle. Attendez un moment; Fouché n'en a peut-être pas pour longtemps. »

En effet, Napoléon gourmandait ce ministre à propos de brochures politiques qui avaient été imprimées à Hambourg, et qu'on avait répandues avec profusion dans les salons du faubourg Saint-Germain.

« Votre devoir est de tout savoir, et vous ne savez rien, disait Napoléon au futur duc d'Otrante; vos agents manquent d'yeux et d'oreilles, et, avec l'argent qu'ils me coûtent, j'entretiendrais un régiment. »

Ces paroles avaient été prononcées d'un ton si haut, qu'elles étaient arrivées jusqu'aux oreilles de l'aide de camp, qui s'approcha du général et lui dit à voix basse :

« Mon cher général, si vous avez quelque chose à demander à l'Empereur, je crains que vous n'ayez mal choisi le moment; peut-être feriez-vous mieux de remettre votre visite à demain.

— Mais, mon ami, c'est impossible : il s'agit de la vie d'un de mes hommes, et dans une heure il sera trop tard.

— C'est malheureux, reprit celui-ci. Au surplus, attendez. »

Et le général s'était assis dans l'embrasure d'une fenêtre, les yeux fixés sur la pendule du salon, dont les aiguilles marchaient trop vite à son gré.

Or, voici ce qui s'était passé, le matin même, à l'Ecole militaire et à l'Abbaye.

A peine le greffier avait-il donné connaissance à Romeuf de la teneur de son jugement, que celui-ci avait déclaré formellement qu'il ne voulait point avoir recours à la clémence de l'Empereur, et qu'il était décidé à mourir : « C'est ma manière de voir », avait-il ajouté.

Le fatal délai expiré, tout en regrettant sincèrement la perte d'un soldat tel que Romeuf, le général Michelin avait donné les ordres nécessaires pour assurer l'exécution du jugement, qui devait avoir lieu à trois heures après midi, et pour qu'on tirât au sort, dans le bataillon auquel Romeuf appartenait, le nom des sous-officiers (sergents et caporaux) qui devaient accomplir le terrible office. Quant au sergent Bonneville, son désespoir était extrême. Il était allé trouver le général à son logement, et lui avait dit les larmes aux yeux :

« Mon colonel, laisserez-vous fusiller ce pauvre Romeuf comme un mauvais soldat? Si le malheur veut que je fasse partie du piquet d'exécution, je serai forcé de me brûler la cervelle après.

— Que voulez-vous que j'y fasse? avait répondu ce chef de corps; votre Romeuf est entêté comme un mulet; quand il a quelque chose

dans la cervelle, il n'y a pas moyen de le lui ôter. Il veut qu'on lui casse la tête! eh bien ! on la lui cassera.

— Mon colonel, voulez-vous m'autoriser à aller le trouver ? peut-être pourrais-je le décider à permettre qu'on intercède en sa faveur.

— Allez ; mais songez bien que l'Empereur est à Saint-Cloud ; il faudra le temps d'aller et de revenir, et... c'est pour trois heures! »

Une demi-heure après, Bonneville était à l'Abbaye. On l'introduisit dans la chambre du tambour, où celui-ci, calme et résigné, faisait déjà ses dernières dispositions avec autant de sang-froid que s'il se fût agi d'un simple devoir militaire à remplir. Le sergent n'osait avancer.

« Approchez-vous de moi, monsieur Bonneville, et n'ayez pas peur, lui dit Romeuf, car vous ne pouvez plus être en colère contre moi ; entre vieux troubadours comme nous autres, et dans un moment pareil, on ne se souvient que de l'amitié qu'on aurait dû pratiquer mutuellement. Du moins, telle est ma manière de voir. »

Pour toute réponse, Bonneville s'élança dans les bras de Romeuf et l'étreignit en pleurant.

« Je donnerais ma vie, dit le sergent suffoqué, pour que tout ceci ne fût point arrivé.

— Puisque je vais donner la mienne, répliqua le tambour après le premier moment d'émotion passé, cela sera suffisant.

— Oh ! que je suis malheureux ! s'écria Bonneville en se tordant les mains de désespoir. Mais dites-moi au moins que vous me pardonnez.

— Si je vous pardonne, monsieur Bonneville ! c'est moi *que* j'ai eu le premier tort. Mais vous avez eu une si bonne manière de voir devant les juges, que je serais un tyran bien nuisible si je vous en voulais. Bah ! à présent à la vie, à la... »

Romeuf n'acheva pas sa phrase.

Bonneville serra dans ses mains fiévreuses la main froide du tambour. Un moment de silence succéda à ce mouvement d'expansion ; le sergent le rompit le premier.

« Pourquoi ne pas vous pourvoir en grâce auprès de l'Empereur? reprit-il. Il est si bon pour... *vous autres*... »

Le malheureux n'avait point osé dire *nous*, parce que les sévères paroles que Napoléon lui avait adressées au petit poste de la Manufacture, au sujet des *décorés*, l'avaient cruellement humilié.

« Rien du tout! répondit le tambour; le petit Caporal est trop bon soldat lui-même pour ne pas me juger comme l'a fait le Conseil. Je ne veux pas de grâce, moi! Et d'ailleurs l'Empereur ne me pardonnerait pas; je connais trop sa manière de voir relativement à la chose. Tenez, monsieur Bonneville, continua Romeuf en paraissant faire un effort sur lui-même, je ne vous renvoie pas, mais laissez-moi tranquille; vous pleurez, en pensant à moi, comme une vieille cantinière qui a perdu son âne; ce n'est pas d'ordonnance pour le quart d'heure. Je vous ai vu, n'est-ce pas? Eh bien, maintenant, je mourrai avec plus de satisfaction. »

A ces mots, une idée subite sembla frapper l'esprit du sergent.

« Adieu! » dit-il à Romeuf.

Et il sortit précipitamment de la chambre.

« Bonsoir! » fit le tambour en le regardant d'un air ébahi.

Puis, tirant de sa poche une espèce de pipe de terre noircie et presque calcinée, il la chargea tranquillement en disant :

« Chacun est libre d'avoir sa manière de voir. »

De retour à l'Ecole militaire, Bonneville rendit compte au général Michelin de son entrevue avec le condamné, et fit comprendre qu'il fallait le sauver malgré lui; il sut si bien persuader à ce chef qu'il y allait de l'honneur du régiment, que celui-ci promit d'agir.

« Parbleu! s'écria-t-il, je crois que vous avez raison; je n'en aurai pas le démenti : je vais trouver l'Empereur. »

Et ayant ordonné à son domestique de seller son meilleur cheval, il avait piqué droit sur Saint-Cloud.

Cependant l'entretien de Napoléon et du ministre de la police se prolongeait.

« Je vous dis qu'il est perdu », ne cessait de répéter le général à

l'aide de camp qui était venu s'asseoir auprès de lui, en cherchant à lui prouver que rien n'était encore désespéré.

Ce dernier achevait à peine sa phrase, que la porte du cabinet impérial s'ouvrit, et Napoléon parut, précédé de Fouché, auquel il disait :

« Voyez cela, voyez cela... Ah ! c'est vous, Michelin? reprit-il en apercevant le général ; eh bien ! qu'y a-t-il de nouveau chez vous?

— Sire, je viens demander une grâce à Votre Majesté.

— C'est bon, fit Napoléon en agitant doucement la main comme pour l'engager à n'en pas dire davantage ; nous allons voir cela tout à l'heure. »

Et après avoir adressé à voix basse quelques mots à Fouché, qui s'inclina :

« Venez, dit-il au général, qui le suivit aussitôt dans son cabinet. Maintenant de quoi s'agit-il? demanda Napoléon en s'asseyant.

— Sire, j'en appelle à la clémence de Votre Majesté à l'égard d'un des plus braves soldats de sa garde. »

A ces mots, Napoléon fronça le sourcil.

« Un intrépide, Sire..., ajouta le général.

— Quelque frasque de MM. les sous-officiers, je parie. Voyons, dites.

— Sire, Votre Majesté se rappelle la brave 32e demi-brigade, que j'ai eu l'honneur de commander en Italie?

— Oui, oui, en Italie, interrompit Napoléon, et notamment à Arcole. La 32e demi-brigade! Ce sont là des noms qui doivent résonner agréablement à votre oreille, général ! »

Et, en prononçant ces mots, le front de l'Empereur rayonna, ce qui arrivait toujours lorsqu'il venait à parler de ses premières campagnes d'Italie.

« Mais, mon cher général, ajouta-t-il aussitôt, vous reprenez les choses d'un peu haut. Passons au déluge pour abréger », dit-il encore en souriant.

Michelin se hâta de profiter de ce bon moment.

« L'homme dont je viens demander la grâce à Votre Majesté n'a quitté cette 32e demi-brigade que pour entrer dans la garde des consuls, et de là dans la vôtre, Sire. C'est à lui que je dus, au passage du Danube, de n'être pas pris par les Autrichiens ; c'est à lui...

— Vous en revenez toujours à vos moutons... Passez le Danube et allons droit au fait.

— Il y a quelques jours, le pauvre diable a eu un petit mouvement de vivacité, étant de garde ; et, à la suite de quelques mots échangés avec le sergent, il a repoussé celui-ci un peu rudement..., et... le Conseil de guerre, dont j'étais président, l'a condamné malgré...

— Le Conseil de guerre a eu raison ! interrompit l'Empereur en élevant la voix. Mais comment se fait-il que ce soit la première fois que j'entende parler de cette affaire?... Aucun de vos rapports ne l'a mentionnée.

— C'est vrai, Sire; mais le malheureux n'a pas osé se pourvoir en grâce auprès de Votre Majesté, parce qu'il savait, comme tous ses camarades, comme nous tous, Sire, qu'elle ne transige jamais avec les devoirs de la discipline.

— Ah ! ah ! interrompit l'Empereur, c'est cependant ce qu'on oublie le plus volontiers. Eh bien !...

— Eh bien ! Sire, l'exécution doit avoir lieu aujourd'hui même, à trois heures, continua Michelin ; et je viens implorer... au moins une commutation de peine pour un homme... coupable, sans doute, mais qui... est décoré... , qui...

— Assez, monsieur le général ! interrompit encore l'Empereur, dont la figure s'était rembrunie au fur et à mesure que le général avait parlé. Et c'est vous qui venez me demander d'entraver le cours de la justice militaire pour un délit semblable ! Votre protégé est un intrépide, dites-vous?... Eh ! qui donc n'est pas intrépide dans ma garde? Est-ce à vous qu'il faut que je dise que sans discipline les plus braves soldats ne font qu'une mauvaise armée ! Général, je n'y puis rien, justice sera faite ; il n'y a pas de mal que ma garde

ait un exemple. Et puis, on aurait dû m'en instruire auparavant.

— Sire, je supplie Votre Majesté de me permettre de lui exposer les faits.

— Ah ! mais... c'est par là que vous eussiez dû commencer, bien que ces faits ne puissent changer en rien le sort de cet homme. Je veux bien écouter. Seulement, soyez bref, je n'ai point de temps à perdre.

— Sire, ce n'est point pour affaire de service que les voies de fait ont eu lieu...

— Comment ! Il y a eu voies de fait? Et de quelle part?

— De la part du sergent, Sire; lui-même nous l'a déclaré, et sous ce rapport mon protégé est irréprochable : un supérieur peut lui ordonner d'aller se faire tuer à poste fixe, il obéira sans réflexion, et dans ce cas la parole d'un caporal l'emporterait sur la parole de Dieu..., sur la vôtre, Sire...

— Oh! oh! fit Napoléon en hochant la tête selon son habitude.

— Il ne s'agit que d'une discussion qui a eu lieu dans le corps-de-garde du poste de la Manufacture. Le tambour Romeuf, pour qui je sollicite...

— Romeuf! dites-vous?

— Oui, Sire, c'est le tambour Romeuf pour qui j'ai l'honneur d'implorer la miséricorde de Votre Majesté.

— Parbleu! il n'y a pas quinze jours que j'ai vu cet original pour la première fois ; c'est un raisonneur, et de plus un ambitieux. Ceci vous fait sourire, monsieur le général.

— Pardonnez-moi, Sire; Romeuf est ambitieux effectivement, mais il l'est à sa manière, et de plus il a une antipathie tellement prononcée pour quiconque n'est pas attaché de corps et d'âme à la personne de Votre Majesté, que c'est tout au plus s'il veut bien reconnaître qu'un Russe ou un Prussien appartient à l'espèce humaine.

— Eh! eh! fit Napoléon, dont le front s'était un peu déridé, ce drôle-là doit avoir parfois de singulières idées. Et vous dites donc...

— Que le sergent a eu le premier tort, Sire, c'est positif; c'est lui qui, sans provocation aucune...

— Le nom de ce sergent?

— Bonneville, Sire, de la 2e compagnie du 1er bataillon de mes chasseurs, un nouveau.

— Oui, je sais, non décoré. Je l'ai rappelé à l'ordre l'autre jour, justement en passant devant le poste de la Manufacture. En voilà assez, général ; écrivez de ma part au commandant de la place de faire surseoir à l'exécution. Votre tambour restera en prison jusqu'à plus ample information, et puis on verra. Je veux faire quelque chose pour un homme à qui je dois la conservation d'un officier de votre mérite, mon cher général; je ne serais même pas fâché de le revoir plus tard, si l'occasion s'en présentait; j'ai mes raisons pour cela. Où est-il?

— A l'Abbaye, Sire.

—Eh bien, amenez-le-moi demain matin. Je veux faire comprendre à votre monsieur...

—Romeuf, Sire.

—Oui, Romeuf, que les Russes et les Prussiens, que nous avons battus, et que nous battrons encore quand il le faudra, valent la peine d'être battus; et ce n'est pas toujours aussi facile qu'on se l'imagine, ajouta Napoléon, ce qui ne fait qu'en augmenter le mérite. Tenez, général, vous emporterez cet ordre pour que les choses soient faites régulièrement. »

Et Napoléon, ayant écrit quelques mots sur un papier, le remit au général, qu'il congédia avec une bienveillance toute particulière. Michelin était ravi, électrisé,

V

CHACUN A SA MANIÈRE DE VOIR.

(*Le tambour Romeuf.*)

Le lendemain matin, le général Michelin, qui, la veille, s'était empressé de faire parvenir l'ordre de sursis à qui de droit, se rendit à l'Abbaye et se fit reconnaître au directeur de la prison, qui s'empressa de le conduire à la chambre de Romeuf.

A la vue de son colonel en grande tenue, à l'aspect de celui qui avait dû le condamner, les yeux du tambour s'agrandirent d'une manière effrayante ; un spasme convulsif contracta ses traits, mais il ne bougea pas : il semblait cloué à sa place.

La veille, lorsqu'il avait vu arriver l'heure à laquelle il savait qu'on devait le conduire à la plaine de Grenelle, il s'était promené avec un peu d'agitation ; mais comme le temps s'était écoulé sans que rien autour de lui indiquât que le moment fatal était venu, peu à peu cette agitation s'était calmée et il s'était couché avec le soleil, en disant :

« Ils auront changé de manière de voir ; ce sera pour demain. »

Et il s'était endormi, mais non sans rêver maintes fois qu'on le fusillait. Aussi, le lendemain, en s'éveillant, comme il n'était pas certain de n'être pas mort, il s'était tâté. Ses membres n'ayant éprouvé aucune lésion, il eut la certitude d'être encore de ce monde. Consolé par cette idée, il achevait de s'habiller lorsque le général s'était offert tout à coup à sa vue, en ne lui adressant que ces courtes paroles :

« Suivez-moi ! »

Romeuf monta dans la voiture de Michelin, qui les conduisit tous deux à Saint-Cloud, sans que le pauvre tambour sût de quoi il s'agissait. Aussi croyait-il rêver encore, car le général ne lui parla pas une seule fois pendant le trajet. Ce fut seulement lorsqu'ils péné-

trèrent dans les appartements du palais que Michelin lui dit d'un ton sévère :

« C'est à l'Empereur que vous allez avoir à rendre compte de votre conduite. »

A ces mots, le tambour devint pâle comme un mort.

« A l'Empereur, mon colonel? demanda-t-il en sentant ses genoux fléchir ; au petit Caporal en personne?

— A l'Empereur lui-même, vous dis-je.

— Oh! mon colonel, j'aime mieux être fusillé pendant vingt-quatre heures de suite. »

Et Romeuf, ayant fait un demi-tour, se dirigeait déjà vers la porte du salon, lorsque le général le retint par la basque de son habit en lui disant d'un ton encore plus sévère que la première fois :

« L'un n'empêchera pas l'autre.

— Si c'est là votre manière de voir, mon colonel, je n'ai rien à dire. »

Un instant après, l'aide de camp de service introduisit les deux visiteurs dans le cabinet impérial. Napoléon était seul. Après avoir fait un signe de tête affectueux au général :

« Ah! ah! dit-il à Romeuf en allant à lui et en le prenant par une oreille, c'est donc toi qui prétends que les Russes et les Prussiens sont de mauvais soldats? »

Il paraît que cette opinion du tambour avait plus frappé l'Empereur que la faute qu'il avait commise, car ce furent là ses premières paroles.

A cette question inattendue, le pauvre Romeuf, ne sachant trop ce que Napoléon voulait dire, avait baissé la tête sans desserrer les dents.

L'Empereur lui secoua l'oreille plus fortement, comme pour provoquer une réponse.

« Eh bien! oui, mon Empereur, répondit enfin celui-ci avec un gros soupir, c'est ma manière de voir. »

Napoléon, qui heureusement se trouvait dans une bonne disposition d'esprit, se prit à dire presque avec gaieté :

« Cependant, toi et moi, nous avons battu les Prussiens et les Russes plus d'une fois, et nous savons ce qu'il en coûte. »

Ces mots, prononcés d'un ton de bonhomie, achevèrent de tranquilliser le tambour, qui répondit sans trouble et sans émotion :

« Pas très-cher, mon Empereur, attendu que ces paroissiens-là ne sont pas comme nous.

— Mais si nous n'avons battu que de mauvais soldats, où est donc la gloire?

— La gloire?... c'est différent, mon Empereur : avec eux il y en a toujours de reste ; mais le résidu est pour vous seul.

— Alors, je déclarerai, moi, que les Russes sont de bons et braves soldats.

— Si c'est votre manière de voir, mon Empereur, je ne m'y oppose pas ; cependant...

— Quoi encore? interrompit Napoléon.

— Ce n'est pas la mienne, à moi.

— Parbleu! s'écria Napoléon en s'adressant à Michelin, voici un drôle bien entêté! C'est peut-être la première fois, depuis dix ans, qu'un soldat ose avoir en ma présence un autre avis que le mien. Allons, ton insubordination à l'égard de ton supérieur est oubliée; mais c'est à la condition que si jamais tu te trouves en présence des Russes ou des Prussiens, tu auras la même opinion qu'aujourd'hui, et qu'ils ne t'effrayeront pas davantage.

— Mon Empereur, je n'ai jamais changé de manière de voir à cet égard. Quand voulez-vous qu'on me fusille?

— Te fusiller!... dit Napoléon avec surprise ; à quoi bon? »

Et s'adressant au général :

« Il ne m'a pas compris, ajouta-t-il.

— Au fait, reprit Romeuf avec le même flegme, cela ne profiterait à personne, pas même aux Prussiens ; j'aime encore mieux

me faire tuer pour vous, mon Empereur, ça peut vous être plus lucratif et à moi plus flatteur.

— Je le crois, dit Napoléon en souriant; mais, en attendant, n'oublie pas que, en cas de récidive de ta part, je serais impitoyable; je te ferais mettre du plomb dans la tête pour la rendre moins légère...

— Mon Empereur, vous aurez toujours le droit d'employer ce procédé, si c'est votre manière de voir.

— Oui, c'est ma manière de voir, répliqua Napoléon. A présent, retourne à ton corps, et fais en sorte que je n'entende plus parler de toi... qu'en bien», ajouta-t-il.

Romeuf quitta Saint-Cloud et revint toujours courant à l'Ecole militaire.

Prévenu de l'arrivée de Romeuf à l'Ecole militaire, Bonneville alla trouver le tambour dans sa chambrée, et là, en présence de plusieurs de ses camarades, il lui dit :

« Maintenant, monsieur Romeuf, si vous étiez mon égal en grade, je n'hésiterais pas à vous rendre raison, le sabre à la main, de ce qui s'est passé l'autre jour entre nous au petit poste de la Manufacture; mais j'étais votre supérieur, comme je le suis encore, et vous n'avez pas voulu m'obéir; contraint par devoir d'employer la force, il m'a fallu porter la main sur vous... Mais vous dire le regret que j'en ressentis après, et le chagrin que j'aurais eu si les choses eussent plus mal tourné, ce serait inutile, et d'ailleurs vous le savez déjà. Je viens donc simplement vous faire mes excuses en présence de nos camarades, et vous demander votre main devant eux, monsieur Romeuf. »

En disant ces mots, Bonneville s'avança et tendit la main au tambour.

« Brave sergent ! » crièrent les camarades de la chambrée.

Sans répondre, Romeuf se jeta dans les bras de Bonneville, et tous deux restèrent un instant étroitement embrassés. Romeuf s'écria ensuite avec exaltation :

« Ah! monsieur Bonneville, si tout le monde avait la même manière de voir que vous! »

Une demi-heure après, le sergent emmenait Romeuf dîner avec lui à la pension des sous-officiers du premier bataillon, où le tambour fut complimenté par chacun d'eux. Inutile de dire qu'on but énormément à sa santé et à celle de Bonneville, et plus encore à celles de l'Empereur et du colonel Michelin.

VI

EN ATTENDANT.

Cependant l'Empereur Alexandre et le roi de Prusse avaient fait alliance sur le tombeau du grand Frédéric. Les Russes s'avançaient à marches forcées sur Berlin, tandis que les phalanges napoléoniennes se rendaient en poste sur le Rhin. Napoléon rassembla son armée en face de la colonne de Rosbach, où la France avait jadis replié son étendard, et l'affront de 1757 fut vengé par la journée d'Iéna.

La Prusse battue, les Russes s'approchèrent. Napoléon marqua du doigt, sur la carte, le terrain de la bataille d'Eylau en disant :

« Je les battrai là... ici... et peut-être là encore. »

Il avait prévu les deux sanglantes journées d'Eylau et de Friedland.

Le jour de la bataille d'Eylau, Napoléon se montra partout. Chaque position fut prise et reprise : un cimetière était le point où les Russes avaient concentré leurs forces. L'occupation de ce cimetière devint le but d'une fureur sans égale; le sang coula à grands flots. Napoléon mit pied à terre et indiqua l'endroit où il fallait placer une batterie d'artillerie légère qu'il fit pointer sur ces murs d'hommes qui restaient toujours debout devant l'église du cimetière.

« N'en finirons-nous donc pas avec ces Russes? s'écria-t-il en

s'adressant aux chasseurs à pied de sa garde, qui, l'arme au bras, essuyaient sans sourciller le feu de l'ennemi.

— Oh! oh! les Russes! dit une voix qui partait du groupe des tambours, il ne suffit pas de les tuer pour qu'ils tombent; il faut encore les pousser..., c'est leur manière de voir...

— Colonel Michelin, faites avancer vos chasseurs; il nous faut cette église.

— En avant!... Vive l'Empereur!... Il lui faut l'église! répondirent deux mille voix à la fois.»

Aussitôt tout s'émeut, les tambours battent, les baïonnettes se précipitent, l'artillerie avance. Napoléon a suivi de l'œil le mouvement. Au milieu de ce cataclysme de fer et de feu, il voit passer un tambour la figure couverte de sang.

— Que fais-tu? lui crie Napoléon; c'est à l'ambulance qu'il faut aller.

— Quand vous *raurez* l'église! lui répond le tambour avec une sorte d'exaltation frénétique; c'est ma manière de voir. »

Le carnage dura quatre heures; enfin, la position fut prise et la victoire se décida. Le lendemain, le champ de bataille offrait un aspect terrifiant: le sang était congelé sur la neige; des cris déchirants de Vive l'Empereur! se mêlaient aux cris des blessés; auprès des batteries russes abandonnées dans le cimetière gisaient des monceaux de cadavres. Là, le 24e régiment d'infanterie était tombé comme un seul homme. Sur ce champ de mort on éleva une croix de bois sur laquelle on lisait ces mots, qui y avaient été incrustés avec la pointe d'une baïonnette:

« Ci-gît le valeureux 24e de ligne. »

Pendant quarante-huit heures on ne fut occupé qu'à enlever les morts et les mourants.

Cependant la journée de Friedland approchait; Napoléon l'avait prévue. Ce jour-là le soleil se leva comme à Austerlitz. C'étaient encore les mêmes Russes qui allaient combattre, c'étaient encore les mêmes Français qui allaient vaincre.

« C'est aujourd'hui l'anniversaire de Marengo!» s'écria Napoléon en passant, le matin, la revue de son armée.

Cette fois ce ne fut qu'à la baïonnette que la lutte s'engagea et se termina. De part et d'autre le choc fut terrible. Enfin les Russes furent chassés de toutes leurs positions, et le gain de la bataille refoula l'armée moscovite jusque dans ses déserts.

Par cela même que Napoléon avait eu beaucoup à regretter dans ces deux terribles journées, il pouvait beaucoup récompenser. Deux jours après, à son quartier général de Vehlau, il fit savoir aux chefs de corps qu'il passerait la revue de son armée dans les plaines de Wriesen, où elle avait établi ses cantonnements provisoires. Dès le matin on fit placer en tête des bataillons de la garde ceux des officiers et des soldats qui, malgré la gravité de leurs blessures, n'avaient pas voulu demeurer à l'ambulance. Bien que celle que le tambour Romeuf avait reçue à la tête, à Eylau, ne fût pas complétement cicatrisée, il avait assisté à la bataille de Friedland, où un dragon russe l'avait gratifié d'un terrible coup de sabre sur le bras, et il faisait partie de ce valeureux peloton. Napoléon commença l'inspection par la gauche en marchant très-lentement. Le général Duvillars lui présenta d'abord l'officier d'artillerie légère dont les six pièces, à Eylau, avaient fait éprouver des pertes énormes à l'ennemi.

« Il est capitaine, répondit Napoléon, sans même regarder cet officier.

— Mon général, dit aussitôt le nouveau capitaine à l'oreille de Duvillars, qui, dans cette revue, suivait l'Empereur, c'est la croix que j'aurais voulue. Demandez donc pour moi la décoration à l'Empereur. »

Le général, profitant d'un temps d'arrêt, adressa ces paroles à Napoléon :

« Sire, voilà l'officier d'artillerie que Votre Majesté vient de nommer capitaine; il ne se trouve pas heureux : il préférerait la croix. »

Napoléon se retourna vivement vers l'officier :

« Jeune homme, lui dit-il sévèrement, vous demandez la décoration et vous n'avez pas encore de barbe...

— C'est vrai, Sire, répondit celui-ci sans se déconcerter ; mais ce n'était pas une paire de moustaches qui commandait ma batterie à Eylau.

— Il a raison, ma foi ! dit l'Empereur, à qui la réponse ne déplut pas. Berthier, inscrivez le nom de cet officier : il est décoré.

— Quelle chance ! dit à demi-voix un vieux maréchal des logis de l'escorte, dont la figure, ornée d'une paire de moustaches d'un demi-pied de long, était tatouée de blessures. Capitaine et décoré d'un seul coup ! quelle chance ! »

A quelques pas de là, le colonel Kormann présenta aussi un capitaine à l'Empereur, et sollicita pour lui le grade de commandant.

« Combien d'années de grade ? demanda l'Empereur à l'officier.

— Quinze ans, Sire.

— C'est qu'on vous aura oublié. Capitaine, vous êtes commandant, ajouta-t-il ; tâchez de réparer le temps perdu. »

Arrivé au peloton des blessés, le général Michelin lui présenta le sergent Bonneville, qui avait été blessé à la charge exécutée par les cuirassiers russes, à Friedland, sur le carré des chasseurs à pied, en demandant de l'avancement pour lui. Napoléon, qui ne reconnut pas ce sous-officier, répondit au général :

« Blessé ! blessé ! mais ce n'est pas une raison.

— Sire, il a fait son devoir.

— Parbleu ! tout le monde l'a fait, son devoir ! vous tout le premier. Mais, à ce compte-là, il me faudrait donner de l'avancement aux douze mille hommes de ma garde. »

Et Napoléon passa. Décidément, Bonneville était né sous une mauvaise étoile.

A quelques pas plus loin, un tambour, le bras gauche en écharpe, sortit des rangs.

« Ah! ah! fit l'Empereur, toi aussi, tu voudrais de l'avancement? Eh bien ! que demandes-tu?

— Mon Empereur, dit Romeuf, je ne demande qu'une chose qui m'irait comme un gant, à présent que je n'ai plus qu'un bras de solide.

— Diable! est-ce que, par hasard, tu voudrais l'épaulette?

— Mieux que cela, mon Empereur : les deux ensemble : je voudrais passer *tant seulement* tambour-major dans le premier de vos chasseurs.

— Tambour-major! répéta Napoléon, que ne demandes-tu à passer aux grenadiers? Mon pauvre garçon, tu es fou, je pense, tu n'as seulement pas quatre pieds dix pouces. N'as-tu donc jamais regardé Sénot, mon bon et brave Sénot[1]? Il a au moins deux pieds de plus que toi, lui! Nous sommes loin de compte, comme tu vois. Il ne lui manque que deux pieds, ajouta Napoléon en se retournant vers le général Mouton, qui se prit à sourire en voyant la taille exiguë du tambour.

— Je savais bien, mon Empereur, que cela ne vous irait pas, reprit Romeuf; mais alors je voudrais savoir lire. Je ne demande que cela.

— Allons donc! fit Napoléon avec ce petit geste d'épaule qui lui était habituel; est-ce que les lions ont besoin de savoir lire?...

— Puisque c'est là votre manière de voir, mon Empereur, je me récupère dans mon rang et j'attendrai.

— Et tu feras bien, dit Napoléon sans même regarder le tambour, qui avait repris sa place derrière les officiers formant le front de ce peloton héroïque. Puis l'Empereur remonta à cheval pour

[1] Le tambour-major du 1er régiment de grenadiers à pied de la vieille garde s'appelait Sénot. C'était le plus bel homme de l'armée. Il était capitaine dans un régiment de ligne, et ce ne fut qu'aux pressantes sollicitations de l'Empereur lui-même qu'il consentit à passer dans la garde en qualité de tambour-major, en mettant toutefois pour condition qu'il conserverait son grade et les prérogatives qui y étaient attachées, ce que Napoléon lui accorda. Le capitaine Sénot était un brave officier qui avait reçu une excellente éducation, qui se distinguait par de très-bonnes manières et s'exprimait avec élégance.

commencer la revue de la cavalerie, rangée en bataille à trois cents pas de distance de l'infanterie.

IV

LA VEILLE DE LA BATAILLE DE WAGRAM.

L'avant-veille de la bataille de Wagram, au milieu de la nuit et par un orage épouvantable, Napoléon avait fait diriger une attaque vigoureuse contre la gauche de l'armée autrichienne, qui occupait le large plateau situé en avant de Neuwsiedel. Plus de cent pièces de canon répandirent l'effroi chez les paisibles habitants d'une des plus belles plaines du monde. L'ennemi, de son côté, avait soutenu courageusement cette attaque inattendue. Le fracas de notre artillerie s'unissant à celui de la foudre qui grondait sans relâche, les tourbillons de flammes qui n'avaient pas tardé à s'élever du village d'Enzerdorff, où les Autrichiens avaient essayé de se retrancher, vinrent bientôt compléter la sublime horreur de cette scène de destruction. Napoléon, calme au milieu de ce chaos, surveillait tout. Mouillé jusqu'aux os et affaissé sur son cheval, qui, à chaque pas, s'enfonçait jusqu'à mi-jambes dans une boue glaiseuse, il allait, venait et donnait ses ordres comme dans un jour de parade. Il profita merveilleusement de la confusion pour masquer à l'archiduc Charles le mouvement qu'il faisait exécuter à ses troupes. Aussi, le lendemain, aux premiers rayons du jour, la grande armée, après s'être développée comme par enchantement, avait-elle forcé l'ennemi à changer totalement le plan de bataille qu'il avait longuement médité.

Une matinée magnifique succéda à cette affreuse nuit. Vers les dix heures du matin, Napoléon fit avancer ses premières lignes, et ce fut alors qu'on vit se mouvoir à la fois, dans l'immense plaine de Marchfeld, cette forêt de baïonnettes, que grossissaient à chaque instant des divisions, des régiments et des bataillons. Le soir, les

feux des bivouacs de la vieille garde se dessinèrent à l'horizon sur une ligne immense. Les aides de camp et les officiers d'état-major se croisaient en tous sens pour aller porter des ordres. Les environs étaient si dépouillés d'arbres et si dévastés, qu'on avait eu grand'-peine à trouver quelques débris de portes et de volets pour construire une baraque à l'Empereur. La nuit était très-fraîche. Tous les officiers du quartier-général, debout et enveloppés dans leur manteau, se chauffaient silencieusement autour d'un feu de broussailles, lorsque leur attention fut tout à coup attirée par les cris d'un soldat qui se débattait au milieu des guides d'escorte qui s'opposaient à ce qu'il pénétrât plus avant.

« Il faut que je parle à l'instant au petit Caporal, leur disait-il d'une voix animée. Son plan de bataille est fautif. Si je ne lui explique pas moi-même celui qu'il doit adopter demain, nous sommes tous fricassés! Je suis sûr de ma manière de voir. »

Des officiers, que cette scène avait attirés, souriaient de pitié, persuadés que ce tambour était ivre ou fou; car déjà les maréchaux et les chefs de corps avaient été appelés pour la dernière fois dans la tente impériale. Tout annonçait qu'une bataille décisive aurait lieu le lendemain, et ce soldat venait subitement changer les dispositions que le génie de Napoléon avait si merveilleusement combinées. Impatienté des clameurs que poussait cet homme, un capitaine donne l'ordre de le saisir; mais celui-ci, qui semblait avoir prévu toutes les difficultés, répéta d'un ton si exaspéré que l'armée était perdue si on refusait de le laisser parler à l'Empereur, que ses cris parvinrent jusqu'à Napoléon lui-même, occupé à dicter au major-général ses dernières instructions.

« Qu'est-ce que ce bruit? demanda-t-il en fronçant le sourcil : on se querelle! Berthier, allez donc voir ce que veulent ces énergumènes. »

Le major-général revint bientôt lui apprendre la cause de ce tumulte.

« Ah! ah! fit Napoléon en souriant : c'est un tambour, et il

prétend que mon plan ne vaut rien? A quel corps appartient cet homme?

— Sire, au 1er régiment des chasseurs à pied de la garde; ce tambour est décoré. »

Soit qu'une inspiration soudaine lui traversât l'esprit, soit qu'il n'obéît qu'à ce sentiment de bienveillance qu'il avait pour ses vieux soldats, Napoléon dit au major-général :

« S'il est décoré, je dois le connaître; qu'on me l'amène; je me charge de le calmer. Cette condescendance produira un bon effet sur ses camarades ; ils m'en sauront gré et le prouveront demain. »

Sans paraître trop embarrassé, le tambour entra dans la baraque impériale et s'arrêta à quelques pas de l'Empereur; puis, le revers de la main gauche collé sur son bonnet à poils, il allait prendre la parole, sans même attendre qu'on l'eût interrogé, lorsque Napoléon le prévint en lui demandant sans le regarder :

« Qu'as-tu donc de si pressé à me dire?

— Mon Empereur, je... »

Au son de cette voix qui lui était bien connue, Napoléon leva les yeux, et reconnaissant Romeuf :

« Comment, c'est encore toi! lui dit-il.

— Oui, mon Empereur, encore moi et toujours moi, jusqu'à la fin des fins.

— Eh bien! parle et sois bref.

— Oui, mon Empereur. »

Et changeant d'intonation, le tambour dit d'une voix de fausset et avec beaucoup de volubilité :

« Pour lors, vous saurez que ce que j'ai à vous communiquer ne sera pas plus long que la chose en elle-même. Vous devez livrer bataille demain, c'est positif, je le sais. Vous avez tiré votre plan ; mais, foi de Romeuf, et pour parler à mots couverts, il ne vaut pas une chique de tabac : voilà ma manière de voir. »

En entendant ces paroles, Napoléon n'avait pu se contenir, et,

se laissant aller enfin à un mouvement de colère, il saisit sa cravache et la leva en s'écriant d'une voix terrible :

« Insolent ! pas un mot de plus ! »

Puis, comme honteux de son emportement, il jeta la cravache loin de lui, et l'épithète de *drôle*, articulée sourdement, sortit de sa bouche. Pendant ce temps, Romeuf, toujours dans la même position, n'avait pas bronché, tandis que Berthier et ceux qui entouraient l'Empereur respiraient à peine, ébahis qu'ils étaient de la hardiesse de ce soldat qui leur semblait un pygmée devant un géant.

« Eh bien ! messieurs, vous l'avez entendu », dit-il enfin avec calme après un silence.

Personne n'ayant répondu, Romeuf prit la parole et dit d'un ton ému :

« Mon Empereur, ne vous fâchez pas ; je vais vous faire toucher la chose au doigt et à l'œil, puis après vous me ferez piler à coups de baïonnette dans un mortier, si cela peut vous être agréable ; Romeuf s'estimera encore trop heureux s'il a rendu service à son Empereur, à qui il doit déjà la vie, l'honneur, et plusieurs autres choses qu'on ne saurait énumérer clandestinement. »

Napoléon fit un geste, comme pour lui dire de continuer. Le tambour poursuivit donc du même ton :

« Primo d'abord, vous avez appuyé votre droite d'une batterie de huit obusiers et vingt-quatre pièces de campagne commandées par le général...

— Assez ! » fit Napoléon, car ces paroles venaient de produire sur lui comme un effet électrique. Il jeta çà et là des regards inquiets, puis il ajouta d'un ton plus doux : « Eloignez-vous un peu, messieurs. » Et, se rapprochant du soldat : « Est-ce là tout ce que tu sais ? lui demanda-t-il à voix basse ; qui te l'a appris ? parle vite !

—Excusez, mon Empereur, mais je crois que ce que je viens de vous dire ne vous a point satisfait : je crains de m'entortiller dans les feux de file : j'aime mieux m'en aller...

— Non ! non ! s'écria Napoléon en retenant le soldat par le bras ;

parle, te dis-je, car si tu ne me dis à l'instant de qui tu tiens cette particularité, je te fais fusiller sous mes yeux. »

Cette menace ne parut produire sur Romeuf aucun effet, et, portant de nouveau la main à son bonnet, il répondit avec un sang-froid imperturbable :

« Alors c'est différent, mon Empereur; vous en avez le droit comme il y a trois ans; cela fera quitte à quitte. Mais, à votre place, je ne me ferais fusiller que demain, parce que d'ici là vous *voiriez*. Ce que je vous en dis n'est que dans votre pur intérêt et d'après ma manière de voir.

— Parle donc, malheureux! s'écria Napoléon avec une impatience qui n'avait plus de bornes, tu vois bien que je t'écoute. »

Alors Romeuf prit une des baguettes passées à son baudrier, mit un genou en terre, et commença à tracer sur la terre une espèce de plan en disant :

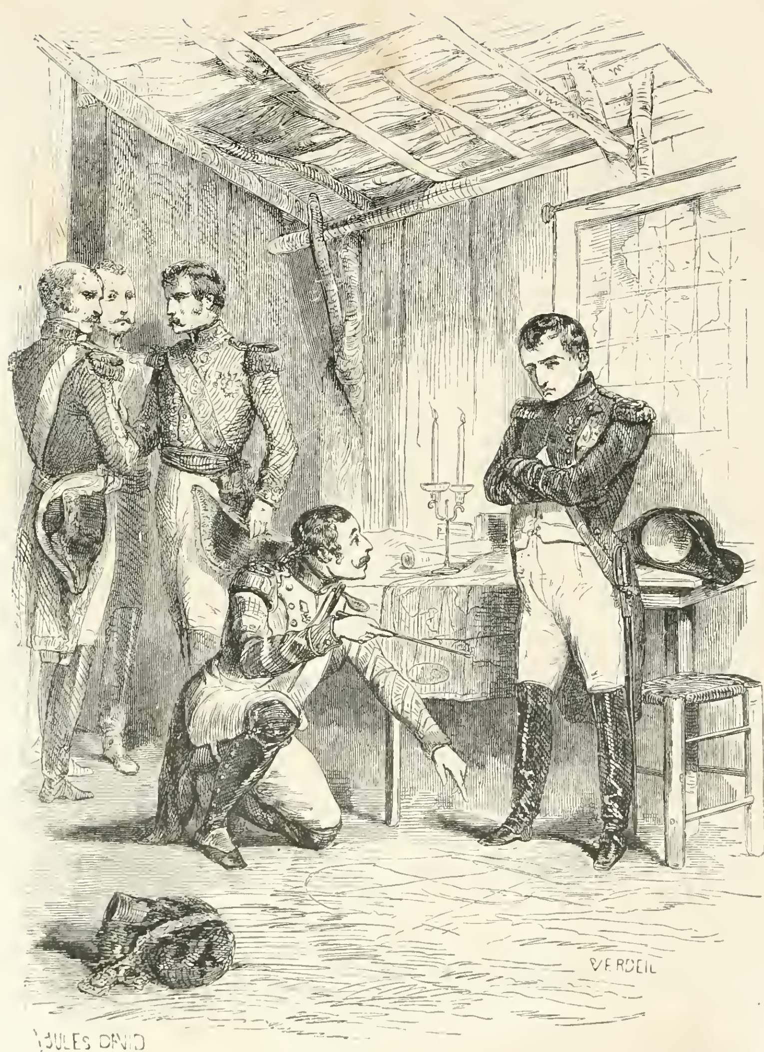
« Vous avez mis dans ce coin la batterie en question; tandis que votre droite se déploiera jusqu'ici, nous autres nous resterons là-bas en réserve, et... »

Le tambour parla ainsi pendant dix minutes, et expliqua exactement à l'Empereur, qui ne revenait pas de sa surprise, les dispositions qu'il avait arrêtées pour la bataille du lendemain, et que les chefs de corps auxquels il les avait communiquées devaient seuls connaître. En écoutant, les yeux de l'Empereur avaient suivi attentivement les lignes tracées par le soldat; son agitation, son inquiétude avaient été en croissant.

« Il faut qu'il y ait ici quelques traîtres! dit-il enfin tout bas. Malheur à eux! »

Cependant, pour arriver plus sûrement à la découverte de la vérité, Napoléon s'était contenu et avait dit au tambour Romeuf avec une apparente tranquillité :

« Puisque tu trouves mon plan vicieux et que tu parais si bien instruit, communique-moi le tien, je ne serais pas fâché de le juger à mon tour.



— Eh bien! moi aussi, je la placerais là cette batterie; mais *au lieu* de 8 obusiers, je la porterais à l'effectif de 24.. (t. II, p. 67.)

— Mon Empereur, avait répliqué celui-ci avec une sorte de fierté, les talents plus ou moins naturels de Romeuf sont à votre service, comme ses poignets, son sang, sa vie et tout ce qui en dépend. Tenez, poursuivit-il sans changer de posture, les Kinserlicks sont là; leur cavalerie est ici, leur artillerie je ne sais où pour le moment, mais n'importe. Ils feront les cent dix-neuf coups pour tourner la position où vous avez placé la batterie.

« Eh bien! moi aussi, je la placerais là cette batterie; mais, au *lieur* de 8 obusiers et de 24 pièces de campagne dont vous l'avez composée, je la porterais à l'effectif de 24 obusiers et de 72 pièces de campagne; total 96 bouches à feu, que je ferais soutenir par le 1er des chasseurs de la vôtre, dont j'ai l'honneur de faire partie, en tête, comme de raison. Et puis votre gauche se déploierait de ce côté pour tourner la droite des Kinserlicks, sans détériorer en rien votre centre, et au point du jour, à l'aide de votre artillerie légère, j'exécuterais un bastringue à grand orchestre, *que* cinq cents millions de diables n'y verraient que du feu, et que l'Autriche, avant la fin de la journée, serait enfoncée à perpétuité avec toutes ses dépendances. Et voilà, avait ajouté Romeuf enchanté de lui-même. Vous voyez bien, mon Empereur, que ce que j'avais à vous communiquer valait la peine d'être écouté. Du moins, c'est ma manière de voir. »

Napoléon gardait le silence; il s'était croisé les bras sur la poitrine et semblait réfléchir à ce qu'il venait d'entendre, lorsque, relevant la tête :

« Tout cela peut être possible, dit-il, d'autant mieux que c'est précisément là une partie de mon plan; mais ce qui est certain, c'est que si tu ne m'apprends à l'instant de qui tu tiens tous ces détails, je te fais fusiller tout à l'heure, comme je te l'ai promis.

— C'est étonnant, mon Empereur, comme vous tenez à votre idée, répliqua Romeuf en souriant. Alors je vais tâcher de vous l'ôter de la tête en vous narrant mon aventure. Ecoutez-moi bien :

Vous n'ignorez pas que le tambour de la garde est naturellement curieux de savoir ce qui se passe autour de lui, et plutôt en avant qu'en arrière. Donc, hier après l'inspection, je me dis à moi-même : « Romeuf, ta ration de vivres de campagne est absorbée, *cette* pauvre estomac commence à battre le rappel intempestivement ; cela ne peut pas se passer de la sorte. Or, comme le gousset est vide, faute d'autre monnaie, une légère maraude dans les bosquets d'alentour te procurera de la récréation. » Là-dessus, je fais demi-tour à droite, je traverse une plaine très-creuse, et j'aperçois un clocher. Je me dis derechef : « Romeuf, voilà ton affaire ; d'un clocher à la cassine d'un curé il n'y a que la longueur du bras. S'il y a quelques *combustibles* à tortiller dans le pays, ils doivent se trouver chez le pasteur. » J'allonge donc le pas et j'arrive au presbytère.

— Tâche d'abréger ton récit et d'arriver au fait, dit Napoléon, qui avait écouté attentivement.

— Vous avez raison, mon Empereur. Au fait, le curé était absent. Je ne trouve que sa femme de chambre, qui n'était pas jeune. Je lui décoche un compliment flatteur en allemand ; elle comprend le préambule : en deux temps et trois mouvements me voilà à table. La situation avait trop de charmes pour qu'elle pût durer longtemps ; je n'avais encore dégusté qu'une gamelle de choucroute sans aucune nature de boisson, lorsque j'entends un galop de chevaux dans le lointain. Je mets la tête à la fenêtre ; mais je la retire incontinent : c'étaient des espèces de hussards de la mort ! rien que cela ! Presque aussitôt le détachement s'arrête, met pied à terre devant la maison du curé ; j'entends les éperons et les fourreaux de sabre roucouler sur les marches de l'escalier ; on frappe à la porte : si la fourrière du pasteur avait eu la moindre rancune, moi et la grande armée nous étions fricassés demain. Faut croire que mon physique et mes manières l'avaient séduite, cette bonne créature, car elle me fit entrer sous son lit, rafla en un tour de main tout ce qui était sur la table, et alla ouvrir aux Kinserlicks. Pendant ce temps, j'avais dégaîné tout doucement mon briquet, et, dressant les oreilles, je tenais

mon œil à dix pas devant moi, le corps fixe et la respiration immobile, selon l'ordonnance.

« Alors j'entends qu'on place des sentinelles tout autour de la maison, puis je vois entrer trois officiers supérieurs dans la salle d'où je venais de sortir. L'un d'eux posa un papier plié en forme de rapport sur la table ; puis ils commencèrent à parler d'affaires en allemand. Voyant cela, je me dis à moi-même : « Romeuf, s'il te prend tant seulement envie d'éternuer, tu es flambé. » Pourtant je ne perds pas un mot de ce que ces gens-là complotent, ayant un peu l'usage de la langue kinserliquoise, et j'entendis un grand mince qui disait :

— « Ce sont bien là les intentions de Napoléon, j'en ai la certitude. Vous voyez qu'il suppose que nous porterons toutes nos forces vers le centre, et que, d'après cet ordre expédié au général Lauriston, qui commande une partie de l'artillerie, et que nous avons saisi sur cet officier d'ordonnance, il se propose de manœuvrer sur notre droite en même temps qu'il attaquera notre gauche avec 24 pièces d'artillerie. Mon avis est donc qu'il faut le prévenir et l'attaquer lui-même sur ce point, où devra se porter pendant la nuit la plus grande partie de notre artillerie, que nous opposerons à la sienne. »

« En parlant ainsi, continua Romeuf, ce général tirait son plan avec un crayon sur le papier qu'il avait posé sur la table. « Rossignolet, redis-je à moi-même, tu peux me faire l'amitié de croire que ta manigance ne tombera pas dans l'oreille d'un aveugle. » Pendant ce temps-là, les autres examinaient et donnaient leur avis. Et enfin, fin finale, ils décidèrent que celui qui avait parlé le premier avait raison, comme de juste, parce que c'était le plus gradé. Alors ils sortent de la chambre, remontent à cheval plus vite qu'ils n'étaient venus. Moi, je sors vivement de ma cachette, et je dis à la vieille, qui me regardait d'un air tout chose, et comme pour me demander si c'était de la carpe ou du brochet : « Je vous respecte, parce que vos sentiments vraiment français à mon égard vous font

honneur. » Et je lui tournai les talons, sans entamer d'autres questions politiques. Comme vous voyez, mon Empereur, j'arrive à temps pour sauver l'armée. »

Le tambour avait à peine achevé son récit, qu'un aide de camp de Napoléon entrait dans la baraque impériale :

« Sire, dit-il avec agitation, j'apprends à l'instant que l'officier d'ordonnance, porteur des ordres que Votre Majesté a expédiés au général Lauriston, s'est égaré, et qu'il a eu le malheur de tomber au milieu d'une reconnaissance de hussards autrichiens. »

Mais ces paroles, loin de mécontenter l'Empereur, parurent le soulager d'un grand poids. Il regarda fixement Romeuf, qui échangea avec lui un regard d'intelligence, en disant :

« Et *voillllà*, mon Empereur.

— Retourne à ton bivouac, dit brusquement Napoléon au tambour, surtout ne parle à aucun de tes camarades, à qui que ce soit, de ce que tu viens de me dire. Plus tard, je verrai ce que je pourrai faire pour toi..., si tu te conduis bien », ajouta-t-il après une pause.

Romeuf sortit tout fier de la baraque impériale. Quant à Napoléon, il s'occupa sur-le-champ de modifier, en raison des événements qui venaient de lui être révélés, les dispositions qu'il avait d'abord prises pour l'attaque projetée, et dont malheureusement l'ennemi avait eu connaissance. De nouveaux ordres furent expédiés à Lauriston, et le soleil du lendemain éclaira l'un des plus beaux triomphes de la grande armée.

Quarante-huit heures s'étaient à peine écoulées, que Napoléon visitait le champ de bataille, distribuant des récompenses et des consolations aux blessés, lorsqu'un petit homme, le front couvert d'un bandeau ensanglanté, se fait jour à travers l'état-major, arrive jusqu'à la tête du cheval de l'Empereur, salue militairement et dit :

« J'espère, mon Empereur, que voilà un triomphe qui n'est pas piqué des hannetons. Vous pouvez voir maintenant que j'avais coupé

juste dans le nœud, et que je leur ai fait tremper une soupe dont ils se souviendront du goût... Dieu! quel bouillon!

— Ah! ah! c'est encore mon tambour, dit Napoléon, qui avait arrêté son cheval. A ce que je vois, tu as fait ton devoir, ajouta-t-il en jetant sur le blessé un de ces regards bienveillants qui équivalaient toujours à une promesse. Eh bien! parle, que veux-tu?

— Je n'ai qu'une seule chose à vous demander, mon Empereur : elle ne vous coûtera pas cher; c'est de mettre dans le bulletin que c'est moi, Romeuf, *que* j'ai gagné la bataille de Wagram.

— Assurément, cette fois, cet homme est fou, dit Napoléon en s'adressant aux officiers de son état-major.

— Vous me direz, mon Empereur, continua Romeuf sans se déconcerter, que le narré des bulletins n'est pas à l'usage des tambours; mais je ne suis pas intrigant à ce point que je veuille avoir la première place : elle vous appartient de droit, mon Empereur; mais à moi la seconde. Nous serons les vainqueurs réciproques de l'affaire. Du moins, voilà ma manière de voir. »

Romeuf n'avait pas achevé, que Napoléon leva les épaules sans lui répondre, piqua son cheval et disparut.

En effet, le malheureux Romeuf était devenu fou.

Mais cette monomanie était d'autant moins dangereuse, qu'elle datait de loin. Elle avait pris naissance le jour même où, pour la première fois, l'Empereur lui avait parlé devant le petit poste de la Manufacture, trois ans auparavant. Les circonstances qui avaient provoqué sa condamnation devant le conseil de guerre, la grâce que lui avait accordée l'Empereur à Saint-Cloud, la blessure qu'il avait reçue à la tête, et l'entretien qu'il avait eu avec l'Empereur deux jours auparavant, n'avaient fait que développer cette funeste disposition; enfin le succès de la bataille de Wagram avait tout à fait déterminé sa folie, qui fut de croire que c'était à lui seul qu'on devait le succès de cette glorieuse journée. Il le disait à qui voulait l'entendre et le répétait à ses camarades qui, en l'écoutant, se contentaient de rire de pitié. Mais, chose extraordinaire, personne n'avait

pensé que la raison du tambour se fût égarée. Aussi l'avait-on laissé tranquillement vaquer à ses devoirs militaires. Il fallait qu'une circonstance toute particulière vînt dessiller les yeux de ceux qui l'entouraient, pour qu'on prît à son égard des mesures tout à la fois de prudence et d'humanité que son état exigeait : cette circonstance arriva quelques jours plus tard.

Les régiments de la vieille garde étaient cantonnés à Vienne et aux alentours, et Napoléon habitait Schœnbrunn. Un matin qu'il sortait à pied du palais, suivi d'un seul aide de camp, pour parcourir incognito les environs de cette résidence, Romeuf, qui chaque jour se tenait aux aguets, s'offrit tout à coup à ses regards.

« Pardon, excuse, mon Empereur, dit-il; je sais bien que l'avoine ne peut pas toujours être mangée par ceux qui la gagnent. Aussi ai-je réfléchi à la chose en question, et je me suis dit : « Romeuf, tu as gagné la bataille de Wagram, c'est positif; mais puisque la susdite victoire fait plaisir à ton Empereur, tu ne dois pas avoir regret de la lui céder au grand complet. D'ailleurs, ce n'est pas ta faute si tu n'as pas la taille requise par les règlements pour faire manœuvrer la grande canne. En conséquence, puisque les règlements de la nature s'opposent à ce que tu sois tambour-major, il faudra bien te contenter du grade de commandant dans un des bataillons de chasseurs à pied de la garde, où tu as déjà l'honneur d'être incorporé. » Et c'est ce que je viens vous demander aujourd'hui, mon Empereur. Seulement, les camarades diront que l'avancement a été rapide.

— Décidément, ce drôle a perdu la tête, fit l'Empereur en jetant successivement un coup d'œil d'intelligence à Savary, qui l'avait accompagné ce jour-là, et un regard de pitié sur le tambour. Que faut-il faire de cet homme? » ajouta-t-il en s'adressant à Savary.

L'aide de camp ne répondit pas, mais il s'éloigna aussitôt. Romeuf, qui ne se tenait pas pour battu, répondit :

« Mon Empereur, il vous faut faire de moi ce que je vous demande. Pour être chef de bataillon dans votre garde, il n'est pas de

première nécessité qu'on soit un géant. Telle est ma manière de voir. »

Pendant que le tambour parlait en élevant la voix, Savary avait été au poste voisin requérir main-forte, et Romeuf fut presque aussitôt entouré et saisi par quatre hommes, qui l'emmenèrent au corps de garde, où il se laissa conduire comme un enfant, en s'étonnant seulement que des camarades se permissent d'arrêter le *vainqueur de Wagram*. Mais, par une fatalité malheureuse, le chef du poste auquel Savary avait recommandé que le tambour fût gardé à vue était justement le sergent Bonneville. En voyant entrer Romeuf, les yeux égarés, Bonneville devina toute la vérité et ne put retenir une exclamation de surprise et de douleur. Mais il n'en fut pas de même chez le tambour. A la vue du sergent qui donnait froidement l'ordre à ses chasseurs de le désarmer et de ne point le lâcher, ce qui s'était passé jadis au petit poste de la Manufacture revint tout à coup à l'esprit du tambour qui, de fou tranquille qu'il avait été jusqu'alors, devint fou furieux. Six hommes purent à peine le contenir; on fut obligé de lui attacher les bras et les jambes avec des bretelles de fusil; sans cela les soldats qui le maintenaient, et contre lesquels il proférait les plus violentes imprécations, eussent eu à redouter quelque malheur.

Deux heures après, un aide-major de la garde venait visiter le malheureux Romeuf et le faisait transporter, ficelé comme un ballot, à l'hôpital militaire de Vienne.

VIII

A CHARENTON.

La sollicitude impériale s'était étendue sur le pauvre tambour des chasseurs de la garde. Louis XIV, en fondant l'hôtel des Invalides, un des plus beaux témoignages de la grandeur de son règne, n'avait pas prévu que les soldats pussent devenir fous par ambition; il

n'existe donc pas de salles pour les aliénés dans ce somptueux asile. Napoléon, d'après le rapport qui lui fut fait, ordonna que le légionnaire Romeuf serait traité à Charenton, et que là les soins éclairés de la médecine lui seraient prodigués comme s'il eût été conseiller d'État, général ou même sénateur. Or, il y avait alors au nombre des pensionnaires de la maison de santé de Charenton des généraux et des conseillers d'État, car la folie attaque les heureux plutôt que les pauvres hères de la société, et une cervelle pleine de science, d'idées ou de combinaisons politiques, est souvent un domaine tout préparé pour les aberrations de la chétive raison humaine.

La folie de Romeuf était redevenue tranquille. S'imaginant avoir gagné à lui seul la bataille de Wagram, il restait du matin jusqu'au soir à simuler, soit dans sa chambre, soit dans le jardin de la maison, avec deux bâtons de tabouret qui lui servaient de baguettes de tambour, les marches qui avaient été exécutées par la garde pendant cette mémorable journée. Les traits de son visage, hâves et creusés par une maigreur maladive, les pommettes des joues fortement colorées, une certaine fixité dans le regard, le désordre de sa toilette, tout annonçait chez lui ce désordre d'esprit dont les accès n'avaient cependant rien de fâcheux pour ceux qui l'entouraient. Le matin, Romeuf se levait radieux et se montrait à ses camarades d'un air protecteur : « Place au vainqueur de Wagram ! » leur disait-il en passant au milieu d'eux, fier et content de lui-même. Ceux-ci, pauvres fous comme lui, se rangeaient en silence, s'inclinaient, sans jamais élever le moindre doute sur cette assertion un peu ambitieuse.

Puis, immédiatement après le déjeuner, Romeuf allait s'asseoir, quelque temps qu'il fît, à une place accoutumée du jardin, et simulait, le restant de la journée, ses *batteries* de tambour ; mais le soir il devenait triste et pensif; une certaine fixité dans le regard annonçait que son idée favorite le dominait ; il souriait mélancoliquement, se parlait à lui-même, accusait Napoléon d'ingratitude, déplorait la jalousie qu'il nourrissait contre lui, pauvre tambour qu'il était,

pour qu'on ne sût pas que c'était à lui seul, Romeuf, qu'était dû l'éclatant triomphe de Wagram. Puis, rentré dans sa chambre, il n'oubliait jamais, avant de se coucher, de chanter, d'une voix plaintive et traînante, le couplet suivant de la fameuse complainte du maréchal de Saxe, devenue si populaire dans l'armée :

Mort, tu n'épargnes personne;
Tout fléchit *dessous* tes lois;
Les empereurs et les rois,
Leur sceptre et leur couronne
Ne pourront les garantir
Quand il leur faudra mourir.

Chose singulière, tout le temps que dura sa folie, le tambour ne parla pas une seule fois de *sa manière de voir*. Ce dicton fut oublié complétement par lui; mais dès qu'il eut recouvré la raison, cet éternel refrain de tous ses discours fut la première phrase qu'il prononça.

Le sergent Bonneville avait un des premiers appris l'admission de Romeuf à Charenton. Quand la garde revint à Paris au printemps de 1810 pour le mariage de l'Empereur avec Marie-Louise, Bonneville n'eut rien de plus pressé que d'aller visiter son vieux camarade. De Courbevoie à Charenton, il y a loin ; mais l'amitié ne calcule pas les distances.

Bonneville arriva donc à Charenton et trouva Romeuf dans le jardin, appuyé contre un arbre, armé de ses baguettes, et battant sur un débris de vaisselle cassée la marche des chasseurs de la garde. De temps à autre, le pauvre fou interrompait sa *batterie*, et, mettant une main devant ses yeux, comme pour neutraliser les rayons du soleil, s'écriait :

« La jeune garde en avant !... Macdonald va se trouver compromis si les Kinserlicks tombent sur ses flancs!... Ah! bon!... voilà les fusiliers de la vieille qui s'ébranlent...; ils marchent dans la trouée... Bravo! c'est cela!... Allez, allez toujours!... La journée est à nous!... Je l'avais bien dit au petit Caporal, qu'en manœuvrant ainsi à nous deux nous gagnerions la bataille! »

Et Romeuf commençait sa batterie interrompue, et *fignolait* avec une agilité surprenante la marche du pas accéléré des grenadiers, à laquelle les tambours avaient donné le nom caractéristique de *branle-bas général de la garde.*

Bonneville s'était arrêté à quelque distance de l'arbre, et contemplait avec une douloureuse curiosité les divers mouvements de son ancien camarade. Celui-ci, tout occupé de son idée fixe, ne l'avait pas aperçu. Le sergent s'approcha.

« Bonjour, Romeuf, dit-il en lui tendant la main, comment ça va-t-il, mon ami? »

Le tambour regarda Bonneville d'un œil hagard, et, reconnaissant l'uniforme, qu'il avait porté lui aussi, il répondit d'un ton défiant :

« Qu'est-ce que vous me voulez?

— Ce que je veux, Romeuf! Comment! ne me reconnaissez-vous plus? Je suis un ancien camarade, un ami...

— Un ami! je n'en ai plus... Oh! mais pourtant..., attendez donc..., il me semble que je vous ai vu quelque part, mais il y a bien longtemps..., à l'époque où je gagnai la bataille de Wagram... Vous êtes le sergent Bonneville, de la 2e du 1er de chasseurs!

— Certainement! Je n'attendais que ce mot-là pour vous embrasser, mon pauvre Romeuf! »

Le tambour se jeta au cou du sergent, et ils s'étreignirent longtemps sans proférer une parole.

« Comment vous trouvez-vous ici? » demanda Bonneville.

Le tambour ne répondit pas directement à la question qui lui était adressée; mais, jetant autour de lui des regards inquiets, comme s'il eût craint l'arrivée d'un témoin indiscret, il se rapprocha du sergent, et dit à voix basse :

« Il s'est passé bien des choses depuis que je ne vous ai vu, monsieur Bonneville, et je ne sais pas s'il ne s'en passera pas encore de plus cruelles. Depuis la bataille de Wagram, que vous savez que j'ai légitimement gagnée, il n'est sorte de persécutions que je n'aie essuyées. Enfin, un beau jour, ou plutôt un beau soir, des mamelucks de la

garde sont venus me prendre... à mon logement..., où je recevais les compliments des maréchaux de l'Empire, qui me proclamaient le meilleur manœuvrier de l'armée... Après m'avoir jeté dans une voiture, ils m'ont amené ici ; vous savez, je le suppose, chez qui je suis? »

Le sergent n'osa pas répondre; Romeuf reprit :

« Chez l'ambassadeur de Perse. Oh! il me traite bien; il me fait servir tout ce qu'il y a de meilleur, ce brave ambassadeur. Vous allez me demander, peut-être, pourquoi ce *Persois* m'a accaparé? Je vais vous le dire : c'est un coup monté par le petit Caporal, oui, par l'Empereur lui-même; il était jaloux de moi comme un tigre!... bien plus qu'il ne le fut jamais de Joubert, de Hoche et de Moreau dans les temps. Mais, attendez un peu, monsieur Bonneville, que je m'assure si personne ne peut nous surprendre. »

Et Romeuf alla de droite et de gauche, regarda sur les arbres et dans les buissons pour se convaincre qu'il n'y avait point d'écouteurs; après quoi il revint auprès du sergent, à qui il raconta d'un ton mystérieux ses étranges rêveries.

« Voyez-vous, dit le pauvre fou au sergent, voilà ce que le petit Caporal a pensé : « Tant que Romeuf restera à son corps, je ne serai pas tranquille sur mon trône, et tôt ou tard toute ma garde, jeune et vieille, saura que c'est lui qui a gagné la bataille de Wagram ; elle s'en doute déjà ; il faut donc me défaire de cet homme-là à tout prix. » Là-dessus, il a dressé ses batteries, il a fait venir l'ambassadeur de Perse, et lui a dit : « *L'empereur des Persois,* votre chef de file à vous et mon frère à moi, me demande par ses lettres que je lui envoie un général des plus crânes pour discipliner son armée à la française. Je veux bien souscrire à sa demande, et je lui donne plus qu'il ne réclame en lui faisant passer un de mes plus braves guerriers, Romeuf, qui a gagné avec moi la bataille de Wagram. » Vous êtes étonné sans doute, monsieur Bonneville, que le petit Caporal ait avoué cela à l'ambassadeur ; mais qu'est-ce que cela lui faisait? Il pouvait bien dire la vérité à un étranger qui ne parle pas

français et qui s'en retournait dans son pays pour ne jamais revenir en France; mais ce n'est pas tout. Là-dessus et à ce nom de Romeuf, qui avait gagné la bataille de Wagram, le *Persois* a été satisfait et a répondu au petit Caporal, en le saluant à sa manière : « Majesté, je connais beaucoup de réputation ce nommé Romeuf; le roi de Maroc, beau-frère, à la mode de Bretagne, de mon souverain maître le sultan, avait déjà l'intention de vous l'emprunter pendant un semestre ou deux, à l'intention de le procurer à ses Marocains comme instructeur en chef. Le sultan, mon maître, sera très-flatté de la préférence. Quand nous enverrez-vous ce vieux lapin-là? — Bientôt, a répondu le petit Caporal; ce sera même le plus tôt possible, a-t-il ajouté; dès que je lui aurai fait confectionner un équipement un peu *moustatchini*, car je ne veux pas qu'il arrive en Perse, où nécessairement il fera partie du grand état-major général des mamamouchis, comme un flibustier. — Qu'à cela ne tienne, Majesté, a récupéré le *Persois*, envoyez-moi toujours à mon logement le brave Romeuf; je me charge de lui fournir les effets d'habillement qui seront agréables et nécessaires à sa consommation personnelle. — Eh bien! je vous l'expédierai, lui a répondu le petit Caporal; mais je vous le recommande. — Majesté, j'en aurai autant de soin que de la prunelle de mes yeux, a répondu l'ambassadeur, et je puis vous affirmer sur l'honneur qu'à son arrivée dans le pays du sultan, il passera immédiatement au grade de maréchal de l'empire des *Persois*. » Ce fut le soir même de cette conversation, poursuivit Romeuf, toujours avec mystère, que les mamelucks de la garde m'amenèrent ici. Mais d'un instant à l'autre je m'attends à recevoir ma feuille de route et à partir pour la Perse avec l'ambassadeur, et si vous voulez venir avec moi, monsieur Bonneville, vous n'avez qu'à parler; je vous prends pour mon chef d'état-major, car, hélas! ne sachant ni lire ni écrire en français, il me sera difficile de faire des ordres du jour en turc; je vous les dicterai, c'est pour cela que vous pourrez m'être d'une grande utilité.

— Merci, mon ami, merci, répondit le sergent, qui avait écouté

les confidences du tambour avec un sang-froid admirable. Je veux encore servir quelque temps dans la garde, puis, si je n'obtiens pas un peu plus d'avancement que je n'en ai eu jusqu'à présent, ajouta Bonneville en souriant avec amertume, alors j'irai vous rejoindre.

— Et vous ferez bien, monsieur Bonneville ; vous n'avez pas non plus trop à vous louer du petit Caporal ; si vous n'avez pas, comme moi, gagné la bataille de Wagram, vous n'en avez pas moins fait des choses qui méritaient mieux qu'une méchante paire de sardines sur la manche. Je ne vous dis que ça, si l'injustice vous poursuit toujours, venez me trouver en Perse, vous me demanderez au planton de garde, et Romeuf, maréchal d'empire des *Persois*, vous prouvera qu'il n'a jamais gardé rancune au chef du petit poste de la Manufacture. »

L'entretien des deux amis roula sur ce thème durant la visite du sergent. En quittant le tambour, Bonneville crut devoir se présenter chez le directeur de l'établissement pour le remercier, au nom de ses camarades les chasseurs de la garde, des soins qu'il prodiguait à Romeuf. Le directeur se montra sensible aux procédés du sergent.

« Mais, monsieur le directeur, lui dit ce dernier, n'y a-t-il donc pas d'espoir de rendre la raison à notre infortuné camarade?

— Je vous avoue, monsieur, repartit celui-ci, qui s'aperçut aux manières et au langage du sous-officier qu'il n'avait point affaire à un soldat ordinaire, que la guérison du tambour Romeuf est plus que douteuse. Cependant, si une commotion morale, violente et inattendue, venait ébranler ses organes et les rappeler à l'état normal, peut-être pourrions-nous espérer un retour à la raison ; mais, fit le directeur en hochant la tête en signe de doute, je crains bien que cette guérison ne soit que momentanée... La monomanie chez lui est trop prononcée pour qu'on espère une guérison complète, et tôt ou tard...

— Une commotion violente, repartit Bonneville, qu'un trait de lumière illumina soudain ; s'il ne tient qu'à cela, monsieur, nous la

provoquerons. Votre sollicitude rendra peut-être au régiment un de ses plus intrépides enfants. »

Bonneville prit congé du directeur, en lui promettant de revenir bientôt lui soumettre le projet qu'il méditait.

Effectivement, la semaine suivante, Bonneville, un bulletin imprimé à la main, apparut tout à coup, joyeux et plein d'espérance, aux regards de Romeuf qui, cette fois, le reconnut tout d'abord.

« Mon ami, s'écria le sergent, justice enfin vous est rendue, justice complète, magnifique ! voilà le bulletin de la bataille de Wagram, dicté par l'Empereur et tel qu'il vient de paraître dans le *Moniteur*. Tenez, lisez, ou plutôt, se hâta de reprendre le sergent, laissez-moi vous le lire : « Si la bataille de Wagram a été gagnée, si les « trophées de cette journée ont été aussi avantageux à la France et « à la grande armée que ceux de Marengo, d'Austerlitz et d'Iéna, on « doit ces merveilleux résultats au tambour Romeuf, de la 2e compagnie du 1er bataillon des chasseurs à pied de la garde impériale, « qui a donné à Sa Majesté l'Empereur le plan de cette bataille, et « qui, après s'être posé en général expérimenté, s'est comporté « pendant l'action en intrépide soldat ! »

Romeuf ne respirait pas pendant cette lecture ; ses yeux, son cœur, son âme, tout son être était attaché au bulletin que Bonneville tenait à la main. Quand le sergent eut terminé cette lecture :

« C'est donc vrai ? s'écria le pauvre fou, en prenant d'une main tremblante le papier encore empreint de l'humidité de la presse, et en cherchant à épeler les mots qui le concernaient, me voilà donc reconnu à la face de l'armée comme le vainqueur de Wagram ! Ah ! monsieur Bonneville, quelle heureuse nouvelle vous m'apportez là !... quelle joie vous me faites connaître !... Que ne puis-je avoir cent existences pour les sacrifier toutes à l'Empereur, qui me rend enfin justice !... Oh ! que le petit Caporal mérite bien qu'on se fasse hacher pour lui !... Je lui devais déjà la vie..., je lui devrai plus encore ! je lui devrai... Bah ! qu'est-ce que je dis donc ? je ne lui dois plus rien : nous sommes quittes ! »



— C'est donc vrai ! s'écria le pauvre fou, en prenant d'une main tremblante le papier... (t. II, p. 30.)

Il se précipita tout éperdu dans les bras du sergent, et il versa d'abondantes larmes. Mais bientôt, et par des nuances imperceptibles et progressives, il perdit peu à peu connaissance et tomba dans un accablement léthargique.

Le médecin, qui avait été prévenu et qui attendait avec impatience l'issue de la scène, dit alors à Bonneville :

« Monsieur, vous venez de faire là une belle cure; l'amitié vous a dignement inspiré; maintenant c'est à la science d'achever votre ouvrage, et, j'ose vous le promettre, ses efforts ne seront pas moins heureux que les vôtres. »

Le docteur ne se trompait point. Après un sommeil réparateur, Romeuf se réveilla aussi calme, aussi rempli de raison qu'avant la bataille de Wagram. Sur l'autorisation du directeur, le médecin l'avait fait transporter pendant son sommeil dans une maison particulière du village, pour que les yeux du convalescent ne rencontrassent pas ses tristes compagnons d'infortune. Quand il se réveilla, le tambour ne vit au chevet de son lit que son ami Bonneville, son uniforme, ses baguettes d'honneur. Il arrêta pendant quelques moments ses regards sur ces chers objets dont il avait été si longtemps séparé, et il dit à Bonneville :

« Sergent, il me semble que j'ai fait un bien mauvais rêve; vous m'y avez arraché, je vous en remercie : c'est maintenant entre nous à la vie, à la mort! Telle est ma manière de voir. »

IX

LE KREMLIN ET L'HÔPITAL AUX OISEAUX.

L'aigle de France planait enfin sur les minarets dorés du Kremlin; une bataille terrible avait livré la sainte Moscou au triomphateur de l'Europe; mais l'entrée triomphale de Moscou ne ressemblait à aucune autre. Là, point de population enthousiaste ou terrifiée.

tout était muet. Les escadrons et les bataillons de service de la garde n'avançaient qu'à pas lents dans cette vaste solitude. Un lugubre pressentiment étreignait les âmes et refoulait la joie des vainqueurs; les chefs de corps, redoutant quelques piéges, ordonnèrent une inspection rigoureuse de tous les établissements qui paraissaient abandonnés par les Russes.

Napoléon avait donné l'ordre que le Kremlin, qu'il allait occuper, fût gardé par un bataillon de voltigeurs de la garde commandés par l'intrépide Cambronne. En conséquence, la moitié de ce régiment, dont Romeuf faisait partie, avait pris possession de cet ancien palais des czars.

Mais il nous faut dire comment l'ancien tambour des chasseurs se trouvait à Moscou.

A sa sortie de Charenton, Romeuf était allé trouver son ancien colonel, et lui avait demandé à rentrer dans son corps, non plus en qualité de tambour, mais comme simple chasseur...

« D'après ce qui s'est passé à Schœnbrunn, il y a deux ans, lui avait répondu Michelin, c'est impossible. Vous savez comme moi que les grenadiers et les chasseurs de la garde ont seuls le privilége de faire le service auprès de la personne de l'Empereur. Que dirait-il s'il vous revoyait?...

— Mon colonel, il me dirait : « Bonjour, Romeuf, comment va la santé? » Et je lui répondrais : « Très-bien, mon Empereur... » Du moins, c'est ma manière de voir.

— Elle n'a pas le sens commun, votre manière de voir, lui avait répondu Michelin en haussant les épaules; vous ne pouvez plus rentrer aux chasseurs.

— Mais alors, mon colonel, où voulez-vous que je m'infiltre?... Je ne puis sortir de la garde sans entrer dans un autre corps avec un grade en sus... Le petit Caporal m'a refusé tous ceux que je lui ai demandés jusqu'à présent; telle a été sa manière de voir...

— Et l'Empereur voit toujours juste, avait encore répliqué Michelin; cependant il y a un moyen d'arranger tout cela. Si vous

voulez, je parlerai à Cambronne, qui est mon ami, et s'il veut vous admettre dans ses voltigeurs, vous ne quitterez pas la garde et vous ne craindrez pas de vous exposer à la vue de l'Empereur. Voyez si cela vous convient.

— Certainement, mon colonel; quant à m'exposer aux regards du petit Caporal, c'est impossible.

— Comment ferez-vous?

— Je ne le regarderai pas : telle sera ma manière de voir.

— Eh bien! soit », avait répondu Michelin en souriant.

Quelques jours après, Romeuf avait été incorporé dans le 1er bataillon du 3e régiment de voltigeurs, et avait fait la campagne de Russie avec ce régiment sans que jusqu'alors le hasard l'eût fait remarquer de Napoléon, qui ne songeait guère à lui. L'Empereur n'était entré que le lendemain dans Moscou. A la vue du Kremlin, de cette croix du grand Ywan, et de la plus belle partie de la ville que l'immense citadelle domine de toutes parts, il s'était écrié :

« C'est ici que je veux signer la paix! »

Et il était entré dans le Kremlin. L'intérieur de ce palais offrant une suite d'appartements vastes et magnifiquement meublés, il se logea dans celui dont la vue plongeait sur les rives de la Moskowa et embrassait un horizon immense de maisons et de dômes.

« Nous allons voir, dit-il après s'être installé, ce que les Russes veulent faire. S'ils se refusent à traiter, nos quartiers d'hiver sont assurés. Nous donnerons au monde le spectacle singulier d'une armée hivernant paisiblement au milieu d'un peuple ennemi qui la presse de toutes parts. La grande armée dans Moscou sera le vaisseau pris par les glaces; et, au retour de la belle saison, nous recommencerons la guerre et nous irons à Saint-Pétersbourg. »

Mais, à peine s'est-il installé dans l'antique demeure des Romanoff, qu'un horrible incendie se déclare. Déjà des flammes et des débris ardents volent jusque sur les toits du Kremlin. Les ordres sont donnés pour éteindre le feu; mais il redouble sur tous les points de Moscou. Napoléon parcourt ses appartements avec une

agitation fiévreuse. Il se précipite aux fenêtres et contemple d'un œil morne les progrès effrayants que fait l'incendie. Ce n'est pas tout : le bruit se répand que le Kremlin est miné. Des Russes l'ont assuré. Napoléon ne répond à cette alarme que par un geste d'incrédulité. Il contemple toujours le terrible élément qui étend de plus en plus ses ravages. Bientôt tout est envahi par le feu, l'enceinte seule du Kremlin est encore intacte; mais la nuit approche, et ce cri lugubre : Le feu est au Kremlin! passe de bouche en bouche. Murat, Eugène et Berthier entrent précipitamment chez l'Empereur et le pressent de fuir le péril. Napoléon sort de ses appartements pour juger du danger. Il se voit entouré d'un océan de flammes. Il cède aux instances dont on l'entoure. En descendant par l'escalier du Nord, fameux déjà par le massacre des strélitz, il s'arrête à la vue d'un soldat de sa garde en faction au bas de l'escalier. En ce moment, une épaisse fumée, que le vent engouffrait dans l'immense vestibule, tourbillonnait au-dessus de la tête de ce factionnaire qui, tout en présentant les armes, fermait les yeux.

« Pourquoi n'a-t-on pas relevé cet homme? demanda l'Empereur à ses officiers. Tu peux t'en aller, continua-t-il en s'adressant au soldat, on n'a plus besoin de toi ici.

— Impossible, mon Empereur; il faut que le caporal qui m'a planté ici vienne lui-même me relever. » Et, les yeux toujours fermés, il ajouta d'un ton plus bas : « Voilà ma manière de voir. »

A cette réponse, Napoléon s'approcha :

« Eh mais..., c'est mon ancien tambour? Je te croyais fou!

— Oh! pardon, mon Empereur, répondit Romeuf; je n'ai jamais été fou que de vous; vous m'aviez fait tourner l'esprit à Wagram...

— Ne parlons plus de cela, interrompit Napoléon. Maintenant, j'espère que tu fais un peu plus de cas des Prussiens et des Russes?... Que penses-tu de ces derniers surtout?

— Mon Empereur, je pense ce que j'ai pensé toujours, que les Prussiens, bien qu'ils soient des nôtres, n'ont jamais valu grand'-

chose, et que les Russes ne valent rien du tout : j'ai toujours la même manière de voir, moi !

— Il est vrai qu'il nous a fallu courir un peu pour les atteindre ; mais enfin, à la Moscowa, ils se sont montrés !

— Possible, mon Empereur ; mais ils eussent mieux fait de se cacher.

— Sire, dit d'un ton suppliant un des grands officiers de l'Empereur, qui voyait avec anxiété la fumée devenir plus épaisse, Votre Majesté devrait se hâter...

— C'est bien, monsieur, interrompit sèchement Napoléon ; et, s'adressant encore à Romeuf : Maintenant, va-t'en, je le veux.

— Pardon, mon Empereur ; vous avez le droit de me faire fusiller, vous avez le droit de me faire grâce ; mais vous n'avez pas celui de me faire quitter mon poste. Il n'y a que le caporal Verdure qui ait ce droit-là, et je l'attendrai, parce que c'est dans la consigne, et dans ma manière de voir.

— Eh bien ! reste », dit Napoléon en s'avançant à travers le pétillement des brasiers et au bruit du craquement des voûtes et de la chute des toits qui croulaient autour de lui.

Arrivé sur le terrain où il n'y avait plus que des cendres :

« Les braves gens ! dit-il au prince de Wagram, en faisant allusion à Romeuf ; que peut craindre un pays dont tous les enfants ont le cœur si haut placé ? »

Le caporal Verdure vint enfin relever Romeuf.

« Il est temps, n'est-ce pas ? lui dit ce sous-officier.

— Au fait, caporal, lui répondit en souriant l'ancien tambour, la figure noircie, la moustache brûlée, je commençais à n'y voir que du feu. »

Et Romeuf fut relevé avec autant de calme que s'il eût été en faction dans le grand vestibule des Tuileries.

Les revers qui accablèrent l'armée française à partir de cette époque ne firent qu'augmenter la haine de Romeuf pour les Russes et les Prussiens. On sait comment nos cohortes repassèrent sur un

sol ravagé, à travers des villes incendiées. Bientôt elles se traînèrent péniblement dans cet immense tombeau de glace. Le désespoir amena la confusion. Empereur, généraux et soldats marchaient dans la même misère. Plus de vivres, plus d'abris, plus de repos jusqu'au moment où la Bérésina se referma comme un suaire glacé sur une grande partie de ceux qui avaient survécu. Mais la patrie avait entendu les pas de l'étranger; elle avait crié : « Aux armes! » et la France s'était mise encore une fois debout.

Jamais l'histoire n'enregistra de plus beaux faits d'armes que ceux de la campagne de 1813. Puis, en 1814, le sol fut défendu pied à pied; mais le dévouement, le génie, la bravoure, durent se briser contre la masse d'airain d'un million d'ennemis. A la bataille de Saint-Dizier, la dernière que Napoléon livra aux coalisés, l'exaspération de Romeuf contre les Prussiens avait atteint son paroxysme. L'Empereur, voulant assurer le succès de la journée, se jeta au milieu d'un bataillon de la vieille garde, et s'écria :

« Allons, enfants! rappelez-vous que nous n'avons jamais eu affaire aux Prussiens sans les battre!

— C'est ma manière de voir! » répondit une voix qui, dans les rangs, domina le bruit de la fusillade.

Cette voix était celle de Romeuf. L'ex-tambour était rayonnant de se trouver encore cette fois aux prises avec ceux qu'il détestait; mais sa joie fut de courte durée : presque au même instant une balle prussienne vint lui fracasser le bras. Ne pouvant plus se servir de son fusil, le grognard fut obligé de quitter son rang pour aller à l'ambulance. Romeuf fut du petit nombre de ceux qu'on parvint à ramener à Paris. Grâce à son excellente constitution, il était en pleine voie de guérison, lorsque quelques jours après, au commencement d'avril, il entendit, du lit qu'il occupait à l'hospice des Oiseaux [1], un bruit de tambour qui lui parut extraordinaire.

[1] Ancienne maison religieuse située dans la rue de Sèvres. On la métamorphosa, en 1814 et en 1815, en hôpital militaire pour les blessés. Aujourd'hui, la maison des Oiseaux a été rendue à son ancienne destination.

« Je reconnais cette batterie, se dit-il en se dressant sur son lit. Bien qu'elle ait fait partie de notre répertoire, elle n'a jamais rien valu. »

Le vieux soldat faisait allusion au corps prussien du général Yorck, qui, dans la campagne de 1812, marchait avec nous contre les Russes.

Et, en effet, c'était un régiment prussien qui faisait son entrée à Paris par la barrière de Vaugirard. Hors de lui, Romeuf attendit que la tête de la colonne fût arrivée devant la porte de l'hospice. Alors, s'élançant de son lit et courant à une fenêtre, il réunit toutes les forces de ses poumons, et s'écria d'une voix de tonnerre :

« Vive l'Empereur! les Prussiens ne sont que des propres à rien : c'est la manière de voir du vainqueur de Wagram! »

Comme on le voit, le directeur de la maison de Charenton l'avait bien jugé : le pauvre Romeuf n'était pas complétement guéri.

X

LE PROSCRIT.

Par une fraîche matinée de septembre 1815, le général Michelin, des chasseurs de la vieille garde, que Napoléon avait élevé au grade de général de division et de grand-officier de la Légion-d'Honneur pendant la glorieuse campagne de 1813, errait dans les environs de Strasbourg, n'osant entrer dans la ville et cherchant l'occasion de passer le Rhin. Compris dans l'ordonnance du 24 juillet, qui proscrivait la plupart des grands officiers de l'Empire, grâce au dévouement de sa femme et au costume alsacien dont il s'était affublé, le brave et honorable Michelin avait pu se soustraire aux recherches dont il était l'objet. Errant depuis le matin, harassé de fatigue et mourant de faim, il était résolu à demander l'hospitalité dans la première habitation qu'il rencontrerait. Vers le soir, il s'arrêtait enfin

devant une espèce d'auberge isolée, située à deux portées de fusil d'un hameau qui lui semblait assez considérable. Le proscrit regarda d'abord autour de lui, puis il examina la maison, prêta l'oreille, et, n'entendant rien qui pût l'inquiéter, n'apercevant à travers les vitres que des individus à l'air débonnaire, il se décida à entrer. Mettant son langage en harmonie avec son costume, il demanda, dans un baragouin franco-allemand, à souper et un gîte pour la nuit; puis, sans attendre la réponse du maître de la maison, auquel il s'était adressé, il alla s'asseoir à une table inoccupée. Mais, tandis que l'hôte donnait des ordres à une servante, il crut remarquer qu'un individu placé à une table voisine, et qui achevait de vider sa troisième choppe de bière, l'examinait curieusement. Cet homme était de petite taille; mais, à son teint basané, à sa désinvolture toute particulière, à son regard assuré et, plus que tout cela, aux cicatrices dont il avait le front labouré, il était facile de reconnaître un de ces anciens soldats qui, pendant vingt ans, avaient parcouru l'Europe en vainqueurs. Tout à coup cet homme se leva, et, s'avançant vers le nouveau venu, il porta militairement la main aux cheveux grisonnants qui couvraient son front, et dit à demi-voix :

« Pardon, excuse, mon général ; mais, d'après ma manière de voir, je m'imagine que l'uniforme que vous avez sur le corps ne vous va pas aussi bien que celui de grande tenue de l'ancienne vieille. »

Se voyant reconnu et craignant pour sa liberté, Michelin mit la main sur les pistolets qu'il avait dans ses poches.

« Restez paisible, mon général, dit le petit homme, qui avait deviné son intention. Est-ce que par hasard je vous ferais l'effet d'un grippe-jésus à fleurs de lis? Il n'y a pas d'affront ; mais faites-moi le plaisir de m'octroyer votre coup d'œil d'inspection habituel, et vous reconnaîtrez facilement à qui vous avez affaire.

— En effet, monsieur, dit le général, qui avait eu le temps d'examiner son interlocuteur, il me semble que votre figure ne m'est pas

inconnue. Ne seriez-vous pas un ancien soldat de la garde? Ne vous ai-je pas vu à Waterloo?

— Vous avez une manière de voir superlative, mon général. *Un peu que* j'en étais de la garde, je m'en flatte! J'ai, comme vous dites, suffisamment coopéré à Waterloo, et à autre chose encore, ajouta-t-il en se caressant le menton.

— Vous faisiez partie de l'intrépide carré...

— Je faisais partie, interrompit Romeuf, du 1er des fusiliers de la garde, dans lequel je m'étais laissé extravaser après mon malheur de Schœnbrunn..., en sortant de là-bas... (Le tambour ne désignait jamais autrement que par ces deux mots l'accès de folie dont il avait été atteint en Allemagne, et Charenton où il avait été traité comme aliéné.) Mais, reprit-il fièrement, cela ne m'a pas empêché de faire la campagne de Moscou, où j'ai été brûlé au vif par la gelée; et notre connaissance date de plus loin. Par exemple, je présuppose, mon général, que vous devez avoir une légère souvenance du petit poste de la Manufacture, du Conseil de guerre de la rue Cherche-Midi... à quatorze heures, et de l'entretien que j'eus en votre présence avec l'ex-petit Caporal à Saint-Cloud? Romeuf, mon général, Romeuf dit Rossignolet, jadis tambour à la 2e du 1er des chasseurs de la vieille, qui avait eu une difficulté avec son sergent appelé Bonneville... Vous savez, un grand brun, non décoré, bon enfant, mais coriace. Est-ce que vous ne vous remémorez pas que vous aviez l'honneur d'être mon colonel, et que je vous dois la vie, car sans vous j'étais... *pan!* »

Et le soldat, d'un geste rapide, fit, en allongeant le bras et en mettant en joue, le simulacre de fusiller quelqu'un.

Au fur et à mesure que l'ex-tambour parlait, le général l'écoutait en ouvrant de grands yeux.

« Mais oui, c'est toi, mon pauvre Romeuf, lui dit-il en se levant précipitamment et en saisissant sa main, je te reconnais parfaitement; je t'avais perdu de vue depuis... ton affaire de Wagram... Que je suis aise de te revoir!...

— Vous avez donc un léger soupçon de Wagram? demanda Romeuf, après avoir serré respectueusement la main de son ancien colonel.

— Tu sais bien que nous y étions ensemble.

— Et séparément. A preuve que je marchais devant vous et solide au poste, sans commettre le moindre fla ou le plus imperceptible ra. Incapable d'une telle bassesse! Donc, mon général, vous devez vous remémorer que c'est moi, Romeuf, qui eus celui de gagner la susdite bataille de Wagram, de moitié avec le petit Caporal. Telle a toujours été ma manière de voir. »

A ces mots, le sourire qui effleura les lèvres de Michelin vint éclaircir un peu sa belle physionomie assombrie par les chagrins; mais en même temps il serra de nouveau la main de l'ex-tambour. C'était la première fois qu'il rencontrait un visage ami depuis qu'il fuyait ses persécuteurs.

« Mon général, reprit Romeuf en baissant la voix, d'après cela, vous n'ignorez pas que j'ai le coup d'œil un peu correct. Quand on a gagné la bataille de Wagram! ajouta-t-il en se redressant avec fierté.

— Oui, oui, dit Michelin, je sais que c'est chose convenue parmi les tambours du régiment.

— Comme dans toute l'armée! interrompit Romeuf. L'Empereur n'a pas voulu en convenir dans le bulletin, et c'est là une des causes principales de ses calamités; car, si d'un côté cette injustice a pu ternir sa gloire, de l'autre elle a déterminé mon malheur. Pour en revenir à mon coup d'œil, lorsque vous êtes entré ici au pas ordinaire, j'ai vu spontanément de quoi il retournait; c'est pourquoi je me permettrai de vous faire observer que vous n'êtes pas en sûreté dans ce cantonnement, et qu'il est temps de battre en retraite au pas de course. Depuis huit jours il pleut des hirondelles de potence dans ce séjour; c'est de mauvais augure.

— Écoute, mon brave, tu connais le pays et les environs! cinquante napoléons pour toi si tu me fais passer le Rhin ce soir. »

A cette proposition, Romeuf fit un mouvement, et, fixant sur le proscrit des yeux attendris :

« A moi de l'argent pour vous rendre un service exigu!... lui dit-il avec émotion; de l'argent, à moi! répéta-t-il en frappant sa poitrine de ses deux poings fermés. Allons donc, mon général, ce ne peut être votre manière de voir!

— Tu as raison... Eh bien! la reconnaissance de ma femme, celle de mes enfants...

— A la bonne heure!... Mais ce soir, *nisco*, pas possible de pratiquer le passage avantageusement : demain, je ne dis pas. Gardez donc vos jaunets et venez avec moi ; nous coucherons ce soir à Strasbourg, et demain, comme je vous le dis...

— A Strasbourg!... y penses-tu! s'écria Michelin ; je serais infailliblement arrêté aux portes de la ville, si j'avais l'imprudence de m'y présenter. Je n'ai pas même de passe-port.

— J'ai des papiers pour deux, moi!... Tenez! voici les miens qui sont en règle : je les garde ; et voici pour vous. Ces paperasses sont celles d'un pauvre lieutenant du régiment auquel les Prussiens, à Mont-Saint-Jean, ont lardé l'estomac, même après sa mort, ni plus ni moins que le râble d'un lièvre, dont la destinée est d'être mis à la broche. Voilà justement où a été l'indélicatesse de leur part. Mais, voyez-vous, les Prussiens!... Oh! mon général, j'ai *de dessur* leur compte une manière de voir qui ne changera pas plus que... Suffit. Or, ce pauvre lieutenant sera censé aller à Strasbourg pour affaire qui le concerne : vous comprenez l'*apologe*. Maintenant payons, levons le camp et filons. Telle doit être notre mutuelle manière de voir. »

Le général comprit qu'il n'y avait point à hésiter. Il prit donc les papiers que lui offrait si généreusement Romeuf, paya la menue dépense, et après deux heures de marche, tous deux entraient sans encombre dans Strasbourg au moment où on allait fermer les portes. Le lendemain, de grand matin, ils traversaient le pont de Kehl,

lorsque, sur le point d'atteindre la rive opposée, un bruit de chevaux vint tout à coup frapper leurs oreilles.

« Ce sont des gendarmes! s'écria Michelin stupéfait; c'est moi qu'ils poursuivent, je suis perdu.

— Pas encore, mon général! s'écria Romeuf. Prêtez-moi vos pistolets et prenez votre course vivement. »

A peine Michelin, qui conservait peu d'espoir d'échapper aux gendarmes, bien qu'ils ne fussent que deux, avait-il remis ses armes à l'ex-tambour, que deux détonations se firent entendre, et le cheval d'un des cavaliers roula sur le pavé. L'autre cavalier s'arrêta, ne sachant s'il devait fondre sur l'agresseur. Cependant, prenant son parti, il piqua sa monture et s'élança la pointe du sabre haute sur Romeuf; mais grâce à ce temps d'arrêt, Michelin avait pu gagner le territoire étranger; il était sauvé. Quant au vieux soldat, il allait être atteint, lorsque, s'élançant lestement sur le parapet, il s'écria :

« Minute, poulet d'Inde! ce n'est pas le vainqueur de Wagram qui se laissera empoigner par un grippe-jésus de ton espèce. Merci! j'aime mieux boire à ta santé! Telle est ma manière de voir. »

Et, s'élançant dans le fleuve, il disparut à tous les yeux. Quoique habile nageur, Romeuf, dans cette circonstance et de son aveu, but un peu plus qu'il n'aurait voulu. Toutefois, cela ne l'empêcha pas de prendre terre un quart d'heure après. Son premier soin, dès qu'il se trouva sur pied, fut de chercher un gîte où il pût faire sécher ses vêtements et se reposer, ce qui ne lui fut pas difficile, parce qu'il connaissait parfaitement le pays. Tout en se réconfortant devant un bon feu, il se fit à lui-même ce raisonnement :

« Décidément, mon garçon, tu n'es pas en sûreté dans une contrée où il ne loge que des poursuivis et des poursuivants. Tu viens d'en mettre un à pied indéfiniment, et tu as un peu vexé l'autre. Tu me diras que tu as gagné la bataille de Wagram; la chose est substantielle, tout le monde le sait, quoiqu'il y en ait d'aucuns qui ne veulent pas le croire; mais n'importe, la mode des victoires est passée jusqu'à nouvel ordre; on ne consomme plus de vainqueurs;

la morte saison pourra durer encore longtemps dans cette partie.

« Tu pourrais ajouter que tu sais *un peu* faire roucouler une caisse d'ordonnance grand modèle, et que sous tes doigts et à ta volonté la peau d'âne se *métempsychose* en velours ; mais ce n'est plus un état à se maintenir dans le civil, aujourd'hui qu'au lieu de détachements de conscrits il nous pleut des bataillons de capucins, et que chaque église a plus de cloches que l'escadron des mamelucks de la garde n'avait de trompettes; mais suffit, point de propos incendiaires. Tes *moilhens* d'existence se trouvent donc totalement concentrés dans ton boursicot, qui contient encore une centaine de livres tournois absolument libres et indépendantes. Cent francs, c'est comme qui dirait cinq cents choppes de bière dans ce pays-ci, ou cent bouteilles de vin de France, ou enfin un millier de goûttes à une cantine quelconque, ce qui n'est pas suffisant pour subsister, même confusément. D'ici à Paris, en brûlant la moitié des étapes et à l'aide d'un pas accentué, comme disait l'instructeur des enfants de troupe, j'en aurai pour dix jours... Belle route..., tout pavé... Assez causé, mon garçon, tu quitteras la position demain matin au petit jour, comme à Wagram. Telle doit être ta manière de voir. »

En effet, le soir même, l'ex-tambour prit congé de ses hôtes, et le lendemain avant le jour il était sur la route de Paris, portant ses bagages et ses archives enveloppés dans un mouchoir qu'il avait fixé à l'extrémité d'un bâton, et six jours après il arrivait à Paris, ne sachant trop ce qu'il allait devenir, mais ne doutant pas que celui qui avait gagné la bataille de Wagram ne trouvât promptement à se faire une position.

Quinze jours s'écoulèrent pendant lesquels il s'accoutuma aux cocardes blanches et aux Prussiens, dont la vue avait suffi l'année précédente pour le mettre en fureur. Alors il se mit en quête d'un emploi en rapport avec ses moyens, qui n'étaient pas, il faut l'avouer, fort étendus ; mais il frappa vainement à plusieurs portes... Partout il fut éconduit sous divers prétextes.

« Je vois bien, se dit-il encore à lui-même, que la manière de

voir des habitants de la capitale a totalement changé depuis que ce n'est plus *l'autre* qui les gouverne. N'importe, Dieu est grand! comme m'a dit l'autre jour ce grand tralala d'Abd'halla, des mamelucks de la garde, que j'ai rencontré devant l'église Saint-Sulpice en sortant de chez ce pair de France. Dieu est grand! c'est possible; mais ce qu'il y a de positif, c'est que les Parisiens sont bien petits dans leur manière de voir. »

Un matin que, par désœuvrement, ou par habitude, le pauvre Romeuf regardait dans la cour des Tuileries défiler la garde montante, il crut reconnaître, sous l'uniforme de chef de bataillon de la garde royale, son ancien sergent Bonneville; et, après un examen attentif, il ne fut plus permis de douter que ce ne fût lui.

« C'est fini, pensa-t-il tristement, il paraît qu'on a tourné casaque sur toute la ligne... Au fait, le petit Caporal a eu des torts au vis-à-vis de M. Bonneville, qu'il n'a jamais fait avancer qu'à reculons... C'est comme avec moi..., histoire de jalousie. Voilà ce qui lui a porté malheur; ce n'est que cela... L'injustice est la mère de tous les tremblements de terre, d'après ma manière de voir. »

Tout en faisant ces réflexions, Romeuf s'était dirigé instinctivement vers le poste du Drapeau, où il se trouva tout à coup face à face avec le commandant, qui n'était autre, en effet, que Bonneville. Ce dernier le reconnut tout d'abord, et, lui tendant une main que Romeuf serra comme dans un étau :

« Eh! fit-il, c'est Romeuf, notre ancien vainqueur de Wagram!

— Moi-même, mon commandant, répondit le tambour en portant par habitude la main à la visière de sa casquette. Je vois avec plaisir, reprit-il malignement, que vous avez un peu d'avancement... Excusez, la graine d'épinards!...

— Mais non pas autant que vous pourriez le croire, mon cher. Au retour de *Bonaparte* de l'île d'Elbe, j'avais été nommé commandant de volontaires royaux, il était naturel que j'entrasse dans la garde royale avec mon grade.

— Tiens! tiens! tiens!... fit Romeuf sur trois tons différents.

— Je ne désire plus qu'une chose, reprit Bonneville, et j'ai lieu de penser que le roi daignera m'honorer bientôt de cette faveur : c'est la croix de Saint-Louis.

— A votre place, mon commandant, je préférerais le petit brimborion du petit Caporal, il a ses agréments.

— Je vous croyais mort à l'hôpital des Oiseaux, dit Bonneville pour changer de propos. Je suis bien aise qu'on m'ait trompé. Que faites-vous maintenant?

— Rien du tout, mon commandant, je suis disponible depuis qu'on nous a tous laissés glisser dans le civil ; mais après avoir battu crânement la caisse pendant plus de quinze ans, ne plus battre que le pavé, ça me semble un peu dur.

— Vous avez eu tort de pendre au clou vos baguettes d'honneur, mon cher Romeuf, lui dit Bonneville avec dignité.

— Ce n'est pas moi, mon commandant, qui ai commis cette incohérence; mais du moment où les sacristains ont absorbé individuellement le prêt des troupiers, vous concevez...

— Allons donc! mon vieux camarade, interrompit Bonneville, ce sont des contes qu'on vous a faits. Le roi aime les anciens serviteurs; seulement, le ministre cherche de préférence la qualité, parce que maintenant la quantité n'est plus nécessaire. Mais ce n'est point un motif pour ne pas obtenir un emploi.

— Vous avez toujours une manière de voir superlative, mon commandant : vous devez vous rappeler que je vous l'ai dit jadis plus d'une fois; car, au fait, il y a eu tant de particuliers qui ont perdu leur emploi depuis que ce n'est plus l'*autre*, qu'il doit s'en trouver beaucoup de ces emplois, en cherchant bien. Malgré ça, j'ai eu beau m'appliquer, ouvrir des yeux aussi larges que la bouche d'un de nos obusiers, pas plus de places vacantes que de beurre dans les marmites d'un hôpital. Je me suis adressé au *proprillétaire du caveau du Sauvage*, au Palais-Royal, pour *permuter* avec le sauvage qui y est en pied actuellement, et que j'ai connu suffisamment avant mon malheur de *là-bas*, attendu qu'il était mon coi-

légue au 1er bataillon des chasseurs de la vieille, à preuve qu'il est né natif de Courbevoie, où, comme vous savez, nous tenions garnison en temps de calme; mais ce *proprillétaire*, qui n'est qu'un pékin, m'a évincé subrepticement, sous prétexte de taille. Oui! il a prétendu que lorsque je *blouserais* sur sa caisse roulante, les consommateurs de son établissement ne verraient que les plumes de mon bonnet, parce que le tambourin de son orchestre d'invalides était plus haut que moi! Alors j'ai été m'offrir au *circle* des frères Franconi pour *vibrer* les cimbales dans leurs évolutions militaires. « Il faut être nègre de naissance pour être admis », m'a-t-on répondu. Attrape! Enfin, partout on m'a dit : « Merci, mon brave homme, nous n'avons besoin de personne pour le quart d'heure. » Je n'ai plus qu'une seule chance, poursuivit Romeuf avec un sourire amer, c'est celle de m'incorporer dans le nouveau régiment tout formé des lapins savants que j'ai vus manœuvrer, encore hier au soir, sur le boulevard du Temple. Vraiment! ça fait plaisir à voir. Il y a surtout un petit lapereau blanc, à queue noire, qui exécute le simple roulement, mais là d'une manière... perlée, comme disait notre tambour-maître, que vous avez connu également. Mais tout cela, mon commandant, n'est qu'histoire de rire et m'amuser un instant dans votre société. Un vieux lapin tel que moi, le vainqueur de Wagram en un mot, ne peut déroger : du moins telle est ma manière de voir.»

Bonneville, qui avait souri plus d'une fois en écoutant le récit des déceptions du tambour, reprit :

« Mais, mon cher, vous n'avez donc aucun parent, aucun ami qui uisse, en attendant des jours meilleurs, vous venir un peu en aide?

— Aucun, mon commandant. Il n'y a plus d'amis à l'heure qu'il est. Quant aux parents, hélas! vous savez bien que je n'ai jamais connu ma mère, et que mon père était posthume.

— Ma foi, je n'en savais rien; en voilà la première nouvelle.

— Bah! c'est qu'apparemment on ne vous l'aura pas dit au bataillon. Je n'ai eu pour seule et unique famille qu'une espèce de par-

rain apocryphe qui était brigadier au ci-devant royal-dragons, et qui est mort en finissant ses jours à l'infirmerie des Invalides. C'est lui qui s'était chargé de mon éducation, pour laquelle il recevait un sou de haute paye. Il peut bien se vanter d'avoir joliment volé l'argent du gouvernement de son vivant. Oh! le vieux dur à cuire! Rien que d'y penser... »

En disant ces mots, Romeuf fit une grimace expressive et passa légèrement sa main sur son dos. Puis, il ajouta, en hochant la tête :

« Que voulez-vous, mon commandant! c'était la manière de voir de l'instructeur qui m'avait été donné par le gouvernement. Si on l'eût laissé faire, les jours d'inspection il eût peigné mes cheveux avec un clou.

— Mais votre mère et votre père, quels qu'ils fussent, devaient avoir des parents. N'en avez-vous donc jamais entendu parler?

— Jamais, au grand jamais, mon commandant. Tous se sont obstinés à garder vis-à-vis de moi, pauvre innocent, le plus mortifiant incognito. D'ailleurs, et en supposant, il ne saurait y avoir gras chez eux. Ma mère n'était qu'une simple vivandière de dragons, qui n'avait pour elle que la beauté du diable, comme on dit. Et puis, à Revourdin, où je suis né, tandis que l'escadron du royal-dragons y était détaché...

— A Revourdin? interrompit Bonneville avec indifférence.

— Oui, mon commandant, à Revourdin, département du Rhône. Charmant endroit, pour le dire en passant; les enfants viennent naturellement au monde dans les cantines, sur des tas de pommes de terre crues; c'est de cette façon un peu champêtre que je suis arrivé, moi qui vous parle; mais quel lit de plumes! excusez! Est-ce que par hasard vous connaîtriez ce pays-là, mon commandant?

— Oh! mon Dieu!... c'est à peine... Il y a si longtemps de cela, répondit Bonneville, en passant la main sur son front, comme quelqu'un qui cherche à rappeler un souvenir confus.

— Mais oui, mon commandant, il y a tout de même longtemps.

Il y a dans les environs de trente-trois ans; vous deviez être bien jeune alors.

— Oui, murmura Bonneville, dont le visage s'était tout à coup assombri. Puis, changeant de conversation, il reprit d'un ton de bienveillance marquée : « Voyons, mon pauvre Romeuf, j'ai mes postes à inspecter, et le temps se passe ; puis-je faire quelque chose pour vous ?

— Quand on a votre manière de voir, mon commandant, on peut être certain que...

— Mon beau-frère, se hâta d'interrompre Bonneville, est lieutenant-colonel d'une des belles légions de la garde nationale ; je le prierai, si vous voulez, de vous faire entrer comme tambour-maître dans un de ses bataillons. Cela peut-il vous convenir?

— Mon commandant, la proposition est d'autant plus flatteuse, qu'elle rentre inclusivement dans ma manière de voir.

— Alors, voici ma carte; venez me trouver demain, après le relevé de la garde. Allons, mon cher, adieu, au revoir. »

Romeuf fut exact au rendez-vous, et huit jours après, l'ex-tambour des chasseurs à pied de la vieille garde se carrait fièrement à la tête d'un des bataillons de la garde citoyenne, après avoir raconté à son tambour-major et à tous les tambours sous ses ordres, de quelle manière il avait gagné à lui seul la bataille de Wagram.

XI

UNE OVATION.

Au mois d'avril 1836, on lut dans un des principaux journaux de Paris, sous le titre de *Nouvelles diverses*, l'article suivant :

« Une cérémonie touchante a eu lieu hier matin. Il s'agissait de rendre les derniers devoirs à un tambour-maître d'une des plus belles légions de la capitale. Ceux qui ne connaissaient pas Romeuf ont

pu s'étonner de voir une réunion aussi considérable de citoyens, parmi lesquels on remarquait la plupart des officiers supérieurs de cette légion, un fort détachement de la garde nationale, un peloton de ligne, ainsi qu'une nombreuse députation de tambours de toutes les autres légions de Paris. Parmi les militaires qui, ayant appartenu à l'ancienne armée, suivaient immédiatement le char funèbre, un d'eux, officier général en grande tenue, se distinguait, non pas tant par le grand cordon de la Légion-d'Honneur qui décorait sa poitrine, que par la profonde douleur dont il paraissait affligé. C'était le lieutenant-général Michelin, sous les ordres duquel Romeuf avait servi longtemps, alors que celui-ci commandait un des régiments de la vieille garde.

« M. Ducantal, avocat et capitaine dans la légion à laquelle Romeuf appartenait, a prononcé un discours sur la tombe du brave tambour. Ce discours expliquera, mieux que nous ne pourrions le faire, la vive sympathie qui avait réuni cette foule de citoyens :

« Messieurs, a dit M. Ducantal, à voir la foule qui se presse dans cette enceinte, qui croirait que c'est pour rendre les derniers honneurs à un modeste tambour? Mais c'est que ce tambour, selon les heureuses expressions de notre illustre maréchal le comte de Lobau, était, dans son genre, une des illustrations de notre gloire militaire; c'est que chacun de nous s'est fait un devoir de venir rendre hommage à ce noble débris de notre ancienne armée.

« Romeuf, né à Revourdin (Rhône), avait à peine quinze ans lorsqu'il partit avec les nombreux volontaires qui volèrent à la défense de la patrie. Engagé comme tambour dans la 32e demi-brigade, il fit toutes les premières campagnes d'Allemagne, et fut un des braves qui traversèrent le Danube à la nage ; partout il se fit remarquer par sa belle conduite et son courage ; mais ce n'était encore que le prélude de l'action d'éclat qui lui valut l'honneur de figurer sur le fronton du Panthéon. Ce fut à la bataille d'Arcole qu'il gagna les baguettes d'honneur, que nous avons placées avec respect sur son

cercueil, et qu'il dut son entrée comme tambour dans la garde consulaire, puis ensuite dans les chasseurs à pied de la vieille garde impériale, et, enfin, comme tambour-maître dans notre belle légion, où chacun de nous s'est montré fier de le compter au nombre de ses camarades.

« Un brevet d'honneur, signé Bonaparte, que nous avons tenu dans nos mains, porte « qu'en récompense de la conduite distin-« guée de Romeuf et de sa bravoure éclatante à l'affaire d'Arcole, « où il passa le canal à la nage sous le feu des Autrichiens, battit « la charge et donna l'exemple de l'intrépidité, le premier Consul « lui décerne des baguettes d'honneur à titre de récompense na-« tionale. » La croix de la Légion-d'Honneur, qu'il obtint en échange de ses baguettes lors de la création de l'Ordre, faisait toute la gloire et le bonheur de Romeuf; et naguère encore, sur son lit de mort, il sentait ses forces se ranimer au souvenir de ces témoignages si précieux de la sympathie de son ancien général, devenu notre Empereur à tous.

« Le nombre des actions d'éclat du tambour Romeuf serait trop long à énumérer ici, messieurs. Nous dirons seulement qu'il fut blessé quatorze fois, et qu'Austerlitz, Iéna, Eylau, Friedland et Wagram furent témoins de sa valeur : sa première bataille avait été Jemmapes, sa dernière fut Waterloo.

« Pendant les vingt années que Romeuf fit partie de la garde nationale parisienne, il ne cessa de donner des preuves de son dévouement, et sut, comme jadis à la grande armée, mériter par sa belle conduite l'estime de ses chefs et l'affection des tambours placés sous ses ordres.

« En honorant la mémoire de Romeuf dans cette triste circonstance, messieurs, nous honorons l'armée tout entière : que notre invincible armée reconnaisse donc, dans l'hommage que nous rendons à l'un de ses vieux représentants, les sentiments de confraternité qui nous unissent à elle; qu'elle y voie la preuve que la garde nationale sera toujours heureuse et fière d'ouvrir ses rangs

aux défenseurs de la patrie, lorsque le temps du repos les rappellera dans leurs foyers.

« Adieu, Romeuf! adieu, intrépide tambour d'Arcole!... Sur cette terre, le fronton du Panthéon t'immortalisera, et, dans l'autre monde, s'il est un Elysée pour les braves, tu es certain d'y prendre place. »

« Après M. le capitaine Ducantal, dont les paroles éloquentes avaient produit une sensation profonde, ajoutait le rédacteur du compte-rendu, M. de Bonneville, receveur général du département de *** que, malgré son grand âge, le ministre avait mandé à Paris, et qui jadis avait été, lui aussi, un des frères d'armes de Romeuf, a prononcé, au nom de tous ses anciens camarades, sur la tombe de celui qui n'était plus, quelques mots d'adieu que sa vive émotion et la faiblesse de sa voix ne nous ont pas permis d'entendre. Mais le moment où les assistants ont éprouvé comme une sorte de saisissement douloureux a été celui où M. le lieutenant général Michelin, chargé par le major de la légion, qui conduisait le deuil, de terminer cette triste cérémonie en jetant sur le corps du défunt la première pelletée de terre, s'est avancé d'un pas chancelant vers la fosse béante. A peine l'honorable général a-t-il eu la force d'accomplir ce dernier devoir, tant son affliction était profonde; on a été obligé de le soutenir et ensuite de le porter jusqu'à sa voiture.

« Cette cérémonie, disait le journaliste en terminant, est une nouvelle preuve de la sympathie qu'inspirent en France le courage et la vertu, dans quelque rang de la société qu'ils se rencontrent. Elle doit resserrer de plus en plus les nœuds qui unissent et confondent dans l'estime nationale tous les hommes distingués par leurs services ou leurs talents; elle doit prouver aux citoyens, dans quelque condition qu'ils soient placés, qu'il dépend d'eux de recueillir les témoignages de la reconnaissance publique, et que pour cela ils n'ont qu'à imiter l'héroïsme et la probité du pauvre et modeste tambour de Wagram. »

XII

L'ENVOI.

Le receveur général de Bonneville était à peine de retour dans sa famille à ***, qu'il reçut, par les messageries de Paris, une cassette soigneusement enveloppée de toile cirée, qui portait pour suscription :

« A M. le comte de Bonneville, ancien sous-officier aux chasseurs à pied de la vieille garde impériale, ancien lieutenant-colonel de la garde royale, officier de la Légion-d'Honneur, commandeur de l'ordre du Christ, et présentement receveur général du département de ***, à ***. »

L'étrangeté de cette étiquette surprit le vieux militaire.

« Ceux qui me font parvenir cet envoi, dit-il avec humeur, n'auraient-ils pas pu me le remettre, il y a quelques jours, à mon hôtel, lorsque j'étais encore à Paris? » Puis, bientôt, se laissant aller à la bienveillance habituelle de son caractère, il ajouta : « Peut-être ne connaissaient-ils pas ma demeure. Au surplus, nous allons voir ce que cette caisse contient. »

Le receveur général fit porter la boîte dans son cabinet et s'y enferma. Une espèce de pressentiment l'avertissait qu'en l'ouvrant il allait accomplir un acte solennel. D'une main tremblante il déchira l'enveloppe de la boîte, brisa la serrure, et, à son grand étonnement, trouva les objets suivants, recouverts d'un crêpe de deuil :

1° Deux baguettes de tambour montées en argent, et sur la monture desquelles étaient incrustés ces mots : « Baguettes d'honneur « décernées par le gouvernement français à Raymond Romeuf, de « la 32e demi-brigade, né à Revourdin (Rhône), en récompense « de son beau fait d'armes et de son intrépidité au passage du pont « d'Arcole (Italie), le 27 frimaire an V de la République ; »

2° Une croix de la Légion-d'Honneur à l'effigie de Napoléon, à

laquelle manquait un des rayons, broyé sans doute à quelque combat par une balle ou par un éclat de mitraille ;

3° Un anneau d'or, dit alliance, fort usé, dans les cercles duquel on pouvait lire, gravés en caractères microscopiques, quelques mots et une date ;

4° Un petit portefeuille de peau noire et usée, qui contenait un extrait de baptême et des états de service.

Cet extrait de baptême et ces états de service étaient ceux du tambour Romeuf.

5° Enfin, un sabre du modèle de ceux que portaient les anciens soldats d'infanterie de la vieille garde impériale. La lame de ce briquet, ébréchée sur toute la longueur, attestait suffisamment l'emploi qu'en avait dû faire le propriétaire.

A ces divers objets était jointe une lettre sous enveloppe, que M. de Bonneville s'empressa de décacheter avec une indicible curiosité. Cette lettre était ainsi conçue :

« Monsieur le comte,

« En ayant l'honneur de vous faire parvenir ces différents objets, seule richesse d'un de nos camarades, j'exécute la volonté dernière du tambour-maître Romeuf, de la *** légion de la garde nationale parisienne. Ce brave soldat, aussi calme sur son lit de mort que sur le champ de bataille, me fit prévenir, il y a huit jours environ et quelques moments seulement avant sa mort, qu'il avait à me charger d'une commission importante. Je me rendis auprès de lui.

« Mon major », me dit-il d'une voix éteinte, en me montrant ses baguettes d'honneur, sa décoration et un vieux sabre appendus à la muraille de son indigente demeure, « j'ai des choses que, d'après « ma manière de voir (ce sont ses propres expressions), je ne vou- « drais pas laisser passer à l'étalage d'un marchand de bric-à-brac « quand je serai tombé dans les pantoufles du Père éternel. Donc, « lorsque j'aurai tourné de l'œil, faites-moi le plaisir et l'amitié « d'envoyer à mon ancien sergent aux chasseurs de la vieille garde « impériale à pied, Bonneville, ces baguettes qui furent ma gloire;

« cette croix que je portais à Austerlitz, à Iéna, à Eylau, à Fried-« land, à Wagram, à la Moskowa, à Saint-Dizier et à Waterloo, « et qui reçut particulièrement sur ma poitrine, à Wagram, un « écornement si majeur, que je l'eusse portée incontinent au maître « armurier du régiment pour la ressemeler et y mettre un béquet « (toujours selon les expressions de Romeuf), si j'eusse pu m'en « séparer, même en dormant. Envoyez aussi au sergent Bonneville « les papiers contenus dans ce petit portefeuille, et surtout cet « anneau qui a appartenu à ma pauvre mère. C'est tout ce que j'ai « hérité d'elle, la chère femme!

« M. Bonneville a commandé depuis un bataillon de la garde « royale. Il le méritait bien, et même il avait les capacités requises « pour en commander deux du temps de l'Empereur, si le petit « Caporal n'avait pas eu, à son endroit et à l'endroit de quelques « autres, une manière de voir bien fâcheuse. Enfin, n'importe, il « est mort, lui, sur un rocher, là-bas, et moi je meurs ici, sur « mon lit, roulé comme un vieux bidon, dans un camp abandonné, « uniquement parce que nous ne nous sommes jamais entendus « relativement à quelque chose. Donc, pour en revenir à l'affaire, « envoyez tout cela à M. Bonneville, pour le quart d'heure, m'a-t-on « dit, receveur général du département de ***, à ***. Je connais « son cœur; c'est à lui que je suis redevable de la situation que j'ai « occupée dans votre légion, mon major : j'ai su apprécier la bonté « de son caractère, et surtout sa manière de voir après notre cas-« tille du petit poste de la Manufacture, et à l'époque de mon mal-« heur, toujours du temps de *l'autre;* je suis sûr et certain qu'il « conservera précieusement tous ces ustensiles pour honorer ma « mémoire, qui ne peut être sortie de la sienne. Mon major, ajouta « Romeuf, me promettez-vous, foi de militaire, d'accomplir, « comme d'après le commandement de l'école de peloton, mes der-« nières volontés? — Oui, mon cher Romeuf, lui répondis-je at-« tendri, je m'engage, sur mon honneur, à suivre vos ordres. — « C'est bien, continua le brave tambour. Maintenant donnez-moi

« votre main et séparons-nous, car vous savez le dicton des infir-
« miers : Quand on est mort, c'est pour pas mal de temps. Dites, je
« vous prie, à mes chefs, à mes camarades, à mes collègues et à mes
« subordonnés, que je ne les oublierai pas là-haut, en supposant
« que je sois incorporé, par faveur, dans le paradis des braves, et
« que si un jour la France prend sa revanche avec les Russes et
« les Prussiens, qui nous ont dévorés en 1814 et en 1815, et sur
« lesquels j'aurai toujours ma manière de voir, même après ma
« mort, si un jour, dis-je, les tambours de la patrie prenaient leur
« revanche, il y aura un vieux de la vieille qui battra crânement
« la charge avec eux et qui mettra la tête à la fenêtre de son caser-
« nement céleste pour les encourager. Adieu, mon major, em-
« brassez-moi. Je vous donne ma bénédiction, car j'en ai le droit
« en qualité de votre ancien : la bénédiction d'un vieux soldat qui
« meurt est comme celle d'une mère qui vous a donné la vie : elle
« porte bonheur ; du moins telle a toujours été ma manière de voir. »

« L'agonie du pauvre soldat, monsieur le comte, commença dès qu'il eut prononcé ces paroles, que je vous rapporte textuellement. Cette agonie dura encore trois heures, et les derniers mots qu'il prononça au moment suprême furent ceux de Bonneville, de Wagram et de Napoléon. Puis tout fut dit.

« Je vous demande pardon, monsieur le comte, d'être entré avec vous dans ces détails puérils ; mais ils m'ont si profondément touché, que je n'ai pu résister au désir de vous les transmettre. Je crois que, doué d'une âme telle que la vôtre, ils ne sauraient vous être indifférents. Je m'acquitte donc, avec une religieuse exactitude, de la mission qui m'a été confiée par le brave Romeuf, notre camarade, et je dépose en vos mains ces glorieux insignes d'un soldat obscur, mais qui n'en seront pas moins de véritables reliques tant que les mots Honneur et Patrie auront, dans notre pays, l'acception qu'ils ont toujours eue.

« Par une circonstance qu'il me serait impossible d'expliquer, ou plutôt par un hasard tout providentiel, le nom que vous lirez sur

l'alliance d'argent que Romeuf a portée à son doigt jusqu'à ses derniers moments en mémoire de sa mère, est celui que vous portez, et est écrit de même : *de Bonneville*. Notre pauvre camarade, ne sachant pas lire, a sans doute constamment ignoré cette inscription mystérieuse, qui cependant aurait pu l'aider à découvrir l'auteur de ses jours. Peut-être, monsieur le comte, un de vos parents a-t-il habité la petite ville de Revourdin, située dans le département du Rhône ; peut-être ce parent aurait-il séduit la pauvre jeune fille qui portait le nom de Jeanne Romeuf. Je laisse à la bienveillance, je dirai plus, à l'amitié que jadis, m'a-t-on assuré, vous portiez au tambour Romeuf, le soin d'éclaircir ce point qui offre encore un grand intérêt, quoique le fruit de cette séduction n'existe plus. Notre camarade, monsieur le comte, soutenait avec le modique produit de sa paye une vieille tante, sœur aînée de sa malheureuse mère, qu'il avait retrouvée, je ne sais comment, à Paris. Cette bonne femme, dont il était l'unique protecteur, va se trouver, par l'effet de cette mort, dans le plus complet dénûment. La pauvre infirme est âgée de près de quatre-vingts ans. Il serait digne de vous, monsieur le comte, par vos actives recherches et votre générosité bien connue, de conjurer le désespoir de cette digne femme, qui n'a plus aucun appui au monde. J'ai ouï parler, monsieur le comte, de votre haute piété, qui ne pourrait être comparée qu'à votre brillant courage dans nos jours de victoires. Je ne saurais donc douter de toute la ferveur que vous mettrez à soulager un peu la seule parente de l'homme qui est mort en invoquant votre nom et en bénissant votre souvenir.

« Veuillez agréer, monsieur le comte, l'expression des sentiments de respect et de profonde estime avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« ***, major de la *** légion de la garde nationale de Paris.

« Ce ... avril 1836. »

Pendant la lecture de la première partie de cette lettre, M. de Bonneville avait fréquemment porté la main sur ses yeux pour es-

suyer les larmes qui les obscurcissaient. Le paragraphe où il était question de la bague le fit tressaillir; une vive rougeur colora subitement son front; sa respiration devint haletante; il trembla, lui qui n'avait jamais tremblé. La lettre achevée, il ouvrit avec une vivacité fiévreuse l'alliance d'argent, et y lut : « Louis de Bonneville, — Jeanne Romeuf, mai 1792. » A cette vue, une sueur froide inonda son visage, il tomba à deux genoux devant son bureau, cacha sa tête dans ses mains, et s'écria d'une voix brisée par la douleur :

« Jeanne!... ma pauvre Jeanne! C'est bien vous! Oui, vous êtes cette jeune fille que j'aimai si tendrement, et que cependant je fus obligé d'abandonner, quand les impérieux devoirs de la guerre m'appelèrent sous les drapeaux. Et quand je vous quittai vous alliez être mère! Je vous en prends à témoin, mon Dieu! Pourquoi faut-il que je n'aie jamais connu cette fatale circonstance? Pourquoi n'ai-je point cherché à expliquer cette sympathie qui me poussait, malgré moi, malgré mes préventions, et aussi malgré de justes griefs, vers ce pauvre soldat, vers ce bon Romeuf! car c'était mon fils, lui!... et il est mort!... Il est mort sans que je l'aie embrassé! Je ne pourrai plus lui dire : Romeuf, votre sergent a demandé jadis votre grâce à notre colonel, aujourd'hui c'est votre père qui vous demande la sienne, pour avoir abandonné votre mère. Hélas! pauvre femme, et toi, pauvre soldat, qu'aviez-vous donc fait au Ciel pour qu'il vous infligeât tant de misères, tandis que moi il m'a fait riche, tranquille, honoré! Mais ce seul moment vous venge tous les deux! »

Et, le visage inondé de larmes, le cœur brisé par le regret, M. de Bonneville, en prononçant ces derniers mots d'une voix entrecoupée, s'était dirigé vers le meuble sur lequel la boîte de Romeuf, cette espèce de tabernacle du soldat, avait été déposée; puis il avait pris la décoration mutilée du tambour, il l'avait contemplée avec attendrissement, et enfin l'avait appuyée pieusement sur ses lèvres, en murmurant les noms de Jeannne et de Romeuf.

Mais bientôt il s'écria, comme un homme qui vient de prendre une détermination consolante :

« J'ai un moyen de réparer en partie la faute que j'ai commise. Il y va du repos du reste de mes jours. »

Il sonne ; son valet de chambre se présente.

« Benoît, dites à mes deux fils de venir me trouver à l'instant. »

Le domestique obéit. Les deux jeunes gens ne tardèrent pas à paraître.

« Grand Dieu ! mon père, que vous est-il arrivé ? s'écrie le plus jeune en remarquant le désordre qui règne dans le cabinet du receveur général et plus encore le visage bouleversé du comte.

— Il faut envoyer chercher le docteur, dit l'aîné en baisant avec tendresse la main de son père.

— Ce n'est rien, mes enfants, répondit M. de Bonneville. Ecoutez-moi sans m'interrompre. Il y a quarante ans et plus, poursuivit-il, j'eus l'infamie de séduire et d'abandonner une jeune fille tandis que j'habitais le château de votre grand-oncle. Un pauvre enfant fut le fruit de cette coupable liaison. Ce malheureux, abandonné par son père et privé de sa mère, qui du moins ne le quitta que pour mourir, l'infortunée ! se fit soldat. Il fut brave parmi les braves, et gagna tout d'abord des baguettes d'honneur, — car il ne pouvait être que tambour, entendez-vous ? Celui qui avait oublié de lui donner un nom et du pain avait oublié aussi de lui donner une éducation, sans laquelle on ne saurait arriver à rien. — Il gagna ensuite la croix de la Légion-d'Honneur. Voilà les insignes de cet intrépide soldat : voici sa croix, voici ses états de service. Maintenant que me conseillez-vous de faire ?

— Mon père, s'écrièrent spontanément les deux jeunes gens, i' aut faire venir ici ce brave soldat. Nous l'aimerons comme un frère nous le traiterons comme tel, et nous le respecterons comme notr aîné.

— Bien, mes enfants ! très-bien ! dit le comte en se levant pou presser ses fils contre son cœur ; vous êtes dignes de lui. Malheureusement ce brave soldat n'existe plus : il est mort ; oui, il es mort sans m'avoir connu, sans m'avoir embrassé comme son père

Mais une vieille sœur de sa mère, qu'il soutenait de sa modique paye de tambour, existe encore. Quelle pension dois-je lui faire? Parlez ! un bon père n'est que le fermier de la fortune de ses enfants : je vous laisse le soin d'arrêter le chiffre de cette pension. »

L'aîné prit aussitôt la plume, et, après avoir consulté son frère, il écrivit quelques mots sur un papier, qu'il présenta ensuite à son père.

La pension de la vieille tante de Romeuf était fixée à mille écus.

M. de Bonneville embrassa ses deux fils avec effusion. Le lendemain les insignes glorieux du tambour Romeuf ornaient le salon du receveur-général, comme un trophée de famille, et l'inscription de rente de trois mille francs, inscrite au grand-livre, était expédiée avec une année d'arrérage au major de la *** légion de la garde nationale de Paris.

Le comte de Bonneville paya ainsi la dette du sergent des chasseurs de la vieille garde.



LE VIEUX SERGENT INSTRUCTEUR

DE SAINT-CYR

I



ar une froide matinée de février 1809, une cinquantaine d'élèves de l'Ecole militaire de Saint-Cyr étaient groupés autour d'un homme de haute taille, aux cheveux grisonnants, et dont l'uniforme, à la coupe un peu antique, était orné des galons de sergent sur les manches.

On disait à l'Ecole que cet habit datait de Marengo, et le sergent ne s'offensait nullement de cette accusation de vétérance, qui certes

valait bien la nouveauté des uniformes qui sortaient des ateliers de Thomassin ou de Walter. Ce sous-officier, dont la physionomie un peu dure annonçait à la fois la sévérité dans le commandement et les fatigues de la vie militaire, était chargé d'enseigner aux élèves qui se destinaient à l'arme de l'artillerie la théorie du pointage, cette théorie sans laquelle le canon n'est qu'un inutile et bruyant épouvantail.

Le vieux sergent, un des plus adroits pointeurs de l'artillerie de la garde à pied, où il avait servi avant de passer instructeur à l'Ecole, venait d'expliquer à ses auditeurs le moyen de faire arriver le plus sûrement possible un boulet à sa destination, c'est-à-dire de tuer le plus de monde à l'ennemi. Il avait interrompu, pour un instant, la démonstration de cet art, qu'il plaçait bien au-dessus de tous les autres, et il se reposait en racontant quelques épisodes de ses canonnades historiques, dont le récit ne faisait qu'appuyer davantage l'excellence de sa théorie : c'était l'exemple après le précepte.

Les élèves l'écoutaient avec intérêt, bien que le sergent ne fût pas en garde contre le danger des redites; mais ceux-ci lui pardonnaient volontiers de parler souvent de lui, car ses services étaient honorables, et on lui passait ses petits mouvements d'orgueil. Le sergent Fraboulet était donc en train de tracer en gestes et en paroles l'histoire de son dernier coup de canon, celui qu'il avait tiré à Friedland, ce dernier adieu aux Russes, et, à l'en croire, il leur avait coûté cher; mais comme il ne s'était pas aperçu que la neige commençait à tomber, il n'en continuait pas moins son récit, lorsque les élèves qui l'écoutaient l'avertirent que la position n'était plus tenable. Quelques-uns d'entre eux cherchaient même à réchauffer de leur haleine leurs doigts engourdis; d'autres, pour me servir de l'expression consacrée, *battaient la semelle*, afin de combattre l'influence d'une atmosphère glaciale. Cela n'était pas du goût du sergent qui, interrompant tout à coup son récit, blessé qu'il était dans son amour-propre d'historien, s'exhala en interpellations un peu brusques.

« Qu'est-ce que cela, messieurs? leur cria-t-il ; est-ce là la tenue d'officiers d'artillerie?

— Eh! mon Dieu! sergent, nous ne le sommes pas encore, répondit un élève.

— Mais vous le serez bientôt; et, d'après ce que je vois, il ne vous faudra que des campagnes de printemps, à moins que l'Empereur ne vous permette l'usage des chaufferettes. Est-ce qu'il fait froid?

— Mais..., sergent, il ne fait pas chaud ; et en restant ainsi à la même place et sans mouvement...

— On court risque de s'enrhumer, n'est-ce pas? Si vous aviez fait, comme moi, la guerre en Pologne, je ne sais pas trop comment vous vous en seriez tirés.

— Quand on est devant l'ennemi, on n'a jamais froid! dit un élève qui s'était rapproché du sergent pour mieux plaider la cause de ses camarades.

— C'est vrai! répondit celui-ci : l'observation est juste. Mais enfin, il faut s'accoutumer de bonne heure au froid, au chaud, à la pluie, à la neige, et, pis que tout cela, à la faim et à la soif; mais avant tout, je le répète, un officier d'artillerie ne doit pas souffler dans ses doigts. »

Cet avis, accompagné de quelques mots énergiquement accentués, de ces mots qui n'appartiennent qu'au dictionnaire des casernes, fit une vive impression sur les élèves. Les jeux cessèrent, et chacun vint reprendre, silencieux, sa place autour du sergent.

« Allons, messieurs, dit-il, pour nous réchauffer, en attendant le dîner, encore une petite leçon de pointage. »

Et, se mettant en devoir de recommencer ses démonstrations, il secoua la neige qui couvrait sa poitrine et son bonnet de police ; puis il se posa devant la pièce qui était là pour l'instruction des élèves; mais à peine était-il dans cette position, que le capitaine Davillée survint et lui dit quelques mots à l'oreille. Le sergent parut frappé de la communication ; il allait la divulguer, lorsqu'un geste

de ce dernier le retint. Alors le bruit du tambour rappela les élèves dans leurs quartiers; et ce signal, qui devançait l'heure accoutumée, donna lieu aux conjectures.

« Messieurs, dit enfin le sergent en suivant la compagnie jusqu'à l'escalier qui conduisait aux salles d'étude, songez bien qu'aujourd'hui il ne faut point avoir froid. Tant pis pour ceux qui oublieront la consigne! »

Cette simple recommandation, adressée en forme d'avis, annonçait aux élèves qu'ils devaient se préparer à une inspection extraordinaire. Etait-ce le commandant de l'Ecole qui allait les passer en revue? était-ce un inspecteur choisi par le ministre de la guerre pour examiner les élèves et lui faire un rapport sur ceux qui méritaient l'épaulette? La question se compliquait singulièrement. On aurait bien voulu interroger le capitaine Davillée sur le sens de ses dernières paroles, qui étaient une énigme; mais le temps manquait, et d'ailleurs celui-ci était sur ses gardes. Il fallut donc se résigner à attendre les événements.

Les élèves remontèrent dans leurs quartiers, et le sergent, un peu inquiet, prit le chemin de sa chambre pour se mettre en grande tenue; car il connaissait, lui, le nom de l'inspecteur dont l'arrivée prochaine mettait en émoi tout l'état-major de l'Ecole.

II

Les compagnies étaient sous les armes. Les capitaines adjudants-majors jetaient de temps en temps des regards inquiets çà et là pour s'assurer si quelques pieds aventureux ne dépassaient pas l'alignement, ou si un fusil trop incliné en avant ou en arrière n'annonçait pas l'inexpérience d'un *nouveau*. Mais *anciens* et nouveaux luttaient, en quelque sorte, d'aplomb et de précision. Le capitaine Saget, lui-même si exigeant, paraissait content. Sa physionomie avait dépouillé cette sévérité de l'instructeur morose qui, bien des

fois, avait lassé la patience des élèves en les faisant désespérer d'atteindre jamais à la perfection du port d'armes. Le général Bellavène, au milieu de son état-major, semblait méditer la harangue qu'il allait adresser au visiteur mystérieux dont on attendait l'arrivée. A quelque distance du commandant de l'école se tenait le sergent Fraboulet, paré d'un uniforme neuf. Il avait les yeux fixés sur les artilleurs, comme pour leur rappeler la leçon qu'il leur avait donnée touchant la température, et une telle préoccupation de la part du vétéran se concevra facilement, car la neige, qui d'abord avait été pour lui l'occasion d'une admonition sévère, menaçait de tomber de manière à causer de certaines inquiétudes au professeur de pointage. A peine même fut-il distrait de cette préoccupation par le bruit des tambours qui tout à coup battirent aux champs, et déjà Napoléon avait paru, que Fraboulet regardait encore ses élèves. Enfin il se décida à suivre l'état-major qui s'avança au-devant de l'Empereur. Ce dernier n'était accompagné que du prince de Neufchâtel et d'un aide de camp; il ne laissa pas le temps au général Bellavène de lui adresser la parole.

« Avez-vous des officiers à me donner? lui demanda-t-il un peu brusquement.

— Sire, tous les jeunes gens qui sont ici ne demandent pas mieux que de servir Votre Majesté.

— Je le sais, général; mais ce sont des officiers instruits que je veux. Combien en avez-vous ici? »

Le général hésita à répondre : la question était embarrassante.

L'Empereur apprécia le motif de cette hésitation et vint en aide au commandant Bellavène.

« Ah! ah! fit-il en souriant, je vois, général, que vous voulez me laisser juger par moi-même de l'instruction de vos éleves. Eh bien! soit... Il y a d'ailleurs longtemps que je désirais venir les visiter... Mais êtes-vous content? vos jeunes gens sont-ils dociles, studieux?

— Sire, j'ai bien ici quelques tapageurs; mais le plus grand

nombre ne mérite que des éloges; ils savent qu'en sortant de l'Ecole ils doivent commander, et...

— Et qu'ils doivent commencer par apprendre à obéir, n'est-ce pas? avait interrompu Napoléon; c'est fort bien. Combien y a-t-il en ce moment d'élèves aux arrêts?

— Deux seulement, Sire.

— Deux! fit Napoléon. C'est exemplaire; quelle faute ont-ils commise?

— Ces deux élèves s'ennuyaient ici; ils trouvaient le temps du noviciat trop long : un beau matin, ces deux messieurs ont quitté l'Ecole sans permission : j'ai fait courir après eux, et... on les a ramenés ici.

— C'est-à-dire qu'ils ont déserté, répliqua l'Empereur. Monsieur le commandant, ceci est très-grave : ces deux jeunes gens avaient-ils expliqué une telle conduite par de fâcheux antécédents?

— Sire, ils avaient été cités jusqu'alors parmi les meilleurs élèves de l'Ecole. »

Napoléon garda un moment le silence; puis, s'avançant rapidement vers le front des compagnies, il passa devant elles en les examinant avec attention : c'était un moment critique pour les capitaines. Toutefois, l'auguste inspecteur ne leur adressa aucune observation; puis, faisant signe au commandant Coteau de faire exécuter les manœuvres, il se plaça un peu en arrière, afin de mieux juger de l'ensemble.

Le maniement d'armes ne laissa rien à désirer; seulement un mouvement, qui manqua de précision dans la deuxième compagnie, arracha à l'Empereur un petit geste d'impatience; mais les élèves eurent bientôt fait oublier leur faute, et Napoléon dit assez haut pour être entendu de tous :

« A la bonne heure, c'est comme cela. »

Après la manœuvre il y eut un repos. Alors le général et les officiers qui composaient l'état-major de l'Ecole firent cercle autour

de Napoléon, qui leur parla avec éloge de la bonne tenue et de l'instruction de leurs élèves.

« Allons, messieurs, ajouta-t-il, je vois qu'on ne perd pas son temps avec vous. Avez-vous beaucoup d'élèves anciens?

— Sire, répondit le général Bellavène, il y en a fort peu qui comptent plus de quatorze ou quinze mois d'études.

— Je vous en fais mon compliment, général, à vous et à messieurs les officiers qui vous secondent. Vous direz à vos jeunes gens que je suis satisfait d'eux, sans exception. Maintenant faites défiler.»

Au roulement du tambour, chacun reprit sa place et s'aligna. Le défilé s'exécuta; et toutes les compagnies, en passant devant l'Empereur, le saluèrent des plus vives acclamations et rentrèrent dans leurs quartiers respectifs. Il ne restait plus auprès de l'Empereur que l'état-major de l'Ecole : les derniers cris des élèves venaient de se faire entendre, lorsque Fraboulet se présenta devant Napoléon.

« Ah! c'est toi, mon vieux camarade, lui dit Napoléon, qui le connaissait de longue date, car il l'avait remarqué au siége de Toulon; est-ce que tu as quelque chose à me demander? Ton fils n'est-il pas placé dans un lycée?

— Sire, je viens d'abord vous en remercier; mais Votre Majesté me permettra-t-elle de lui rappeler qu'il y a ici des canons et des canonniers?

— Je le sais aussi bien que toi : et après?

— Votre Majesté ne veut donc pas savoir si mes élèves entendent aussi bien la manœuvre de l'artillerie que celle du fantassin?

— Ah! je comprends : ce sera pour un autre jour, mon vieux camarade. Allons! ne te fâche pas, le temps me manque aujourd'hui. Mais, voyons, je m'en rapporte à toi; dis-moi franchement si je puis prendre vingt-cinq officiers d'artillerie parmi tes élèves?

— Cinquante, Sire; peut-être auraient-ils encore besoin de quelques leçons de pointage; mais enfin ils savent leur affaire, je vous le garantis, foi de Fraboulet. »

Et, en disant ces mots, le vieux canonnier appliqua sa large main sur la décoration qui brillait sur sa poitrine.

« Eh bien ! je les prendrai.

— Sire, est-ce que je ne pourrais pas aller avec eux? je commence à m'ennuyer un peu ici : c'est toujours la même chose.

— Est-ce que tu plaisantes? Crois-tu donc que je m'amuse, moi ! Tu resteras, parce que tu m'es beaucoup plus utile à Saint-Cyr que là où tu voudrais aller. Continue à me former de bons officiers, et tes services seront ici aussi glorieux que partout ailleurs.

— J'y resterai, Sire ; cependant j'aurais bien voulu envoyer encore quelques boulets aux Russes ou aux Prussiens, à votre choix.

— Je n'ai pas de peine à te croire, mon vieux camarade ; mais, vois-tu, chacun son tour; et puis tes élèves apprendront à l'ennemi le nom de leur maître, et il me semble que ce sera un peu flatteur.

— Pour vous, Sire. »

Et le vieux sergent, après avoir salué militairement, se retira ; il n'était pas très-satisfait, mais il fit semblant de l'être.

III

Le général Bellavène, voyant l'Empereur se disposer à quitter Saint-Cyr, lui demanda quel était le chiffre des officiers qu'il voulait lui prendre.

« Général, répondit Napoléon, mon Ecole de Saint-Cyr fournira à l'armée deux cents officiers, dont cinquante pour l'artillerie. Vous vous entendrez avec le ministre de la guerre pour dresser la liste de ceux qui méritent l'épaulette. Mais, à propos, vous m'avez parlé de deux prisonniers qui expient aux arrêts leur escapade; je crois qu'ils ont été assez punis? Si nous usions de clémence envers eux?... Ma foi ! je ne serais pas fâché de les voir, car j'aime à croire qu'ils n'ont été qu'étourdis : faites-les appeler. »

Aussitôt le général fit un signe au commandant Coteau, et, quel-

ques minutes après, celui-ci revint suivi des deux élèves, qui s'approchèrent en faisant bonne contenance.

« Ah! ah! messieurs, dit l'Empereur en donnant à sa voix l'expression de la sévérité, c'est donc vous qui avez déserté l'Ecole, qui avez oublié le premier devoir d'un soldat? Répondez : pourquoi avez-vous abandonné votre drapeau?

— Sire, nous ne sommes pas des déserteurs! dit l'un des délinquants, dont une vive rougeur colorait le visage.

— Vous n'êtes pas des déserteurs! alors, où alliez-vous donc en sortant d'ici? courir la pretentaine, sans doute?

— Non, Sire, nous voulions aller à l'armée pour prendre notre place comme simples soldats. »

Et l'élève qui avait ainsi répondu à l'Empereur avait pris, en prononçant ces paroles, la main de son camarade pour témoigner de la solidarité fraternelle qui les unissait.

Napoléon fut frappé de cette réponse; mais il ne pouvait ostensiblement l'accepter pour excuse; toutefois, radoucissant un peu sa voix :

« Et vous croyez, répliqua-t-il, vous justifier ainsi?

— Sire, nous sommes coupables; mais nous avons espoir dans la clémence de Votre Majesté. Qu'elle daigne nous permettre de prendre un fusil et d'expier la faute de n'avoir pas pu attendre davantage; car nous aussi nous avons, mon camarade et moi, un père à venger.

— Vous êtes donc fils de militaires? demanda Napoléon.

— Sire, ils étaient sous-officiers dans la garde; tous deux ont été tués sur le champ de bataille.

— Et leurs fils sont de mauvaises têtes! » ajouta Napoléon.

Et, se retournant vers le commandant de l'Ecole, il échangea avec lui quelques mots à voix basse; puis, s'adressant aux deux élèves :

« Je veux bien vous pardonner, jeunes gens; mais c'est en considération des services de vos pères. Retournez auprès de vos cama-

rades, et donnez-leur à l'avenir l'exemple de la soumission. Vous resterez trois mois de plus à l'Ecole pour y apprendre à avoir de la patience : allez! »

Les deux jeunes gens saluèrent et prirent le chemin de leurs quartiers.

A ce moment, des cris de vive l'Empereur! poussés par tous les élèves, partirent des fenêtres. Ces braves jeunes gens remerciaient ainsi leur protecteur de sa clémence, et fêtaient le retour de leurs camarades.

« Général, dit Napoléon en se retirant, trois mois d'attente pour deux gaillards de cette trempe sont beaucoup trop en vérité ; il ne faut pas faire les choses à demi : je les comprends dans la promotion. »

Telles furent les dernières paroles de l'Empereur.

. . . .

Huit jours après cette visite, deux cents officiers sortaient de l'Ecole pour se rendre en Allemagne. Parmi eux se trouvaient les deux élèves dont l'imprudence avait si gravement compromis l'avenir : deux ans plus tard, tous deux étaient faits capitaines, le même jour, sur le champ de bataille.



LES PETITS CADEAUX ENTRETIENNENT L'AMITIÉ.



La manière de donner vaut mieux que ce qu'on donne : cet axiome vulgaire trouvait son application chez Napoléon, qui possédait à un haut degré le don exquis de distribuer les faveurs et de semer les bienfaits avec une gracieuse bonhomie. Il savait rehausser les moindres cadeaux qu'il faisait par de séduisantes paroles. Dans ces circonstances, ordinaire-

ment imprévues, le son de sa voix avait quelque chose de flatteur et de caressant ; ses yeux respiraient la bonté la plus indulgente, et son sourire, ce sourire qui suffisait à rassurer les rois dont les couronnes vacillantes étaient menacées par le gain d'une dernière victoire, se reposait sur vous avec un charme indicible.

Toutefois, l'Empereur n'était pas prodigue. Le budget de sa maison, comme celui de l'État, était tenu avec une sévérité puritaine. En veut-on la preuve? Un jour que son premier valet de chambre avait été chargé par lui de reconduire le roi de Rome auprès de Mme de Montesquiou, sa gouvernante, qui l'avait amené, Constant vint lui rendre compte de sa mission. Napoléon le retint à causer; puis, après lui avoir légèrement tiré les oreilles, selon son habitude, et lui avoir adressé quelques questions personnelles :

« A propos, ajouta-t-il, de combien sont vos appointements?

— De six mille francs par an, Sire.

— Et Collin, savez-vous quels sont les siens?

— Sire, M. Collin a douze mille francs.

— Douze mille francs!... Constant, cela n'est pas juste. Vous êtes mon premier valet de chambre, vous ne devez pas avoir moins que mon premier contrôleur : dès à présent je double vos appointements. Allez dire à Estève de venir, je veux lui parler à ce sujet. »

Le trésorier de la couronne se présente : Napoléon l'informe de la nouvelle décision qu'il vient de prendre à l'égard de Constant.

« Sire, lui répondit Estève, les comptes de l'année sont faits. Votre Majesté a elle-même arrrêté les dépenses et signé le budget de sa maison. Pour cette augmentation de fonds, une ordonnance m'est indispensable.

— C'est juste, reprit l'Empereur, ce qui est fait est fait. Je ne dois ni ne veux rien changer à votre comptabilité; vous la tenez trop bien pour cela, monsieur le comte Estève : je m'arrangerai autrement. C'est bien. » Et sur un signe, le trésorier-général s'étant retiré, Napoléon dit à Constant : « Jusqu'à la fin de l'année, ce sera le baron Fain qui vous donnera chaque mois cinq cents francs sur

ma cassette particulière ; l'année prochaine je ferai régulariser cette dépense, soyez-en bien sûr. »

Comme on le voit, l'emploi des moindres sommes dans la maison de Leurs Majestés était justifié avec une scrupuleuse exactitude. L'omission de quelques centimes dans un compte général eût fait encourir de graves reproches à l'intendant général de la liste civile ; mais autant Napoléon aimait, comme Sully, à se rendre raison des plus minces dépenses, autant, dans les occasions importantes, il aimait aussi à ne point calculer la portée d'une largesse ou la magnificence d'un cadeau. L'impératrice Joséphine le plaisantait quelquefois sur ce qu'elle appelait spirituellement *ses bouffées de générosité*. Napoléon lui répondait avec malice :

« Oui, moque-toi de moi ! C'est bien à toi à parler, toi qui ne te contentes pas de brûler la bougie par les deux bouts à la fois : afin d'aller plus vite, tu l'entames par le milieu.

— Cela n'empêche pas, reprenait Joséphine, que souvent tu ne sois plus prodigue que moi avec tes prétendus petits cadeaux ; je te le prouverai quand tu voudras. »

A ces paroles, Napoléon riait aux éclats et disait gaiement en se frottant les mains :

« C'est possible ; mais au moins, moi, ma chère amie, je sais ce que je fais ; j'ai mes raisons : *Les petits cadeaux entretiennent l'amitié.* »

Ce dicton populaire était la grande excuse de l'Empereur dans ses accès de générosité, et il en faisait en riant une application financière et administrative.

Mais avant de parler des nombreux *petits cadeaux* que l'Empereur a faits à ceux qui servaient l'État et sa personne selon son cœur, petits cadeaux qui assuraient presque toujours ou augmentaient considérablement la position de fortune des donataires, il est bon de rectifier un fait que nous avions avancé, sur la foi promise, dans un article intitulé *le Collier de la reine Hortense*, où nous avons dit que ce joyau fut rapporté en Europe par M. le comte de Montholon,

remis à la reine Hortense elle-même à Arenenberg, et cédé par la suite au roi de Bavière, moyennant vingt-trois mille livres de rentes. Il est exact qu'un collier, qui avait appartenu à M[me] la duchesse de Saint-Leu et dont la valeur avait été estimée huit cent mille francs, fut vendu au roi de Bavière ; mais ce joyau provenait de la succession de l'Impératrice Joséphine, et ne fut jamais apporté à Sainte-Hélène. Le véritable collier de la reine de Hollande, celui dont nous avons retracé dernièrement les aventures merveilleuses, aventures qui sont de la plus grande authenticité, de l'aveu même des honorables personnages qui entouraient le captif au moment de sa mort, et qui se sont plu à reconnaître l'exactitude et la précision chronologique de nos *Souvenirs intimes;* ce collier, disons-nous, fut donné par l'Empereur à son premier valet de chambre, M. Marchand, qui l'avait accompagné à Sainte-Hélène et précédemment à l'île d'Elbe. Certes, nous sommes loin de vouloir dénier aux compagnons d'exil du grand homme, à ceux qui ont volontairement suivi sa mauvaise fortune, leur part de périls et de dévouement ; mais, pour nous servir d'une expression proverbiale et non moins familière à l'Empereur, *il est bon de rendre à César ce qui appartient à César.* C'est donc à M. Marchand et non à M. le comte de Montholon que ce collier fut donné par Napoléon, qui ratifia ce cadeau si précieux par un codicille du 16 avril 1821, écrit de sa main, et où il est dit : « Je lègue mon collier de diamants à Marchand. » Une belle et bonne action de moins à M. le comte de Montholon ne peut lui faire tort, car il est riche en ce genre, et sa conduite, pendant comme après l'exil de l'Empereur, peut être proposée pour modèle à tous ceux qui placent encore la loyauté et la fidélité au rang des vertus de ce monde. Au surplus, voici comment les choses se passèrent : en donnant aujourd'hui ces détails, si pleins d'intérêt et de vérité, nous ne craignons ni d'être démenti, ni de dire que nous aurons fourni un épisode de plus à l'histoire si peu connue des derniers moments de Napoléon à Sainte-Hélène.

C'était le 27 avril 1821, huit jours avant sa mort; l'Empereur

avait passé plusieurs heures de la matinée à inventorier et à cacheter quelques objets précieux qu'il destinait à son fils.

« Je suis bien fatigué, dit-il à M. Marchand ; je le sens, peu de temps me reste encore à vivre ; c'est pour cela que je veux en finir : donne-moi de ce vin de Constance que Las-Cases m'a envoyé ; une larme de cette liqueur ne saurait me faire de mal.

— Sire, lui fit observer le fidèle serviteur, cette liqueur est bien contraire à celle que le docteur Antommarchi a prescrite à Votre Majesté.

— Bah ! bah ! reprit Napoléon en hochant la tête, tout manque dans ce pays maudit !... Que veux-tu que j'attende ?... Donne-moi un peu de ce vin, il me ranimera. Je ne veux rien faire pour abréger mes jours, mais je ne veux rien faire non plus pour les prolonger. N'ai-je pas assez vécu ?... C'est là, ajouta-t-il encore avec un soupir étouffé et en appuyant sa main sur le côté droit, c'est là qu'est le mal !... Je sens comme une lame de poignard qui glisse et me déchire. »

En disant ces mots, Napoléon s'agitait dans le lit sur lequel il était assis. Devant lui étaient différents bijoux qu'il destinait, comme gage d'estime et de souvenirs, à ceux qui lui avaient prodigué leurs soins pendant sa maladie; entre autres objets, une tabatière d'or, sans aucun ornement, qu'il avait léguée au docteur Arnolt, et sur laquelle il avait péniblement gravé une N avec la pointe d'un canif. Un simple petit carré de carton qu'il tenait dans sa main gauche lui servait de pupitre pour écrire, et de l'autre main il puisait dans un encrier que lui présentait M. le comte de Montholon, placé debout près de son lit. L'Empereur avait également devant lui le collier de la reine Hortense. Il le prit, et le donnant à M. Marchand :

« Tiens, lui dit-il en souriant avec une expression indéfinissable de tristesse, j'ignore dans quel état sont mes affaires en Europe. Cette bonne Hortense m'a donné ce collier en quittant Malmaison, pensant que je pourrais en avoir besoin ; je crois sa valeur de deux cent mille francs. Pauvre collier ! il a passé par bien des mains !...

Cache-le autour de ton corps, car jusqu'à présent sa destinée a été qu'il demeurât toujours caché. Lorsque tu seras en France, tu en disposeras comme tu l'entendras ; il te mettra à même d'attendre le sort que je te fais par mon testament et mes codicilles. Marie-toi honorablement ; fais ton choix parmi les familles des officiers ou des soldats de ma vieille garde. Il est beaucoup de ces braves qui ne sont pas heureux, je le sais : un meilleur sort leur était réservé sans les revers de fortune survenus à la France. La postérité me tiendra compte de ce que j'eusse fait pour eux. »

L'Empereur, affaibli par ce peu de mots, se tut ; mais ses paroles ne s'effacèrent jamais de la mémoire de M. Marchand, qui fondait en larmes, et à son retour en France il se hâta d'obéir aux dernières volontés de Napoléon : il épousa la fille de l'honorable lieutenant-général Brayer, qui a commandé longtemps à Strasbourg, et ce fut ainsi que l'ami autant que le serviteur fidèle du grand homme accomplit sa dernière prescription : *Tu épouseras la fille d'un de mes braves!* Mais revenons.

On sait l'espèce de manie qu'avait Napoléon d'improviser des mariages ; on sait avec quelle promptitude il menait ces sortes d'affaires. Malheureusement, toutes celles de ce genre qu'il arrangea ne tournèrent pas aussi heureusement qu'il l'aurait désiré, bien qu'il prît lui-même le soin de doter magnifiquement les époux. Le cadeau de noces obligé, qu'il se chargeait toujours d'offrir à la mariée, était donné avec cette délicatesse et ce bon goût qui distinguaient ses procédés intimes. La veille du mariage de celui de ses aides de camp qu'il aimait peut-être le plus, cet officier-général était de service auprès de sa personne. Napoléon lui dit alors d'un ton badin, le soir à son coucher, après lui avoir donné *l'ordre*, c'est-à-dire la dernière consigne :

« Maintenant, j'espère que tu ne vas pas oublier que c'est demain que tu te maries bien décidément.

— Oh ! certainement, Sire.

— Je te donne un congé de vingt-quatre heures, parce qu'il faut

que chacun fasse ses affaires; mais après-demain matin j'entends que tu reprennes ton service auprès de moi... Tu me présenteras ta femme... A propos, j'allais l'oublier : tiens, tu lui donneras ce bouquet, c'est mon bouquet de noces; tu diras à ta future que c'est de la part d'un de tes meilleurs amis; tu ajouteras que s'il n'a pas fait choix de fleurs naturelles, ce n'a été qu'afin que ce bouquet se conservât plus longtemps. Et puis, avant de te mettre au lit, informe-toi si les postes de mes *vieux lapins* sont bien chauffés, s'il y a de l'eau dans les bidons; il gèle aujourd'hui; l'administration du chauffage fait son service tout de travers; je ferai laver la tête à l'entrepreneur. Bonsoir. »

Le lendemain, après avoir admiré ces fleurs artificielles dont la fraîcheur et la délicatesse l'eussent disputé à la nature même, la jeune mariée déroula le papier qui les entourait et vit que le bouquet était attaché par une chaîne composée d'un nombre infini de perles fines, séparées de distance en distance par de gros brillants entourés de turquoises et de rubis d'Orient : c'était le plus galant joyau qu'on pût imaginer; mais le général fut moins touché de ce riche cadeau pour sa future que des paroles que l'Empereur lui avait adressées la veille : « Dis à ta femme que c'est de la part d'un de tes meilleurs amis. » Voilà quel était pour le général son véritable présent de noces.

Napoléon était pourtant avare de présents à l'égard des personnes qui composaient son service particulier. Il ne leur donnait jamais d'étrennes, et par conséquent elles ne devaient compter que sur leurs appointements, augmentés, il est vrai, de larges gratifications lorsqu'elles l'avaient accompagné, soit dans un voyage, soit dans une de ses campagnes; mais, en ce cas, l'Empereur exigeait que chacun des officiers de sa maison se fît honneur des émoluments qu'il recevait, et que son costume répondît à sa position. C'était vraiment chose extraordinaire que de voir le maître de la moitié de l'Europe s'occuper de la toilette d'un de ses huissiers; c'était au point que lorsqu'il voyait à l'un d'eux le même habit trois jours de suite, il lui disait en fronçant le sourcil :



... A propos, j'allais l'oublier : tiens! tu lui donneras ce bouquet, c'est mon bouquet de noces... (t. II, p. 124.)

« Ah! ah! monsieur, vous vous êtes bien négligé aujourd'hui! est-ce que vous seriez malade? »

En revanche, lorsqu'il remarquait à un de ses serviteurs un habit neuf et de bon goût, il ne manquait jamais de s'arrêter devant lui et de lui en faire compliment en lui disant d'un ton de bienveillante approbation :

« Monsieur, vous êtes bien beau aujourd'hui! à la bonne heure! c'est très-bien, j'aime à vous voir ainsi. »

A l'époque de son mariage avec Marie-Louise, de même qu'à celle de la naissance du roi de Rome, aucun des officiers de la maison de LL. MM. ne reçut de présent, parce que l'Empereur trouva que le chiffre des dépenses occasionnées par ces deux solennités s'était élevé beaucoup plus haut qu'il ne l'avait présumé. Cependant, dans les premiers jours de janvier 1812, et sans aucune circonstance déterminante, si ce n'était celle du jour de l'an, Napoléon dit à son premier valet de chambre, comme celui-ci finissait de l'habiller :

« Constant, continuez à me servir comme vous le faites, j'aurai soin de vous. » En même temps il lui mit dans la main trois papiers chiffonnés qui ressemblaient à des papillottes de bonbons, en ajoutant : « Voilà de mes pastilles de sucre de pommes, prenez-les; vous êtes enrhumé, elles vous feront du bien. » Et puis, ayant mis son chapeau sur sa tête, il passa sans paraître écouter les remerciements que son premier valet de chambre, plus ému de l'intérêt que son maître daignait prendre à sa santé que de la valeur de son cadeau, lui adressait le plus sincèrement du monde ; mais à peine Napoléon s'était-il éloigné, que Constant, voulant faire usage du remède, déroule les diablotins de sucre de pommes : c'étaient trois pièces de quarante francs entourées chacune d'un billet de mille francs. Nous ne savons si on trouvera bien intéressants ces détails intimes; mais ils nous ont paru propres à faire connaître le caractère de l'Empereur et ses manières habituelles avec les gens de sa maison. En outre, ces particularités peuvent faire apprécier la sévère économie qu'il apportait dans son intérieur, économie qui, chez lui, était une

règle de prudence dont il s'écartait volontiers, comme on le voit, lorsque sa générosité ou sa bonté naturelle l'y entraînait.

On sait aussi que Napoléon ne souffrait pas qu'on le fît attendre, et qu'il aimait assez à avoir tout son monde sous la main ; c'est pour ces deux raisons qu'un soir, après avoir beaucoup travaillé avec Réal, il se prit à dire à ce conseiller d'État :

« A propos! avez-vous une campagne?

— Oui, Sire, répondit celui-ci, j'en ai une assez *gentillette* à cinq lieues de Paris.

— C'est trop loin : à tout moment je puis avoir besoin de vous. On ne peut vous aller chercher à cinq lieues d'ici : il faut que vous en achetiez une autre beaucoup plus rapprochée de moi, et cela tout de suite.

— Sire, je ne puis acheter une autre maison sans avoir vendu l'ancienne; Votre Majesté sait très-bien qu'on ne se défait pas d'une propriété du jour au lendemain.

— Nous ne nous entendons pas du tout, mon cher ; je ne vous dis pas de vendre votre maison, moi; je vous dis au contraire d'en acheter une autre. Je comprends parfaitement qu'après avoir travaillé avec moi comme vous l'avez fait aujourd'hui, vous ayez besoin de repos, d'un peu de distraction, qu'il vous faille respirer le grand air, à une ou deux lieues tout au plus de Paris, parce que vous comprenez à votre tour que si j'ai besoin de vous, vous n'avez besoin que d'un quart d'heure pour être ici : il vous faut donc acheter une autre campagne, c'est évident.

— Sire, je comprends très-bien ce que Votre Majesté daigne m'expliquer; mais, règle générale, pour acheter il faut de l'argent.

— Eh bien, monsieur, n'avez-vous pas d'assez beaux traitements?

— Sire, je me fais honneur de la générosité de Votre Majesté; mais je ne fais pas d'économies.

— Et vous avez tort. Au surplus, faites tout ce que vous voudrez, arrangez-vous comme bon vous semblera, mais achetez une autre

campagne, achetez-la tout de suite, dès demain, il le faut, je le veux. »

Le lendemain, après la séance du Conseil d'État, que Napoléon avait lui-même présidée et à laquelle Réal avait assisté :

« Eh bien! lui demanda l'Empereur, avez-vous enfin trouvé une campagne à acheter?

— Eh! mon Dieu, Sire, ce ne sont pas les campagnes à acheter qui manquent, ce sont les *achetoirs*.

— Le mot est nouveau, reprit Napoléon en riant; mais, n'importe, cherchez toujours.

— Sire, j'aurais beau chercher, Votre Majesté sait aussi bien que moi que, grâce à elle, nous ne sommes plus au temps où les propriétés se donnaient pour rien.

— Qui sait! cherchez bien, vous dis-je; les bonnes idées viennent quelquefois en dormant. »

Le lendemain, à son réveil, Réal recevait un bon de 400,000 fr. payables à vue au Trésor et destiné uniquement à l'acquisition d'une maison de plaisance. C'est ainsi que ce conseiller devint propriétaire de la délicieuse habitation de Boulogne, que possède aujourd'hui M. le baron Rothschild.

Il arrivait quelquefois qu'un général avait besoin de se *remonter*, ou qu'un célèbre manufacturier éprouvait une gêne momentanée dans son commerce, ou enfin qu'un grand dignitaire voulait payer ses dettes; en ce cas, il suffisait de demander une audience particulière à l'Empereur pour lui faire un emprunt qu'il ne refusait jamais lorsque le solliciteur était digne d'intérêt. Après avoir écouté le réclamant, Napoléon faisait formuler à l'instant même par un de ses secrétaires une ordonnance sur sa cassette particulière de cent, deux cent, trois cent mille francs, plus ou moins, selon les besoins exprimés, remettait lui-même cette ordonnance au solliciteur. Puis, séance tenante, il se faisait faire par ce dernier une simple reconnaissance ou bien un billet à ordre de la valeur de la somme avancée.

après lui avoir fait la recommandation inévitable de donner un bon emploi à cet argent.

Un matin, à l'heure ordinaire de sa visite, Corvisart entre fort ému dans la chambre à coucher de l'Empereur.

« Qu'avez-vous donc aujourd'hui, docteur? lui demande le maître de ce ton goguenard qu'il avait toujours avec son premier médecin, vous avez la physionomie bouleversée : auriez-vous tué quelqu'un avec préméditation ?

— Pardon, Sire, mais je n'ai pas sujet de rire ; je viens de voir une chose qui m'a vivement affligé.

— Quoi donc!... Tous vos malades seraient-ils sur pied?

— Au contraire, Sire. Le pauvre Laville-Leroux vient de tomber frappé d'apoplexie, ici même, au bas du grand escalier de Votre Majesté.

— Comment! chez moi, docteur, s'écria l'Empereur ; c'est une perte véritable pour le sénat. Diable!...

— Sire, j'ai prodigué au comte tous les soins, mais il était trop tard.

— C'est cela! toujours le même refrain, reprit l'Empereur avec un mouvement d'impatience; vous voyez bien, docteur, que vous avez tort de ne pas vouloir coucher ici; mais vous êtes d'un entêtement! Ce pauvre Laville-Leroux! c'était un brave homme; seulement il n'avait pas assez d'ordre. Tenez, Corvisart, ajouta l'Empereur avec bienveillance, puisque vous l'avez assisté à ses derniers moments, il est juste que vous soyez un de ses héritiers. Je lui ai prêté, il y a deux ans, cent vingt-cinq mille francs; il m'a fait son billet que j'ai là; je vais vous le donner, il servira à établir une sorte de compensation pour les personnes auxquelles vous avez sauvé la vie et qui ne vous ont payé que d'ingratitude. »

Corvisart apprend bientôt que le pauvre sénateur est mort insolvable, et que ses héritiers légitimes ont renoncé à la succession. En revenant le lendemain aux Tuileries comme de coutume, il dit spirituellement à l'Empereur :

« Sire, hier Votre Majesté a oublié une chose essentielle en me donnant le billet du comte Laville-Leroux.

— Quoi donc? docteur, répondit l'Empereur d'un air étonné.

— Oh! presque rien, Sire, une petite formalité. Votre Majesté n'a pas songé qu'il fallait que ce billet fût endossé par elle et passé à mon ordre pour être régulier.

— Ah! je comprends, s'écria l'Empereur en riant et en tirant une oreille à son médecin. C'est juste, docteur : vous faites bien de ne vouloir pas courir le risque d'un protêt. »

Et l'Empereur écrivit de sa main ces mots en travers du billet : « Bon pour cent vingt mille francs, à valoir sur mon compte du prochain trimestre, que le comte Estève payera à vue au baron Corvisart.

« NAPOLÉON. »

Le même jour, à peine l'Empereur avait-il fini de déjeuner, que Talma fut introduit. Il avait fait appeler le grand artiste pour le consulter sur l'effet que produirait le rôle d'une tragédie que la Comédie-Française remettait au répertoire. Après une demi-heure d'entretien, Napoléon montra au célèbre tragédien un magnifique camée antique qu'il avait reçu d'Italie : c'était une tête d'empereur romain dont le travail était admirable.

« Comment le trouvez-vous, Talma? lui demanda-t-il avec intérêt.

— Fort beau, Sire.

— Est-ce que vous n'y voyez rien de particulier? Regardez-le bien.

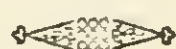
— Sire, en l'examinant avec attention, il me semble que ce profil a une grande ressemblance avec celui de Votre Majesté.

— C'est vrai, et je suis enchanté que vous vous soyez aperçu de cette ressemblance, parce que ce camée, comme bijou, eût été une bagatelle que je n'aurais pas osé vous offrir, tandis que, comme portrait, c'est un souvenir qui vous plaira et que vous ne pouvez vous dispenser d'accepter de moi. » Et puis, il ajouta, comme d'habitude, en souriant : « Talma, les petits cadeaux entretiennent l'amitié. »

Lorsque, quelques années après, Napoléon, oublié à Sainte-Hélène, faisait au comte Bertrand l'honneur d'échanger sa montre contre la sienne, il savait encore trouver le moyen de rattacher à ce troc un souvenir de gloire pour son grand-maréchal.

« Tenez, Bertrand, lui dit-il, cette montre sonnait deux heures de la nuit, à Rivoli, lorsque j'ordonnai à Joubert d'attaquer. »

C'est ainsi que savait donner l'Empereur.



LE RÊVE RÉALISÉ.



Les victoires de l'Empire ont placé si souvent nos soldats dans des positions exceptionnelles, qu'il est naturel qu'ils aient conservé de ce temps un souvenir presque magique, et que vingt-cinq ans écoulés n'aient pu déraciner encore les espérances fantastiques de nos vieux grognards. L'histoire suivante, qui, commencée en 1806, ne se dénoua à Tours que vingt ans plus tard, c'est-à-dire en 1826 et au milieu de toute une population étonnée, ne fit qu'augmenter et fortifier ces sentiments.

En 1806, la garde impériale comptait au nombre des grenadiers de son second régiment Moreau, recrue de vingt ans, que sa taille et sa tournure martiales tirèrent du dépôt pour l'acheminer vers la Prusse, où l'Empereur concentrait ses troupes pour l'ouverture de la campagne.

Moreau était mieux qu'un joli homme, c'était un homme remarquablement beau, grand, bien pris, la figure animée, l'œil fier; un sculpteur n'aurait eu qu'à couvrir sa noire chevelure d'un casque

grec pour en faire à son gré ou Hector ou Ajax. Moreau ignorait ses avantages; fils d'un cultivateur tourangeau, il était au village trop jeune et trop naïf pour comprendre les agaceries des jeunes filles; il partit donc sans exciter de regrets que parmi ses compagnons. Arrivé à Bamberg, ville de Bavière où fut établi le premier quartier-général de la grande armée, Moreau se trouva sur le chemin de l'Empereur, qui fut frappé de sa figure et surtout de sa belle tenue, et dit, en le désignant du doigt :

« Celui-ci est pour ma garde. »

A ces simples paroles, le jeune soldat crut entendre remuer dans sa giberne le bâton de maréchal de France.

On était alors dans les premiers jours d'octobre; la terre était durcie par le froid, et la seule verdure qui vînt récréer l'œil du soldat était celle de quelques bruyères, de quelques haies, de tamarins épars çà et là dans la campagne, jalons naturels pour les régiments pendant le jour, et abris des sentinelles pendant la nuit; mais la gaieté grave de la garde s'accommodait de tout et trouvait à tout des contrastes; les plus vieux soldats, sous le ciel pesant et brumeux de l'Allemagne, reportaient leurs souvenirs sur les campagnes riantes de l'Égypte, le soleil ardent de Thèbes, le puits du désert et la datte qui se balance sur les larges feuilles de palmier, et qui attendait jadis, pour mûrir, l'arrivée des demi-brigades; Moreau, accroupi devant le feu du bivouac, se serrait dans son manteau et écoutait avidement tous ces discours .

« Et tout cela n'était rien, ajoutait un vieux soldat; car du soleil, l'eau d'un fleuve et des fruits, cela se rencontre à peu près partout; mais des sultanes!... tout le monde en a eu en Egypte; mon caporal en avait trois, avec leurs coffrets remplis de diamants, de perles et de pastilles du sérail. »

Ce fut donc au milieu du récit de toutes ces bonnes fortunes réservées à l'armée française que Moreau parcourut une partie de la Prusse et entra dans la vaste plaine d'Iéna. Ce que l'armée y fit le 15 octobre, cette grande bataille d'Iéna qui livra Berlin à l'Empe-

reur n'a aucun rapport avec l'histoire de Moreau; seulement, nous dirons qu'il y montra une valeur digne des grenadiers au milieu desquels il combattait; et nous rappellerons qu'à la suite de cette bataille l'Empereur décréta qu'*un temple de la gloire* serait élevé à la grande armée sur la place de la Madeleine, et que ce monument n'est autre que l'église de la Madeleine, achevée aujourd'hui et dont on a changé seulement le nom et la première destination.

Après la victoire, l'armée marcha sur Berlin, en établissant des garnisons sur tous les points militaires; le bataillon dont Moreau faisait partie s'arrêta à Weimar, et lui-même fut envoyé, avec un billet de logement, à un petit château distant de Weimar d'un quart de lieue à peu près.

C'était chose curieuse à voir que la bonne mine et l'air gai de Moreau, arpentant une des routes larges et droites de la Saxe; il marchait légèrement, sans se soucier ni du poids de son sac ni de son fusil; il repassait dans son esprit les chances diverses de sa vie de six mois : en mai, paysan; en octobre, soldat et grenadier de la garde! Sa compagnie avait perdu beaucoup de monde, elle avait fait des prodiges de valeur; on nommerait des sous-officiers, on donnerait des croix, il pouvait être fait caporal! il pouvait être décoré!... Toutes ces réflexions le conduisirent jusqu'au château ou, pour mieux dire, à la maison de plaisance qu'il devait occuper militairement.

Il sonna, la porte s'ouvrit si rapidement qu'il se trouva dans la cour presque sans s'en douter : c'était un piége de l'ennemi. Deux dogues furieux l'assaillirent et cherchèrent à lui faire payer cher l'hospitalité qu'allaient lui donner leurs maîtres.

« A bas, Médor!... Ici, César!... Tout beau... Ho!... ho!... Si vous ne retenez pas vos chiens, je vais être forcé de vous en débarrasser malgré moi. »

Mais les gens de la maison faisaient la sourde oreille, et les chiens, semblables aux molosses qui attaquèrent le vieil Homère, allaient mettre en pièces le soldat, lorsque Moreau, avec la crosse de son fusil,

abattit l'un à ses pieds, et, prenant l'autre par une patte de derrière, le jeta d'un bras vigoureux contre la muraille de la cour; puis il s'avança tranquillement vers la porte principale. Elle était seulement poussée, et en entrant dans le vestibule, il vit s'enfuir de tous côtés les domestiques effrayés : c'était un sauve-qui-peut général.

D'un naturel patient et doux, Moreau aurait volontiers ramené à lui les habitants du château par de bons traitements; il faisait d'ailleurs partie d'un corps qui s'était toujours distingué par son exacte discipline; mais lâcher des chiens contre un soldat français, contre un grenadier qui venait de vaincre à Iéna, c'était aller plus loin qu'il n'est permis à la mauvaise humeur des vaincus, et Moreau comprenait qu'il avait des réparations à exiger. Il entre donc dans les appartements du rez-de-chaussée restés déserts, monte l'escalier, parcourt plusieurs pièces, et, guidé par le son d'une voix humaine, il arrive enfin dans une pièce reculée et se trouve face à face avec une jeune dame qui faisait courir ses jolis doigts sur le clavecin d'un piano.

« *Mein herr* », dit la jeune dame; puis voyant cette cocarde tricolore qui tranchait sur le bonnet à poil, et cet uniforme étranger pour elle, elle se rappela subitement les malheurs de sa patrie, et dit en faisant une révérence un peu empreinte de la raideur germanique :

« Monsieur!... »

Ses mains avaient abandonné le clavier, et elle était debout, immobile devant le jeune soldat.

Moreau a bien souvent depuis raconté cette première entrevue dans le style moitié bouffon, moitié sentimental, si familier à nos vieux soldats. Toute sa colère s'éteignit; son fusil trembla dans sa main, et cette beauté du Nord, avec ses cheveux blonds, ses yeux bleus et sa peau plus blanche que l'hermine, lui parut bien supérieure à toutes les brunes houris de l'Egypte, à toutes les sultanes circassiennes, dont les vieux grognards lui assourdissaient les oreilles. La

jeune comtesse (Moreau était chez une comtesse de Drucken) le regardait d'un œil où perçait un intérêt mêlé d'un peu de frayeur, et jamais œil de femme ne s'était reposé sur le jeune homme ni avec autant de bonté, ni avec cette langueur caressante qui semble promettre de la tendresse tout en demandant protection.

« Vous excuserez bien mes gens, dit-elle comme une personne qui lit dans la pensée de celui à qui elle parle; il faut qu'ils soient bien malheureux pour être inhospitaliers. Ils sont coupables, sans doute ; mais la douleur ne raisonne pas. »

Moreau était si ému qu'il se sentit prêt à demander pardon pour lui-même, et qu'il s'en voulut à la mort d'avoir tué un des chiens de la comtesse.

Il fut bien reçu, il habita l'appartement du maître, et ces mêmes domestiques, qui l'avaient si mal accueilli d'abord, devinrent ses serviteurs dévoués. Moreau ne s'étonnait de rien ; il trouvait tout simple d'être dans un beau château, de se promener le matin dans un parc magnifique, de monter le soir dans une jolie calèche, d'être servi par des laquais galonnés, et de dîner à trois services avec Mme la comtesse. A en croire les récits miraculeux du bivouac, on en avait bien vu d'autres en Egypte! Tout naturellement il se mit à faire la cour à la comtesse; en lui faisant la cour, il l'aima, et l'amour fit ici un de ses miracles ordinaires : il inspira le jeune soldat, adoucit ses manières, délia son esprit, lui donna de la grâce et de la délicatesse. Moreau eut cette retenue, cette timidité à laquelle les femmes croient reconnaître une grande passion, ou du moins une passion sincère ; la comtesse ne s'y trompa pas, et elle prit sur Moreau un empire dont sa coquetterie lui fit plusieurs fois essayer l'étendue. Le grenadier se tira de ces épreuves avec bonheur et convenance.

La comtesse Diana de Drucken était une jeune veuve sans enfants, que sa famille voulait remarier au moment de l'invasion étrangère, et qui résistait pour jouir pendant quelques années encore du doux état de veuve ; la campagne de 1806 vint déranger

le plan de la famille de Drucken, et l'arrivée au château du jeune grenadier jeta dans le cœur de Diana une passion imprévue; car, il faut l'avouer, la jeune comtesse répondit à l'amour de Moreau; il était jeune, beau, vainqueur; on pouvait plus mal choisir.

L'amant heureux voyait un avenir brillant se dérouler devant lui. Il aimait véritablement, et ce fut sans aucune arrière-pensée d'ambition ou de fortune qu'il proposa sa main à la jeune veuve.

« Je ne suis, lui dit-il, qu'un des soldats de l'empereur Napoléon; mais c'est parmi eux qu'il choisit ses capitaines, et je sens que je le deviendrai. D'ailleurs, maintenant que vous m'aimez, votre patrie est la France. »

On pouvait faire plus d'une objection à ce raisonnement; mais la comtesse, soit amour, soit dissimulation, acquiesça à cette demande, ou le feignit du moins.

« Il faut, répondit le soldat, que j'en parle au gros-major, qui en dira deux mots à l'Empereur, et tout s'arrangera. »

Il était temps que Moreau fît sa demande et acquît la certitude de voir s'éterniser le bonheur dont il jouissait. L'armée allait se porter en avant, et les détachements échelonnés dans les divers cantonnements reçurent l'ordre de rejoindre le quartier-général. Moreau partit baigné des pleurs de la nouvelle matrone d'Ephèse; l'espérance d'un prochain retour adoucit cependant ses adieux. La comtesse jura d'être fidèle; le jeune soldat promit de ne pas se faire tuer et de revenir avec la croix d'honneur et l'épaulette d'officier. Il reprit son fusil, il croisa de nouveau sur sa poitrine ses blanches buffleteries, et en descendant le chemin qui l'avait conduit au château, il s'arrêtait parfois pour fixer son regard sur la plate-forme élevée, et voir la jeune comtesse agitant un blanc mouchoir en signe d'adieu. Son imagination complaisante s'égarait volontiers en mille espérances probables; les riches fermages qui l'entouraient, les bois, les vergers, les prairies, tout était à lui. L'amour de la comtesse lui donnait tout. Ses vassaux seraient Allemands, il est vrai; n'importe, il serait bon prince. Le but de sa vie était changé, son ambition s'é-

tait déplacée. Ce n'était plus le bâton de maréchal qu'il entendait bruire dans sa giberne vide, mais le parchemin du ministre scellé du grand sceau de l'Empire qui l'autorisait à épouser celle qu'il aimait, sa vie, son amour, la comtesse Diana de Drucken enfin.

Moreau rejoignit son régiment ; il se garda bien de parler de sa bonne fortune à ses camarades ; mais il alla trouver le major et lui fit sa confidence.

« Ah ! ah ! grenadier, lui dit celui-ci, nous avons donné dans l'œil à une Allemande... Très-bien ! mon garçon ; mais le *conjungo* n'est pas à l'ordre dans le régiment ; d'ailleurs l'aumônier est au dépôt ; on ne peut lui parler qu'après la campagne. »

Le régiment de la garde dont Moreau faisait partie arriva à Postdam quelques heures seulement après l'Empereur, et se rangea en bataille sur la place qui avoisine le palais de *Sans-Souci*, pour être immédiatement passé en revue. Napoléon traversa les rangs, monté sur un cheval blanc, le visage gai et souriant aux braves vainqueurs d'Iéna qui, dans quelques jours, allaient occuper Berlin ; quand il fut devant Moreau, celui-ci sortit des rangs, et, présentant les armes, il demanda la faveur de dire un mot à son Empereur.

« Parle, lui dit Napoléon.

— Sire, je voudrais me marier, si c'était votre bon plaisir.

— Au milieu d'une campagne !... Et quelle est la cantinière qui t'a séduit ?

— Sire, ce n'est pas une cantinière, c'est une dame des environs d'Iéna, qui est belle comme une payse et qui est plus riche que la femme du maire de Tours. »

L'Empereur sourit, et le jeune soldat continua :

« Cette femme me veut absolument pour son mari ; et moi, je lui ai promis d'avoir un jour la croix et d'être capitaine.

— Son nom ? dit l'Empereur.

— La comtesse Diana de Drucken. »

Le front de Napoléon devint soucieux.

« Fi donc ! dit-il, un soldat français, et de ma garde encore, s'ou-

blier ainsi, se dégrader, s'allier à une étrangère, épouser une ennemie de la France ! une mésalliance !... Va ! rentre dans ton rang. »

Et l'Empereur, en souriant, piqua les flancs de son cheval et courut au galop vers un autre point.

La campagne s'acheva ; à celle de 1806 succéda celle de 1807, puis une troisième, et, la guerre toujours se ranimant d'elle-même, nous conduisit ainsi jusqu'à cette funeste campagne de Russie, qui précéda la campagne de France, dont le déplorable dénoûment eut lieu à Fontainebleau.

Moreau était devenu sergent, il avait la croix ; mais toujours enchaîné au drapeau, il blanchissait sous le harnais, et le doux souvenir s'éloignait de ses rêves sans que son amour diminuât. Il écrivait à Weimar, il écrivait à la comtesse Drucken ; mais la poste était infidèle ou la comtesse parjure. Il ne recevait pas de réponse, pas un mot, pas un souvenir. Enfin avec les Bourbons vint une paix coûteuse ; Moreau revit son vieux père et le clocher de son village. On voulut le marier avec une jeune et jolie fille ; une grosse meunière aurait volontiers mis son moulin sous la protection de son briquet et de sa croix d'honneur ; mais il était fiancé de la comtesse, et il refusa tous les partis, attendant toujours la calèche armoriée qui devait le conduire dans ses terres. Las un jour de ne voir rien venir sur la grande route, il emprunta quatre trimestres de sa pension de légionnaire, et le havresac sur le dos, avec un bâton à la main, il prit un matin le chemin de la Prusse.

Moreau n'était plus ce beau grenadier, leste, frais et dispos, qui sur les pas de l'Empereur, courait de victoire en victoire ; mais c'était un homme rassis, dont le front était sillonné de rides et le dos un peu voûté ; par une disposition particulière aux soldats de l'Empire, il avait conservé toutes les illusions et toutes les espérances de la jeunesse.

Il arrive à Weimar, il gravit le chemin qui conduit au château de la comtesse : Diana avait disparu, les nouveaux propriétaires ne connaissaient pas cette dame, et si cette fois il ne fut pas accueilli

par des dogues irrités, il put du moins se convaincre qu'on entendait peu le français en Allemagne.

Tours le vit revenir quatre mois après, pauvre, obscur, et toujours nourrissant une espérance que ses compatriotes regardaient avec raison comme une de ces idées fixes, l'une des avenues de la folie, lorsqu'en 1826 les pavés de la grande rue de Tours retentirent tout à coup sous les pas de six chevaux de poste, attelés à une superbe berline de voyage ; un jeune homme en descendit et demanda aux premiers individus qu'il rencontra si Moreau, ancien grenadier de la vieille garde, vivait encore, et s'il habitait Tours... Le vieux soldat de Napoléon était là, assis tristement sur un banc de pierre, les deux mains appuyées sur un bâton, et réchauffant sa tête blanchie aux rayons printaniers du soleil. L'accent allemand du jeune homme parvient jusqu'à ses oreilles, il s'élance :

« C'est moi, Moreau, dit-il, second régiment, premier bataillon, seconde compagnie, que l'Empereur, à Postdam, empêcha de se marier... Ma fiancée m'appelle?... Diana m'envoie chercher?... Me voilà ! »

C'était chose attendrissante, que de voir ce vieillard à cheveux blancs relever sa tête et épanouir son visage à un souvenir d'amour.

« C'est vous ? lui dit le jeune homme en l'embrassant ; montez dans cette voiture, je suis chargé de vous conduire au château de Drucken. »

Et la berline repartit au grand galop, emportant le vieux grenadier, et laissant les Tourangeaux dans l'admiration.

Madame la comtesse Diana de Drucken avait voulu effectivement épouser le jeune grenadier ; mais sa famille, après le départ des Français, trouva facilement les moyens de l'en empêcher, sans pouvoir la déterminer néanmoins à prendre un autre mari : le motif de ses refus était assez légitime pour arrêter la volonté d'une famille entière ; la faute de la comtesse, sa faiblesse pour un de nos beaux compatriotes avait eu des suites ; sans s'en douter, Moreau avait un fils au château de Drucken. Tout ce qu'on avait obtenu de la com-



... Le vieux soldat de Napoléon était là, assis tristement sur un banc de pierre. . (t. II, p. 138.)

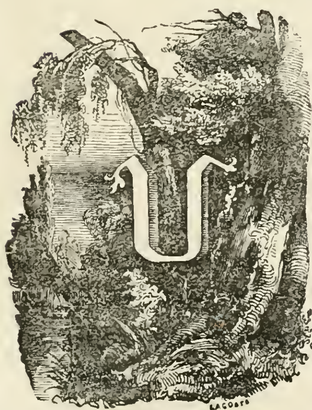
tesse, c'était de ne jamais rappeler Moreau auprès d'elle ; l'enfant avait été élevé sous le nom de sa mère et sous ses yeux.

Il est un moment où toutes les considérations humaines tombent et s'effacent devant les devoirs. La comtesse, au lit de mort, fit venir son fils, et lui déclara le nom de son père. Le jeune homme courut à Tours et enleva le vieux soldat, pour le faire jouir en Prusse d'une fortune nouvelle. Moreau, en arrivant au château de Drucken, au lieu d'accomplir des fiançailles, ne put que prier sur un tombeau : la comtesse était morte !...

En ce moment, ce brave homme achève doucement sa vie sous les yeux de son fils, au milieu d'une aisance et d'un luxe qu'il n'avait pas connus jusqu'alors ; mais cet événement naturel, quoique peu commun, a laissé des traces profondes chez les bons Tourangeaux, et surtout chez les vieux soldats qui habitent ce pays : ils sont persuadés que le grenadier de Napoléon a été enlevé par une jeune et belle princesse d'outre-Rhin, et qu'avec une couronne sur le front et un sceptre d'or en main, il règne sur cent millions d'Allemands.



PRÉDICTIONS.



n soir de l'été de 1839, je me promenais dans le bois de Vincennes, non loin du fort, lorsque je remarquai à quelques pas de moi, planté sur une seule jambe, un homme d'une taille élevée, qui s'étayait d'une seule béquille placée sous son bras droit. Il contemplait cette couronne de petites tourelles à demi ruinées qui servent de parure au donjon. J'examinai attentivement cet homme, car ses traits ne m'étaient pas inconnus. C'était un de mes

anciens camarades du lycée Impérial, plus âgé que moi de quatre ou cinq ans. Je l'abordai et lui dis mon nom : il se le rappela parfaitement, mais sans reconnaître mes traits ; il y avait trente ans que nous ne nous étions vus. La reconnaissance une fois terminée, nous nous rappelâmes mutuellement avec un vif plaisir ces souvenirs de collége qui ne s'effacent jamais de la mémoire.

« Et Saint-Laurent? lui demandai-je, celui de nos camarades avec qui vous étiez si intimement lié qu'on ne vous appelait que les *inséparables*, qu'est-il devenu?

— Il a été bien heureux! il est mort pendant la campagne de 1814 ; mais mort général, tandis que moi...

— Lui, général ! m'écriai-je avec surprise ; n'avait-il pas quitté le lycée avec vous, en 1807, pour entrer à Saint-Cyr?

— C'est vrai ! et tous deux nous en sommes sortis, en 1809, lieutenants d'artillerie, de la même promotion ; mais il a marché plus vite que moi, qui ne marche plus du tout, comme vous voyez. Messieurs les Espagnols ne m'ont pas même laissé de quoi me faire ajuster une jambe de bois : j'en suis réduit à la béquille. Quant à lui, c'est à l'aventure la plus extraordinaire, la plus incroyable qu'il dut un avancement rapide. Je veux vous la raconter un de ces jours, ajouta-t-il en me serrant la main cordialement, si vous me faites l'amitié de venir me demander à dîner sans façon, dans cette petite maison blanche que vous apercevez encore là-bas, à l'extrémité de la place du château. Depuis huit ans je m'y suis retiré tout à fait. »

Je le lui promis, et la semaine suivante, entre le café et le cigare, mon ancien camarade de collége satisfit ma curiosité en ces termes :

« Puisque vous savez, me dit-il, qu'en 1807, Saint-Laurent et moi nous étions encore, avec vous, au lycée Impérial que dirigeait alors cet excellent père Champagne, notre proviseur, vous devez savoir également qu'à cette époque notre carrière était tracée d'avance : nous ne sortions du lycée que pour entrer à l'Ecole Polytechnique ou à Saint-Cyr, ou enfin dans un régiment de ligne, en

qualité de sous-officier, ce qui était la pire de toutes les perspectives. Ces trois catégories étaient justes cependant : c'était à chacun selon ses œuvres et sa capacité, bien que le saint-simonisme ne fût pas encore inventé. Malgré nos trois années de mathématiques, Saint-Laurent et moi, n'ayant pas été admis à l'Ecole après nos examens, nous dûmes nous rabattre sur Saint-Cyr : notre admission eut lieu d'emblée. Nous y restâmes deux ans.

Nous comptions déjà parmi les *vétérans* de la section d'artillerie, et cependant nous n'entendions pas encore parler de *tirer nos guêtres* [1], lorsque l'Empereur mit secrètement à la disposition du général Bélavenne, notre commandant, deux cent cinquante brevets d'officiers, en lui laissant la faculté de choisir parmi ses élèves ceux des *sujets* de l'Ecole dignes de recevoir l'épaulette. Vingt-cinq seulement furent désignés pour prendre rang dans l'artillerie ; les deux cent vingt-cinq autres allaient être incorporés dans l'infanterie de bataille. Notre équipement devait être livré six jours après, et le septième nous devions quitter l'Ecole. On nous accordait une permission de huit jours pleins pour aller embrasser nos parents et leur faire des adieux qui trop souvent devaient être les derniers. Nous ignorions encore, à l'Ecole, les intentions de l'Empereur et les dispositions prises à notre égard, lorsqu'un matin on nous range en bataille dans la cour; nos tambours battirent un ban, nous présentâmes les armes, le général Bélavenne arriva en grand uniforme et fit lui-même aux élèves la lecture du décret impérial. Un cri étourdissant de *vive l'Empereur!* accueillit cette communication. Puis notre commandant remit à chacun des titulaires son livret, sa feuille de route, et l'embrassa. Cette promotion dura plus de deux heures : nos tambours durent avoir les poignets disloqués, car ils avaient battu un ban pour chacun de nous en particulier.

Notre vieil adjudant-major nous conduisit à Versailles, où ce brave officier, fatigué de nos embrassades et de nos poignées de

[1] C'est-à-dire sortir de l'école. Les élèves de Saint-Cyr employaient invariablement cette locution.

mein, nous donna ce qu'il appelait *la volée*, en faisant pour notre avancement des vœux qu'il terminait toujours par ces paroles :

« Et surtout tâchez de ne pas vous faire tuer inutilement. »

Dans cette ville, nous nous séparâmes pour aller, par sections, faire un excellent dîner et boire du champagne à la santé de l'Empereur et de nos maîtresses futures ; après quoi nous nous quittâmes. Bref, six années ne s'étaient pas écoulées, que des deux cent cinquante officiers de la levée de 1809, il n'en restait pas dix ; encore n'étaient-ils plus, comme moi, que des débris de combattants.

Quand nous fûmes arrivés à Paris, Saint-Laurent me proposa de passer avec lui le peu de jours que nous avions à y rester. Mes parents habitant la Basse-Bretagne, j'acceptai son offre plutôt que d'aller vivre chez mon correspondant, ancien émigré de l'armée de Condé, qui ne cessait de médire de la jeunesse et de critiquer le mode d'éducation qu'elle recevait dans les lycées et dans les écoles militaires. La famille de mon ami m'accueillit parfaitement. Nous employâmes le temps à parcourir les promenades, à nous montrer dans les cafés, dans les théâtres ; nous voulions, comme on disait alors, *jouir de notre reste* et délustrer nos uniformes. Et puis il est si agréable de se voir porter les armes à chaque pas ! Tout le monde nous regardait : les jeunes gens enviaient notre sort, les mères seules nous plaignaient.

La famille de Saint-Laurent ayant projeté d'aller le dimanche à Tivoli, je fus de la partie. On se sépara pour visiter par petits groupes ce jardin, qui était alors fort à la mode. Je restai avec Saint-Laurent. Il donnait le bras à sa cousine Eulalie. Ils avaient été élevés ensemble. Je savais qu'ils s'aimaient. Eulalie était ravissante de simplicité et de grâce ; ce soir-là, surtout, elle semblait encore plus jolie que de coutume avec sa robe de mousseline à pois et le petit fichu de soie qui cachait ses épaules. Ses cheveux, d'un blond cendré, étaient emprisonnés dans un chapeau de paille sous lequel brillaient des yeux dont l'éclat exprimait le bonheur. Une impératrice eût été jalouse d'Eulalie.

En passant devant un bosquet sous lequel *il signor Mirobolando*, physicien et astrologue patenté de Tivoli, avait élu domicile, Eulalie pressa le bras de son cousin en lui disant de ce ton qui ne peut admettre de refus :

« Oh ! je t'en prie, fais-moi dire ma bonne aventure !

— Est-ce que tu n'as pas peur que ce tireur de cartes te prédise un sinistre avenir? répondit Arthur.

— Bon ! en sait-il quelque chose? Il me dirait qu'un jour tu viendrais à ne plus m'aimer, que je n'en croirais rien.

— Et s'il te disait qu'un jour je serai tué à l'armée? »

A ces mots, Eulalie éprouva un léger frisson, puis elle répondit en affectant une feinte gaieté :

« Oh ! je suis sûre que non ! Tu reviendras colonel, général peut-être, qui sait ! Nous nous marierons et nous serons heureux, car je t'aimerai toute la vie, moi ! »

Nous nous approchâmes du nécromancien ; il y avait presse autour de lui. Nous attendîmes notre tour ; enfin le long tuyau acoustique fut placé à la hauteur de l'oreille d'Eulalie. Tandis que Mirobolando lui débitait son répertoire, elle se prit à rire, rougit, puis devint rêveuse. Bientôt une gaieté folle éclata chez elle, et, enchantée des confidences que lui avait faites le devin, elle s'élança au bras de son cousin, qui commençait à s'impatienter, et nous nous éloignâmes de la foule.

« Eh bien ! que t'a dit ce Rotomago? lui demanda Arthur.

— Je ne puis le confier qu'à toi, répondit Eulalie en me lançant un regard.

— Mon cher, dis-je aussitôt à Saint-Laurent en abandonnant son bras, la valse que j'entends me semble charmante : je vais me rapprocher pour mieux l'écouter ; je vous retrouverai tout à l'heure.

— Non pas ! nous allons y aller ensemble. Reste donc. Eulalie sait bien qu'entre frères d'armes il ne peut y avoir de secret. » Et, se penchant vers sa cousine, il ajouta : « N'est-ce pas, que personne ici n'est de trop? »

La jeune fille répondit avec une petite moue charmante :

« Comme tu voudras.

— Voyons, parle, et ne te flatte pas trop, reprit Arthur.

— Le magicien m'a dit d'abord que tu étais mon premier amoureux.

— Quant à cela, je ne le croirais pas de tout autre, parce que les jeunes filles ne disent jamais la vérité sur ce chapitre. Et après?

— Après, il m'a dit... Tiens, mon ami, je crois que les cartes ne disent pas toujours la vérité. Il m'a dit que tu m'aimais beaucoup.

— Il n'est pas besoin d'être sorcier pour deviner cela. »

Ici il y eut une pression de mains. La jeune fille reprit avec un gros soupir :

« Il m'a dit que nous nous quitterions dans huit jours.

— M. Mirobolando s'est trompé de six ; n'importe !

— Que tu deviendrais général, qu'un de mes parents serait tué sur le champ de bataille par un boulet de canon, et qu'il aurait la croix.

— Avant, ou après sa mort? » demanda Arthur d'un ton goguenard. Et, se retournant de mon côté en souriant : « Le boulet sera pour moi, et la décoration pour toi. L'astrologue aura confondu tout cela dans sa barbe. Continue, dit-il à sa cousine.

— Il m'a dit aussi que quelqu'un de ma connaissance ferait un grand voyage.

— Parbleu! je le crois bien : nous allons en Bavière.

— Et que je ferais un mariage superbe.

— J'en accepte l'augure. Va toujours.

— Il m'a dit encore que la personne que j'aimais, toi par conséquent, aurait un entretien particulier avec un grand monarque de la terre, relativement à une princesse étrangère, et qu'il mourrait ensuite comblé d'honneurs et de richesses, sans enfants.

— Décidément, M. Mirobolando n'est qu'un imbécile et un mauvais plaisant! Ensuite?

— Ensuite il m'a dit toutes sortes de choses dont je ne me souviens pas bien : que j'aurais des diamants, des cachemires et une calèche. Ah! j'oubliais, dit Eulalie en changeant d'inflexion de voix, que je deviendrais veuve avant l'âge, que je serais duchesse, enfin une foule de niaiseries auxquelles on ne peut croire. Quel bonheur cependant si tout cela pouvait se réaliser un jour!

— Même le veuvage! s'écria Arthur d'un ton comique. Eh bien! merci de la prédiction! celle-ci est un peu trop forte! Toi, duchesse! Mais c'est voler effrontément l'argent du public! Je deviendrais donc duc, moi?

— Ne te fâche pas : le magicien n'a pas parlé de toi.

— Tu as raison; mais alors je te demande d'avance ta protection.

— Et moi de même, mademoiselle », dis-je en m'inclinant.

Deux jours après cette promenade, Saint-Laurent et moi nous prenions la malle-poste pour aller à Munich où était le dépôt de notre régiment. Nous y arrivâmes un mois avant que le traité de paix entre la France et l'Autriche fût signé. Nous étions à la fin de 1809, année de prodiges pour la grande armée qui avait illustré à jamais les plaines de Wagram. Rien n'avait manqué à sa gloire. Elle se reposait de ses fatigues dans les environs de Vienne, où Napoléon l'avait concentrée. Notre division était venue prendre ses cantonnements dans les villages qui avoisinaient Neuwsiedell, à peu de distance d'un antique château, bâti sur une éminence, à une quinzaine de lieues tout au plus de Schœnbrunn, où l'Empereur avait établi son quartier-général. Ce vieux manoir, quoique dans la position la plus pittoresque, avait été entièrement abandonné depuis la mort de Joseph II, frère de la reine Marie-Antoinette et oncle de l'empereur d'Autriche. Il était même devenu un lieu d'effroi pour les habitants des environs qui racontaient mystérieusement que, la nuit, l'ombre de Joseph II, enveloppée de son linceul, en parcourait les longues galeries désertes, une torche à la main. Dix, vingt, cent personnes l'avaient vu; elles avaient parfaitement reconnu l'ancien monarque.

La plupart des officiers de notre régiment logeaient et prenaient leurs repas chez un nommé Spielmann, brave homme d'un caractère fort superstitieux. Un jour que nous attendions le dîner, notre hôte, pour nous faire patienter, ayant amené la conversation sur le château de Neuwsiedell, nous raconta quelques-unes des apparitions merveilleuses dont il avait été le théâtre, avec un ton de bonhomie tel, qu'il produisit un grand effet sur l'esprit de Saint-Laurent, naturellement porté au mysticisme. Il avait gardé le silence pendant ce récit que nous avions fréquemment interrompu, moi surtout, par des exclamations ironiques et de bruyants éclats de rire. Saint-Laurent, seul, avait écouté attentivement Spielmann. Lorsqu'il eut achevé de parler :

« Eh bien ! lui dit-il le regard animé, si vous voulez m'indiquer le chemin du château, je me fais fort d'y passer une nuit et de prouver aux habitants de ce pays que feu S. M. Joseph II ne revient que dans leur imagination. Je ferai plus : si, comme je le suppose, le spectre n'est qu'un adroit coquin, en chair et en os, qui ne cherche qu'à exploiter à son profit la crédulité des honnêtes gens, je m'engage à lui couper les deux oreilles et à vous les apporter, comme preuve de ce que j'avance.

— Oh ! mon officier, répliqua vivement Spielmann, renoncez à ce projet, car il pourrait vous en arriver malheur. Heideloff, jeune et brave soldat, a voulu tenter de voir seulement le revenant... Hélas ! il ne l'a que trop bien vu, le pauvre garçon ! Il en a perdu la raison : aujourd'hui, il est fou à lier.

— Bah ! fit Arthur, j'ai la tête bonne, moi ! et mon parti est pris. Demain soir, sans remise, j'irai faire connaissance avec l'oncle illustre de l'empereur d'Autriche. »

Nous défiâmes notre camarade d'exécuter ce projet; il se contenta de nous répondre d'un ton résolu :

« Eh bien ! vous le verrez; seulement, attendez vingt-quatre heures encore. »

Le lendemain, après notre dîner, Saint-Laurent fit tous ses pré-

paratifs; il prit son épée avec une paire de pistolets, se munit de bougies, d'une bouteille de rhum, de tout ce qu'il fallait pour faire un punch, et nous pria de l'accompagner jusqu'à la porte du château, ce que nous fîmes en passant à travers les ronces et les broussailles qui obstruaient le chemin depuis le milieu de la côte, car l'avenue qui aboutissait à l'entrée du manoir avait cessé depuis longtemps d'être fréquentée. Le jour baissait lorsque nous parvînmes à la grande porte. Saint-Laurent battit le briquet, alluma une torche et nous souhaita le bonsoir. Il entra d'un pas hardi sous la voûte qui conduisait à la cour d'honneur, et bientôt nous le perdîmes de vue.

Il était nuit close. Nous regagnâmes notre gîte sans crainte pour notre camarade : nous connaissions sa bravoure et sa présence d'esprit. Parvenus à mi-côte, nous tournâmes la tête et nous vîmes distinctement la lueur de la torche briller à travers les vitraux brisés du premier étage du château, et puis la lumière disparut à nos yeux. Mais arrivés à notre logement, nous trouvâmes Mme Spielmann livrée au plus grand désespoir. L'intérêt qu'elle portait à Saint-Laurent n'avait échappé à aucun de nous. J'avais été un des premiers à en plaisanter, non que je fusse jaloux des prévenances et des petits soins de notre hôtesse pour mon ami; mais lorsque je l'entendis me reprocher amèrement ce qu'elle appelait mon ingratitude à son égard, je l'avoue, je ne pus m'empêcher de m'accuser d'imprudence pour l'avoir ainsi poussé à tenter cette folle entreprise. Je me retirai en laissant à M. Spielmann le soin de consoler et de calmer sa femme.

A peine fit-il jour que je pressai deux de nos camarades de venir avec moi à la recherche de Saint-Laurent. Mme Spielmann était déjà sur pied. Elle joignit ses instances aux miennes.

« Allons-y en masse ! s'écria l'un de nous.

— Emmenons Spielmann ! dit un autre, il nous guidera. »

Mais celui-ci s'en défendit opiniâtrément. Toutefois, dans la crainte de nous voir abandonner notre généreuse résolution, il alla chercher

à la cave quelques bouteilles de vin du Rhin que nous commencions a vider à la santé de Saint-Laurent, lorsque tout à coup, du seuil de la porte, nous l'aperçûmes qui revenait tranquillement. Mme Spielmann, ne pouvant maîtriser sa joie, nous entraîna au-devant de lui.

Le visage de Saint-Laurent, quoique calme, était d'une affreuse pâleur : il avait les cheveux et les vêtements en désordre. Nous l'accablâmes de questions. Mais s'étant assis devant la cheminée de notre hôte, la tête appuyée dans les deux mains, il ne répondit d'abord à personne.

« Enfin, as-tu vu Joseph II? lui demandai-je avec plus d'insistance.

— Oui, me répondit-il froidement, sans changer de posture ; je l'ai vu et il m'a parlé. »

Puis il retomba dans sa rêverie. Cet aveu de Saint-Laurent, fait du ton d'un homme qui reviendrait de l'autre monde, provoqua un éclat de rire général. Quant à lui, après avoir levé lentement la tête, il se contenta de nous regarder d'un air de dédain qui provoqua de nouveaux quolibets de notre part. Le père Spielmann y mit un terme en nous servant un excellent déjeuner. Enfin, au dessert, Saint-Laurent, pressé de nouvelles questions, se décida à nous répondre autrement que par des regards équivoques, et nous dit avec l'accent d'une profonde conviction :

« Libre à vous, messieurs, de me traiter de visionnaire, puisque cela vous amuse. Hier je faisais avec vous l'esprit fort, mais aujourd'hui il ne m'est plus permis de partager votre incrédulité. Je vous demande au moins quelque indulgence, puisque vous exigez que je vous fasse le récit de ce que j'ai vu et entendu. »

Ici chacun comprima son envie de rire. Saint-Laurent, à qui cette condescendance n'échappa pas, parut nous en savoir gré, et poursuivit ainsi :

« Lorsque j'eus traversé la sombre voûte d'entrée où vous m'aviez laissé, je me trouvai dans une cour d'une vaste étendue, entièrement couverte de broussailles et de hautes herbes qui avaient

pris racine entre les interstices des pierres et des pavés. Le bruit de mes pas, la lueur de la torche que je tenais élevée au-dessus de ma tête, épouvantèrent les oiseaux de nuit qui habitaient les créneaux du manoir. Les cris les plus étranges partirent à la fois de tous côtés, et vinrent frapper mon oreille comme une harmonie diabolique. Je me dirigeai vers une porte placée au centre du bâtiment principal. Aux premiers efforts que je fis pour l'ouvrir elle céda en sifflant sur ses gonds ; aussitôt, la longue et solitaire galerie qui s'offrit à ma vue retentit d'un bruit sourd et solennel : le silence le plus complet lui succéda immédiatement. Je monte les degrés du grand escalier situé à l'extrémité de cette galerie. Arrivé au premier étage, je parcours une suite d'appartements qui me paraissent n'avoir pas été habités depuis un demi-siècle ; enfin, parvenu dans une grande chambre à cheminée dont la tapisserie tombait en lambeaux, mais dont les portes me paraissaient encore solides, je me décide à y passer la nuit. Je dépose sur une table mes armes et mes provisions, j'allume des bougies, et je commence à examiner minutieusement mon nouvel appartement. Une douzaine de fauteuils vermoulus, quelques meubles délabrés, composent tout le mobilier. Je vais ramasser dans les pièces qui avoisinent ma salle de réception des fragments de lambris tombés de vétusté. Je les amoncelle dans la cheminée, où bientôt une flamme pétillante s'élève. A l'aide des meubles, je barricade la porte par laquelle je suis entré, et, tout en fumant un cigare, je prépare mon punch. Le rhum était excellent, et, enfoncé dans un fauteuil que j'avais traîné devant le feu, j'attends paisiblement minuit, heure à laquelle, comme vous savez, les revenants donnent la préférence pour nous rendre visite.

« La nuit était calme. Le silence mystérieux qui régnait autour de moi n'était interrompu que par le frémissement des vitraux que le vent du nord venait heurter. Déjà ma montre avait marqué minuit et demi ; je commençais, malgré moi, à me laisser aller au sommeil, tout en réfléchissant à la crédulité générale des hommes et à leur

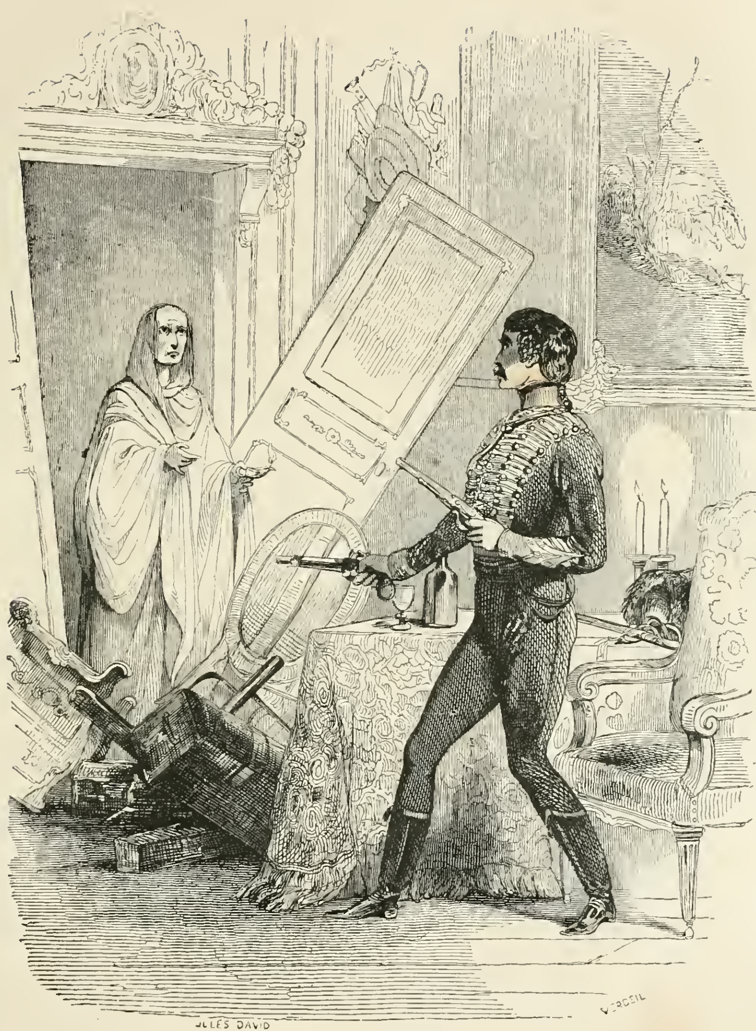
penchant pour les choses surnaturelles. Mes yeux se couvraient d'un léger nuage, mes bougies ne jetaient plus dans l'appartement qu'une lueur douteuse, à cause de la fumée de tabac qui s'y était répandue. Enfin j'allais m'endormir tout à fait, lorsqu'un bruit lointain de pas mesurés arrive distinctement à mon oreille. Ce bruit augmente..., j'écoute respirant à peine; les pas semblent se diriger de mon côté; je saute sur mes pistolets que j'arme. Tout à coup la porte principale, vigoureusement ébranlée, cède et tombe avec fracas, en faisant rouler devant elle, comme une avalanche, les meubles qui m'avaient servi à la barricader ! »

A ces mots de Saint-Laurent, Mme Spielmann, qui s'était placée à côté de lui, sans doute pour mieux l'entendre, se rapprocha encore davantage, comme entraînée par un sentiment de peur. Son mari, au contraire, assis en face d'elle, fit un soubresaut en arrière. Tous, le cou tendu, la bouche béante, les yeux fixés sur notre ami, nous avions écouté ce récit avec une anxiété qui avait succédé à notre envie de rire.

« Eh bien ! continue donc, lui dit l'un de nous ; tu t'arrêtes justement au plus intéressant !

— Est-ce que l'apparition du spectre aurait été retardée par indisposition d'acteur ?

— Non, répondit Saint-Laurent après un silence, et il reprit : « Le spectre paraît, s'avance d'un pas grave, puis s'arrête à quelque distance de moi. Ce fut alors que, revenu de ma première surprise, je pus l'examiner à mon aise : un linceul blanc à larges plis le couvrait de la tête aux pieds. D'une main il tenait une sorte de bougie phosphorique qui réflétait sur sa personne une teinte blafarde ; par intervalles il appuyait l'autre main sur le côté gauche de sa poitrine, comme s'il eût ressenti une vive douleur. Son visage, quoique décharné, gardait encore des traces de beauté et de noblesse. Ses grands yeux noirs offraient un mélange de colère et de bonté ; enfin l'ensemble de ses traits avait un caractère de ressemblance avec les portraits des princes de la maison d'Autriche que vous avez tous été à



... Le spectre paraît, s'avance d'un pas grave...
(t. II, p. 150.)

même de voir. « Vous êtes officier français? s'écria le fantôme d'une voix qui n'avait rien de terrestre ; auriez-vous peur d'un faible vieillard? » Et, en disant ces mots, ses regards s'étaient portés sur les pistolets que j'avais encore dans les mains. « Je l'avouerai, lui répondis-je, à la façon un peu brusque dont vous vous êtes introduit ici, à votre aspect inattendu, je n'ai pu me défendre d'un premier mouvement de terreur. » Alors, soit par déférence, soit par générosité, soit par un sentiment que je ne saurais expliquer, je déposai mes armes sur le manteau de la cheminée : je n'avais plus aucune crainte. Le spectre parut touché de cette marque de confiance. « Je suis Joseph II, empereur d'Allemagne, poursuivit-il, et je sais qui vous êtes ; je sais pourquoi vous êtes venu dans ce château, dont j'ai tant aimé le séjour pendant ma vie. Le but de cette visite est louable. Eh bien ! jeune homme, pour vous en récompenser, je veux que cette rencontre vous soit utile, qu'elle serve à votre fortune et qu'elle contribue à la gloire de votre Empereur que j'admire ; je veux enfin qu'elle puisse assurer bientôt la paix de l'Europe. Ecoutez-moi... »

Ici Saint-Laurent se tut de nouveau, comme fâché de nous en avoir dit autant, et parut réfléchir profondément.

« Va donc ! lui dis-je ; nous aussi, nous écoutons.

— Messieurs, répliqua mon ami, je ne puis vous en rapporter davantage.

— Pourquoi? lui demandai-je.

— Parce qu'il y a là un secret qui touche à de si graves intérêts politiques, qu'il n'est qu'une seule personne au monde à qui je puisse le confier.

— Et à qui donc? nous écriâmes-nous.

— A l'Empereur, messieurs ! »

A ce nom magique : l'Empereur ! au ton d'inspiration avec lequel Saint-Laurent l'avait prononcé, continua mon acien camarade de collége, nous nous regardâmes en silence. Les uns souriaient d'un air d'incrédulité, les autres hochaient la tête en signe de conviction naissante ; Mme Spielmann se pinçait les lèvres de dépit de n'en pas ap-

prendre davantage, et son mari semblait enchanté de la réserve de son hôte, comme s'il avait pu craindre qu'une indiscrétion vînt le compromettre aux yeux des autorités françaises qui régissaient alors la contrée. Quant à moi, ne sachant trop que penser de tout cela, je dis à Arthur, en m'efforçant de sourire :

« Soit! nous ne te demanderons plus à connaître le secret que feu sa Majesté autrichienne t'a communiqué, puisque tu ne peux le confier qu'à l'Empereur, qui ne badine pas en matière de secret; mais nous diras-tu comment s'est terminée cette étrange entrevue? Le spectre ne t'aurait-il pas aussi chargé de quelques commissions pour nous autres?

— Je vous dirai, pour terminer, répondit Saint-Laurent, que le spectre ayant cessé de parler, me fit, en signe d'adieu, une légère inclinaison de tête, se dirigea vers une petite porte qui avait échappé à mes recherches et disparut. « J'ai bien l'honneur de vous saluer; au plaisir de vous revoir », dit un de nos camarades en s'inclinant d'une façon burlesque. Le bruit de ses pas, qui se perdait dans l'éloignement, poursuivit Arthur, retentit encore quelque temps à mon oreille; puis, je n'entendis plus rien. Je m'enveloppai dans mon manteau, et je m'endormis paisiblement jusqu'à l'aube. Vous savez le reste. »

Cette aventure singulière s'ébruita bientôt dans l'armée, où elle provoqua contre Saint-Laurent une foule de plaisanteries. Le général Sorbier s'indigna même qu'un officier aussi distingué que l'était notre camarade accréditât si longtemps une fable absurde ; il le fit appeler pour le tancer de ce qu'il appelait une honteuse mystification; mais Saint-Laurent soutint son dire avec autant de fermeté que de convenance. Sorbier conta tout à Berthier. Ce dernier invita Saint-Laurent à déjeuner et le questionna vivement; mais le jeune officier se montra inébranlable.

Or, à quelques jours de là, Berthier raconte lui-même à l'Empereur la visite que Saint-Laurent a faite au château de Neuwsiedel, ainsi que l'entretien qu'il prétend avoir eu avec Joseph II, mort de-

puis près de vingt ans. L'Empereur qui, sans y croire, aime beaucoup le merveilleux, se plaît au récit de Berthier. Le lendemain, un officier d'ordonnance arrive dans notre cantonnement, porteur d'un ordre qui enjoint au lieutenant d'artillerie Saint-Laurent de se rendre à Schœnbrunn. On l'introduit dans le cabinet impérial.

« Ah ! ah ! monsieur, lui dit Napoléon, c'est donc vous qui n'avez pas craint de nouer des relations avec les revenants? Vous avez vu l'empereur Joseph? m'a-t-on dit, et vous lui avez parlé? ajoute-t-il en appuyant sur ces derniers mots.

— Oui, Sire.

— Vous êtes bien heureux ! réplique Napoléon en faisant un effort pour garder son sérieux. Et ce n'est qu'à moi, avez-vous dit, que vous pouviez confier le secret important qu'il vous a dévoilé?

— Oui, Sire, à Votre Majesté seule.

— En ce cas, je vous écoute.

— Pardon, Sire, dit respectueusement Arthur, en jetant les yeux autour de lui ; j'ai l'honneur de répéter à Votre Majesté que c'est à elle seule...

— C'est juste, je n'y songeais plus. »

Et sur un signe de l'Empereur, toutes les personnes présentes sortirent du cabinet. Saint-Laurent lui raconta d'abord la scène nocturne du château ; et Napoléon, prenant ce visage sévère qui faisait trembler les plus hardis, regarda fixement Arthur en lui disant d'un ton bref :

« A propos, monsieur, je suppose que vous n'avez pas l'intention de me faire croire à des contes de bonne femme?

— Sire, je jure sur l'honneur de mon épaulette que je ne dirai à Votre Majesté que l'exacte vérité : ma raison s'y perd, je l'avoue ; mais ce que je vais vous apprendre, Sire, s'est passé sous mes yeux; je l'ai entendu, parfaitement éveillé. »

Saint-Laurent continua ainsi en laissant parler le spectre :

« Vous servez un grand homme. Devant lui s'ouvre un immense avenir de gloire ! Si l'ambition ne le porte pas à de folles entre-

prises, il peut surpasser, comme législateur, les plus grands hommes de l'antiquité et des temps modernes, comme il les surpasse déjà par les armes. »

En écoutant ces paroles, Napoléon avait fait un mouvement; ses sourcils s'étaient rapprochés, ses yeux lançaient des éclairs.

« Pardon, Sire, se hâta d'ajouter mon ami, ce sont les expressions textuelles dont s'est servi Joseph II à l'égard de Votre Majesté. Et..., Sire..., ce n'est pas tout.

— Continuez, monsieur; il me semble que je ne vous ai pas interrompu.

— Un enfant, exalté par un faux patriotisme, essayera d'attenter à la vie de Napoléon ; mais la Providence veille sur lui. »

Ici l'Empereur haussa les épaules en disant à voix basse :

« Cela ne me regarde pas : c'est l'affaire du ministre de la police. Qu'il s'arrange.

— Bientôt une fille des Césars recevra de ses mains la couronne impériale de France. Un fils viendra perpétuer sa dynastie.

— Ah! ah! interrompit l'Empereur en se frottant les mains, le revenant a dit cela?

— Oui, Sire.

— Au fait, il doit en savoir plus long que moi, il est de la famille : continuez.

— Mais qu'après ce grand événement il dépose le glaive, qu'il laisse l'Allemagne en paix, qu'il consolide sa puissance, et qu'il continue à faire le bonheur de ses sujets. Autrement... »

Saint-Laurent s'arrêta, l'Empereur reprit avec vivacité :

« Autrement... Pourquoi ne continuez-vous pas?

— Sire, je n'ose, répondit mon ami.

— Et moi, monsieur, je veux tout savoir ! je veux voir jusqu'où a été poussée cette mascarade. Ne craignez pas de me déplaire; parlez, je vous l'ordonne.

— Autrement, continua Arthur d'une voix émue, que votre Em-

pereur tremble de mourir encore plus malheureux que l'infortuné Charles XII!

— Diable! s'écria Napoléon d'un ton moqueur, votre revenant ne me prédit pas un avenir couleur de rose. Est-ce tout?

— Oui, Sire, tout.

— Eh bien! répliqua-t-il en se frottant les mains, c'est ce que nous verrons. Quant à vous, monsieur, je vous défends de parler de cela à personne. Je saurai si vous êtes discret. Je ne veux pas non plus que vous retourniez au château de Neuwsiedell. Je ne vous oublierai pas dans l'occasion. »

De retour chez notre hôte, Saint-Laurent ne nous dit pas un mot de son entrevue avec l'Empereur, et ce ne fut que bien longtemps après que les détails de cette entrevue me furent connus. Le mariage de Napoléon avec la fille de l'empereur d'Autriche, au commencement de l'année suivante, donna lieu à de nombreuses promotions : Saint-Laurent passa en qualité de capitaine dans l'état-major. Dès lors nous nous perdîmes de vue. J'appris, par la suite, qu'à l'époque de la naissance du roi de Rome, il avait été décoré; qu'au commencement de la campagne de Russie, Napoléon l'avait appelé auprès de sa personne comme officier d'ordonnance; et, qu'en ouvrant celle de 1813, il avait été nommé colonel, officier de la Légion-d'Honneur, et enfin, après Leipsick, général de brigade, baron...

— Un moment! dis-je ici à mon ancien camarade en l'interrompant. Je sais qu'on avançait vite en ce temps-là; mais dans tout ce que vous venez de me raconter, il me semble que rien n'a encore eu le moindre rapport avec les prédictions du magicien de Tivoli.

— Un peu de patience, m'y voici! Dans le court intervalle de la campagne de Moscou à celle de Saxe, Saint-Laurent obtint un congé d'un mois pour venir à Paris épouser Mlle Eulalie, que Napoléon dota après avoir signé au contrat. Pendant ce temps, mon régiment avait été dirigé sur l'Espagne et incorporé dans une des divisions du général Suchet. J'étais au siége de Taragone. Suchet trouva son

bâton de maréchal sur les remparts de la place, et moi je perdis ma jambe dans la tranchée. Je fus amputé, décoré et réformé.

Je revins en Bretagne, dans ma famille, que je n'avais pas vue depuis mon entrée au lycée Impérial, et pendant longtemps je n'entendis plus parler de Saint-Laurent.

Napoléon était revenu de l'île d'Elbe. J'accourus à Paris dans l'espoir d'obtenir un emploi que j'avais longtemps sollicité et qui avait été donné au commencement de la Restauration à un vicomte; cet emploi était devenu vacant par l'abandon volontaire qu'en avait fait le titulaire, qui n'était autre que le vieil émigré de l'armée de Condé, mon très-honoré correspondant à l'époque où j'étais à l'école militaire de Saint-Cyr.

Un matin, ayant mis mon placet dans la poche de mon ancien uniforme, je m'acheminais lentement sur ma jambe vers l'hôtel du ministre de l'intérieur, lorsque je fus accosté dans la rue du Bac par un homme que j'avais connu en Espagne. Nous nous étions perdus de vue depuis ma sortie du service. Il m'apprit qu'il était entré dans la maison civile de l'Empereur. Je lui fis part de mes espérances.

« Avez-vous quelques bonnes recommandations? me dit-il.

— Je n'en ai d'autres que mes services, mes blessures et mon dévouement bien connu à l'Empereur. N'est-ce pas assez?

— Non. Votre demande dormira trop longtemps, comme beaucoup d'autres, dans les cartons. Voici un meilleur moyen : ce soir il y a spectacle au palais; j'ai justement un billet d'entrée dont je puis disposer. Venez. Il est impossible que dans le nombre des officiers généraux avec lesquels vous vous trouverez, vous ne rencontriez pas un ancien frère d'armes. Donnez-lui votre pétition. S'il veut la remettre lui-même à l'Empereur, je réponds du succès. Depuis son retour, Sa Majesté n'a encore rien refusé. Quant à vous, ajouta mon nouveau protecteur en jetant sur ma jambe un œil de compassion, vous réussirez, je vous le certifie.

— Ah! si mon ami Saint-Laurent n'était pas mort! m'écriai-je.

— Qu'est-ce que ce Saint-Laurent? N'était-ce pas un ancien officier d'ordonnance de l'Empereur?...

— Oui!

— Celui-là a eu du crédit, c'est vrai; mais d'autres lui ont succédé qui n'en ont pas moins que lui. Venez ce soir.

— Dans quel costume?

— Parbleu! comme vous voilà. En uniforme, avec votre décoration et vos béquilles. C'est une tenue qui sera enviée par plus d'un de vos voisins. »

Le soir, la petite salle de spectacle des Tuileries offrait à mes yeux un tableau d'une variété et d'une richesse incomparables. L'Impératrice étant indisposée, l'Empereur occupait seul une grande loge située en face de la scène. Derrière lui se tenaient debout le grand-maréchal, le major-général de la garde, les aides de camp de service, les chambellans et les pages. Dans les loges de côté les plus rapprochées de celle de Napoléon, se trouvaient les princes et les princesses de la famille impériale; à droite de la scène était la loge des ambassadeurs; à gauche et en face, celle des ministres français. Les autres loges étaient occupées par les dames de la cour, resplendissantes de fleurs et de diamants. Les femmes des maréchaux, des sénateurs, des membres du corps diplomatique, des ministres, des hauts fonctionnaires, etc., y faisaient assaut de grâce, de jeunesse, de beauté et de parure. Le parterre était rempli de généraux et de grands officiers de la maison civile et militaire de l'Empereur. Quant aux secondes loges et au cintre, toutes les places étaient occupées par des personnes qui, comme moi, avaient obtenu des billets. Les huissiers du palais faisaient l'office de contrôleurs. MM. les pages remplissaient les fonctions d'*ouvreuses*. Pendant les entr'actes, qui furent très-courts, des valets de pied, en grande livrée, circulèrent partout, distribuant avec profusion des glaces, des gâteaux et du punch.

Dès le commencement du spectacle, qui avait été pour moi la chose la plus indifférente, une femme jeune encore avait attiré toute mon

attention. Sa ressemblance avec Mlle Eulalie, avec la veuve de mon ami Saint-Laurent, veux-je dire, m'avait intrigué. Quoique cette dame me parût avoir pris de l'embonpoint, je ne pouvais douter que ce ne fût elle. Je m'adressai à mon voisin de droite, que je jugeai être un chambellan de LL. MM., à son habit rouge brodé d'argent.

« Cette dame, lui dis-je, n'est-ce pas la baronne de Saint-Laurent?

— Non, monsieur, c'est la duchesse de Gatziano.

— Ah! je croyais cette dame veuve d'un officier général que j'ai beaucoup connu autrefois.

— Elle a été veuve en effet, mais elle s'est remariée l'année dernière avec le duc de Gatziano, ministre plénipotentiaire du royaume d'Italie. »

J'étais assis à l'entrée du parterre, où je m'étais placé en ma qualité d'officier amputé; je sortis pendant l'entr'acte pour prendre l'air. Je rencontrai dans le couloir l'obligeant ami qui le matin m'avait donné le billet. Il me demanda si je n'avais pas fait quelques bonnes rencontres relativement à ma pétition.

« Oui, lui dis-je, mais il y a trop longtemps que j'ai perdu de vue cette personne; je n'oserais m'adresser à elle.

— Qu'importe! ne soyez pas si scrupuleux. D'un jour à l'autre un ordre de l'Empereur peut la renvoyer à son corps.

— C'est une duchesse!

— Vraiment! laquelle donc?

— La duchesse de Gatziano, la veuve de mon ancien ami le général Saint-Laurent, dont je vous parlais ce matin.

— C'est l'Empereur qui l'a mariée en secondes noces à l'île d'Elbe. Je me charge de vous présenter. Après le spectacle, trouvez-vous dans le salon d'attente qui précède le grand vestibule. La duchesse est très-rieuse, très-obligeante; elle a un grand crédit. Avez-vous votre placet?

— Il est dans ma poche.

— Très-bien! Au revoir. »

Le spectacle achevé, je suivis la duchesse de Gatziano qui, arrivée dans le salon d'attente, s'assit auprès de quelques femmes en attendant qu'on vînt lui annoncer sa voiture ; mon protecteur me conduisit en face d'Eulalie et lui dit :

« Madame la duchesse me permettra-t-elle de lui ramener un réfractaire ? »

Je saluai avec la grâce d'un homme qui n'a qu'une jambe. Eulalie m'accueillit avec bienveillance. Je lui remis mon placet ; elle s'en chargea en m'assurant qu'elle me recevrait avec plaisir le lendemain matin.

Rentré chez moi, je réfléchis à ce qui venait de m'arriver, et je me rappelai alors les prédictions du magicien de Tivoli, qui se trouvaient réalisées à la lettre. Tout cela me préoccupa tellement, que toute la nuit je ne rêvai que magicien, apparitions, boulet de canon, duchesse et diableries.

Le lendemain, je me présentai à l'hôtel de la duchesse de Gatziano, faubourg Saint-Honoré. Elle me reçut dans un négligé à la mode du temps : des pantoufles de tricot de soie, un peignoir de cachemire blanc qui dissimulait sa taille devenue un peu forte, et un petit voile d'angleterre posé en marmotte sur sa tête blonde. Elle s'excusa avec une spirituelle coquetterie de ce qu'elle n'avait pas encore trouvé le moment de se faire ôter ses papillottes par sa femme de chambre.

« Je vous reçois en ami », ajouta-t-elle avec un sourire bienveillant ; puis elle regretta beaucoup que le duc, son mari, fût absent (l'Empereur l'avait chargé d'une mission), parce qu'elle aurait été charmée de me présenter à lui. Je l'écoutais avec ravissement ; mais malgré le respect que son titre et sa position dans le monde devaient naturellement m'imposer, je l'interrompis tout à coup au milieu d'une phrase par un éclat de rire inextinguible qui dut lui paraître fort inconvenant. Je venais de lire distinctement sur une de ses papillotes ma signature, et sur l'autre ces mots : *Monseigneur... de votre excell...* Plus de doute ! ma supplique avait été employée en papillotes.

Il me fallut cependant expliquer cet excès de gaieté : je le fis avec franchise. Eulalie rougit un peu, mais comme elle avait de l'esprit, elle en rit avec moi. Ses papillotes lui rappelèrent ainsi que la veille je lui avais remis un placet à la sortie du spectacle de la cour. J'aurais longtemps cherché une transition pour l'en faire souvenir si en arrivant j'eusse été assez malheureux pour la trouver coiffée.

Il est une chose surtout que je ne trouvai ni l'occasion ni la volonté de lui rappeler, c'est l'ancienne amitié qui m'unissait à son premier mari. De son côté, Eulalie ne me parla pas plus de Saint-Laurent que s'il n'eût jamais existé !

Bref, huit jours ne s'étaient point écoulés après cette visite que j'avais obtenu du ministre, je ne sais comment, l'emploi que je désirais. »

A cet endroit de son récit, mon ancien camarade fit une pose et m'offrit un porte-cigare.

« J'espère, lui dis-je en allumant celui que j'avais accepté, que vous dûtes enfin croire aux prédictions?

— Moi ? fit-il en chargeant une vieille pipe d'écume de mer, au contraire, j'y crois moins que jamais. Je ne vous ai pas encore tout dit.

— Il me semble que vous venez de me donner la morale : cette rencontre à la cour avec la veuve de Saint-Laurent devenue duchesse; la place obtenue par sa protection...

— Vous n'y êtes pas ; la véritable morale, la voici. Je ne voulus pas quitter Paris sans rendre une visite d'adieu au brave général Daumesnil, alors gouverneur de Vincennes, qui m'avait toujours témoigné beaucoup d'intérêt, peut-être à cause de l'espèce de conformité qui existait entre nous, veufs l'un et l'autre de la même jambe. Je vins ici. Dans notre conversation, il fut question de Saint-Laurent, qu'il avait beaucoup connu, lorsqu'il faisait partie de l'état-major de l'Empereur.

— C'est bien malheureux, dis-je au général, qu'il soit mort en 1814 ; il serait certainement maréchal de France aujourd'hui. »

A ces mots Daumesnil me regarda d'un air ironique.

« Que me dites-vous là, mon cher? Il est très-heureux au contraire qu'il ait rencontré un boulet sur son chemin, car autrement savez-vous où il serait allé tôt ou tard ?... Aux galères.

— Je ne vous comprends pas, mon général.

— Croyez-vous que l'Empereur soit homme à se laisser mystifier impunément comme l'a mystifié Saint-Laurent, tout brave et excellent officier qu'il était? Et cependant, si jamais quelqu'un a été comblé de faveurs, c'est lui. Vit-on jamais dans l'armée un avancement plus rapide? Ce serait scandaleux, si ce n'était bouffon. Qu voulez-vous! l'Empereur n'en fait jamais d'autres lorsqu'il s'engoue d'un individu.

— Mais, mon général, répliquai-je, l'avancement de Saint-Laurent n'eut d'autre cause, dit-on, que les avertissements qu'il donna à l'Empereur, d'après les révélations qui lui avaient été faites par Joseph II. J'ai ouï dire à des personnages haut placés dans la confiance de Sa Majesté, que Napoléon avait voulu récompenser dans la personne de Saint-Laurent celui qui l'avait averti du danger qu'il courait à Schœnbrunn avant que Straaps tentât de l'assassiner; celui peut-être qui, le premier, lui inspira l'idée d'épouser Marie-Louise; celui enfin qui lui avait prédit la naissance du roi de Rome.

— Laissez-moi donc, mon cher, interrompit brusquement Daumesnil en haussant les épaules; et vous avez pu croire à de semblables sornettes, vous?

— Mais..., oui, mon général, et je n'ai pas été le seul.

— Je ne vous dirai qu'un mot, reprit-il : ces révélations, ces apparitions, tout cela, dis-je, n'a jamais existé que dans la tête fêlée de Saint-Laurent.

— Cependant, mon général, répliquai-je froidement, j'étais du nombre de ceux qui, le soir, le conduisirent au château de Neuwsiedel, où il passa la nuit. J'étais présent, le lendemain matin, lorsqu'il revint nous faire le récit de son entrevue avec l'ancien monarque autrichien : je le sais bien peut-être!

— D'accord! mais ce que vous ne savez pas, c'est qu'avant de s'endormir dans ce château, comme il le fit fort tranquillement et sans être dérangé par personne, il but la bouteille entière de rhum qu'il avait apportée avec lui; il se grisa et rêva tout ce qu'il vous débita depuis ainsi qu'à l'Empereur.

— Serait-il possible! m'écriai-je.

— C'est l'exacte vérité, reprit-il en riant de mon étonnement. Parbleu! je dois le savoir, puisqu'il me l'avoua avant de mourir, et que cette idée d'avoir pu tromper l'Empereur sans le vouloir, car il était alors de bonne foi, attristait encore ses derniers moments. Soit amour-propre, soit crainte, il n'avait jamais osé démentir la fable enfantée par son cerveau dans un moment d'hallucination.

— Et l'Empereur a su la vérité?

— Je lui en parlais encore avant son départ pour l'île d'Elbe; il se contenta de me répondre froidement : « C'est possible, mais Saint-Laurent a bien deviné. Toutes ses prévisions ont été justifiées par l'événement. » Puis il a changé subitement de conversation.

— Voilà, mon cher ami, ce que le général Daumesnil m'a dit, à moi, en 1815, répliqua mon vieux camarade en secouant dans la paume de sa main les cendres de sa pipe. Et il ajouta d'un air triste : « Ce n'était pas le seul imposteur que l'Empereur eût dans son entourage; mais par malheur, de tous les menteurs auxquels il eut affaire, ce fut le seul qui lui dit la vérité. »

A ces mots, je lui tendis la main en signe de remerciement, et je m'apprêtai à le quitter : il était tard.

« Revenez quelquefois à Vincennes, me dit-il encore en me serrant cordialement la main dans les deux siennes, j'ai bien d'autres choses à vous conter. »

Je le lui promis

LA REINE HORTENSE.

ESQUISSE BIOGRAPHIQUE.

> « . . . . Les morts pour qui l'on prie
> Ont sur leur lit de terre une herbe plus fleurie,
> Ils entendent du ciel le cantique lointain. »
>
> Victor Hugo.



Il y a des noms et des événements que leur solennité même semble soustraire à l'histoire contemporaine, et qui attendent, non pour être appréciés, mais pour être consacrés comme ils doivent l'être, une époque lointaine de recueillement et de maturité.

La louange des plus hautes qualités auxquelles l'humanité puisse s'élever est un écueil pour l'histoire tant qu'elles ornent encore la terre : juste, elle paraît exagérée au lecteur froid ou partial ; modérée, elle est imparfaite pour le lecteur sensible.

Si nous n'avions consulté que notre cœur, ou un sentiment respectueux des convenances, nous nous serions contenté d'écrire ici :

HORTENSE-EUGÉNIE DE BEAUHARNAIS

Née le 10 avril 1783 ;

REINE DE HOLLANDE,

24 mai 1806 ;

MORTE

DUCHESSE DE SAINT-LEU,

5 octobre 1837.

Mais nous devons des faits au lecteur, et ces noms, ces qualités, ne sont qu'un éloge.

Nous laissons à des historiens plus habiles et plus éloquents le soin d'écrire une si noble vie. Quant à nous, les faits ont aussi leur éloquence, et la relation la plus fidèle devient le meilleur panégyrique.

Hortense-Eugénie de Beauharnais, reine de Hollande, duchesse de Saint-Leu, était née à Paris, le 10 avril 1783, dans la maison qu'habitait Mme Renaudin, tante de sa mère, Joséphine Tascher de La Pagerie, qui avait épousé le vicomte Alexandre de Beauharnais.

Quelques années plus tard, c'est-à-dire en 1787, une sorte de rupture ayant éclaté entre Mme de Beauharnais et son mari, Joséphine, que son aïeule désirait revoir, partit pour la Martinique et emmena sa fille, qui n'était encore qu'une enfant. A cette époque, les hommes de couleur annonçaient hautement la résolution de reconquérir leurs droits naturels; une crise terrible et prochaine semblait inévitable. Un soir, les cris : *Au feu! aux armes!* viennent tout à coup jeter l'alarme dans l'habitation de Joséphine; des détonations d'armes à feu lui font deviner le danger qui la menace; elle enlève précipitamment sa fille du berceau où elle dormait, l'enveloppe à la hâte dans un rideau, s'élance hors de la maison et court, à peine vêtue, jusque sur le port où un capitaine français, touché de compassion, consent à la recevoir sur son bord.

Mme de Beauharnais revint donc à Paris vers la fin de l'année 1790, et se logea à l'hôtel des Asturies, rue d'Anjou-Saint-Honoré. C'est là que les griefs que le vicomte croyait avoir contre sa femme disparurent devant la justification pleine de franchise et de dignité que lui donna Joséphine, et jamais la petite Hortense ne passa de moments plus heureux que ceux qui suivirent cette réconciliation; mais ils furent de courte durée. Sa mère fut bientôt traînée en prison et son père à l'échafaud. Hortense, restée seule avec son frère, allait se trouver sans appui, sans moyens d'existence, car les biens de leurs parents avaient été séquestrés et le scellé immédiatement apposé partout, lorsque Mme Holstein, ancienne voisine de campagne de Mme de Beauharnais, qui avait vu élever les deux enfants, les

recueillit chez elle; et, tout le temps que dura la détention de leur mère, leur prodigua les soins les plus touchants. Ces premières épreuves du sort préparèrent de bonne heure la jeune Hortense à supporter courageusement les revers qui devaient l'assaillir un jour.

Mme de Beauharnais, ayant enfin recouvré la liberté, plaça sa fille dans le célèbre pensionnat de Saint-Germain, dirigé alors par Mme Campan, tandis qu'Eugène fut placé à Paris, chez M. Verdière, instituteur. Quelques mois après, Mme Campan avait été chargée d'apprendre aux deux enfants que leur mère allait devenir Mme Bonaparte, et, dans leur ignorance de l'avenir, ceux-ci se montrèrent fort affligés de savoir qu'ils allaient avoir un beau-père. Hortense resta à Saint-Germain pendant le voyage que fit sa mère en Italie, en 1796, où elle accompagna son mari qui venait d'être nommé général en chef; Eugène, quoiqu'à peine âgé de quatorze ans, suivit son beau-père en qualité d'aide de camp.

Dès son arrivée chez Mme Campan, Hortense avait captivé l'amitié de ses compagnes. C'est là qu'elle trouva cette amie de sa vie, Mlle Cochelet, qui naguère encore était sa lectrice, et cette sœur véritable, cette âme tendre et pure, Adèle Auguié, sœur de la maréchale Ney, qui, dans la suite, épousa M. de Broc, et devint sa dame d'honneur lorsque le royaume de Hollande lui échut en partage.

Après les événements du 18 brumaire, Hortense sortit de pension et ne quitta plus sa mère; elle vint avec elle habiter, aux Tuileries, un petit appartement meublé le plus simplement du monde. Transportée si jeune encore au milieu d'une cour nouvelle, toute remplie de la gloire du premier Consul, son beau-père, elle ne changea rien à ses habitudes laborieuses et à ses utiles délassements. Le fragment d'une lettre de Mme Campan, écrite à cette époque à *son élève chérie,* ainsi qu'elle l'appelait, est curieux à lire aujourd'hui, comme développement des belles qualités de l'âme et de la simplicité de caractère de son auguste élève.

« J'aime à me rappeler, cher ange, lui disait cette femme célèbre, vos premières et sages alarmes sur cet élan que prit votre fortune;

j'aime à les rappeler à vous-même. Elles étaient un pressentiment trop justifié depuis. Vous souvenez-vous de cet air si abattu avec lequel vous nous disiez, à la pauvre Adèle (Mme de Broc) et à moi : « Mon beau-père est une comète dont nous ne sommes que la queue; « il faut le suivre sans savoir où il nous porte. Est-ce pour notre « bonheur? est-ce pour notre malheur? » Et ce jour, en regardant une jolie figure qui représentait la roue de la fortune, vous me dîtes : « Il faut toujours avoir les yeux là-dessus : tantôt en haut, « tantôt en bas. » Et cette impatience de votre tendre mère, de ce que vous ne descendiez pas pour le moment du dîner, à la Malmaison, le premier Consul étant déjà entré dans la salle à manger, ce qui la fit monter à votre appartement, où vous faisiez ce beau paysage, pour vous gronder et vous demander si vous comptiez gagner votre pain en artiste pour travailler avec une telle ardeur; et votre réponse si philosophique pour votre âge : « Ma chère maman, dans le siècle « où nous sommes nés, qui peut nous répondre que cela ne sera « pas? » etc.

Déjà la fille de Joséphine avait été recherchée par ce que la France comptait alors de plus riche et de plus illustre : mais elle avait constamment refusé les partis qu'on lui avait offerts. Napoléon, qui regardait son frère Louis comme un fils, parce qu'il l'avait en quelque sorte élevé, désirait vivement lui donner sa belle-fille en mariage; les enfants qui naîtraient de ces deux personnes, également chères, devant être adoptés par lui. Dans cette union, la politique et les convenances étaient peut-être plus écoutées que les sentiments secrets des jeunes gens; quoi qu'il en soit, ce mariage se fit le 7 janvier 1802, à une heure du matin, dans la chapelle des Tuileries, en présence de Napoléon, de Joséphine et des consuls Lebrun et Cambacérès. Louis avait à peine vingt-quatre ans; Mlle de Beauharnais n'en comptait pas plus de dix-huit, et cependant cette union, bien que convenable en apparence, n'en fut pas moins, pour Mme Louis surtout, une source de longs chagrins dont elle semblait se consoler en cherchant à faire le plus de bien possible.

Ce fut aux prières et aux sollicitations de la princesse Louis que, dans les premiers jours de l'Empire, Armand de Polignac, le marquis de Rivière et Lajolais, tous trois impliqués dans la conspiration de Georges Cadoudal, et condamnés à mort, furent redevables de la vie.

De son mariage avec le frère de Napoléon, Mme Louis eut un premier fils, puis un second, qui fut baptisé à Fontainebleau par le pape Pie VII, après le sacre. Jusque-là ces deux enfants étaient destinés à succéder à l'Empire, avenir bien magnifique sans doute ; mais dans ce progrès si rapide de la fortune, Hortense demeura la même : ces pompes impériales, par lesquelles le génie même de Napoléon s'était laissé éblouir quand sa gloire en avait si peu besoin, la trouvèrent toujours modeste, naturelle et corrigeant, par la simplicité de son âme, cette grandeur extérieure qui lui était imposée.

En 1806, le sort ayant placé Mme Louis sur le trône de Hollande, elle fut malheureuse de son élévation même, et ne le cacha pas, car il lui fallait quitter la France et sa mère. Son départ fut encore marqué par un bienfait : M. de Montmorency vint la supplier d'intercéder auprès de l'Empereur en faveur de Mme de Gesvres, que Fouché avait exilée de Paris. La reine se rend à Saint-Cloud, représente à l'Empereur l'extrême rigueur de son ministre qui avait expatrié une femme âgée de plus de quatre-vingts ans, sans fortune et dernière descendante de Duguesclin. Napoléon, étonné, lui répond :

« Écrivez à l'instant à M. de Montmorency que, non-seulement Mme de Gesvres peut revenir à Paris, mais que, comme seule descendante de Duguesclin, dès ce moment je lui accorde sur ma cassette 6,000 fr. de pension, avec le rappel d'une année. De mon côté, je vais écrire au ministre de la police en conséquence. »

Hommage éclatant rendu par l'Empereur à la valeur patriotique, et qu'elle méritera toujours, à quelque temps, à quelque cause qu'elle appartienne.

En Hollande, au mois de mai 1807, la plus grande infortune qui puisse briser le cœur d'une mère vint frapper celui de la reine. Son fils aîné mourut. Jamais on ne vit l'Impératrice Joséphine en proie à un chagrin plus concentré. Il semblait que la menace d'un divorce était dans chacune des larmes de sa fille. Il nous serait impossible de bien peindre le naturel charmant de cet enfant. L'infernale méchanceté qui a poursuivi Napoléon jusque dans ses affections les plus saintes a fait, de la ressemblance morale que le jeune prince avait avec lui, à cause de la fermeté qu'annonçait déjà son caractère et de la fierté de son jeune cœur, un sujet de calomnie tellement infâme, ou plutôt si absurde, que nous croirions nous manquer à nous-même si nous voulions seulement essayer de le réfuter. Aussi arriva-t-il plus d'une fois à Napoléon de sourire à l'avenir de la France en contemplant cet enfant. Un jour qu'il venait de passer une revue, il avait déposé son épée et son chapeau sur un des siéges de son cabinet. Le petit prince, accoutumé à être gâté par son oncle qui le laissait toucher à tout dans son cabinet, s'empare de l'épée, la passe en bandoulière autour de son cou, place sur sa tête le fameux chapeau, qui lui descend jusqu'au menton, et se met à marcher derrière l'Empereur avec beaucoup de gravité, en faisant avec sa voix, qu'il tâche de grossir, un *rrrran plan plan* de tambour, qui rappelle une des marches des grenadiers de la vieille garde. Napoléon fut singulièrement touché de cette scène, et embrassa tendrement le petit tapageur.

La reine quitta la Hollande pour chercher, non pas des consolations (quelle est la mère qui se console de la mort de son enfant!) mais au moins un adoucissement au désespoir qui la tuait. Elle se rendit aux eaux de Cauterets, où elle se fit adorer, ainsi que partout où on avait le bonheur de la posséder. Et comment n'eût-elle pas été chérie? Elle rachetait les conscrits et dotait les jeunes filles pauvres. Dans son palais, la calomnie n'eut jamais de prise auprès d'elle, sans doute parce qu'elle avait été beaucoup calomniée elle-même, et que, mieux que personne, elle savait tout ce que la haine peut inventer de faux pour perdre un ennemi. N'aimant pas à en-

tendre parler mal des autres, il arriva un jour qu'une de *ses dames* hollandaises voulut faire quelques caquets sur des femmes qu'elle recevait, et que cette dame qualifiait d'*orangistes* et de *révolutionnaires*, la reine lui répondit froidement :

« Madame, je suis ici étrangère à tous les partis ; je reçois tout le monde également bien, parce que j'aime à penser du bien de tout le monde, et que je n'éprouve d'impression défavorable que de ceux qui me disent du mal des autres. »

L'instant du divorce approchait; le courage de Joséphine allait être mis à la plus forte épreuve. L'Impératrice, sentant qu'elle aurait besoin des consolations de sa fille pour supporter le coup affreux qui devait la frapper, elle et sa famille, l'appela auprès d'elle. Une fois Joséphine descendue du premier trône du monde, ses petits-fils n'avaient plus l'espoir d'y monter; ils perdaient, sinon le présent, du moins l'avenir. Eh bien! dans les délibérations si pénibles qui préparèrent ce grand événement, pas une réflexion pour le retarder, pas un mot pour retenir cette couronne qui échappait à ses enfants ne sortit de la bouche de la reine. La noblesse du sacrifice en égala l'étendue ; mais aussi, dès ce moment, devenue plus nécessaire à sa mère qu'à son mari, sa santé d'ailleurs devenant de plus en plus chancelante, elle se sépara du roi. Louis lui-même désirait cette séparation; depuis quelques années, les chagrins s'étaient trop accumulés dans le cœur de la reine pour qu'ils ne dussent pas consumer sa vie.

Au printemps de 1813, elle partit pour les eaux d'Aix, en Savoie, après avoir laissé ses enfants à la Malmaison, bien que ces sortes de séparations fussent toujours pour cette tendre mère un grand sujet d'alarmes.

Un matin, après le déjeuner, c'était le 10 juin, la reine monte en calèche avec quelques dames de sa maison et se dirige vers la jolie cascade de Grésy, située à deux lieues d'Aix. Bientôt la voiture est laissée sur la route, et l'on s'approche du moulin que desservent les eaux du torrent. Pour le bien voir, il fallait passer

sur une planche posée en travers d'un petit bras d'eau qui allait d'une vitesse effrayante ; la reine, avec la légèreté d'une sylphide, touche à peine le pont mobile qu'elle est déjà de l'autre côté ; Mme de Broc la suit, mais le pied lui manque et elle disparaît dans le gouffre. La reine, qui est seule sur le rocher de l'autre bord, pousse un cri affreux et, ne pensant qu'à son amie, arrache son châle de dessus ses épaules, le jette dans le gouffre en en retenant un des bouts, et appelle à grands cris celle qui ne peut plus lui répondre. La planche ayant été entraînée, la reine, au risque de sa vie, s'élance sur l'autre bord et appelle du secours : on arrive de toutes parts, on veut l'emmener parce qu'on craint l'état de torpeur dans lequel elle est plongée...

« Non ! s'écrie-t-elle, j'y suis décidée, je ne quitterai pas d'ici qu'on n'ait retrouvé son corps. »

Et, s'asseyant au pied d'un arbre, la tête dans ses mains qu'elle inonde de larmes, n'ayant plus ni force ni espoir, elle répète d'une voix entrecoupée :

« Mon Dieu ! que vous ai-je fait pour me traiter si cruellement? N'étais-je pas déjà assez malheureuse? »

Enfin, après des efforts inouïs, on parvint à retrouver le corps de Mme de Broc, qui n'était plus qu'un lambeau. Rien ne saurait peindre le désespoir de la reine ; sa douleur ne trouva de consolation que dans de nouveaux bienfaits : de retour à Aix, elle crut ne pouvoir mieux consacrer la mémoire de son amie qu'en fondant un hôpital pour les pauvres de la ville.

A l'approche des alliés, en 1814, elle rejoignit l'Impératrice sa mère à Navarre. Là, une femme fort honorable, Mme de La Colinière, vint la supplier de s'intéresser à un de ses neveux, M. de Charrette, qui s'était soustrait au service des gardes d'honneur et avait été impliqué dans le procès intenté à ceux de ses camarades qui avaient attenté aux jours de M. Philippe de Ségur, leur colonel. Ce jeune officier dut à la reine de ne pas être fusillé.

Il est un spectacle qui contriste l'âme et la révolte : c'est celui de

la patrie envahie. Nul n'en souffrit d'un cœur plus français qu'Hortense, quel que fût d'ailleurs le respect des coalisés pour elle. Le 28 mars, la maréchale Ney était venue la chercher pour aller aux Tuileries; à une heure du matin, la reine revint à son hôtel de la rue Cérutti avec une expression de physionomie qu'on ne lui avait jamais vue. Tout était fini.

« La faiblesse, la lâcheté dont je viens d'être témoin sont inouïes! s'écria-t-elle. Le croira-t-on? on part!... On perd la France et l'Empereur!... Oh! dans les grandes circonstances, les femmes seules ont du courage!... Lorsque le sort nous a élevés, et que les destinées d'un pays dépendent de la nôtre, n'est-ce pas un devoir de se maintenir aussi haut que la fortune nous a placés? »

La reine répéta alors à ceux qui l'entouraient ce qu'elle avait dit à Marie-Louise :

« Ma sœur, vous devez savoir qu'en quittant Paris vous neutralisez sa défense, et qu'ainsi vous perdez votre couronne et la nôtre. Je vois que Votre Majesté fait ce sacrifice avec beaucoup de résignation. »

La fille de l'empereur d'Autriche lui avait répondu :

« Vous avez raison; mais ce n'est pas ma faute; le Conseil l'a décidé : l'archichancelier prétend que je ne puis pas faire autrement. »

Hortense n'avait pu s'empêcher de sourire de colère et de pitié. Le lendemain, elle était à Navarre.

Le 2 avril, Joséphine et sa fille reçurent toutes deux de l'empereur Alexandre l'invitation de revenir à la Malmaison, « si elles ne préféraient, leur disait-il, recevoir sa visite à Navarre même. » Cette demande était aussi flatteuse que délicate; le monarque s'autorisait de tout le bien qu'il avait entendu dire de ces princesses, et semblait plus heureux de les connaître que fier de les protéger. Hortense refusa. Le plus difficile n'est pas toujours d'obéir à son devoir, mais de choisir de deux devoirs également pressants. Placée entre deux impératrices, l'une sa mère, l'autre sa souveraine, elle n'hésita

point, parce qu elle s'était dit d'avance que sa place était avec la plus à plaindre, et elle se rendit à Rambouillet où Marie-Louise était prisonnière. L'empereur d'Autriche ayant décidé que sa fille irait à Vienne, Hortense revint à la Malmaison où la rappelait la douleur de sa mère, inconsolable de l'infortune de Napoléon.

L'intérêt qu'inspira à tous les souverains alliés la noble conduite de la fille de Joséphine fut tel, qu'ils voulurent la séparer de la famille de son mari et lui assurer un sort indépendant; mais elle repoussa le privilége de n'être pas aussi malheureuse que les autres. Quels motifs donc lui firent accepter, en 1814, les biens assignés par le traité de Fontainebleau, et dont on formait le duché de Saint-Leu? L'avenir de ses enfants, objets trop chers pour ne pas servir d'excuse à une mère, au moment où ce même traité de Fontainebleau venait de les dépouiller.

Un immense chagrin lui était bientôt réservé. Quand le sort frappe une fois, il se plaît à répéter ses coups. Sa mère mourut le 19 mai 1814. Cette perte la priva du seul appui qui lui restait. Elle eût pu être heureuse encore si tous ceux qui lui devaient la vie, la liberté, se fussent contentés de l'oublier; mais la plupart se changèrent en autant d'ennemis qui, pour la perdre, en firent une *suspecte* et bientôt une coupable. Quant à elle, plus elle avait fait d'ingrats, moins elle aurait voulu être ingrate. Croyant avoir à remercier Louis XVIII de ce qu'il avait consenti à un arrangement favorable à ses enfants, elle lui fit une visite d'étiquette après son deuil. Le roi la reçut très-bien et la loua hautement devant les femmes de la nouvelle cour. Celles-ci eussent passé sur un simple accueil, elles ne purent pardonner l'éloge. Elles dénoncèrent la duchesse de Saint-Leu comme l'auteur de tous les mécontentements qui, plus tard, se dénouèrent par le retour de l'île d'Elbe, comme si les prodiges s'opéraient par l'intrigue!...

Le soir du 19 mars 1815, une des femmes de la reine rentra précipitamment à l'hôtel et remit à sa maîtresse une lettre que Fouché lui avait fait tenir pour elle. La reine ouvre le billet mystérieux et

ait avec effroi que le matin des chouans ont endossé l'uniforme des chasseurs de la garde impériale pour aller au-devant de Napoléon et l'assassiner.

« Grand Dieu, est-ce possible! s'écrie-t-elle comme anéantie; mais comment prévenir l'Empereur? où trouver quelqu'un qui veuille se dévouer? Quiconque serait arrêté porteur d'une lettre pour lui serait perdu, à moins que Vincent ne veuille s'exposer! »

La soirée était déjà très-avancée, on eut beaucoup de peine à trouver ce valet de chambre de la reine, qui consentit avec joie à se charger de la mission et à exposer sa vie pour *son Empereur*.

« Va, lui dit Hortense en lui remettant le billet de Fouché, prends un de mes chevaux et ne perds pas un moment. »

D'abord, arrêté à Villejuif par les troupes du duc de Berry, elles ne lui permettent de continuer sa route que le lendemain matin. A la Cour de France, il rencontre Deschamps, fourrier de l'Empereur, qui lui donne l'assurance qu'il rejoindra Sa Majesté à Essonne. Vincent ne peut aller aussi vite qu'il le voudrait, parce que la population accourue de toutes parts encombre la route. Enfin il distingue au loin, à travers un nuage de poussière, une berline escortée par des lanciers polonais : c'est Napoléon! Il est accompagné du grand-maréchal Bertrand, du général Drouot et du duc de Vicence. Vincent s'acquitte de la commission.

« De quelle part? demande l'Empereur avec vivacité.

— Sire, de la part de Sa Majesté la reine de Hollande, répond Vincent en pleurant de joie.

— Ah! ah! cette pauvre Hortense!... Se porte-t-elle bien?

— Oui, Sire.

— Paris est-il tranquille?

— Oui, Sire.

— C'est bon! nous allons voir ça. »

A six heures du soir, le 20 mars 1815, Hortense se rendit aux Tuileries, accompagnée de sa belle-sœur la reine Julie. Napoléon y arriva à huit heures. Les deux reines allèrent à sa rencontre dans

les grands appartements, non sans courir plusieurs fois le risque d'être étouffées par la foule. Ayant pénétré jusqu'à l'Empereur, la reine se précipita à ses genoux sans pouvoir prononcer une parole. Napoléon la releva aussitôt avec bonté, l'embrassa affectueusement, et lui demanda où étaient ses enfants.

« Sire, ils sont en sûreté, répondit-elle suffoquée par les larmes.

— Madame, reprit Napoléon avec une sorte de froideur, quoique vivement ému lui-même, vous avez placé mes neveux dans une fausse position, au milieu de mes ennemis... Je compte sur votre frère; je pense qu'il viendra, je lui ai écrit de Lyon... Et votre procès avec Louis, où en est-il ?

— Ah ! Sire, s'écria la reine, le retour de Votre Majesté me le fait gagner ! »

Les Bourbons s'étaient enfuis précipitamment de Paris la nuit qui précéda la rentrée de Napoléon. La duchesse d'Orléans, mère de Louis-Philippe, qui s'était cassé la jambe quelques jours auparavant, fit savoir à Hortense son état de souffrance. Aussitôt celle-ci fait dire à la princesse qu'elle se trouve heureuse de pouvoir la prendre sous sa protection, et le jour suivant elle retourne aux Tuileries, intercède pour la princesse, et ne quitte l'Empereur qu'après avoir obtenu pour la duchesse d'Orléans la permission de rester à Paris tant qu'elle le jugera convenable, avec la certitude d'y être traitée selon son rang. Une semblable autorisation fut également accordée à la duchesse de Bourbon ; et comme Napoléon ne faisait jamais les choses à demi, il fixa à la première une rente de cinq cent mille francs, et à la seconde une pension de deux cent cinquante mille.

La nouvelle officielle des désastres de Waterloo était parvenue dans la capitale qu'on en doutait encore ; Mais Napoléon revint à Paris, et le voile fut déchiré. Le 25 juin 1815, Hortense, croyant avoir accompli son triste devoir jusqu'au bout, quitta la Malmaison, qu'elle ne devait plus revoir, après avoir adressé à l'Empereur un adieu qui devait être éternel et l'avoir supplié d'accepter la seule fortune dont elle pût disposer : un collier estimé deux cent mille

francs, le même dont Napoléon, dès son arrivée à Sainte-Hélène, confia la garde à M. Las Cases, dans la crainte qu'on ne le lui enlevât, comme déjà on avait fait de son argent et de ses bijoux.

Cependant, les haines déchaînées contre la duchesse de Saint-Leu menaçaient d'aller jusqu'à la violence. A peine était-elle de retour à son hôtel, qu'elle reçut un ordre brutalement conçu et signé Muffling, *gouverneur de Paris*, qui lui enjoignait de quitter la capitale dans les vingt-quatre heures, et lui accordait trois jours pour sortir de France. Après tant d'agitations, le repos étant devenu l'unique besoin de la reine, elle tourna ses yeux vers la Suisse, et résolut d'aller s'y réfugier. A Dijon, des émissaires, envoyés on ne sut jamais par qui et embusqués sur la route, tentèrent de l'enlever pour la retenir prisonnière. A Genève, on ne voulut lui permettre ni de rester en ville, ni de passer outre. Elle se souvint alors de l'hospice qu'elle avait fondé à Aix : ses habitants ne l'avaient pas oubliée. Elle y attendait la décision qu'il plairait aux puissances alliées de prendre à son égard, lorsque tout à coup un envoyé du roi son mari se présente, porteur d'un jugement par lequel elle se voit contrainte de se séparer de son fils aîné. Il lui fallut encore obéir. Enfin, elle obtint un passe-port qui lui permit de traverser la Suisse et d'aller s'établir sur les bords du lac de Constance.

Là, dans une modeste retraite appelée Arenenberg, un fils, digne de celle dont le nom s'était mêlé à toutes les grandeurs de l'Empire, un petit nombre d'amis demeurés fidèles, parfois quelques habitants des châteaux voisins, tels étaient les hôtes habituels du château. Dans leurs conversations du soir, ils aimaient à évoquer les souvenirs d'un passé qui, quoique récent encore, a déjà pris les proportions colossales que l'histoire lui donnera un jour.

Le fils aîné de la reine, Napoléon-Louis, venait d'épouser sa cousine, seconde fille du roi Joseph, et vivait près de son père à Florence. Il était rempli de feu et dévoré du besoin de dépenser ses facultés pour le bonheur des autres; malgré les grandeurs qui avaient environné son enfance et dont sa mère avait tant redouté

l'influence pour l'éducation qu'elle voulait lui donner, il avait adopté les maximes qu'elle lui répétait souvent : « Qu'il faut être homme avant d'être prince ; que l'élévation du rang n'est qu'une obligation de plus envers ses semblables, et que l'infortune noblement supportée rehausse encore de nobles qualités. » Mais les malheurs sans nombre de sa famille devaient être pour lui la meilleure des leçons. Son frère, Louis-Napoléon, avait les mêmes sentiments et le même caractère. La révolution de Juillet trouva l'aîné au milieu de ses travaux industriels, et le plus jeune à l'école militaire de Thun, dans le canton de Berne, n'ayant qu'un désir, celui d'obtenir un jour son retour en France. Les yeux toujours tournés vers sa patrie, qu'il chérissait, occupé sans cesse des institutions qui pouvaient la rendre heureuse et libre, toute son ambition était de la servir, même comme simple soldat. L'un et l'autre ne purent rester indifférents aux destinées de la France, lorsque son glorieux réveil, aux jours de 1830, vint faire palpiter leur cœur d'enthousiasme et de sympathie. Le peuple de Paris avait lavé en trois journées les affronts de quinze ans : les mânes de Napoléon durent en tressaillir d'orgueil.

Les deux fils d'Hortense, les neveux de Napoléon, furent les premiers à courir aux armes, et figurèrent comme simples volontaires dans les rangs des patriotes italiens. On sait l'issue de cette insurrection. La reine, dévorée d'inquiétude, s'était précipitamment mise en route pour l'Italie, n'ayant plus qu'une idée, celle de voler auprès de ses enfants. Cependant, à chaque poste elle entend ces mots affreux que le peuple répète : « Napoléon mort !... Napoléon mort ! » Elle les entend et ne peut y croire. Enfin elle arrive à Pesaro, dans le palais d'un de ses neveux, où on la porte inanimée, et c'est là que son plus jeune fils vint se précipiter dans ses bras et lui apprendre, en fondant en larmes, qu'il ne lui reste plus que lui au monde, puisqu'il vient de perdre son frère.

Le désespoir d'une mère est éternel ; rien ne calme Hortense : son unique consolation est dans l'espoir de ne pas survivre à la mort

de son enfant; mais l'état inquiétant où elle retrouvait l'autre put seul soutenir son courage dans cet affreux moment; malgré les souffrances du prince Louis, elle entreprend de traverser la France en passant par Paris pour s'embarquer à Calais. Les instants étaient précieux; chaque minute de retard pouvait diminuer les chances du succès; toute son irrésolution cessa lorsque son fils lui dit d'une voix tremblante :

« Ma mère, s'il faut mourir, mieux vaut que ce soit en France; j'aurai du moins la satisfaction d'avoir revu ma patrie.

Elle partit.

En arrivant à Paris, son premier soin fut de demander un médecin, puis elle écrivit à M. d'Houdetot, aide de camp du roi, pour lui annoncer son arrivée. Par une coïncidence toute fortuite, elle était logée à quelques pas de la place Vendôme. On était au 5 mai, jour anniversaire de la mort de Napoléon. Une foule immense s'était rassemblée sur cette place; des hymnes avaient retenti, des couronnes d'immortelles et des lauriers avaient été déposés au pied de la colonne. Hortense n'eut pas la force de résister à la puissance des souvenirs, et, malgré le strict incognito qu'elle s'était imposé, elle se mit un moment au balcon, se croyant reportée à ces beaux jours de l'Empire où l'allégresse des Parisiens célébrait quelque nouvelle victoire. Elle répandit alors de douces larmes.

M. d'Houdetot vint rendre visite à la reine le lendemain, et lui dire que le roi, à qui elle avait également écrit la veille pour lui demander l'autorisation de rester quelques jours à Paris, ayant des *ministres responsables*, n'avait pu cacher son arrivée au président du Conseil, et qu'en conséquence M. Casimir Périer allait venir la voir. Entre autres particularités de la longue conversation qu'eut avec elle ce dernier, la reine lui ayant dit :

« Je sais bien que j'ai transgressé une loi : j'en ai pesé toutes les conséquences; vous auriez le droit de me faire arrêter : ce serait juste. »

Le ministre interrompit la reine en lui disant:

« Juste, non; légal, oui. »

Enfin, sa réserve officielle ayant disparu, il accorda l'audience que la reine demandait. Le lendemain elle fut menée aux Tuileries par M. d'Houdetot. Le roi la reçut très-bien, et lui parla de sa famille en lui disant :

« Je connais toutes les douleurs de l'exil; il ne tient pas à moi que le vôtre ait déjà cessé. Je sais aussi que vous avez de légitimes réclamations à faire, et que vous en avez vainement appelé à la justice de tous les ministères précédents. Ecrivez une note de tout ce qui vous est dû : vous ne l'enverrez qu'à moi seul; je m'entends en affaires, et je m'offre volontiers pour votre chargé. »

Puis, lui ayant demandé si elle voulait voir sa femme et sa sœur, il les amena toutes les deux, et se retira.

Quelques jours après, il fut arrêté dans le Conseil que la reine irait à Londres, et que là elle écrirait au roi une lettre ostensible pour demander l'autorisation d'aller prendre les eaux de Vichy au lieu de celles de Plombières, qu'elle préférait comme étant sur la route de Suisse, ce que le président du Conseil avait repoussé par la crainte de l'agitation qu'il croyait que la présence de la reine Hortense, de la belle-sœur de Napoléon, pourrait produire dans un pays où l'Empire avait encore laissé de puissants souvenirs. M. Casimir Périer terminait ses instructions à la reine en lui disant :

« Quant à vous personnellement, on s'habituera peu à peu à vous voir; mais pour votre fils, son nom y serait un obstacle : il faudrait qu'il le quittât. Nous sommes obligés de ménager les puissances étrangères; nous avons tant de partis différents en France que la guerre nous perdrait. »

Quand la reine rendit compte à son fils de sa conversation avec M. Casimir Périer, le prince Louis s'écria avec véhémence en faisant un effort pour se lever de son lit de douleur :

« Quitter mon nom, moi ? Et on a pu vous faire une telle proposition ? Ah! retournons dans notre modeste retraite. Vous aviez raison, ma mère! »

Trois jours encore avaient été accordés à la reine; dès le second elle partit pour l'Angleterre avec son fils : elle y séjourna trois mois; et, le 7 août 1831, elle se rembarqua avec lui pour retourner à Arenenberg, en traversant la France, sans toutefois passer par Paris.

Depuis deux ans déjà, la reine Hortense était atteinte de la cruelle maladie qui devait insensiblement la conduire au tombeau. Lorsque les événements de Strasbourg eurent lieu, elle n'en eut connaissance que par la voix publique; à peine sut-elle que son fils était arrêté, qu'elle prit la poste en toute hâte et, dans le plus strict incognito, arriva jusqu'à Vitry, chez la duchesse de Raguse, son amie, afin d'être plus à portée d'intercéder pour le prince; mais aussitôt qu'elle eut fait connaître son dessein, elle reçut l'ordre de repartir sur-le-champ. En vain Mme Salvage de Faverolles, qui l'accompagnait, représenta-t-elle à M. Molé, président du Conseil, que le chagrin, l'inquiétude, les fatigues d'un voyage fait avec tant de rapidité, avaient déterminé chez la reine une violente souffrance qui exigeait au moins quelques jours de repos et le secours immédiat de médecins; cette fois on fut inflexible, et on lui enjoignit de hâter son départ. Enfin, dans les derniers temps, la maladie de la reine prit un caractère de violence tel, qu'elle résista à tous les secours de l'art, et le 5 octobre 1837 elle rendit le dernier soupir dans les bras de son fils.

Toujours simple au milieu des grandeurs, toujours courageuse au milieu de ses adversités, toujours bonne et compatissante, Hortense peut aujourd'hui rendre à Dieu bon compte d'une prospérité éphémère, dont elle ne profita que pour les autres. La France seule excita constamment ses regrets, et son unique ambition fut toujours de songer qu'elle conservait quelque chose qui vaut mieux qu'une couronne : des amis.

LE DIVORCE.

I



Napoléon était convaincu qu'un héritier de son sang était nécessaire à l'avenir de la France, et l'Impératrice Joséphine n'ayant pu lui donner cet enfant qu'il désirait si vivement, l'Empereur dut songer au divorce ; mais ce ne fut qu'avec les plus grands ménagements qu'il tâcha de décider sa femme à ce douloureux sacrifice; il en appela à la raison de Joséphine, qui se soumit avec courage. Quoiqu'une telle séparation brisât son cœur, elle sut trouver une sorte de consolation dans l'idée que son dévouement consolidait la puissance de l'homme qu'elle chérissait plus que tout au monde. Elle fit plus encore : lorsque plus tard elle apprit la naissance du roi de Rome, elle oublia toutes ses souffrances pour ne songer qu'au bonheur de Napoléon. Mais aussi il faut dire que, de son côté, l'Empereur conserva pour elle la plus tendre amitié, et qu'il la combla d'égards et de bienfaits.

Il n'y a aucun doute sur ce fait, qu'avant 1809 Napoléon s'était déjà déterminé à rompre un mariage contracté pourtant par des motifs d'affection et de reconnaissance. Plus d'une fois il avait pensé à faire cette communication à sa femme, sans jamais oser lui en parler. Il craignait pour elle, et peut-être pour lui, le désespoir de Joséphine, dont les larmes trouvaient toujours le chemin de son cœur. Ce fut Fouché qui, le premier, eut la hardiesse de toucher

ouvertement cette corde délicate. Depuis longtemps il avait été assez clairvoyant pour deviner celui de tous ses projets que l'Empereur cachait peut-être avec le plus de soin : jugeant que le moment était venu, il profita de l'absence de Napoléon, qui était alors à Schœnbrunn, pour aller, sans mission officielle, conseiller à l'Impératrice de dissoudre son mariage. Cette habile démarche ne causa pas moins de chagrin à Joséphine que de colère à l'Empereur ; et s'il ne retira pas sur-le-champ à Fouché son portefeuille, qu'il devait du reste lui retirer un peu plus tard, ce ne fut pas, comme on l'a prétendu, à la sollicitation de sa femme, mais bien parce que lui-même avait secrètement résolu d'accomplir ce grand acte politique.

La veille du jour où Fouché fit cette ouverture à Joséphine, celle-ci avait écrit à sa fille Hortense, qui était alors à Paris avec l'aîné de ses enfants, de venir la voir à Saint-Cloud. En y arrivant, la reine de Hollande rencontra dans la cour du palais la prophétesse Lenormand, dont sa mère payait les avis mystérieux un prix exorbitant. L'Impératrice passait quelquefois des journées entières à se faire tirer les cartes et à chercher à deviner l'avenir dans du marc de café ou dans des blancs d'œufs. Il paraît que les prédictions avaient été sinistres ce jour-là, car Joséphine était profondément triste. Après une heure d'entretien, la reine se disposait à retourner à Paris, lorsque sa mère lui dit d'un ton de reproche :

« Tu pars déjà, Hortense ?

— Ma chère mère, la santé de mon fils m'inquiète ; je reviendrai demain.

— Tous mes amis s'éloignent de moi, reprit-elle avec mélancolie ; mes enfants eux-mêmes m'abandonnent au moment où ma mort semble prochaine...

— Ah ! quelle idée !... chassez-la, elle vous ferait mal. Est-ce que par hasard votre sorcière vous aurait fait une semblable prédiction ?... Elle reposerait, comme toutes les autres, sur des mensonges ou des niaiseries.

— Je sais ce que je dis, ma chère enfant, un grand malheur me

menace; mes jours sont comptés; ma vie doit finir avec la prospérité de la France.

— Alors vous me tranquillisez, car vous vivrez encore longtemps.»

La reine embrassa tendrement sa mère et prit congé.

Une chose digne de remarque, c'est que les pressentiments de Joséphine l'ont rarement trompée. Le lendemain, en arrivant à Saint-Cloud, la reine la trouva on ne peut plus souffrante et le visage abattu. Il était facile de voir qu'elle avait beaucoup pleuré.

« Ah! tu arrives bien à propos, lui dit-elle tout d'abord en se précipitant dans ses bras. Si tu savais!... Fouché sort d'ici ; devine ce qu'il a osé me dire?... Cet homme est un monstre.

— Que s'est-il donc passé, ma chère mère?... Vous m'effrayez!

— Il m'a dit qu'il me fallait donner à la France et à Bonaparte un grand témoignage de dévouement; que l'Empereur devait, après lui, laisser des enfants qui pussent lui succéder, et qu'on ôterait ainsi à l'ancienne famille royale qui, comme tu sais, est en Angleterre, tout espoir de retour.

— Mais enfin où en voulait-il venir? demanda la reine avec une impatience qu'elle ne pouvait maîtriser.

— Eh bien! il a ajouté que j'étais le seul obstacle, mais qu'il ne tenait qu'à moi de me montrer plus grande que l'Empereur n'était grand lui-même, en m'imposant un généreux sacrifice... Enfin, il ma parlé de divorce...

— L'Empereur ne consentira jamais à une pareille séparation ; je connais trop son attachement pour vous et pour nous, qui sommes ses enfants adoptifs.

— Tu te trompes, Hortense; mais laisse-moi achever. Fouché m'a donc dit que l'histoire me tiendrait compte de ce dévouement qui passerait à la postérité, et que ma place serait désormais marquée au-dessus des femmes les plus illustres qui aient occupé les trônes du monde!...

— Je le reconnais bien là avec ses grandes phrases! Que lui avez-vous répondu?

— J'étais si déconcertée par ses discours, que d'abord je n'ai pu trouver une parole. Cependant, je lui ai dit que je réfléchirais à cela, et que dans quelques jours je lui donnerais ma réponse. Mais il l'attendra longtemps... Voyons, conseille-moi donc, ma chère enfant; car il n'y a que toi, toi seule, à qui je puisse confier mes chagrins : qu'en penses-tu?

— Hélas! ma chère maman, il faut qu'il y ait quelque chose de bien affreux dans tout ceci.

— Crois-tu que Fouché ait été envoyé par Bonaparte et que mon sort soit déjà décidé?

— D'après ce que vous me dites, je le crains; cependant...

— Et moi, j'en ai la certitude, interrompit Joséphine... Descendre d'un trône est peu de chose pour moi; qui sait mieux que toi combien j'ai répandu de larmes pour y être montée? Mais perdre du même coup celui à qui j'ai consacré mes plus chères affections... Tiens, Hortense, ce sacrifice est au-dessus de mes forces. Je sens là que j'en mourrai. »

En disant ces mots, Joséphine avait posé la main sur son cœur et était devenue affreusement pâle. La reine pensa avec sa mère que Fouché était d'accord avec l'Empereur (il n'en était rien cependant), parce qu'il ne fallait pas beaucoup réfléchir pour être convaincu que, soit que cette étrange proposition eût été faite par son ordre, soit que le ministre de la police voulût le premier avoir la gloire d'opérer une telle combinaison, cette intrigue présentait trop d'avantages aux membres de la famille de l'Empereur, leurs ennemis communs, pour être abandonnée. Tôt ou tard il fallait que ce grand sacrifice fût exigé et consommé.

« Ma chère maman, reprit la reine, le seul conseil que je puisse vous donner à présent, c'est de ne parler de cette confidence à qui que ce soit, et d'attendre l'Empereur avec confiance, vous verrez ce qu'il vous dira. Quand espérez-vous son retour?

— A la fin du mois. Il m'a donné rendez-vous à Fontainebleau.

Il faudra bien qu'il me parle de ce projet, et certainement je me garderai bien de lui en ouvrir la bouche la première. »

Ce conseil de la reine de Hollande convenait à Joséphine : elle le suivit; mais la catastrophe ne se fit pas attendre longtemps.

Napoléon avait effectivement écrit de Schœnbrunn à l'Impératrice qu'il se rendrait directement de Munich à Fontainebleau. De son côté, M. de Lucey, premier préfet du palais, avait reçu du grand-maréchal une lettre qui le prévenait que l'Empereur voulait que la maison impériale se trouvât réunie à Fontainebleau le 28 octobre au plus tard, parce qu'il comptait y arriver le 29 ou le 30. Mais Napoléon, selon son habitude, voyagea avec une telle rapidité, qu'il arriva quatre jours auparavant, c'est-à-dire le 26, à une heure de l'après-midi. A l'exception de Duroc, avec qui il avait voyagé, du courrier qui allait toujours en avant et du concierge du château, il ne trouva même pas en descendant de voiture un valet de pied pour le recevoir.

Cet isolement lui causa beaucoup d'humeur, à en juger par la manière dont il se mit à siffler, qui ne ressemblait nullement cette fois à celle qui lui était habituelle. Cependant, il n'adressa aucun reproche au grand-maréchal, et il se contenta d'envoyer sur-le-champ à Saint-Cloud le courrier qui avait précédé sa voiture pour annoncer à l'Impératrice son arrivée à Fontainebleau. Puis il visita les nouveaux appartements du château. On avait restauré par son ordre le bâtiment situé dans la cour du Cheval-Blanc, où était précédemment l'école militaire qui venait d'être installée à Saint-Cyr. Cette aile du palais avait été agrandie, décorée et meublée pour servir d'appartements d'honneur, et dans le seul but, avait-il dit, d'occuper les manufactures de Lyon, et de donner de l'ouvrage aux ouvriers de Paris. Il est certain que l'Empereur avait tiré ce palais de l'état de ruine dans lequel on l'avait laissé depuis le commencement de la Révolution, et qu'il se trouvait alors, comme par enchantement, rétabli avec une magnificence égale à celle des beaux jours de Louis XV.

Sur les cinq heures du soir, quelques officiers civils de la maison

impériale arrivèrent à Fontainebleau. Dès que Napoléon aperçut leur voiture, il descendit, alla au-devant d'eux, et tandis qu'un valet de pied ouvrait la portière :

« Et l'Impératrice? demanda-t-il brusquement à ceux qui étaient encore dans la voiture.

— Sire, répondit à tout hasard un officier de bouche, nous avons l'honneur de précéder Sa Majesté l'Impératrice de dix minutes; peut-être même sera-t-elle ici auparavant.

— C'est fort heureux! » reprit l'Empereur, en rentrant dans l'intérieur du palais; et, tout en marchant, il ne cessa de marmotter entre ses dents des paroles que personne n'eût pu comprendre.

Enfin Joséphine arriva. Il était plus de six heures. C'était peut-être la première fois de la vie qu'elle manquait à ces espèces de rendez-vous, qu'elle considérait moins comme des ordres que comme un devoir qu'il lui était doux de remplir. Cette fois, Napoléon l'avait précédée de plusieurs heures, et, contre son ordinaire, il n'alla pas au-devant d'elle dans le vestibule. Il était assis dans la petite bibliothèque au moment où l'Impératrice entra après l'avoir cherché elle-même dans les appartements.

« Ah! ah! lui dit-il d'un ton froid, vous voilà donc enfin, madame?... Il est bien temps : j'allais partir pour Saint-Cloud. »

Joséphine, déjà peinée de ce retard involontaire, fut cruellement affligée de cet accueil glacial après une aussi longue séparation; elle resta stupéfaite; cependant elle chercha à s'excuser.

« Mais, Bonaparte, lui répondit-elle d'un ton charmant de reproche, c'est ta faute... Tu nous fais dire que tu ne seras ici que dans trois ou quatre jours, et tu arrives aujourd'hui comme si tu tombais des nues. Comment donc es-tu venu?

— C'est toujours moi qui ai tort, s'écria Napoléon en marchant avec agitation. C'est encore par ma faute que ceci est arrivé..., ajouta-t-il avec un sourire amer. Madame, je suis venu, comme à mon ordinaire, dans ma voiture. Ne vous avais-je pas prévenue depuis plus de quinze jours? Avec vous c'est toujours à recommencer. »

Ces reproches, auxquels l'Impératrice n'était point accoutumée, moins peut-être que la circonstance dans laquelle ils lui étaient adressés, lui firent venir les larmes aux yeux. L'Empereur, continuant sur le même ton, et ne ménageant pas assez une sensibilité qu'il n'avait que rarement mise à l'épreuve, blessa Joséphine au cœur. Irritée à son tour de ce qu'elle appelait avec raison une *injustice*, elle laissa échapper quelques paroles piquantes; l'Empereur lui répondit avec plus de vivacité encore, et, pour la première fois, le mot *séparation* fut prononcé par lui. Ce fut alors que la malheureuse Joséphine, prête à se trouver mal et joignant les mains, ne fit entendre que ces mots entrecoupés par des sanglots :

« Il est donc vrai? Oh!... non; non, mon ami!... Bonaparte, je t'en supplie, écoute-moi! grand Dieu! c'est impossible!... »

Elle tomba sur ses genoux et elle tendit des mains suppliantes vers Napoléon, qui s'aperçut enfin qu'il était allé trop loin. Honteux de s'être laissé entraîner par un tel mouvement de colère, il se rapprocha de sa femme, la releva, et, prenant ses mains dans les siennes, il lui dit d'un ton mêlé de tendresse :

« Eh bien! non; cela ne sera pas; pardonne-moi, jamais je ne te quitterai; viens...»

Et il l'attira doucement à lui pour l'embrasser. Un sourire se montra sur les lèvres de Joséphine, qui ne répondit pas, mais qui n'opposa aucune résistance aux douces étreintes de son mari.

« Allons, c'est vrai! reprit-il; je suis de mauvaise humeur aujourd'hui : qu'il n'en soit plus question; mais une autre fois presse-toi davantage. »

Joséphine sécha ses larmes, promit tout ce que l'Empereur voulut, et le quitta pour aller changer de toilette avant le dîner.

« Mes pressentiments ne m'avaient point trompée, se dit-elle; Fouché avait raison. »

Le lendemain, comme elle causait familièrement avec une de ses femmes, après quelques discours insignifiants, elle lui dit :

« J'ai confiance dans l'attachement dont vous m'avez donné tant

de preuves, et c'est pour cela que vous allez répondre, je l'espère, avec franchise à la question que je vais vous adresser. »

Cette dame assura l'Impératrice de son empressement à satisfaire à ses questions. Sa franchise devait être d'autant plus facile, que personne ne lui avait fait aucune confidence qui pût l'engager au silence.

« Eh bien! reprit Joséphine, pourquoi la communication particulière de mon appartement à celui de l'Empereur a-t-elle été fermée?

— Madame, je l'ignore, fit cette dame avec un étonnement qui n'avait rien que de naturel; c'est Votre Majesté qui me l'apprend.

— Il y a une raison : cherchez bien.

— Madame, il est à ma connaissance, comme à celle de toutes les femmes qui ont le bonheur de servir Votre Majesté, que de grandes réparations étaient commencées dans le château, même avant le départ de Sa Majesté l'Empereur pour l'Allemagne. Les architectes, ne prévoyant pas que LL. MM. viendraient sitôt résider à Fontainebleau, n'auront pas eu le temps de remettre toutes choses en état. »

Joséphine fit un petit mouvement de tête en signe d'incrédulité.

« Votre Majesté peut voir par l'ameublement de son appartement que ces réparations ne sont pas terminées, reprit cette dame.

— Ma chère amie, il y a là-dessous quelque mystère que je crains d'approfondir, mais que je ne devine que trop maintenant; ne faites part de mes réflexions à personne. »

Et cette conversation s'arrêta là.

Le roi de Saxe arriva à Paris avec le prince Eugène, que Napoléon fit venir d'Italie, sans doute pour consoler sa mère lorsque le moment fatal serait arrivé... LL. MM. quittèrent Fontainebleau le 14 novembre pour retourner aux Tuileries. Les jours suivants, tous les princes de la confédération rhénane arrivèrent successivement dans la capitale; le roi et la reine de Bavière, le roi de Wurtemberg, etc., etc., en un mot, tout ce qui portait la couronne fermée. Les uns furent logés à l'Elysée-Bourbon, les autres dans des hôtels particuliers que Napoléon loua exprès pour eux. Tous les jours ces

princes étaient magnifiquement traités au château des Tuileries, sur les murs duquel on placarda pendant la nuit une petite affiche avec ce peu de mots : « Dépôt de la grande fabrique de *sires.* » Ce mauvais calembour fit rire tout le monde, excepté l'Empereur. Son premier soin en arrivant à Paris avait été de soumettre à l'officialité de Paris le désir que son mariage avec Joséphine fût déclaré nul. Cette délicate négociation se traita dans le mystère de la chancellerie. Napoléon mit une seule personne dans la confidence de cette négociation, le grand-maréchal Duroc, qui était discret comme la tombe, et qui certes n'en dit rien à personne. Cependant toute la cour en fut bientôt instruite : il en est de certains événements comme de certaines affections, qui ne peuvent demeurer longtemps cachées.

Quoique les souverains étrangers vinssent rompre tous les soirs la monotonie qui régnait à la cour, l'ennui de Napoléon avait augmenté en proportion de l'inquiète préoccupation de Joséphine. Voulant, à quelque prix que ce fût, procurer à celle-ci de la distraction et peut-être aussi en profiter lui-même, l'Empereur fit prévenir le prince de Neufchâtel qu'il irait avec l'Impératrice, un jour de la semaine qu'il lui désignerait, chasser et coucher à Grosbois.

« Monsieur le grand-veneur, lui dit-il avec gaieté, je veux que vous nous donniez, après la chasse, les violons et la comédie, comme on agissait autrefois..., dans le bon temps », ajouta-t-il avec un sourire sardonique.

Berthier fit sur-le-champ toutes ses dispositions pour offrir à ses augustes hôtes une fête digne d'eux. Pour qu'elle fût complète, il imagina de faire venir chez lui la troupe des Variétés. Le choix du spectacle fut laissé à Brunet, qui manifesta l'intention de jouer la pièce de son répertoire la plus en vogue, intitulée *Cadet Roussel, maître de déclamation*. Berthier, n'ayant jamais vu *Cadet Roussel*, ne trouva pas d'inconvénient à ce qu'un vaudeville, qu'on disait très-gai, fût représenté de préférence à un autre qui pouvait être fort ennuyeux. Il accepta donc la pièce sans examen préalable. L'Empe-

reur avait dressé lui-même la liste des personnes de la cour qu'il voulait avoir à cette fête; et, malgré un froid des plus rigoureux, pas une des femmes qui avaient été invitées ne manqua de s'y trouver.

La chasse fut triste. Tout le monde avait remarqué l'accablement de l'Impératrice dès son arrivée ; mais lorsqu'il fallut se parer pour le dîner et pour le bal qui devait succéder au spectacle, sa douleur se montra avec toute son amertume, de sorte que les illustres convives ne furent pas plus gais pendant le repas qu'ils ne l'avaient été durant la chasse. Napoléon, à qui rien n'échappait, s'était aperçu, un des premiers, de la contrainte qui régnait autour de lui ; pour y mettre un terme, il crut bien faire de dire, avant de sortir de table pour passer dans la salle de spectacle :

« Ah çà ! j'entends qu'on s'amuse et qu'on rie plus qu'on ne l'a fait jusqu'à présent. Je ne veux ni gêne ni étiquette : nous ne sommes pas ici aux Tuileries ! »

On sait ce que produisent ordinairement de pareils ordres de la part d'un souverain, ils achèvent de paralyser tout à fait ceux qui ne le sont encore qu'à moitié. Mais qu'on juge de la stupéfaction des spectateurs lorsqu'ils entendirent, dès le commencement de la pièce, *Cadet Roussel* se plaindre amèrement de ce que sa femme ne lui avait pas donné d'héritiers !

« Il est douloureux pour un homme tel que moi, disait Brunet, « de n'avoir personne à qui transmettre l'héritage de sa gloire ! « Décidément, je vais divorcer avec Mme Cadet Roussel pour épouser « une femme dont j'aurai des enfants. »

La plupart des autres scènes roulaient sur cette idée, et le mot *divorce* y était répété vingt fois. Chercher à peindre l'embarras de tout le monde serait chose impossible : celui de Berthier surtout était inimaginable. Joséphine ne se contenait qu'avec peine, à tout moment elle était sur le point de se trouver mal. Quant à l'Empereur, il n'avait l'air que de s'occuper de la pièce et essayait de rire ; mais ce n'était que du bout des lèvres et en grimaçant. Personne n'osait

le regarder, de peur de paraître faire une application ; on s'attendait à chaque instant à une explosion. Il n'en fut rien, grâce à Berthier qui, placé derrière l'Empereur, usait largement du droit octroyé par Napoléon, en faisant entendre par intervalles un bruyant éclat de rire qui contrastait bizarrement avec sa physionomie consternée, car, s'il en avait eu le choix, il eût mieux aimé être à cent pieds sous terre.

La représentation terminée, Napoléon se leva avec vivacité, et, prenant le bras du grand-maréchal, il lui dit avec un accent animé, quoique à demi-voix :

« Duroc, je vois que vous avez bien gardé le secret de mon divorce, car s'il eût été connu, personne n'eût été assez hardi pour se permettre avec moi une pareille impertinence. »

Sur l'invitation de l'Empereur, Eugène entra pâle et la douleur peinte sur le visage. Il venait d'apprendre de la bouche de sa mère tout ce qui s'était passé dans la soirée. Cette confidence l'avait accablé, et, comme s'il n'eût pu ajouter foi à cette terrible révélation, il était venu trouver l'Empereur, pour qu'il la lui confirmât de sa bouche.

En le voyant entrer, Napoléon lui tendit la main, et, sans bouger de son fauteuil, il se contenta de répondre par un signe de tête affirmatif aux questions que lui adressa respectueusement son fils adoptif.

« Alors, Sire, dit Eugène en baissant les yeux, permettez que dès ce moment je quitte Votre Majesté.

— Comment cela, Eugène? demanda Napoléon, en se levant tout à coup.

— Oui, Sire, le fils d'une femme qui n'est plus impératrice ne peut rester plus longtemps vice-roi. Il est de son devoir de suivre sa mère dans la retraite que vous choisirez...

— Ah! Eugène!... est-ce bien toi qui menaces de me quitter? répliqua Napoléon avec un accent attendri. Ne sais-tu pas combien sont impérieuses les raisons qui m'ont forcé de prendre un tel

parti?... Ta mère ne te les a donc pas expliquées?... Et si je l'obtiens ce fils, objet de mes plus chers désirs, qui me remplacera auprès de lui lorsque je serai absent?... qui lui servira de père?... qui l'élèvera? en un mot, qui en fera un homme?... Ah! Eugène!... je te l'avoue, j'avais compté sur toi; car enfin, ne t'ai-je pas servi de père, moi? à toi et à ta sœur!... »

Ici, Napoléon n'en put dire davantage; les larmes qui vinrent à jaillir de ses yeux étouffèrent sa voix. Le prince, ne pouvant lui-même maîtriser son émotion, se précipita sur la main que l'Empereur lui abandonnait et la pressa plusieurs fois sur ses lèvres avec la plus vive effusion. Mais Napoléon l'attira doucement à lui et l'embrassa avec la plus grande tendresse.

« Oui..., répète-moi que tu ne me quitteras pas, murmura-t-il d'une voix inintelligible.

— Jamais, Sire, jamais!... »

Et l'Empereur, ayant détourné la tête pour cacher ses pleurs, fit à Eugène un signe de la main pour lui faire comprendre qu'il avait besoin d'être seul.

A dater du jour où sa nouvelle destinée lui avait été révélée par l'Empereur, Joséphine n'était presque pas sortie de ses appartements et n'avait paru que très-rarement au cercle des Tuileries, Madame mère avait fait les honneurs de la cour. Cependant Napoléon voulut que l'Impératrice assistât au *Te Deum* chanté à Notre-Dame deux jours après (le 2 décembre), pour les anniversaires du couronnement, de la bataille d'Austerlitz, et en commémoration de la signature du traité de paix de Vienne, dont les conséquences étaient devenues si tristes pour elle.

Joséphine y parut dans une tribune, entourée de toutes les princesses de la famille impériale, et Napoléon se rendit seul, en grande cérémonie, à la métropole. Le lendemain, l'Impératrice fut encore obligée d'assister à la fête que donna la ville de Paris à cette occasion.

L'Empereur avait demandé que cette fête commençât de bonne

heure, parce qu'*il voulait voir tout le monde*, et surtout le moins de *robes de cour* possible.

« J'en vois tous les jours aux Tuileries, avait-il dit à M. de Rémusat. Puisque c'est la ville de Paris qui me donne une fête, ce sont les habitants de Paris que je veux trouver sur mes pas avant tout. »

Ce bal fut magnifique. La salle du trône, entre autres, était resplendissante de fleurs, de lumières, de diamants et de femmes, toutes plus parées les unes que les autres ; on eût dit une féerie. Joséphine arriva la première ; jamais sa toilette n'avait paru si éblouissante, jamais sa physionomie, toujours si douce, mais ce jour-là empreinte d'une profonde tristesse, n'avait eu une expression aussi sublime de résignation. Lorsque arrivée dans la grande salle, après avoir passé sous les yeux des premiers magistrats et de l'élite de *sa bonne ville*, elle s'avança lentement vers ce trône sur lequel elle allait s'asseoir pour la dernière fois, ses yeux se fermèrent à demi, ses genoux faiblirent, et elle fut obligée, pour ne pas tomber, de s'appuyer sur les bras de Mme de Larochefoucault, sa femme d'honneur.

« Je n'aurai jamais la force d'arriver jusque-là, lui dit-elle d'une voix éteinte ; je me sens mourir.

— Un peu de courage, madame, lui répondit celle-ci à demi-voix. Tous les regards sont dirigés sur Votre Majesté.

— Oh ! qu'une couronne pèse, dit-elle encore bien bas ; et, faisant un dernier effort, elle se mit à sourire : *l'Empereur l'avait voulu.* »

Un moment après on battit aux champs pour annoncer l'arrivée de Napoléon. Il s'avança d'un pas rapide, accompagné de *sept* rois qui marchaient à sa suite [1], et vint s'asseoir à côté de l'Impératrice, après avoir parlé à la plupart de ceux qui s'étaient trouvés sur son passage. La fête commença. Napoléon, qui voulait être aimable, se

[1] Les rois d'Espagne, de Hollande, de Westphalie, de Naples, de Bavière et de Wurtemberg.

leva bientôt de son fauteuil pour aller faire ce qu'il appelait *sa tournée;* mais avant de descendre de l'estrade, il s'était penché vers Joséphine et lui avait dit quelques mots à l'oreille, probablement pour l'engager à l'accompagner, car celle-ci se leva à l'instant.

M. de Talleyrand, qui, en sa qualité de grand-chambellan, se tenait debout derrière l'Empereur, se précipita pour le suivre ; mais il s'embarrassa dans la queue du manteau de l'Impératrice et manqua de la faire tomber et de tomber lui-même. Une fois dégagé, il rejoignit Napoléon, sans même adresser la moindre excuse à Joséphine. Il faut croire que le prince de Bénévent n'avait aucune intention d'insulter au malheur de l'Impératrice ; mais il n'ignorait aucun des secrets du grand drame qui était en train de se jouer ; il savait que le dernier acte allait s'accomplir; et, certes, lui si poli envers qui que ce fût, n'eût pas agi de la même façon un an auparavant.

Quant à Joséphine, elle s'arrêta, et, avec une dignité remarquable, elle sourit à M. de Talleyrand, comme d'une maladresse qui aurait été commune à tous deux ; mais en même temps ses yeux se remplirent de larmes, et ses lèvres devinrent blanches et tremblantes de colère.

Arrivés à l'extrémité de la grande galerie, LL. MM. se séparèrent. Napoléon prit à droite et l'Impératrice à gauche. Tout le monde se porta de son côté pour la voir, car elle était adorée de la bourgeoisie et même des femmes de la cour, qui toutes se plaisaient à la proclamer bonne et indulgente; aussi cette triste promenade produisit-elle une forte impression sur la foule. Ce fut la dernière fois que l'Impératrice parut en public.

Les formalités religieuses, dont le pape avait exigé la stricte observation, une fois remplies, et la procédure prescrite par les canons de l'Église terminée, la sentence fut rendue par M. de Boislèvre, grand-officier de l'archevêché de Paris. Le mariage de Napoléon fut dissous, et lui-même condamné à une amende de *six francs* envers les pauvres. L'officialité métropolitaine le releva bientôt de cette

condamnation, parce qu'en se soumettant à ce jugement de pure forme, qui le fit beaucoup rire, il envoya le même jour cent vingt mille francs aux maires de Paris pour qu'ils les distribuassent, chacun dans leur arrondissement, aux plus nécessiteux.

« En ma qualité d'Empereur, dit-il, je dois cette fois payer plus cher que les autres. »

A cette occasion on pourra se faire une idée de la soumission de l'Empereur aux lois de l'Empire dans les actes de sa vie privée. Cette procédure ecclésiastique avait entraîné des avances assez considérables, tant pour les honoraires des assistants que pour les droits d'enregistrement d'une foule d'actes devenus nécessaires; non-seulement ces frais furent payés au fisc et rentrèrent au Trésor, mais encore ce fut Napoléon qui les acquitta avec les fonds de sa cassette particulière.

Une circonstance non moins dramatique que toutes celles de cet épisode du divorce, fut que le prince Eugène, dont on connaissait la vive tendresse pour sa mère, remplit les fonctions de conseiller d'État auprès du sénat, c'est-à-dire que ce fut lui qui porta le message dans lequel Napoléon expliquait au premier corps de l'État les motifs qui le forçaient à se séparer de sa femme.

« Les larmes de l'Empereur, dit à cette occasion le noble jeune homme, suffiraient seules à la gloire de ma mère. »

Et les siennes! Elles furent brûlantes lorsque le jour fatal arriva.

C'était le 16 décembre 1809. Déjà toute la famille impériale, ainsi que les grands dignitaires de la couronne, se trouvaient réunis aux Tuileries dans la galerie de Diane qui avait été disposée à cet effet. Napoléon s'assit sur le fauteuil qui lui avait été préparé, à droite de l'archichancelier. Il était immobile comme une statue, les mains croisées l'une sur l'autre, et il tenait constamment les yeux fixés sur la porte des appartements intérieurs. Tout à coup les deux battants sont ouverts à la fois; deux pages se rangent chacun d'un côté, et un huissier annonce à haute voix :

« Sa Majesté l'Impératrice et reine. »



... Alors le procureur impérial, M. Regnault de Saint-Jean-d'Angély, donna lecture de l'acte de séparation. (t. II, p. 195.)

A ces mots, il se fait dans la salle un mouvement bientôt suivi du plus profond silence. Tous les regards sont dirigés du même côté : l'Empereur se lève; Joséphine paraît. Elle est vêtue d'une robe de mousseline unie; un petit peigne d'écaille blonde a pris cette fois la place de la couronne dentelée qui encadre ordinairement le chignon de ses cheveux d'ébène; toute sa toilette est remarquable de simplicité : elle ne porte pas un seul bijou; seulement un petit médaillon de forme carrée, passé dans un cordonnet de soie noire, est suspendu à son cou; c'est le portrait de Napoléon, lorsqu'il n'était encore que général en chef de l'armée d'Italie. Elle s'avance lentement, appuyée sur le bras de la reine de Hollande aussi pâle que sa mère. Eugène, debout à côté de l'Empereur et le regard fixe, semble éprouver un tremblement violent. Napoléon se rapproche de lui, cherche sa main, et la serre à plusieurs reprises avec émotion :

« Point de faiblesse, lui dit-il à voix basse, encore un peu de courage.

— J'en aurai, Sire. »

Et le trouble du prince augmenta tellement, qu'on s'attendait à le voir défaillir. Pendant ce temps, Joséphine était venue s'asseoir devant une table recouverte d'un velours vert à crépines d'or, placée un peu en avant et à gauche de Cambacérès. Napoléon fit un signe gracieux de la main en regardant autour de lui, comme pour engager les grands dignitaires à se rasseoir.

Alors le procureur impérial, M. Regnault de Saint-Jean-d'Angely, donna d'une voix mal assurée lecture de l'acte de séparation. Il fut écouté dans un religieux silence. Une vive anxiété était peinte sur tous les visages; Joséphine seule semblait être calme : le bras posé négligemment sur la petite table qui était devant elle, la tête penchée, de grosses larmes coulaient de temps en temps sur ses joues. Sa fille, debout derrière elle, les coudes appuyés sur le dossier du fauteuil de sa mère, ne cessa de sangloter en cachant sa tête dans ses mains. Quant à l'Empereur, ses regards étaient presque égarés, et il semblait souffrir mille fois plus que l'Impératrice.

La lecture de l'acte achevée, Joséphine se leva, essuya ses yeux, et, d'une voix ferme, prononça les courtes paroles d'adhésion qui avaient été formulées à l'avance; puis, ayant pris la plume que Cambacérès lui présentait, elle signa l'acte que M. Regnault de Saint-Jean-d'Angely avait posé devant elle, et aussitôt, couvrant ses yeux de son mouchoir, elle se retira silencieusement, soutenue par sa fille, et sans même regarder autour d'elle. Sur un signe de Napoléon, Eugène s'était élancé vers sa mère; mais les forces lui manquèrent, et il tomba sans connaissance entre les deux portes de la galerie; l'huissier, avec le secours des aides de camp du prince qui l'avaient suivi, le releva et le porta dans le salon de service. Là, tous les soins que réclamait une position si douloureuse lui furent prodigués. On conduisit ensuite Napoléon en grande cérémonie jusque dans ses appartements intérieurs, où il demeura morne et silencieux le reste du jour.

Cambacérès et Talleyrand étaient restés seuls impassibles tout le temps qu'avait duré cette scène de famille à la fois si poignante et si pleine de dignité. Les gens qui observent tout remarquèrent que pendant cette triste solennité, et malgré la saison, une horrible tempête éclata sur Paris. Des torrents de pluie, d'effroyables coups de vent portèrent l'épouvante dans les esprits; on eût dit que le ciel voulait manifester sa réprobation de l'acte qui détruisait le bonheur de Joséphine. Chose non moins extraordinaire, le semblable phénomène se reproduisait à Milan le même jour et à la même heure.

Oppressé par les diverses émotions de cette cruelle journée, Napoléon se coucha de bonne heure. Il était au lit lorsque l'aide de camp de service se présenta pour recevoir ce qu'on appelait l'*ordre*. Les valets de chambre de l'Empereur étaient encore occupés de quelques arrangements dans l'appartement faiblement éclairé, lorsque la porte s'ouvrit tout à coup et laissa entrevoir comme un fantôme blanc. C'était l'Impératrice, seule, les cheveux en désordre, les traits horriblement contractés. A cette vue, Napoléon terrifié se mit sur son séant, les assistants se retirèrent aussitôt au fond de la

chambre. Joséphine s'avança d'un pas chancelant. Arrivée près du lit, elle tomba sur les genoux, et, sans proférer une parole, elle étreignit Napoléon de ses deux bras en pleurant d'une manière déchirante. Napoléon lui parla avec la plus touchante affection, lui prodigua les caresses les plus tendres et pleura comme elle. L'émotion des assistants était à son comble.

« Allons, ma bonne Joséphine, lui disait-il d'une voix entrecoupée, sois donc plus raisonnable... Tu sais bien que je serai toujours ton ami... Je suis plus à plaindre que toi, mais laisse-moi. Je ne puis avoir de courage pour deux... »

Suffoquée de sanglots, Joséphine ne répondait rien. Il y eut alors une scène muette pendant laquelle leurs larmes confondues en dirent plus que les plus éloquentes paroles. Joséphine s'étant un peu calmée, l'Empereur sortit de son accablement comme d'un rêve, et s'aperçut seulement alors qu'il était resté du monde dans sa chambre. Il repoussa doucement l'impératrice, croisa les bras sur sa poitrine, et, s'adressant à ses serviteurs, il leur dit d'une voix brève et sévère, quoique altérée par l'émotion :

« Que faites-vous ici, messieurs? Ne puis-je donc être un moment seul chez moi? Sortez à l'instant! »

Tout le monde se retira en osant à peine respirer.

Un quart d'heure après, Joséphine sortit de chez l'Empereur, l'air plus abattu que jamais. Napoléon n'ayant ni sonné ni appelé personne, l'aide de camp de service, selon les devoirs de sa charge, se hasarda à rentrer dans la chambre à coucher, malgré le conseil qu'on lui donnait de n'en rien faire.

« Sire, dit-il respectueusement, je viens prendre l'*ordre* de Votre Majesté pour la nuit. »

L'Empereur ne répondit pas, mais l'aide de camp crut remarquer que l'édredon placé sur le lit remuait comme si on l'eût soulevé avec impatience.

L'officier renouvela sa demande après s'être approché davantage ;

mais Napoléon s'était enfoncé tellement dans son lit qu'il ne lui vit même pas le visage.

Il se retira doucement, et ne vint se coucher sur le lit de camp préparé pour lui dans le salon de service, que lorsqu'il eut fait, comme de coutume, sa ronde dans le château. Cette nuit, le palais fut silencieux comme la tombe.

Le lendemain matin, d'après les conventions arrêtées, Joséphine quitta les Tuileries pour aller habiter la Malmaison.

Les personnes attachées au service de LL. MM., que leur occupation ne retenait pas dans l'intérieur des appartements, s'étaient rassemblées dans le vestibule du pavillon de l'Horloge, pour voir encore une fois celle qui avait été pendant dix ans leur souveraine. On se regardait tristement sans oser se parler. Enfin, à onze heures, Joséphine parut, appuyée sur le bras de Mme Darberg, l'une de ses dames d'honneur ; mais elle était voilée et enveloppée dans un cachemire qui la déguisait entièrement. Alors ce fut un concert de lamentations inexprimables ; elle traversa le court espace qui la séparait de sa voiture, et elle franchit précipitamment le marchepied, sans même jeter un regard sur ce palais qu'elle ne devait jamais revoir. Les stores une fois baissés, les chevaux partirent avec la rapidité de l'éclair.

Pendant la première semaine, la route de Paris à la Malmaison fut couverte d'une foule de personnages de tous rangs, qui regardèrent comme un devoir sacré de se présenter encore une fois au moins à celle qui, bien que privée de la couronne, n'en avait pas moins conservé le titre d'Impératrice. Quant à l'Empereur, qui, de son côté, était allé s'établir à Trianon, il fit son possible pour s'accoutumer a y vivre seul ; mais il envoya tous les jours savoir des nouvelles de Joséphine ; il y serait allé lui-même s'il l'eût osé.

II

Le divorce était consommé. Joséphine était définitivement relé-

guée à la Malmaison ; et il n'y avait que quelques jours que Napoléon avait abandonné Trianon pour revenir aux Tuileries, lorsqu'il convoqua un conseil extraordinaire, où furent appelés, indépendamment des ministres et des grands officiers de la couronne, tous ceux des membres de la famille impériale (son frère Louis excepté) qui se trouvaient à Paris. L'Empereur exposa de nouveau les graves raisons d'Etat qui l'avaient déterminé, pour l'affermissement de l'Empire, à chercher dans une autre union l'espérance depuis longtemps perdue de transmettre son trône à une postérité directe ; puis il fit entendre qu'il était maître de choisir sa nouvelle épouse, soit dans la maison d'Autriche, soit dans celle de Russie, soit enfin dans les cours souveraines de l'Allemagne. Tous ceux qui faisaient partie de ce conseil, probablement instruits de la secrète détermination de l'Empereur, donnèrent leur assentiment au choix d'une princesse autrichienne. Le prince Eugène, entre autres, fut de cet avis, alléguant pour motif principal la religion catholique dans laquelle l'archiduchesse était née ; mais Murat, contre son ordinaire, s'avisa de faire de l'opposition, et se prononça pour une princesse russe. Il motiva son opinion sur l'avantage que présentait une alliance avec le souverain le plus puissant de l'Europe, et combattit énergiquement celle de l'Autriche par tous les souvenirs de l'histoire et les leçons d'une triste expérience :

« Sire, vous le savez, ajouta-t-il, une alliance de famille avec l'Autriche a toujours été fatale à la France ; vous serez obligé de supporter toutes les fautes de ce gouvernement et d'en partager le pesant fardeau.

— Bah ! s'écria l'Empereur, est-ce que les souverains ont des parents, lorsqu'il s'agit des intérêts de leurs peuples ?

— Je parie, reprit Murat, que si jamais nous avons besoin de l'Autriche comme alliée, nous ne trouverons en elle ni énergie, ni ressources, ni fidélité.

— Prévention, que tout cela !

— Soit ; mais au moins Votre Majesté sera-t-elle forcée d'a-

vouer qu'une alliance avec la Russie ne présente aucun des dangers que j'ai signalés. »

Ces observations, toutes sensées qu'elles étaient (et toutes justifiées qu'elles furent par la suite), ne purent rien contre une résolution bien arrêtée. L'empereur d'Autriche avait offert à Napoléon sa fille, *son enfant chéri*, selon son expression, et Napoléon se regardait déjà comme l'époux de l'archiduchesse. En conséquence, le soir même de la tenue du conseil, l'arrangement définitif du mariage fut conclu par le prince Eugène avec le prince de Schwartzemberg; ainsi, le fils de Joséphine dut encore signer l'acte politique qui déshéritait sa mère.

Le prince de Wagram se rendit immédiatement à Vienne pour épouser Marie-Louise, au nom et par procuration spéciale de l'Empereur son maître. Toutes les dispositions ayant été prises et arrêtées d'avance, l'exécution en fut menée si vite, que, le soir même de l'arrivée du prince de Neufchâtel à Vienne, le contrat de mariage de l'Empereur et de l'archiduchesse fut dressé et signé.

L'Empereur avait lui-même dicté le programme du cérémonial.

Ce programme fut ponctuellement suivi par tout le monde, excepté par lui.

Il avait donné au chevalier de Beauharnais des instructions particulières par lesquelles il lui était enjoint de ne point user des prérogatives de sa charge, c'est-à-dire de ne point offrir sa main à l'Impératrice lorsqu'elle aurait à monter ou à descendre les escaliers. Napoléon était-il jaloux à ce point qu'il ne voulût pas qu'un autre que lui pût toucher la main de sa femme, ou bien cette recommandation ne lui fut-elle inspirée que par un sentiment de convenance et de délicatesse? Plus tard on sut à quoi s'en tenir : Napoléon était déjà jaloux et très-jaloux de Marie-Louise, et, dans la suite, il le devint encore davantage. Toutefois, cette recommandation intime ne lui profita guère; car, dès que le prince de Trauttmansdorff eut demandé à la fille de son souverain la permission de lui baiser la main, en prenant congé d'elle à Braunau, non-seule-

ment cette faveur lui fut accordée sans difficulté, mais elle le fut de même à toutes les personnes qui composaient sa nouvelle maison, à celles qui faisaient partie de l'ancienne, et jusqu'aux serviteurs des rangs les plus inférieurs.

Napoléon n'avait encore que quarante ans : Marie-Louise entrait à peine dans sa dix-neuvième année. Elle était blonde, d'une taille élevée, et, sans être jolie, se présentait parée des grâces qui accompagnent ordinairement la jeunesse.

L'Empereur fut dès ce moment, avec tout le monde, plus affable encore que de coutume; il redoubla de soins pour sa personne; je crois même qu'il devint coquet, car il chargea ses valets de chambre de renouveler entièrement sa garde-robe, de lui faire faire ses habits plus justes et d'une coupe moins antique, de lui choisir du linge plus beau, et enfin de lui commander un chapeau neuf!... Depuis huit jours il posait devant Isabey, et ne se plaignait pas trop de la longueur des séances. Son portrait achevé, il l'envoya à Marie-Louise, qui lui donna le sien en échange. En un mot, il fit, pour plaire à sa nouvelle épouse, plus de frais qu'il n'en fit jamais pour quelque femme que ce fût, sans même en excepter Joséphine : on va en juger.

Un soir qu'il était au salon avec son beau-frère Murat, la reine Hortense et la princesse Stéphanie, sa nièce, celle-ci lui demanda malicieusement s'il savait valser.

« Ma foi, répond Napoléon un peu étonné de la demande, je n'ai jamais pu aller au delà d'une première leçon, parce qu'après deux ou trois tours il me prend des éblouissements qui m'empêchent de continuer. Mais à quoi bon cette question?

— Sire, reprend la princesse, c'est qu'il est fâcheux que Votre Majesté ne sache pas valser : les Allemandes étant folles de la valse, l'Impératrice devant nécessairement partager le goût de ses compatriotes, et ne pouvant avoir d'autre cavalier que Votre Majesté, se trouvera privée d'un grand plaisir.

— Ah ! mon Dieu ! vous avez raison, Stéphanie, il faut absolu-

ment que je sache valser; mais comment vais-je faire?... Si vous vouliez être assez bonne pour me l'apprendre, vous me donneriez une leçon tous les jours. Tenez, commençons tout de suite, afin que je vous donne une idée de mon savoir-faire. »

L'Empereur se lève, enlace de ses bras la taille de sa nièce, et fait quelques pas avec elle en fredonnant la fameuse valse de *la reine de Prusse;* mais à peine a-t-il fait assez gauchement deux ou trois tours dans le salon, que la tête lui tourne, et que, n'y voyant plus, il est obligé de s'arrêter et de s'appuyer contre une console pour ne pas tomber. Murat l'ayant aidé à s'asseoir, lui dit en souriant :

« Sire, en voilà bien assez pour nous convaincre que vous ne serez jamais qu'un mauvais écolier; Votre Majesté est faite pour donner des ordres, et non pour en recevoir.

— Ma foi, mon cher, reprend l'Empereur tout essoufflé et s'essuyant le front, ne pouvant faire valser ma femme, je tâcherai de la faire danser; j'ai pour moi *la monaco*, ce n'est pas difficile. Il est vrai que c'est toujours la même chose, mais il faudra bien qu'elle s'en contente. »

L'Empereur n'avait voulu s'en rapporter qu'à ses propres yeux du soin de juger si la corbeille et les présents de noces étaient dignes de Marie-Louise. Toutes les parures, les fleurs, les étoffes, les dentelles et les pierreries avaient été, par son ordre, apportées aux Tuileries et étalées sous ses yeux dans l'ancien cabinet de toilette de Joséphine, pour être ensuite emballées en sa présence. Au moment où un des emballeurs plaçait plusieurs paires de souliers de satin dans une caisse particulière, Napoléon prit un de ces souliers, et après l'avoir examiné curieusement et retourné en tous sens :

« Voilà, s'écria-t-il, un soulier de bon augure! Il n'y a pas, je crois, beaucoup de pieds aussi jolis que celui-là. »

Puis, appliquant un petit coup de la semelle sur la joue d'un de ses pages qui avait, en souriant, avancé la tête pour juger, lui

aussi, de la petitesse du pied de sa souveraine, il lui dit moitié gaiement et moitié sérieusement :

« Tiens, attrape !... voilà, monsieur, ce que l'on gagne à être trop curieux et à oser se permettre de rire de ce que je dis. »

Marie-Louise ne voyageant qu'à petites journées, une fête l'attendait dans chaque ville qui se trouvait sur son passage. Tous les jours l'Empereur lui écrivait une lettre de sa main ; elle lui était portée par un de ses pages qui allait à franc étrier et rapportait la réponse de l'Impératrice.

A Strasbourg, Marie-Louise se reposa deux jours. Après avoir passé par Châlons, elle déjeuna à Sillery, chez le comte de Valence, traversa Reims et arriva au dernier relai qui devait la conduire à Soissons, où elle devait passer la nuit et suivre ainsi toutes les dispositions prescrites par le programme. L'entrevue ne devait avoir lieu que le lendemain, à Compiègne; mais l'impatience de Napoléon dérangea tout le protocole. Un peu en avant de Soissons, l'Impératrice fut, pour ainsi dire, enlevée d'autorité et menée d'un seul trait jusqu'à Compiègne. Voici comment, dans les salons du château, le fait fut raconté.

L'Empereur, qui apprit par les estafettes échelonnées sur la route que Marie-Louise n'était plus qu'à dix lieues de Soissons, appela son premier valet de chambre :

« Constant !... vite, vite, allez commander la petite calèche, et venez m'habiller. »

Napoléon, en effet, veut surprendre sa fiancée et se présenter à elle sans se faire annoncer; il rit tout seul comme un enfant de l'effet que cette première entrevue va produire ; il soigne sa toilette avec plus de recherche que de coutume, et, par une coquetterie de gloire, recouvre le tout de la petite redingote grise qu'il portait à Wagram; puis, accompagné seulement de Murat, il s'échappe furtivement par une porte du parc et monte dans cette calèche sans armoiries, qui est conduite par des gens sans livrée.

Cette escapade a pour but non-seulement de satisfaire le senti-

ment de curiosité auquel il n'a pas la force de résister, mais encore de simplifier l'article relatif au cérémonial du lendemain, qui disait :

« Lorsque LL. MM. se rencontreront dans la tente du milieu (où « elles devaient entrer en même temps, chacune par le côté op- « posé), l'Impératrice s'inclinera pour se mettre à genoux ; l'Empe- « reur la relèvera, l'embrassera, et LL. MM. iront s'asseoir en face « l'une de l'autre, sur les trônes disposés à cet effet. »

Quelle que soit la déférence qu'un mari puisse exiger de sa femme, il eût été un peu dur pour la fille des Césars de satisfaire à cet article peu galant du cérémonial. La brusque entrevue de Napoléon et de Marie-Louise rendit inutile cette exigence de pure étiquette.

L'Empereur avait déjà dépassé Soissons et était arrivé à Courcelles au moment où les premiers courriers de l'Impératrice s'occupaient de faire préparer les relais. Jugeant inutile d'aller plus loin, il descend de sa calèche, la fait ranger de côté, et comme la pluie continuait de tomber par torrents, il alla s'abriter sous le porche de l'église, située hors du village, à moitié d'une petite côte qui domine toute la route.

Il y avait un quart d'heure qu'il se tenait ainsi à l'écart avec le roi de Naples, lorsqu'il aperçoit la première voiture du cortége de Marie-Louise. Sur-le-champ il rebrousse chemin, et au moment où l'on s'apprête à changer de chevaux, Napoléon se précipite seul vers la berline dans laquelle est l'Impératrice.

L'écuyer de service, M. de Saluces, qui le reconnaît et qui n'est pas dans le secret de l'*incognito*, s'empresse de mettre pied à terre pour déployer le marchepied, en annonçant : *l'Empereur!* mais Napoléon ne lui en laisse pas le temps : il escalade la voiture, se jette au cou de Marie-Louise et l'embrasse à plusieurs reprises. Celle-ci, qui n'est nullement préparée à cette brusque visite, demeure tout interdite ; elle se débat et pousse des cris. La reine de Naples, qui est avec elle, la rassure en lui répétant :

« Mais, madame, c'est l'Empereur !... »

Marie-Louise veut alors se mettre aux genoux de Napoléon qui devine son intention et s'oppose par un nouveau baiser à cette marque de respect à laquelle il tient fort peu ; enfin il donne l'ordre de pousser en toute hâte et directement vers Compiègne.

Onze heures sonnaient à l'antique horloge du château lorsque la voiture de LL. MM. entrait au grand galop dans la cour d'honneur. Ce soir-là il n'y eut pas cercle : chacun se retira immédiatement après que l'Impératrice fut entrée dans ses appartements.

Le lendemain matin, Napoléon fit honneur à un succulent déjeuner qu'il fit apporter à onze heures près du lit de Marie-Louise. Il ne fut servi que par les femmes de l'Impératrice, qui ne se leva que fort tard. Cette matinée dut être doublement fatigante pour elle, en ce que des personnes qu'elle connaissait à peine lui en présentèrent une foule d'autres qu'elle ne connaissait pas du tout. Après ces présentations d'étiquette, LL. MM. partirent pour Saint-Cloud où un nombre prodigieux de personnes de toutes conditions attendirent les nouveaux époux.

La cérémonie du mariage civil eut lieu le surlendemain dans la grande galerie du château.

A cet effet, on avait dressé une estrade à l'extrémité de cette galerie, et on y avait préparé une table recouverte d'un riche tapis, avec deux fauteuils magnifiques pour Napoléon et Marie-Louise ; des chaises et des tabourets en forme d'X étaient destinés seulement aux princes et aux princesses de la famille. L'archichancelier Cambacérès était assis devant une table sur laquelle était un énorme registre, relié en maroquin vert, doré sur tranches ; M. Regnault de Saint-Jean-d'Angely, placé à côté de lui, devait remplir les fonctions de secrétaire de l'état civil. L'Empereur, s'étant assis, invita, par un geste de la main, l'Impératrice et tous ceux qui avaient droit à une chaise ou à un tabouret à faire de même ; puis, ayant aspiré une prise de tabac, il fit un signe au grand-maître des cérémonies, qui fit approcher de l'estrade tous ceux qui formaient le cercle. Alors l'archichancelier se leva, et saluant l'Empereur :

« Sire, Votre Majesté a-t-elle intention de prendre pour légitime épouse S. A. I. madame l'archiduchesse Marie-Louise d'Autriche, ici présente?

— *Certainement, monsieur*, répondit Napoléon, qui ne put s'empêcher de sourire.

— Madame, continua Cambacérès en s'adressant à l'Impératrice, est-ce la libre volonté de Votre Altesse impériale de prendre pour son légitime époux l'empereur Napoléon, ici présent ?

— *Oui, monsieur*, répondit-elle en baissant les yeux.

— Au nom de la loi et des constitutions de l'Empire, continua Cambacérès, S. M. l'empereur Napoléon et S. A. I. madame l'archiduchesse Marie-Louise d'Autriche sont unis en mariage. »

Un cri général de *vive l'Empereur! vive l'Impératrice!* éclata dans la galerie.

Aussitôt M. Regnault de Saint-Jean-d'Angely présenta l'acte à signer à l'Empereur qui, se pressant trop de prendre de l'encre, avec la plume qu'il avait pour ainsi dire arrachée des mains de Cambacérès, fit un gros *pâté* sur le papier au moment d'y apposer son nom, circonstance qui fit sourire quelques-uns des assistants; d'autres la regardèrent comme d'un fâcheux augure. Marie-Louise signa d'une main qui paraissait mal assurée; puis vint le tour des membres de la famille impériale et des nombreux témoins : l'oncle de l'Impératrice, le grand-duc de Wurtzbourg, signa le dernier, après avoir placé sur son long nez une petite paire de lunettes sans branches, dont il essuya très-longuement les verres auparavant.

Le même jour, à sept heures, il y eut au palais grand dîner de famille. Contre son ordinaire, Napoléon but du vin de Champagne au dessert.

A huit heures on passa dans les grands appartements où, cette fois, il y eut cercle : il était peu nombreux, mais très-brillant. On chanta différentes scènes italiennes; Cressentini répéta, entre autres, celle du tombeau de *Roméo et Juliette ;* c'était l'Empereur qui l'a-

vait demandée; on trouva qu'il avait fait là un singulier choix pour un jour de noces. Les valets de chambre jetèrent exprès des cartes sur les tables de jeu, mais ce ne fut que pour la forme, car LL. MM. se retirèrent à dix heures et demie. Beaucoup de personnes imitèrent leur exemple, et à onze heures il n'y avait plus une seule bougie d'allumée dans le château.

Le lendemain vit une cérémonie d'une imposante magnificence. Dès le petit jour toutes les personnes du château qui devaient y prendre une part plus ou moins active étaient debout et habillées.

Vers les neuf heures du matin, il pleuvait à verse ; mais au moment où le canon des Invalides annonça le départ de LL. MM., soudain, comme par l'effet magique d'un coup de baguette, les nuées se dissipèrent et le soleil brilla de manière à faire croire qu'il ne se croyait pas moins obligé que les autres, par le programme de M. de Ségur. Napoléon et Marie-Louise partirent de Saint-Cloud dans la même voiture, attelée de huit chevaux blancs. Une autre voiture vide, également attelée de huit chevaux, la précédait : c'était celle destinée à l'Impératrice ; mais elle n'était là que pour la représentation.

Quarante voitures à glaces et à fond d'or, les vingt premières à six chevaux, les vingt autres à quatre seulement, mais toutes magnifiquement attelées, précédaient le cortége. Elles étaient remplies de rois, de reines, de princes, de princesses, de grands officiers, de grands dignitaires, de grands diplomates, etc. Toute la garde impériale à cheval, dans une tenue magnifique, ouvrait la marche; la maison militaire de l'Empereur, son état-major, ses aides de camp, ses écuyers, ses pages, étaient groupés autour de sa voiture ; ce cortége, terminé par un détachement de tous les régiments de l'armée, défila dans le plus grand ordre, et toujours au pas, depuis Saint-Cloud jusqu'aux Tuileries, en traversant le bois de Boulogne, la porte Maillot et les Champs-Elysées, déboucha sur la place Louis XV, et passa sous l'arc de triomphe que l'on avait construit sur la grille même de l'entrée du jardin des Tuileries.

Depuis la grille du château de Saint-Cloud jusqu'à la terrasse qui borde les Tuileries, les deux côtés de la route étaient encombrés par une foule innombrable de spectateurs.

Le long des Champs-Elysées on avait établi, de distance en distance, des orchestres qui exécutaient des fanfares.

Lorsque tout le monde fut arrivé au palais, le cortége se forma en ordre dans la galerie de Diane, et gagna la grande galerie du Musée, dans laquelle il pénétra par la porte qui est à son extrémité, du côté du pavillon de Flore. Là s'offrait aux regards un spectacle plus éblouissant encore; les deux côtés de cette voûte immense étaient garnis d'un bout à l'autre d'un triple rang de femmes appartenant à la haute bourgeoisie de la capitale : c'est une des plus jolies revues auxquelles je me souviens d'avoir assisté. Le vaste salon carré qui est à l'autre extrémité avait été disposé en chapelle : on avait établi dans tout son pourtour un double rang de tribunes magnifiquement décorées.

Aussitôt que LL. MM. furent arrivées, la cérémonie religieuse commença.

La messe fut célébrée par le cardinal Fesch, oncle de l'Empereur, aidé dans ses fonctions épiscopales par tous les musiciens et les chœurs de l'Opéra.

Le ministre des cultes avait convoqué à la cérémonie tout le haut clergé, tant français qu'italien. Presque tous ces ecclésiastiques y assistèrent en habits sacerdotaux; il n'y manqua que les cardinaux. Arrivé à l'autel, Napoléon s'en aperçut au vide des siéges qu'on leur avait préparés. Il fit un mouvement qui indiquait assez tout son déplaisir. Le lendemain, sa foudre tomba sur ceux des princes de l'Église qui avaient refusé d'assister à la messe célébrée pour un excommunié tel que lui, car ce fut là le seul motif de leur absence; il leur fit défendre de porter désormais le costume rouge, et dès ce moment ils furent désignés sous le nom de *cardinaux noirs*, en raison de la couleur de leur soutane de pénitence.

Le soir de ce même jour eurent lieu dans Paris des illuminations

d'une magnificence sans égale. Chaque maison particulière rivalisait de lumières avec les édifices publics. La Seine même était chargée de petits batelets ornés de verres de couleur et remplis de musiciens. Nul accident ne troubla cette admirable soirée, tant la police, sous l'Empire, était soigneuse à tout prévoir.

Une seule voiture non armoriée circula lentement ce soir-là au milieu des cinq ou six cent mille personnes qui piétinaient sur les quais, dans les rues et sur les places qui avoisinent les Tuileries. Cette voiture portait deux augustes époux en simple costume bourgeois : aucune suite ne les accompagnait.

Le cadeau que la ville de Paris offrit à Marie-Louise dans cette circonstance, consistait en une toilette complète en vermeil, de la plus grande richesse. Les plus grands talents avaient été appelés à fournir les dessins de ce présent de noces. Celui qui fut fait à Napoléon consistait en un magnifique service de table, aussi en vermeil, estimé huit cent mille francs ; c'est le même qui servit par la suite dans *les grands couverts*, et qui fut revendiqué, en 1814, par le Trésor royal, comme faisant partie du mobilier de la couronne.

Tous les autres arts rivalisèrent en même temps pour célébrer l'union de Napoléon avec la fille des Césars. L'Empire tout entier prit part à ces solennités. Chaque ville, chaque bourgade eut sa fête. Pendant plus d'un mois les grands corps de l'Etat se donnèrent des bals et de splendides banquets, et chaque jour, au palais, les officiers de la maison firent couler des flots de champagne à la santé de Leurs Majestés. Ces acclamations étaient si bruyantes et répétées si souvent, que Napoléon fut enfin obligé de mettre un terme à la manifestation d'un enthousiasme *infiniment trop prolongé*, disait-il en souriant. Il donna donc aux contrôleurs du palais l'ordre de pousser un peu moins à *l'ivresse* générale, parce que, ajouta-t-il encore gaiement, ces messieurs me brisent la tête avec les meilleures intentions du monde.

LE BAL, L'INCENDIE ET LE BOULET DE CANON.



ers les premiers jours du mois de juin 1810, au retour d'un voyage que Napoléon et Marie-Louise avaient fait en Belgique, il y eut à Paris, à l'occasion de leur mariage qui avait été célébré deux mois auparavant, une suite de fêtes dont les plus remarquables furent sans contredit celle que la ville de Paris offrit à Leurs Majestés à l'Hôtel-de-Ville, et celle qu'elles acceptèrent de l'armée, représentée par les maréchaux, à l'École-Militaire. Malheureusement tous ces plaisirs devaient se terminer par la plus épouvantable catastrophe.

Le prince de Schwartzemberg, ambassadeur d'Autriche, voulant à son tour célébrer dignement le mariage de la fille de son souverain, annonça un bal à l'hôtel qu'il occupait rue de Provence, au coin de la rue du Mont-Blanc (l'ancien hôtel Monthesson). Cette fête avait été fixée au dimanche 1er juillet. Selon l'usage, et pour se conformer à l'étiquette, le prince, accompagné de tous les secrétaires de l'ambassade d'Autriche, était allé quelques jours auparavant à Saint-Cloud, en grande cérémonie, inviter l'Empereur qui lui avait gracieusement répondu :

« Oui, prince, j'accepte votre invitation, désirant ainsi prouver à mon beau-père, votre souverain, l'amitié que je lui porte dans la personne de son ambassadeur, dont je fais le plus grand cas; seulement, avait-il ajouté en souriant, je dois vous prévenir que je n'ai jamais été un beau danseur, et qu'il est défendu à l'Impératrice, par ordonnance du médecin, de se livrer au plaisir du bal. (La grossesse de Marie-Louise avait déjà été annoncée officiellement dans

le *Moniteur.*) Ce sera une grande privation pour elle ; mais, en revanche, nous nous promènerons, nous causerons.

— En ce cas, Sire, je prie Votre Majesté de fixer elle-même le jour où mes nombreux compatriotes auront le bonheur de la voir et de la posséder.

— Eh bien ! le plus tôt possible... Dimanche prochain, si cela vous arrange ; ce jour-là, personne n'a rien à faire. »

Le prince de Schwartzemberg avait envoyé des invitations à tout ce que Paris comptait de plus éminent dans les grands corps de l'État, et parmi les étrangers de distinction qui se trouvaient à Paris. Chacun avait brigué la faveur d'être admis à une fête dont à l'avance on vantait la somptuosité ; plus de quatre mille personnes de tout rang s'y rendirent avec une indicible joie.

On avait élevé dans le jardin de l'hôtel une immense salle de danse, les appartements n'étant pas assez vastes pour contenir tous les invités. Cette salle improvisée était construite en planches, recouvertes de toiles peintes à l'huile ; de riches tentures d'or et de soie décoraient l'intérieur, et des draperies de gaze brodées d'argent flottaient aux portiques extérieurs de ce temple, sur lequel brillait un large écusson d'azur aux armes de France et d'Autriche ingénieusement mariées.

Afin d'éviter l'encombrement, on avait décidé que l'hôtel aurait trois entrées : la première était accessible seulement aux têtes couronnées et aux Altesses impériales et royales ; les autres invités devaient entrer par la seconde, et la troisième, conduisant directement dans l'intérieur de l'hôtel, était réservée aux familiers de la maison et aux gens de service ; dès le matin, toutes les mesures de sûreté avaient été prises pour faciliter la circulation et prévenir tout accident. Dans l'après-midi, une compagnie de grenadiers de la vieille garde vint prendre possession de l'hôtel de l'ambassadeur, parce qu'il était d'usage, lorsque l'Empereur devait honorer de sa présence un des théâtres de la capitale, ou assister à une fête, qu'il se fît précéder par un détachement de grenadiers de sa garde

qui desservaient ce qu'on appelle *les postes d'honneur*. Dans ce cas, on choisissait les plus beaux hommes d'un bataillon, et de préférence ceux qui étaient décorés. Cette fois, Napoléon l'avait recommandé, comme s'il eût mis un malicieux amour-propre à montrer aux militaires de toutes les nations de l'Europe, qui ne pouvaient manquer de se trouver à cette fête, un échantillon des soldats qui les avaient vaincus tant de fois.

« Rapp, avait-il dit à l'aide de camp de service, n'oublie pas de donner l'ordre au major-général de la garde de fournir aujourd'hui un poste chez l'ambassadeur d'Autriche; une compagnie entière, entends-tu? Il n'y a pas de mal que les *autres* voient que mes vieilles moustaches ont encore bon pied et bon œil, et, ajouta-t-il gaiement en frappant sur l'épaule de son aide de camp, qu'ils sont toujours solides au poste. »

La fête fut précédée d'un grand dîner diplomatique auquel tous les ministres français et les ambassadeurs des puissances étrangères avaient été invités.

L'ancien hôtel Monthesson et ses dépendances brillaient, bien avant la nuit, d'une illumination magnifique; peu à peu les voitures arrivèrent de tous côtés sur plusieurs files, et quoiqu'elles n'allassent qu'au pas, elles avaient beaucoup de peine à se frayer un passage à travers la multitude qui encombrait les abords. Ce fut alors que les postes furent confiés à la garde impériale : des factionnaires furent posés à toutes les portes extérieures, avec des consignes très-rigoureuses. Or, sur les neuf heures du soir, l'affluence était devenue tout à coup si considérable, on avançait avec tant de difficultés, que beaucoup de hauts personnages descendirent de voiture dans les environs, au risque de se faire écraser par les équipages qui se pressaient, et achevèrent leur course à pied.

Déjà nombre de rois et d'altesses impériales et royales s'étaient présentés à l'entrée principale de l'hôtel, et les factionnaires les avaient laissés passer en présentant les armes, grâce à la précaution que prenaient leurs laquais de jeter leur nom comme à la

cantonade. Le roi de Saxe se présente à son tour ; un de ses valets de pied le nomme ; mais un des grognards de faction, ne pouvant croire à la réalité de tant de rois et de princes, s'imaginant enfin qu'on se joue de lui pour éluder sa consigne, s'écrie d'une voix formidable :

« Halte là !... Les bourgeois n'entrent pas par ici ! »

Le cocher, qui connaît les usages, veut avancer : le factionnaire croise brusquement la baïonnette devant ses chevaux, en ajoutant :

« Encore un roi !... Ce n'est pas possible, on me fait la queue ! en voilà plus de trente que je compte ! assez de rois comme cela ! Allons ! arrière !...

— Mais, grenadier, lui crie le cocher qui avait arrêté court ses chevaux, c'est Sa Majesté le roi de Saxe que je mène.

— C'est une *blague!*... Il ne passera pas. Libre à ce monarque d'aller prendre la file comme les simples particuliers qui ne sont pas couronnés. »

Durant ce colloque, le roi avait mis la tête à la portière. Quelques personnes le reconnurent alors et essayèrent de faire entendre raison au grognard ; mais ce dernier ayant mis tranquillement l'arme au bras, s'était contenté de leur répondre avec un froid laconisme :

« C'est la consigne. »

Les valets de pied du roi vinrent à leur tour pour témoigner de l'identité de la personne de leur maître ; mais le vieux grognard resta inflexible :

« Quand ce serait le roi des Maroquins ou de n'importe quoi, leur dit-il, il ne passera pas ! tout ça c'est des monarques de contrebande ; et d'ailleurs, je n'en connais qu'un : c'est l'Empereur Napoléon et son auguste épouse, la fille à François. Quand il se présentera, lui, ou tous les deux ensemble, je les laisserai entrer ; mais quant au reste, bien fâché de la peine, ni vu ni connu !... Allons, au large ! »

Et le grognard croisa de nouveau la baïonnette sur le groupe qui l'entourait et qui recula prudemment.

Au dire de ceux qui ont assisté à cette fête, on aurait cru, en entrant dans la salle de bal, assister à l'une des fêtes dont nous parlent les contes de fées. C'étaient des fleurs avec leurs parfums enivrants, c'était une musique délicieuse, c'étaient surtout des femmes ravissantes de jeunesse et de beauté; tout cela éclairé par des milliers de girandoles dont le cristal reflétait tous les feux du prisme.

A dix heures, le bruit des tambours et des fanfares annonça la présence de l'Empereur et de l'Impératrice. Leurs Majestés arrivaient de Saint-Cloud. L'ambassadeur alla à leur rencontre, accompagné de toute la famille des Schwartzemberg et d'un grand nombre d'Autrichiens de distinction, parmi lesquels se faisait remarquer M. de Metternich par l'énorme quantité de décorations dont il avait déjà la poitrine bariolée. Ce cortége s'avança au-devant des augustes invités et leur adressa les compliments d'usage. Napoléon, donnant le bras à Marie-Louise, traversa assez rapidement les appartements et le jardin, sans donner beaucoup d'attention aux ingénieuses surprises et aux flatteuses allégories qu'on avait accumulées sur son passage. Lorsqu'il fut entré dans la salle de bal, on fut frappé de la gaieté de son visage. Il avait quitté l'Impératrice et l'avait laissée avec ses dames et le prince de Schwartzemberg, pour commencer ce qu'il appelait *sa tournée*. Le bras familièrement passé sous celui du roi de Saxe, qu'il venait de rencontrer et qui sans doute lui racontait, comme il l'avait dite à tout le monde, la plaisante algarade que lui avait faite la sentinelle à son arrivée, il se montra partout, parla à tout le monde, et accorda, avec une bienveillance charmante, toutes les faveurs qui lui furent demandées ; grondant doucement ceux des jeunes invités qui ne dansaient pas ; en un mot jamais il n'avait semblé plus satisfait, lorsque tout à coup, au détour d'un pilastre, s'étant trouvé face à face avec un étranger vêtu d'un riche uniforme, sa figure devint sérieuse ; il fronça le sourcil : ses regards étaient courroucés. Ce militaire était un ancien compa-

gnon d'armes de Moreau, qui avait donné sa démission à l'issue du fameux procès de ce général, et était allé le rejoindre plus tard en Amérique, où il avait choisi son lieu d'exil. Cet officier l'avait quitté ensuite pour aller prendre du service dans l'armée suédoise, où il occupait un grade élevé. Napoléon, qui n'avait ignoré aucun de ces détails, lui dit d'un ton sévère :

« Ah! ah! monsieur! vous ici!... Par quel hasard, et que venez-vous y faire?

— Sire, répondit ce dernier sans se déconcerter, j'ai obtenu de mon souverain un congé pour venir en France visiter ma famille, que je n'ai pas vue depuis longtemps.

— Ah! oui! votre souverain *actuel*, reprit Napoléon avec une inflexion de voix qui faisait facilement deviner l'intention qu'il mettait à ses paroles; il vous a engagé à venir à Paris, assister au bal de l'ambassadeur d'Autriche, persuadé que vous vous y trouveriez en pays de connaissance, n'est-ce pas?

— Sire... »

L'Empereur ne le laissa pas achever et l'interrompit en disant :

« Ceux qui vous ont conseillé de venir ici aujourd'hui ont fait une *bêtise*; et vous, monsieur, vous avez fait une *sottise* en vous y trouvant. »

Puis il lui tourna le dos et passa outre.

Après avoir fait quelques pas en silence, car pendant ce court incident, la foule qui n'avait cessé d'entourer les deux souverains s'était tenue à l'écart par convenance, Napoléon dit au roi en se penchant à son oreille :

« Me faire trouver nez à nez avec l'ancien confident de Moreau! Conçoit-on une pareille balourdise! »

Le roi de Saxe hasarda quelques mots pour calmer l'Empereur, que cette brusque rencontre avait singulièrement contrarié; Napoléon reprit avec ironie :

« Et ce monsieur qui a renié sa patrie et qui vient ici se pavaner, revêtu d'une casaque étrangère! En vérité, j'admire son aplomb. Il

s'attendait peut-être à ce que je lui parlasse de son ancien patron, que je m'informasse de l'état de sa santé!... Ah! mon Dieu! la pauvre tête!... Il aurait mieux valu pour la gloire du vainqueur de Hohenlinden, qu'il ne fût jamais venu au monde. » Et l'Empereur avait accompagné ces derniers mots d'un sourire forcé, qui aurait donné beaucoup à penser à tout autre qu'à cet excellent roi de Saxe. « Tenez, mon frère, reprit-il en baissant la voix et en pressant le bras du roi, ne me parlez pas d'un homme qui se laisse mener par sa femme, parce qu'alors cet homme n'est ni lui, ni sa femme : il n'est rien du tout. N'est-ce pas Mme Moreau qui poussa son mari de façon à ce qu'il vînt se casser le nez sur les marches du palais?... Avec un caractère comme le sien, cet homme doit nécessairement finir mal! Quant à ce monsieur de tout à l'heure, je ne suis pas assez Autrichien pour croire qu'il soit venu à Paris rien que pour s'amuser à voir danser des *ronds-de-ronchats*. Demain je parlerai à Savary; je veux savoir à quoi m'en tenir sur son compte... Mais ne parlons plus de cela, et faisons un tour dans le jardin, car il fait bien chaud ici. »

En effet, la chaleur était excessive; mais les danses n'en continuaient pas moins. On avait ouvert toutes les fenêtres de la salle de bal, et beaucoup de personnes, les femmes surtout, avaient suivi l'Empereur dans le jardin pour le voir plus facilement et pouvoir respirer plus à leur aise.

Il était alors minuit. Un vent léger qui s'éleva tout à coup vint agiter les draperies extérieures ; un rideau de gaze, flottant au gré de ce courant d'air, s'engagea dans une girandole de bougies et s'enflamma. Un aide de camp du prince Berthier accourt, s'élance, atteint la draperie, l'attire à lui pour l'arracher; mais elle se déchire par la moitié : une partie reste dans ses mains, tandis que l'autre va communiquer le feu à deux autres draperies. La flamme se propage avec rapidité le long des guirlandes de fleurs artificielles; le comte Dumanoir, M. Trobriant, le comte de San-Miguel, beaucoup d'autres personnes, essayent vainement d'éteindre le feu : il

gagne les plafonds de papier, et en quelques secondes l'incendie, comme une longue traînée d'artifice, s'empare de toute la salle. Bientôt au silence d'un premier moment de stupeur succède le cri terrible : *le feu!... le feu!...* Et la foule se précipite en désordre de la salle de bal dans le jardin, et se réfugie dans les appartements de l'hôtel. A ces clameurs sinistres, la terreur devient générale; on ne songe qu'à soi et à ceux qu'on aime : on veut fuir, on se heurte, on s'entasse, et les flammes continuent leurs progrès.

Quoique séparée de l'Empereur, Marie-Louise eût pu se sauver facilement; mais par une sorte d'héroïsme dont cette princesse n'a donné en sa vie que cette seule preuve, elle se dirigea tranquillement vers le trône qui avait été disposé pour Napoléon et pour elle, y monta, et attendit avec une dignité imposante que l'Empereur vînt lui-même la chercher.

Dès le commencement de l'incendie, les officiers de la maison de Leurs Majestés s'étaient mis à la recherche de l'Empereur dans le jardin. Ils l'avaient enfin trouvé dans un bosquet écarté, occupé à jouer avec de petits enfants qu'il faisait danser en rond autour de lui; aussitôt il leur donna l'ordre de faire avancer sa voiture.

« Messieurs, venez avec moi, ajouta-t-il. »

Et à ces mots, il se dirige précipitamment vers la salle de bal, agité par l'appréhension secrète que tout cela n'est peut-être qu'un attentat dirigé contre sa personne. La rencontre fortuite d'un ancien confident de Moreau dans les salons de l'ambassadeur lui semble justifier ses appréhensions; il se garde bien toutefois de communiquer cette idée que partagent quelques-uns de ses officiers. Ceux-ci, craignant également pour l'Empereur une trahison, se pressent autour de lui, la main sur la garde de leur épée. Heureusement qu'il n'était rien de tout cela. Napoléon s'élance dans la salle de bal en exhortant la foule qui s'y trouve à agir avec prudence et générosité; il escalade les degrés du trône, enlève l'Impératrice dans ses bras, en lui disant à demi-voix :

« Louise, je t'en prie, viens vite, car ceci devient sérieux. »

Et toujours entouré de ceux qui ne l'ont pas quitté un instant, il parvient à arracher sa femme à une mort qui eût été certaine, s'il eût tardé quelques minutes de plus à l'entraîner dans le jardin.

« La voiture est-elle arrivée? demanda-t-il alors.

— Oui, sire, lui répond un de ses écuyers ; elle est devant la petite porte, à l'extrémité du jardin.

— Monsieur, ce n'est pas là l'ordre que j'avais donné : faites-la conduire devant la grande porte de l'hôtel ; c'est par là que je suis entré ici, c'est en présence de tous ceux qui s'y trouvent que je veux en sortir avec l'Impératrice... Hâtez-vous. »

Quand la voiture eut pu percer la foule compacte de laquais, de soldats, des officiers de police et des curieux qui encombraient les abords de l'hôtel, il partit, en disant à un de ses aides de camp :

« Restez ici pour voir ce qui se passe; je vais revenir, n'en dites rien. »

Arrivé sur la place Louis XV, il fit arrêter la voiture et dit à sa femme :

« Ne te tourmente pas, ma pauvre Louise, je reviendrai bientôt ; mais tu sens que dans une circonstance si critique, il faut que l'on me voie chez l'ambassadeur de ton père. Allons, adieu, et tranquillise-toi. »

Napoléon descend de voiture, donne l'ordre au premier écuyer de reconduire l'Impératrice à Saint-Cloud, entre aux Tuileries, demande ses chevaux à l'instant même, remplace sa fine chaussure par des bottes à l'écuyère, endosse sa redingote grise, et, accompagné seulement d'un écuyer, revient en toute hâte sur le lieu de l'incendie pour diriger les secours. Cette fois il rentre chez le prince de Schwartzemberg par la petite porte du jardin.

La présence inattendue de Napoléon, revêtu de son costume populaire, à la lueur des décombres embrasés, dont la teinte livide éclairait sa figure ordinairement si pâle, mais si calme dans le danger, produisit sur la foule un effet électrique : ce fut comme une fantastique apparition.

Pendant la courte absence de l'Empereur, l'incendie avait fait d'immenses progrès dans l'hôtel de l'ambassadeur. Une demi-heure avait suffi pour consumer entièrement les frêles constructions de la salle provisoire de bal. Quelques minutes après l'arrivée des pompiers, la toiture d'une partie de cette salle s'écroulait avec fracas, au milieu d'imprécations, de cris de douleur et de l'épouvante générale.

La présence du chef de l'Etat avait d'abord contenu la foule; mais, dès qu'il avait été parti, elle s'était ruée sur un seul point, ce qui avait rendu son écoulement presque impossible. Le parquet de l'un des salons ne pouvant résister à un poids si considérable, auquel se joignit un trépignement de pieds continuel, vint à craquer dans plusieurs endroits et s'entr'ouvrit... De nouvelles victimes furent bientôt dévorées par les flammes qui les enveloppèrent.

D'autres scènes non moins sinistres se passaient dans le jardin. La mère appelait sa fille, les femmes leurs maris, les sœurs leurs frères. Tout à coup, au milieu des débris fumants, on vit s'élancer une femme jeune et belle, couverte de diamants, poussant des cris inarticulés ; c'était la princesse de Schwartzemberg, belle-sœur de l'ambassadeur. La malheureuse mère allait chercher au milieu des flammes ses enfants qui, à son insu, étaient restés dans le jardin à l'abri de tout danger. Comme elle entrait dans cette fournaise, un lustre lui tomba sur la tête et lui fracassa le crâne : on ne la vit plus reparaître. Le prince Eugène avait eu le bonheur de remarquer une petite porte dérobée, pratiquée derrière le trône de Leurs Majestés, pour faciliter le service des rafraîchissements. Ce fut par ce dégagement qu'il sortit avec la vice-reine.

La reine de Naples étant tombée, fut quelque temps foulée aux pieds, et ne fut redevable de son salut qu'au grand-duc de Wurtzbourg, qui lui fit un rempart de son corps.

La reine de Westphalie dut à son époux, comme la princesse Auguste, d'être arrachée à une mort certaine. Le roi Joseph, frère

de l'Empereur, portant dans ses bras sa femme évanouie, s'élança sur les degrés déjà embrasés : l'escalier s'écroula sous lui ; le prince Kourakin et une foule d'autres personnes furent précipitées en même temps. Beaucoup de dames furent atteintes par le feu dans leurs vêtements de gaze, et blessées mortellement, tandis que d'autres couraient çà et là dans le jardin comme frappées de vertige. L'une de ces dernières fut trouvée à cheval sur le chaperon du mur qui séparait le jardin de la rue, n'osant descendre d'un côté ni de l'autre, et ne pouvant expliquer comment elle s'était trouvée ainsi portée.

Mais enfin, lorsque l'Empereur reparut, l'ordre se rétablit peu à peu, et chacun reprit courage. Des renforts de troupes de la garde arrivèrent successivement; Napoléon leur indiqua les postes qu'ils devaient occuper. Le général Hullin, commandant la place de Paris, et le préfet de la Seine, accoururent auprès de lui, et lui firent un rapport où il fut question du préfet de police et du colonel des pompiers, lesquels, dans cette circonstance, n'avaient point apporté, disait-on, toute l'activité qu'on était en droit d'attendre d'eux.

« Je sais, je sais, disait l'Empereur d'un ton courroucé ; mais ce n'est ici ni le lieu, ni le moment de faire de la morale. Demain je leur *laverai la tête à tous* comme ils le méritent. »

Cependant les flammes venaient d'entamer les bâtiments de l'hôtel. Il s'agissait d'empêcher que ce nouvel incendie se propageât. Napoléon organisa sur-le-champ une *chaîne*. Les grenadiers s alignèrent à cet effet sur deux rangs. Napoléon se plaça parmi eux et prit part à la manœuvre des seaux. Cet exemple produisit l'effet qu'il en attendait; en un instant tous les grands personnages présents, qui jusqu'alors s'étaient bornés à donner des conseils, rois, princes, ducs, barons, Français et étrangers, tous mirent habit bas, retroussèrent leurs manches de chemise et se joignirent à la chaîne, qui se prolongeait jusque dans la cour de l'hôtel de M. Regnault de Saint-Jean-d'Angély, situé en face de celui de l'ambassadeur, de l'autre côté de la rue de Provence, où un service de tonneaux avait été orga-



... Napoléon se plaça parmi eux, et prit part à la manœuvre des seaux... (t. II, p. 220.)

nisé. Or, dans un de ses mouvements, le jet d'une pompe atteignit l'Empereur au milieu de la poitrine, et le renversa dans le mélange de boue et de cendres fumantes où il stationnait.

« Ce n'est rien, dit-il en se relevant avec agilité à ceux qui s'empressaient autour de lui ; j'en ai vu bien d'autres ! »

Malgré toute l'activité que sa présence avait imprimée aux secours, les flammes continuaient de faire des progrès ; on ne devait plus espérer rien sauver, lorsque heureusement un orage, qui couvait dans le ciel depuis la veille, éclata tout à coup, comme un puissant auxiliaire, sur cette vaste fournaise. La pluie qui tomba longtemps par torrents fit plus que tout le reste pour étouffer complétement l'incendie ; Napoléon ne se retira qu'à quatre heures du matin, et lorsqu'il se fut assuré que le dernier tison était éteint.

La foule des étrangers qui n'avaient point quitté l'hôtel de l'ambassadeur s'écoula peu à peu après lui, et bientôt il ne resta plus, sur ces ruines fumantes, que des soldats et quelques fonctionnaires, chargés de maintenir l'ordre et de faire procéder aux recherches. On ne saurait dire la quantité d'objets précieux, de décorations de tous les ordres de l'Europe, de montres, de tabatières d'or, de bijoux, de diamants, qu'on retrouva dans les décombres. D'après les ordres de l'Empereur, les soldats de la garde furent chargés des fouilles, et tous les objets retrouvés furent fidèlement déposés par eux entre les mains du duc de Rovigo. Ce nouveau ministre de la police avait fait entourer l'hôtel d'un cordon de troupes, et avait donné la consigne de laisser sortir du cercle tous ceux qui le voudraient, mais de n'y laisser entrer aucune personne inconnue. Cette mesure était sage, car, dès le commencement de l'incendie, un grand nombre d'adroits filous s'étaient introduits chez l'ambassadeur, et, sous le prétexte de porter des secours, avaient fait main basse sur tout ce qu'ils avaient trouvé à leur convenance. Ce fut ainsi que le prince Kourakin, ambassadeur de Russie, fut porté évanoui, par ces industriels, dans une arrière-cour de l'hôtel, et que là, tandis que les uns éteignaient avec l'eau du ruisseau le feu qui s'était attaché à ses

vêtements, les autres enlevaient ses boutons, ses épaulettes, ses ordres en brillants. On dit que ce prince avait sur lui pour plus de 800,000 francs de diamants, qu'on lui vola de cette façon.

Chez le comte Regnault de Saint-Jean d'Angély, les appartements du rez-de-chaussée, ainsi que l'office et tous les ustensiles de la cuisine, furent pillés ; dans la loge du suisse, on ne laissa que les quatre murs et une vieille hallebarde.

Quand l'orage eut entièrement cessé et que les personnes blessées (plus de deux cents l'étaient très-grièvement) eurent été transportées chez elles, en un mot, lorsqu'il n'y eut plus rien à craindre, la garde impériale, qui avait fait preuve de tant de zèle, prit enfin un peu de repos. Quelques grenadiers se réunirent dans un des vestibules de l'hôtel, dont les murs avaient été noircis et lézardés par l'action du feu. Certes, jamais vins plus exquis et chère plus délicate n'avaient été distribués à ces braves. Les rafraîchissements et les comestibles, disposés pour la fête dans les caves de l'hôtel, étaient les seules choses qu'eût épargnées la flamme. Les fatigues de la nuit ne devaient pas peu contribuer à leur faire faire bon accueil, et, tout en devisant à leur manière sur les déplorables incidents dont ils avaient été témoins, les grognards dévoraient les galantines de volaille, les suprêmes à la financière, les gelées au marasquin, etc.

« Je voudrais bien connaître, disait un jeune grenadier, la bouche pleine de massepains à la vanille, le facétieux pompier qui s'est amusé à *seringuer* le petit Caporal au milieu de l'estomac. Ce pékin-là ! je me donnerais volontiers le plaisir de le faire passer, à sec, par le robinet de sa pompe, pour lui apprendre à badiner devant ses chefs avec des armes à feu.

— Laisse donc ! lui répondit un camarade, qui achevait d'avaler sa huitième glace framboisée, il ne l'a pas fait exprès. Est-ce qu'il l'aurait osé ?... N'est-ce pas, caporal Ploquet, que ce n'est pas de sa faute à cet infirme de pompier?

— Hein ! fit le caporal Ploquet, qui fumait tranquillement sa

pipe, enfoncé jusqu'aux épaules dans un édredon de satin cramoisi à franges d'or, sur lequel il s'était assis, les jambes croisées à la manière des Turcs ; qu'est-ce qui parle ?

— Quand le petit Caporal est tombé là-bas? reprit le grenadier.

— Ah oui ! contre cette petite *estatue* de Cupidon qui n'a plus qu'un bras... je sais, je sais... Eh bien ! je n'y étais pas ; j'étais en train, avec le Mâconnais, de tirer par les jambes une princesse batave qui s'était incrustée sous une masse de banquettes, et qui flambait avec ; n'est-ce pas, Mâconnais ?

— Laissez-le donc dormir, caporal Ploquet ! dit un autre ; le Mâconnais est malade, il a trop mangé hier au soir après sa faction.

— De quoi, de quoi ! s'écria alors un vieux soldat dont les moustaches étaient entièrement brûlées et qui s'était étendu par terre, la tête appuyée sur le coffre brisé d'un nécessaire en bois des îles.

— Vous êtes un peu malade, n'est-ce pas ? lui dit-on.

— C'est vrai que je suis indisposé. C'est cette drogue dont m'a fait manger un grand flandrin en culotte jaune, avec son sac de taffetas noir derrière la tête. Il me demanda ce que je voulais. — Histoire de casser une croûte, lui *réponds-je;* du vin à vingt, et n'importe quoi de ce qu'il y aura à la cuisine. Cet esclave m'apporte une espèce d'oie, plus grosse que mon bonnet à poil et bourrée en dedans de petites pommes de terre noires, dures et biscornues, qui avaient un goût de moisi, que cinq cent millions de diables en auraient pris les armes, et il me dit en allemand : — Voilà ! c'est ce que nous avons de plus excellent.

— Mâconnais, vous n'êtes encore qu'un conscrit, reprit le caporal Ploquet d'un ton de suffisance ; c'étaient des *truffles*, tout ce qu'il y a de plus cher au monde ; il y en a de toutes les couleurs et de toutes les grosseurs. Moi qui vous parle, j'en ai mangé des boisseaux à Berlin, l'année dernière, chez une vieille Berlingeoise, riche comme une Crésus, où je faisais des mirotons dans ses marmites d'argent, et où je buvais plusieurs gouttes tous les matins dans de grands verres de diamant. Maçonnais, vous n'avez jamais fréquenté

la bonne société ; vous ne connaissez pas ce qui est bon. Les *truffles!*... Mais il n'y a que les maréchaux de l'Empire qui ont le droit d'en manger en fricassée.

— C'est possible, répondit le Mâconnais en faisant la grimace, mais j'aime mieux les haricots rouges de l'ordinaire. »

A ces mots, le caporal Ploquet lança au Maconnais un regard de pitié, tout en bourrant sa pipe qu'il avait achevé de fumer.

Un roulement de tambour mit fin à cette conversation. La garde impériale se rassembla dans la cour de l'hôtel, et après avoir été relevée par la garde de Paris, elle retourna à son quartier de l'Ecole-Militaire.

Dans cette déplorable circonstance, les pompiers étaient arrivés trop tard, et leurs pompes étaient en si mauvais état, qu'il leur avait fallu plus d'un quart d'heure de dispositions avant de pouvoir les faire agir avec efficacité.

L'Empereur, qui sut toutes ces particularités, vraies ou fausses, fit appeler le colonel des pompiers le lendemain, à Saint-Cloud, et le destitua. Quant au préfet de police, qu'il manda de même, après lui avoir reproché très-vivement son peu de prévoyance, il ajouta :

« Monsieur, je vous remplacerai dès que j'aurai trouvé un homme sur lequel je puisse compter ; retirez-vous. »

Les accidents causés par l'incendie étaient innombrables ; parmi ceux qui en souffrirent le plus, on signala le prince Kourakin, sur le corps duquel la foule avait passé. Pendant trois mois il fut obligé de garder le lit. Plus de trente personnes avaient trouvé la mort dans cette funeste soirée. Plusieurs femmes s'étaient noyées dans un petit bassin fort peu profond, situé au milieu du jardin, soit qu'elles y fussent tombées par accident, soit qu'elles s'y fussent précipitées elles-mêmes pour éteindre la flamme qui s'attachait à leurs vêtements.

La malheureuse princesse de Schwartzemberg ne fut retrouvée que le matin, dans le cratère refroidi de la salle de bal : ce n'était plus qu'un cadavre informe, rétréci et carbonisé. On ne la reconnut

qu'à une chaînette d'or, passée autour de son cou et à laquelle étaient attachés plusieurs petits cœurs en pierres précieuses, formant un mot cabalistique, comme c'était alors la mode d'en porter. Paris fut plongé dans la consternation ; les plus riches familles se comptaient avec effroi, tremblant de se trouver incomplètes. On se rappela que, dans une circonstance à peu près semblable, les fêtes du mariage de Louis XVI, encore dauphin, avec l'archiduchesse d'Autriche Marie-Antoinette, avaient été changées en un jour de deuil ; la superstition s'empara de ce rapprochement.

Le souvenir de cette catastrophe poursuivit longtemps l'Empereur lui-même : il en parlait à tout propos. Son imagination avait été frappée; et, comme il était un peu fataliste, il se persuada que cet incendie et que ce violent orage étaient un avertissement providentiel, et que tôt ou tard il fallait un holocauste au destin. La gravité des événements politiques qui vinrent à se succéder si rapidement put seule affaiblir ce pressentiment.

En effet, trois années avaient suffi pour faire descendre la France de cet apogée de gloire et de puissance où elle était parvenue; ce même prince de Schwartzemberg, qui s'était trouvé trop heureux de ce que Napoléon avait daigné, trois ans auparavant, honorer ses fêtes en y paraissant, était devenu depuis son ennemi le plus acharné. Il commandait un des corps de l'armée des coalisés ; la plupart des princes, naguère ses alliés et qu'un seul de ses regards faisait alors trembler, avaient enfin tourné leurs armes contre lui.

On était aux derniers jours du mois d'août 1813. L'Empereur attaquait Dresde. Depuis quarante-huit heures on se battait avec une égale furie de part et d'autre : la bataille continuait. L'Empereur fit redoubler le feu; la ligne de nos batteries gagna du terrain; elle entoura les collines environnantes, et forma devant lui comme une ceinture de flamme. Le fracas de tant de bronzes avait fini par faire crever les sombres nuées qui, depuis le matin, enveloppaient le champ de bataille.

La lueur des éclairs permit de distinguer au loin, sur les hauteurs

de Nottnitz, de nombreux chevaux de main. Le quartier-général des alliés est rassemblé sur ce point ; tous les souverains de l'Europe sont encore une fois en présence. Le prince de Schwartzemberg est avec eux : l'Empereur le sait. Sur ces entrefaites, une batterie de la garde, placée dans un bas-fond, avait ralenti son feu, puis l'avait tout à fait cessé. Napoléon court à cette batterie ; il apprend qu'elle est découragée par l'inutilité de ses coups.

« N'importe ! dit-il au commandant, il faut attirer l'attention de l'ennemi de ce côté; faites recommencer le feu.

Puis, s'adressant aux canonniers, il ajoute :

« Eh ! vous autres, de l'ensemble ! Ne foulez pas trop : vous fatiguez vos pièces inutilement ; c'est aux pointeurs, c'est aux servants à faire attention ! Que diable ! reprend-il après avoir braqué sa lorgnette sur Nottnitz, je vois du monde là-bas, beaucoup de monde qui ne devrait pas y être ; il ne tient qu'à vous de l'en chasser. Allons, en batterie !... Surtout ne vous pressez pas, si vous voulez faire de bonne besogne. »

Quelques secondes sont à peine écoulées, que ces vieux artilleurs recommencent un feu si bien nourri que Napoléon sent la terre trembler sous les jambes de son cheval ; il le flatte de la main, il caresse sa crinière :

« A la bonne heure ! s'écrie-t-il, voilà qui est bien ; continuez ainsi, et on verra ! »

Mais au même instant un mouvement extraordinaire a lieu sur cette hauteur : un personnage important vient sans doute d'être frappé par un de nos boulets. Le plateau est évacué presque aussitôt, la pluie redouble, les éclairs se succèdent plus vifs au milieu de la fumée du canon qui s'élève lentement.

« Cette fois, nous n'avons pas fait *chou blanc*, dit un vieux pointeur en passant son gant sur la lumière de sa pièce pour l'essuyer.

— J'en étais sûr ! reprend l'Empereur qui avait constamment tenu sa lorgnette braquée sur le même point ; votre serviteur, je ne vois plus personne. »

Et il partit au galop. Le soir, on amena à son bivouac un paysan du village de Nottnitz, où les souverains avaient eu leur quartier-général pendant les deux jours qu'avait duré cette première bataille; il le fit interroger par le duc de Vicence. Cet homme raconta qu'en effet un grand personnage avait été blessé par un de nos boulets, sur les trois heures de l'après-midi, au milieu de l'état-major des alliés. Il l'avait vu, ce devait être un général du premier rang; mais il ignorait son nom. Il était à cheval à côté de l'empereur de Russie au moment où il avait été atteint. Alexandre paraissait lui porter un vif intérêt; on s'était hâté de le transporter hors de la portée de nos canons. Le chirurgien particulier de l'empereur d'Autriche était venu aussitôt lui faire l'amputation; puis on l'avait transporté sur des piques de Cosaques jusqu'à Dippoldiswald.

En apprenant ces détails, Napoléon se persuada que c'était le prince de Schwartzemberg qui avait été frappé.

« Ah! ah! monsieur l'ambassadeur d'Autriche, dit-il en hochant la tête, il y a trois ans, à pareille époque, vous me donniez le bal à Paris; je me rappellerai longtemps ce funeste bal! Je vous le rends aujourd'hui à Dresde, avec cette différence que vous m'aviez courtoisement invité au vôtre, et que Dieu m'est témoin que ce n'est pas moi qui vous ai convié à celui-ci. Vous y êtes venu de votre plein gré et sans que rien vous y forçât!... Vous n'avez que ce que vous méritez, monsieur de Schwartzemberg!... »

Et, comme honteux de s'être laissé aller à un premier mouvement peu généreux, qui était loin de s'accorder avec ses sentiments naturels d'humanité, il reprit aussitôt :

« Cependant c'était un brave homme, je le regrette. J'ai toujours eu dans l'esprit le souvenir de ce bal comme un pressentiment sinistre. Il est bien évident maintenant que c'est à lui que le présage s'adressait et non à moi : je suis plus tranquille. »

Mais le lendemain on apprit d'un officier russe, fait prisonnier pendant la nuit, que le prince était sorti sain et sauf des derniers combats, et que c'était lui qui avait présidé à la retraite des alliés.

« En ce cas, qui donc a été frappé? dit l'Empereur avec une sorte d'anxiété; je donnerais volontiers mon meilleur cheval pour le savoir ! »

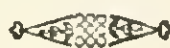
Une circonstance fortuite vint enfin éclaircir ce mystère. Un magnifique lévrier, qui suivait le brancard du personnage blessé, fut pris et amené au roi de Saxe, qui envoya le collier de l'animal au prince de Neufchâtel. Napoléon était avec quelques-uns de ses maréchaux et le général Bacler-d'Albe, occupé à suivre sur une immense carte la marche de l'ennemi, lorsque le major-général de l'armée entra précipitamment dans sa tente et lui dit avec émotion :

« Tenez, Sire, regardez; voici le mot de l'énigme que Votre Majesté avait tant à cœur de deviner ce matin. »

Napoléon prend le collier que Berthier lui présente, l'examine attentivement, tressaille et s'écrie d'une voix retentissante :

« C'était donc lui !... Et par un boulet de la garde !... Tenez, messieurs, il est facile de le deviner à l'étiquette du sac... Ah ! la Providence est juste ! tel est le châtiment qu'elle réserve aux traîtres, à ceux qui portent les armes contre leur patrie ! C'était celui-là qui devait purger la fatalité du bal de l'ambassadeur d'Autriche ! »

Autour de ce collier, en cuir de Russie, on lisait ces mots gravés sur une petite bandelette d'argent : *J'appartiens au général Moreau.*



EN ESPAGNE.

I



Monsieur le colonel, répondit d'un ton d'humeur le général qui avait bien dîné, je n'admets pas le besoin de subsistances.

— Mais..., permettez..., mon général, reprit notre colonel avec une sorte d'hésitation; si les hommes et les chevaux...

— Colonel, je vous le répète, interrompit le général, depuis tout à l'heure vingt ans que je fais la guerre, je ne me suis jamais inquiété ni des chevaux ni des hommes ; d'ailleurs je n'aime pas les observations. »

Il fallut obéir, et nous repartîmes à dix heures du soir.

Notre colonel avait parlé de subsistances, parce que depuis que nous avions quitté le quartier-général, nous ne vivions que d'oignons crus et de cigarettes, ce qui n'est pas très-nutritif, et qu'il n'aurait pas été fâché de passer une bonne nuit chez quelque alcade du voisinage, tandis qu'il en passa un très-mauvaise.

Des guérillas s'étaient embusqués de ce côté, et, à peine avions-nous fait trois quarts de lieue, que nous fûmes brusquement réveillés de dessus nos chevaux par une fusillade assez vive. Du milieu des buissons, du fond des ravins, des fentes de rochers qui bordaient la route, les balles sifflaient au-dessus et à côté de nos têtes comme une bénédiction de l'enfer. A de courts intervalles, nous voyions dans l'obscurité luire au loin un éclair, et, avant que le bruit de la détonation fût parvenu jusqu'à nous, un homme tombait; une douzaine des nôtres restèrent ainsi en chemin. Cette ennuyeuse sérénade ne cessa que vers le point du jour. Accablé de fatigue, mourant de soif et de faim, aveuglé par la poussière, je commençais à m'assoupir sur mon cheval, lorsque des cris, des éclats de rire m'éveillèrent tout à fait.

« Oh ! bravo ! bravo ! disait un de nos jeunes lieutenants, c'est un coup d'œil magnifique.

— Les habitants sont enterrés, la ville est en deuil, la marmite et les logements sont encore enfoncés pour aujourd'hui ! répétait un vieux maréchal-des-logis. Tiens, regarde donc, mauvais cavalier ! »

Ces derniers mots s'adressaient à un hussard couché sur l'arçon de sa selle, les pieds d'aplomb sur les étriers, et tenant d'une main une poignée de crins. Le camarade ne répondit pas; une balle espagnole l'avait frappé droit au cœur : il était mort.

Les hussards n'en criaient pas moins en battant des mains :

— Oh eh! oh eh! les habitants sont enterrés, la marmite est enfoncée!... »

J'avais ouvert les yeux et je dormais encore. Devant nous, au-dessus des bandes bleues et rouges de l'horizon, se dessinait une masse noire, irrégulière, semblable à la carcasse brûlée d'un grand feu d'artifice : c'était Torquemada, jolie petite ville de la province de Biscaye, abondante en blés et en bestiaux, heureusement située et traversée par la petite rivière de la Célada, au dire du *Dictionnaire géographique portatif* que j'avais dans ma sabretache. Il était facile de voir que la division Lasalle y avait fait un séjour.

« Pays de malheur! dit le vieux maréchal-des-logis, pressé de répéter ce qu'il avait entendu dire à des officiers de l'état-major ; l'endroit a déjà été incendié quatre fois, et celle-ci fait cinq ; apparemment qu'il était habité par le grand-inquisiteur, car ça sent diablement le roussi. »

Cependant nous approchions.

Auprès du pont, des palissades brisées, quelques cadavres çà et là étendus, dépouillés et verdâtres, prouvaient que les Espagnols avaient défendu le passage. On eût dit alors que la paix était faite, car le plus grand calme régnait dans la ville. Aux sons des trompettes du régiment qui sonnaient le *défilé*, point d'Espagnols aux balcons pour saluer, à coups d'escopette, notre entrée triomphale ; personne dans les rues, aucune femme aux fenêtres ; des maisons sans portes : toute la population avait battu en retraite.

J'ai souvent remarqué, au début d'une campagne, quelle singulière expression produit sur un régiment la vue des premiers morts qu'il rencontre : silence subit dans les rangs, recueillement religieux en songeant malgré soi à son pays natal. A cette espèce d'avertissement, les animaux même semblent réfléchir ; le cheval s'arrête et renâcle. Dès le lendemain on y est accoutumé, et si un conscrit fait encore attention aux cadavres semés sur la route, c'est pour jurer contre eux quand ils n'ont pas de bottes qu'on puisse leur prendre. Mais en entrant dans une ville complétement aban-

donnée, on est toujours saisi d'un sentiment de tristesse et de terreur. Chose étrange, en effet, que l'absence de la vie, le désert au milieu de cet amas de maisons à demi brûlées! Le silence ordinaire des tombeaux est moins lugubre que le retentissement des pas des chevaux dans ces rues sans peuple, dans cette solitude contre nature. J'aime mieux les cris des blessés sur le champ de bataille.

J'entrai au hasard dans une maison que je croyais inhabitée. Du haut en bas, pas un meuble ; à en juger par quelques inscriptions charbonnées sur les murs et un tableau de la Vierge avec des moustaches noires et une pipe à la bouche, il était probable que des Français avaient bivouaqué au milieu de cette pièce.

En pénétrant dans une salle basse (la cuisine sans doute, car il y avait une cheminée, seule chose qui indique une cuisine en Espagne), quelle fut ma surprise de trouver deux vieillards et un jeune garçon d'environ onze ou douze ans, accroupis devant le feu ! Au bruit de mon sabre traînant sur les dalles, l'enfant retourna la tête, fit un signe de croix comme s'il eût vu le diable, et se glissa derrière un grand fauteuil de bois, placé au-dessous d'une madone.

L'un des hommes me regarda fièrement ; et, sans se lever, sans même ôter son chapeau :

« Seigneur Français, me dit-il, je me nomme Antonio Nudez; voici l'ancien alcade de cette ville, mon frère aîné. Trop vieux et trop malade pour suivre nos compatriotes, il a voulu mourir dans sa maison. Je suis resté pour le soigner; quant à ce petit garçon, c'est lui qui nous sert.

— Pourquoi les autres ne sont-ils pas restés comme vous? lui demandai-je.

— Je ne sais ; ils aiment les montagnes quand les nuits sont belles. »

Et un demi-sourire éclaira la face maigre du malade.

Dans ce moment une grande rumeur se fit au dehors. Je vis sur la place, au milieu d'un groupe de soldats, un capucin à cheval, jurant en bon français, et damnant l'Espagne et les Es-

pagnols en termes fort peu catholiques. Son capuchon cachait un aide de camp du général. Je le conduisis au colonel, que nous trouvâmes déjà endormi sur un lit de paille. Après quelques questions à l'aide de camp :

« Le diable emporte l'Espagne, le Portugal et toute la damnée boutique ! s'écria-t-il en me regardant; voilà qu'on a besoin de nous du côté de Palencia. A cheval ! Romeuf restera ici avec dix hussards et un brigadier, pour le service des estafettes, s'il en vient. »

Romeuf fit une grimace diabolique. Romeuf était le vieux maréchal-des-logis qui n'aimait pas les villes brûlées.

« Pays de malheur ! répéta-t-il en retroussant sa moustache rousse ; pas seulement des pommes de terre crues !... pas d'eau à boire. »

Et il montrait du doigt à son brigadier les bords desséchés de la Célada, dont les maudits Espagnols, disait-il, avaient emporté l'eau pour les faire crever de *faim*.

Je lui indiquai la maison de l'alcade, et je me hâtai de rejoindre le régiment, guidé par le bruit de la fusillade; nous marchions aussi vite que lorsque nous avions passé sous les espingoles des guérillas.

Nous arrivâmes trop tard; l'affaire était à peu près terminée; seulement, vers la gauche, un régiment d'infanterie espagnole, formé en carré, tenait encore bon. De loin on eût dit un régiment d'infanterie légère. Je pensai que le choc serait rude ; mais, à la première charge, toutes ces barbes noires se débandèrent sans combat, firent de grands signes de croix, tournèrent les talons, et se mirent à fuir à toutes jambes en recommandant leur âme à la Sainte Vierge. Nous les suivîmes, la pointe du sabre haute, jusqu'au bout de la plaine, en taillant quelques croupières, par-ci, par-là; mais un mur de cinq pieds, masquant un ravin profond, nous arrêta court et devint un sûr asile pour les fuyards. Ils en

profitèrent, disparurent de l'autre côté, en nous laissant tout ébahis d'une victoire si facile.

Un fait cependant réhabilita un peu les Espagnols à nos yeux : un jeune tambour, qui n'avait pu courir aussi vite que les autres, sentant la pointe de nos sabres, s'arrête, et, pour demander grâce de la vie, agite en l'air son shako, en criant : *Viva Napoléon !* A cette exclamation, un officier de son régiment (je le vois encore avec ses énormes favoris noirs et son petit chapeau à plumet blanc), qui déjà était à cheval sur le mur, et, pour ainsi dire, hors de danger, redescend de notre côté, s'élance sur le jeune tambour, et lui passe son épée à travers le corps, en s'écriant à son tour avec indignation et les yeux flamboyants : *Muera el traidor !* (Meure le traître !) et il tombe lui-même haché de coups. Tel était ce peuple : parfois un de leurs régiments ne valait pas un homme, un de leurs hommes valait tout un régiment. Mais nous devions bientôt avoir une autre occasion de prouver quelle force d'âme, quel mépris de la vie peut montrer un Espagnol isolé et agissant pour son compte.

II

Le lendemain, lorsque nous revînmes à Torquemada, Romeuf n'y était plus. Le colonel, le croyant parti en avant avec ses douze hussards et son brigadier, alla se coucher ; moi, j'entrai chez l'alcade.

« Où sont donc nos hussards? lui demandai-je.

— Bien loin, tous ensemble, » me répondit Nunez d'un ton emphatique.

Et, comme pour éviter de nouvelles questions, il se hâta d'ajouter selon la formule espagnole :

« Toute la maison est à votre disposition ; mais il n'y a rien dans la maison. »

Heureusement que les hussards sont doués d'un instinct merveil-

eux pour trouver quelque chose dans ces maisons où il n'y a rien. Ils s'étaient déjà répandus comme une nuée de fourmis dans tous les coins de la ville, explorant caves et greniers, déterrant les plus secrètes cachettes. De la cuisine où j'étais, je les apercevais dans le jardin, fureter, s'arrêter, sonder le terrain avec la baguette de leur carabine. Tout à coup, au-dessous de la fenêtre où j'étais, les bras appuyés, dans un angle où la terre semblait fraîchement remuée :

« Un trésor! un trésor! crie un hussard; c'est moi qui l'ai trouvé! »

Aussitôt les autres d'accourir et de se ranger en demi-cercle, et de creuser à grands coups de bêche. Bientôt un des travailleurs rencontre un obstacle; tous s'élancent à la fois, et le plus heureux serre dans sa main une main froide...; puis un bras sort, puis une tête, puis un hussard tout entier, deux, trois, quatre hussards, le détachement complet, y compris Romeuf et son brigadier. Ils y étaient *tous ensemble*, l'Espagnol avait dit vrai, tous la gorge coupée.

Qu'on s'imagine la stupeur, la rage de nos soldats! J'examinai la figure de mes hôtes. Nunez fumait tranquillement une *cigaretta*, en regardant cette scène avec l'indifférence d'un fossoyeur qui déjeune dans le cimetière. Le petit garçon attisait le feu, et, sur un banc de pierre, l'alcade, au teint mauresque, en manteau brun, immobile et impassible, semblait une vieille statue de bois enfumée.

En un instant la maison se remplit de hussards; elle retentit de malédictions et de menaces. Sans moi, à la place des morts, l'alcade son frère et l'enfant, étaient enterrés tout vivants. J'eus peine à les protéger, jusqu'à ce qu'on eût été réveiller le colonel. Alors, dans la cuisine même, en présence de ce monceau de cadavres, une Cour martiale improvisée commença le procès des Espagnols.

« Qui a égorgé ces hussards?»

L'alcade ne daigna pas répondre.

« Qui a égorgé ces hussards? » répéta le colonel d'une voix terrible.

L'enfant resta muet.

« Quand je vous jurerais que ce n'est pas moi, dit Nunez avec calme, vous ne me croiriez pas; alors c'est moi.

— Toi seul? c'est impossible.

— Pardonnez-moi, seigneur général; les Français ont trouvé une outre d'eau-de-vie, ils se sont enivrés hier au soir. Cet enfant les vit tous endormis ici dans cette salle; il vint m'en prévenir; je leur coupai le cou à tous, et, ce matin, il m'a aidé à les enterrer. Mais tandis qu'avec ce couteau (et il tira de sa poche un *navaja* qui avait au moins un pied et demi de long) je vengeais ma patrie, Perico (c'était le petit garçon) était là haut, auprès de mon frère. S'il y a crime, c'est moi seul qui l'ai commis.

— Frère! s'écria sévèrement le vieux alcade, vous n'avez agi que par mes ordres.

Puis, se levant avec effort:

— Tuez-nous tous les deux, ajouta-t-il, et que tout véritable Espagnol nous imite.

— Alcade, dit le colonel en bâillant, vous serez pendus vous et votre frère.

— Je le crois», dit froidement Nunez.

III

De l'autre côté de Torquemada, sur la route de Valladolid, il y avait une grande croix entourée d'un bouquet d'arbres; ce fut le lieu du supplice. Au milieu d'une escorte de vingt-cinq hussards, l'alcade marchait, la tête haute et d'un pas assez ferme, malgré les douleurs que lui causait la goutte. Nunez le soutenait, et Périco, servant ses maîtres jusqu'à la fin, portait une petite échelle et un paquet de cordes. Arrivé au pied de la croix, l'alcade se mit à genoux. Pendant qu'il priait, Nunez s'approcha de l'adjudant chargé de présider à l'exécution:

« C'est mon frère aîné, c'est l'alcade de cette ville, lui dit-il; à

ce double titre je lui dois respect et honneur ; empêchez, je vous prie, qu'aucun de vos hommes ne porte la main sur José de Quintana ; je me charge de lui, moi.

— Arrangez-vous comme vous voudrez, lui répondit l'adjudant ; mais dépêchons-nous, parce que je n'aime pas ces sortes d'expéditions. »

Nunez embrassa son frère et le pendit lestement.

Mais, pour pendre Nunez, ce fut une autre affaire. Aucun de ces hussards, si furieux une demi-heure auparavant, ne voulut servir de bourreau.

« Ce n'est pas mon métier, dit l'un.

— Je n'ai jamais pendu personne, dit un autre.

— Qu'on le fusille, c'est différent, je le veux bien », dit un troisième.

Pendant cette discussion, Nunez attendait au haut de l'échelle ; et interprétant mal les scrupules des hussards, il leur cria :

« N'ayez pas peur, je ne remuerai même pas. »

Puis, s'étant passé lui-même la corde au cou, il appela Périco, qui monta à l'échelle, accrocha la corde au clou, et le lança, comme on dit, dans l'éternité.

Il y avait là de braves soldats, mais pas un bourreau. Nous repartîmes tristes et silencieux. Périco nous suivit en rapportant l'échelle.

« A quoi bon te fatiguer ? lui dis-je d'un ton d'humeur, laisse là cette échelle. »

Le jeune garçon me regarda, posa l'échelle contre un arbre, se signa et monta.

« Que fais-tu donc ? lui dis-je impatienté ; il n'y a plus personne à pendre.

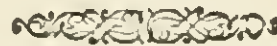
— Ah !... reprit-il tranquillement, je croyais que c'était à mon tour.

— Non, mon pauvre Périco, on ne veut pas te pendre, toi.

— Comme il plaira à vous et à Dieu ! »

Il descendit, revint avec nous à Torquemada, où il nous aida à remettre dans le trou ce malheureux Romeuf, son brigadier et leurs camarades.

Le lendemain, avant le jour, Périco avait pris la fuite, en emportant avec lui le couteau de Nunez.



LE PETIT CHIEN DE L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE.

On sait qu'en 1810 le maréchal Berthier fut chargé par Napoléon d'aller chercher à Vienne la future impératrice Marie-Louise, pour l'amener à Paris. Or, lorsque toutes les cérémonies d'étiquette furent terminées (ce qui n'est pas un chapitre médiocrement long à la cour d'Autriche), on songea au départ; mais tout le temps que durèrent les préparatifs, Marie-Louise ne fit que pleurer en songeant qu'elle allait être séparée de sa famille. Elevée dans les principes de Marie-Thérèse, la fille de François II pleurait à la pensée, non-seulement de quitter ses sœurs, ses frères, son père, peut-être même sa belle-mère, mais encore à celle d'être forcée de vivre auprès d'un homme qu'elle ne connaissait pas, et qui ne devait être pour elle qu'un objet de terreur, car ses oncles n'avaient cessé de lui répéter que Napoléon avait tenté deux fois d'anéantir leur maison. Cependant le jour fixé pour le départ arriva. Marie-Louise, après avoir reçu les adieux de sa famille, se retira dans son appartement afin d'y pleurer plus à son aise en attendant Berthier qui, d'après le cérémonial prescrit, devait la conduire à la voiture. Au moment où on l'introduisit dans le cabinet de sa nouvelle souveraine, il la

trouva donc tout en larmes. Enfin, après un moment de silence, elle lui dit d'une voix brisée par les sanglots :

« Prince, ma douleur n'est-elle pas excusable? jetez les yeux autour de vous : je ne suis entourée ici que de choses qui me sont chères et précieuses : ces dessins sont de mes sœurs, cette boîte d'ivoire est l'ouvrage de mon frère Ferdinand ; c'est mon oncle Charles qui a peint ce tableau, et ce coussin en tapisserie m'a été donné par ma mère, qui l'avait brodé de ses mains. »

Et Marie-Louise, continuant sur ce ton l'inventaire de son cabinet, il ne fut pas jusqu'à un tapis de pieds, usé, qui ne lui eût été donné par une main amie. Et puis vint le tour des fleurs artificielles qui garnissaient de magnifiques vases de porcelaine de Saxe; des oiseaux d'Amérique, emprisonnés dans une volière à réseaux d'argent; du perroquet juché sur son bâton d'acajou, etc. Mais, de toute la collection, la pièce la plus importante et la plus regrettée était un petit épagneul à longs poils, de pure race anglaise, qui faisait à lui seul plus de bruit que le perroquet dans son bavardage austro-russe.

Au palais, on n'avait pas laissé ignorer à la jeune archiduchesse combien les chiens de l'Impératrice Joséphine, à commencer par *Fortuné*, qui eut l'honneur de faire la première campagne d'Italie, d'où il ne revint pas, jusqu'à *Fox*, qui suivit sa maîtresse à Malmaison, après son divorce, avaient déplu à Napoléon. Aussi, en père prudent, François II avait-il prévenu sa fille qu'il lui faudrait laisser à Vienne son chien, son perroquet, ses oiseaux, et n'emporter avec elle, à Paris, aucune des jolies bêtes qu'elle aimait tant.

Mais, pour l'intelligence de ce qui doit suivre, il nous faut ici interrompre un moment ce récit, pour parler, selon leur mérite, Fortuné et de Fox, ces deux petits chiens de Joséphine, qui occupèrent une place importante dans la vie intime des Tuileries.

Fortuné était un petit chien chauve, fort laid et très-hargneux, qui avait été donné à Joséphine, avant son mariage, par Mme Tallien, l'une de ses bonnes amies. Devenue Mme Bonaparte, Joséphine

se brouilla avec Mme Tallien; mais elle conserva à Fortuné une affection si tendre, que, ne se sentant pas le courage de vivre un jour séparée de lui, elle l'emmena en Italie lorsqu'elle alla y rejoindre son mari, en 1797. Flattée, caressée par tous les officiers de l'état-major, la petite bête devint un personnage vraiment important du quartier-général, au grand déplaisir de Napoléon, qui détestait Fortuné, parce qu'il avait, entre autres habitudes, celle de mordre les jambes de ceux qui s'approchaient trop près de sa maîtresse.

Un jour, cependant, dans une arrière-cour du palais de Passeriano, que Napoléon occupait alors, Fortuné ayant attaqué avec plus d'acharnement que de coutume le chien du chef de cuisine du général en chef, dogue énorme, mais calme et patient comme tout ce qui est fort et puissant sur la terre, ce Gargantua à quatre pattes, poussé à bout, se vengea enfin d'un seul coup de dent, et pour toujours, des mépris et des imprudentes agressions de Fortuné, qui, les reins broyés, ne survécut que quelques heures à ces funestes représailles.

Le chef de cuisine tâcha de justifier la conduite de son chien en prétendant que « c'était toujours *monsieur* Fortuné qui *dévorait* son dogue » ; et, dans la crainte qu'on ne l'empoisonnât, il le cacha avec soin. Napoléon dissimula le mieux qu'il put la secrète joie que lui causa l'événement; quant à Joséphine, elle pleura beaucoup son chéri. Les courtisans, pour plaire à la femme de leur général, donnèrent des larmes à l'infortuné Fortuné, comme ils l'avaient appelé après sa catastrophe; il n'y eut pas jusqu'à un grenadier qui ne s'avisât de pleurer comme certains de ses chefs, dans l'espérance d'obtenir les galons de caporal. C'était toujours un pas de fait vers le maréchalat. Napoléon vint à passer devant ce grenadier, qui était en faction dans l'intérieur du palais; il remarqua ses yeux plein de larmes, et s'arrêtant devant lui :

« Pourquoi pleures-tu ? lui demanda-t-il avec bienveillance; est-ce que ta mère serait morte ?

— Non, mon général..., c'est le petit chien... »

A ces mots, Napoléon fronça le sourcil.

« Ah ? toi aussi, tu fais de la *sensiblerie*, reprit-il sévèrement. Eh bien ! tu iras passer vingt-quatre heures à la salle de police ; les grandes douleurs ont besoin de calme et de solitude. »

Cependant Fortuné n'avait pas tardé à être remplacé par un carlin de race anglaise, appelé Fox, qui hérita bientôt de tous les droits de son prédécesseur dans l'affection de Joséphine, ainsi que dans l'aversion de Bonaparte, malgré la précaution qu'elle avait prise de lui donner un nom anglais. Aussi Bonaparte ne laissait-il échapper aucune occasion de le taquiner, soit en l'agaçant, soit en lui appliquant à l'improviste, sur le museau, une énorme prise de tabac qui faisait éternuer Fox pendant un quart d'heure, et cela, lorsqu'il était sur les genoux de sa maîtresse, qui disait à son mari d'un air suppliant :

« Mon Dieu ! Bonaparte, que tu es méchant ! Ne vois-tu pas que la pauvre bête ne demande pas mieux que de se laisser caresser par toi ?

— Hum ! je ne m'y fierais pas, répondait celui-ci en riant ; c'est un Anglais. »

Un jour que Fox, qui n'avait pas de rancune, sautillait autour de Bonaparte pour qu'il le fît jouer, celui-ci, de meilleure humeur que de coutume, s'assit dans un fauteuil, et, se baissant pour frapper de sa main sur le tapis de pied, appela à lui le carlin en disant :

« Ici, monsieur ! venez à ce maître..., là..., tout de suite ! »

Le chien obéissant arrive ; mais lentement et l'oreille basse, comme s'il eût deviné que les avances qui lui étaient faites cachaient un piége. Bonaparte le place entre ses deux jambes, et d'une main le saisit par la nuque. Le chien, placé comme dans un étau, se met à grommeler.

« Hein !... qu'est-ce que c'est ? dit Bonaparte en le secouant doucement ; vous n'êtes pas content, je crois ? Encore !... Taisez-vous, monsieur ; taisez-vous, ou sinon... »

Mais Fox continue de manifester sa mauvaise humeur.



— Mais il m'a mordu, réplique Bonaparte en portant la main à sa botte. (t. II, p. 241.)

« Il te mordra, je t'en préviens, dit Joséphine, qui semble plus impatientée que son carlin.

— Ah! parbleu! je voudrais bien voir cela!

— Tu le verras.

— Qu'il s'en avise seulement! »

Et Napoléon serra le chien plus fortement encore entre ses jambes. Le chien, voulant s'affranchir de cette étreinte, fit un effort décisif en aboyant plus fortement; Bonaparte lâche prise alors, et, d'un coup de pied, envoie le carlin à dix pas. Joséphine se précipite, le prend dans ses bras et s'écrie :

« Ah! pauvre bête!

— Mais il m'a mordu, réplique Bonaparte en portant la main à sa botte.

— Ne te l'avais-je pas dit? Tu ne trouves de plaisir qu'à faire souffrir cette pauvre bête. Depuis qu'elle est ici, tu lui as changé le caractère.

— Il est affreux, ton chien.

— Tant mieux, je ne l'en aime que davantage.

— Oh! voilà bien les femmes! »

Quelques instants après cette petite scène, Bonaparte étant sorti, rencontra au bas d'un petit escalier son chef de cuisine.

« A propos! as-tu encore ton gros chien? lui demanda-t-il.

— Mais..., général... »

Et l'artiste culinaire, craignant que cette question n'eût d'autre but que de venger la mort de Fortuné, hésitait à répondre.

« Je te demande, répète Bonaparte, si tu as encore ton gros chien; c'est oui ou non.

— Eh bien..., oui, général, répond celui-ci en baissant les yeux et en roulant dans ses mains son classique bonnet de coton.

— En ce cas, reprend Bonaparte, tâche qu'il rencontre M. Fox comme il a rencontré M. Fortuné..., tu sais..., par hasard...; tu me rendras un grand service... Tu peux compter sur une récompense honnête. »

Et maintenant revenons à Marie-Louise.

Il y avait certainement dans les regrets de la jeune archiduchesse une preuve de bonté de cœur que comprit parfaitement Berthier. En voyant une pareille douleur, là où il ne s'attendait à trouver que de la joie, il dit à sa nouvelle souveraine :

« Madame, je venais au contraire prévenir Votre Majesté qu'elle ne pourra se mettre en route que dans deux heures, et qu'en conséquence je lui demande la permission de la quitter jusqu'au moment de son départ. »

Et, se retirant aussitôt, le prince de Neufchâtel alla trouver l'Empereur d'Autriche, à qui il confia le plan qu'il avait conçu. François II comprit ce qu'on lui demandait et donna des ordres en conséquence.

Enfin, la jeune Impératrice quitta Vienne et arriva bientôt en France. Les fêtes qui l'accompagnèrent sur toute sa route commencèrent à lui faire oublier un peu l'épagneul et le perroquet qu'elle avait semblé tant regretter. Nous avons raconté dans un de nos *Souvenirs* comment sa voiture fut arrêtée à quelques lieues en avant de Compiègne; comment un homme y monta sans façon et prit place à côté de celle qui n'était encore que sa fiancée. Enfin comment, arrivé à Paris, l'Empereur, prenant la main de cette jeune femme qu'il croyait être un gage de paix et d'éternelle alliance, traversa, en présence de toute la cour impériale rassemblée, la grande galerie du Louvre, où les cris de vive l'Empereur et de vive Marie-Louise ébranlèrent la voûte du vieux palais de Catherine de Médicis. Alors l'Impératrice oublia tout à fait sa petite ménagerie de Vienne, au milieu des enivrements de ce glorieux bonheur. Puis, le lendemain, au balcon du pavillon de l'Horloge des Tuileries, Napoléon présenta lui-même sa femme aux Parisiens, et, comme la veille, cent mille voix crièrent vive l'Empereur, vive Marie-Louise! Quant à lui, le cœur ivre de joie, il ne pouvait répondre à la foule que par des saluts. Lorsqu'il se retira, il dit à sa femme, les larmes aux yeux :

« Viens, ma bonne Louise, que je te paye de tout le bonheur que tu m'as donné. »

Et, la conduisant par un de ces sombres corridors du palais qui, même en plein jour, sont constamment éclairés par des lampes, il la fit marcher à grands pas.

« Sire, où me conduisez-vous ? demanda la jeune femme ; j'ai peur ici, ajouta-t-elle en serrant le bras de Napoléon.

— Viens toujours, te dis-je, est-ce que tu as quelque chose à craindre avec moi ! »

Mais tout à coup l'Empereur s'arrête devant une porte fermée.

« Louise, écoute ! » lui dit-il en prêtant l'oreille.

Aussitôt une voix qui semblait n'avoir rien d'humain, et les clapissements d'un chien se font entendre. L'animal avait senti plutôt qu'entendu ceux qui s'étaient approchés, et de ses pattes grattait de l'autre côté de la porte. Napoléon l'ouvre et pousse doucement l'Impératrice dans une pièce très-éclairée, où l'éclat du jour empêche d'abord celle-ci de distinguer ce qui s'offre à sa vue. Bientôt les objets deviennent plus distincts. Alors un délicieux frémissement, causé par la surprise, vient agiter la jeune femme. Elle veut parler, les paroles expirent sur ses lèvres ; elle ne peut que pencher sa tête, en pleurant, sur la poitrine de Napoléon.

C'est que, dans cette chambre, Marie-Louise, impératrice et reine, rassasiée, pour ainsi dire, des pompes triomphales qu'elle a partagées avec un époux, le plus puissant souverain du monde, Marie-Louise retrouvait tout à coup, grâce à lui, ces joies de l'enfance, ces souvenirs de la patrie qu'elle avait tant regrettés quelques jours auparavant. Outre son chien, son perroquet et ses oiseaux, cette chambre renfermait, rangés dans le même ordre qu'à Vienne, tous les objets qu'elle y avait laissés en partant, tout, jusqu'à la boîte d'ivoire façonnée par son frère, jusqu'au petit coussin que l'impératrice, sa mère, lui avait donné.

Lorsqu'elle fut un peu remise d'une émotion si douce, Napoléon lui dit :

« Tu es contente, ma bonne Louise? Eh bien ! moi aussi, et je crois qu'en ce moment je recevrais avec indifférence la nouvelle d'une victoire. »

Cependant l'Impératrice parcourait avec ravissement ce cabinet, tandis que ses oiseaux gazouillaient dans leur volière, que son perroquet s'agitait sur son bâton, et que son chien pleurait de joie. La pauvre petite bête semblait craindre d'approcher de son ancienne maîtresse. Alors Napoléon appela l'épagneul et le caressa :

« A la bonne heure, lui dit-il en le flattant de la main ; tu es gentil, bien élevé; tu ne ressembles pas aux autres chiens, toi, à M. Fortuné, à M. Fox. Aussi, je ne te recommanderai pas aux rencontres fortuites de leur ennemi mortel. »

Cependant le perroquet restait muet, contre l'habitude des oiseaux de sa bruyante espèce.

« Monsieur Jacquot, vous me faites l'effet d'être un peu bête, dit en riant Napoléon.

— Je suis malade ! » répondit tout à coup le perroquet d'une voix gutturale et d'un air piteux.

A ces mots, Napoléon laissa échapper un éclat de rire vraiment homérique.

Lorsque cet accès fut passé, il demanda à l'Impératrice quel avait été, à Vienne, le précepteur de ce perroquet. Celle-ci répondit, en souriant, que son éducation avait été un peu négligée.

« Mais, Sire, ajouta-t-elle, il n'y avait que M. de Metternich qui lui parlât français, et malheureusement il n'a pu lui apprendre que cette seule phrase, qu'il prononce très-bien, comme vient d'en juger Votre Majesté. »

Napoléon et Marie-Louise se prirent à rire de plus belle, et comme les larmes sont bien près du rire, celle-ci, pour le remercier de tant d'aimables attentions, se jeta avec attendrissement dans ses bras. Il était alors près de la fenêtre, et la foule, rassemblée dans la cour des Tuileries, vit du dehors ce mouvement. Aussitôt des battements de mains et des acclamations à faire trembler les murs du Palais,

furent poussés par le peuple qui, sans doute, assignait à cette scène d'intérieur quelques motifs de haute politique. Au même moment, un léger bruit se fit entendre du côté de la porte, restée entr'ouverte, et la tête du prince de Neufchâtel se laissa voir.

« Berthier, vous pouvez entrer, lui dit l'Empereur. Et allant au-devant de lui, il le prit par le bras et le présenta à l'Impératrice, en disant :

« Tiens! ma bonne Louise, c'est lui qui, à Vienne, a eu l'idée, en voyant tes larmes, de faire transporter ici tout ce que tu vois, pour tâcher d'adoucir un peu des regrets qui prouvent en faveur de ton cœur. Berthier mérite bien que tu le récompenses, n'est-ce pas? Embrasse-le, ma chère amie. »

A cette proposition inattendue, Marie-Louise, naturellement timide, baissa la tête sans mot dire. Berthier, retenu plus encore par le respect que par les convenances de l'étiquette, restait comme cloué à sa place.

« Allons, mon cher, dit l'Empereur en touchant légèrement le coude du prince, est-ce que pour la première fois vous ne voudriez pas m'obéir?

— Sire...

— Allons, allons, ce devrait être déjà fait. »

Alors Berthier avança de deux pas et prit respectueusement la main de l'Impératrice pour la porter à ses lèvres. Mais Napoléon, qui devina son intention, se récria; et, poussant doucement le prince vers Marie-Louise :

« Non, non, mon vieil ami, lui dit-il avec des larmes dans la voix, ce n'est pas cela : embrasse-la, te dis-je, je le veux. »

Voilà l'homme que, quatre ans plus tard, l'un devait abandonner, et dont l'autre allait répudier même le glorieux nom.

L'ATTAQUE DU CONVOI.

1812.



I



n était à la fin d'août 1812. L'affaire de Smolensk avait eu lieu. Napoléon continuait son mouvement en poussant toujours devant lui les Russes qu'il avait battus. Le 4e corps, sous les ordres du prince Eugène, formant l'extrême gauche de la grande armée, était obligé, pour se maintenir à la hauteur de ceux du centre, de marcher par des routes qui n'avaient jamais été fréquentées. Ces chemins, étroits et coupés par de nombreux ravins, étaient souvent si resserrés, qu'ils ressemblaient à ces sentiers que l'on trace en France pour marquer la division des propriétés. Les nuits étaient alors très-courtes, et la chaleur du jour tellement insupportable, que l'Empereur, malgré l'impatience qu'il avait d'atteindre Moscou, était forcé d'accorder à ses troupes plus de repos qu'il ne l'aurait voulu. Tous ceux qui avaient fait la guerre d'Egypte assuraient que le soleil de cette contrée n'était pas plus brûlant que celui de la Russie. Les soldats dont les bivouacs étaient éloignés des rivières souffraient cruellement de la soif. Pour se procurer un peu d'eau, ils étaient obligés de creuser la terre avec leurs baïonnettes, et lorsqu'ils avaient le bonheur d'en trouver, cette eau était si bourbeuse, qu'il leur fallait, avant de la boire, la tamiser au moyen de leurs mouchoirs.

Arrivé à Makaïlowskoé, petite ville où se trouvaient quelques maisons bâties en pierre, le vice-roi y laissa un poste de correspondance et passa outre pour établir son camp sur un plateau situé à peu de distance d'un bois de bouleaux et d'un château qu'on apercevait distinctement par delà d'autres bouquets de bois, bien qu'il fût éloigné de trois ou quatre lieues au moins. Ce petit camp offrit bientôt un coup d'œil pittoresque. Eugène ayant fait dresser sa tente au milieu d'un bosquet formé par la nature, les officiers généraux allèrent dormir dans leur voiture ; ceux qui n'en avaient pas firent abattre des arbres avec lesquels on leur improvisa des cabanes. Quant aux soldats, les uns s'occupèrent de préparer leurs aliments, les autres de nettoyer leurs armes; le plus petit nombre profita du restant du jour pour se livrer à la maraude et faire la guerre aux volailles échappées à la voracité des Cosaques qui rôdaient dans les environs.

Les soldats ne souffraient point encore de la disette, parce que l'ordre et la discipline étaient sévèrement maintenus, et que les distributions avaient lieu assez régulièrement; cependant, lorsqu'on faisait séjour, on était forcé d'avoir recours à la maraude pour se procurer du fourrage, dans un pays où ceux qui fuyaient à notre approche dévastaient, pillaient ou brûlaient tout ce qu'ils rencontraient sur leur passage; mais du moins cette maraude se faisait-elle avec une sorte d'ordre.

Le soir, au moment où les soldats du camp allaient se livrer au repos, le général qui commandait la brigade de cavalerie légère du 4e corps donna l'ordre au colonel du 9e chasseurs d'envoyer un capitaine avec une cinquantaine d'hommes au château dont on ignorait le nom, pour tâcher d'y faire des approvisionnements; il se plaignit en même temps à cet officier supérieur de la mollesse qu'un de ses escadrons avait montrée à la dernière affaire contre les Russes.

En effet, les chevaux de ce régiment, épuisés par la chaleur et les longues marches, n'avaient exécuté que faiblement leur charge. De retour à son bivouac, le colonel fit appeler le plus ancien des

capitaines de l'escadron désigné, et lui rapporta, mot pour mot, les reproches qui lui avaient été faits, en ajoutant d'un ton d'humeur :

« Eh bien! qu'avez-vous à répondre?

— J'ai à répondre, mon colonel, répliqua naïvement le vieux capitaine, que nos chevaux n'ont pas de patriotisme. Qu'ils aient ou non quelque chose dans l'estomac, nos chasseurs se battent toujours de même; mais ces maudites bêtes normandes ne veulent rien faire quand elles n'ont pas le ventre plein.

— Raison de plus, ajouta le colonel en souriant, pour que vous vous acquittiez bien de la mission dont il s'agit : soyez prudent, ne vous aventurez pas, et faites en sorte surtout que vos hommes ne commettent aucun dégât; vous connaissez sur ce point la sévérité du prince. Partez donc, et revenez le plus tôt possible. »

II

A neuf heures du soir, le capitaine, un lieutenant, quatre sous-officiers et cinquante chasseurs quittaient le camp de Makaïlowskoé pour aller enlever poliment tout ce qui pouvait se trouver de subsistances dans ce château. Il fallait agir avec promptitude et pousser droit au but avant que l'ennemi eût le temps de surprendre cette poignée d'hommes. Un juif, qui devait servir de guide pendant la nuit, fut placé entre le capitaine et le lieutenant, et bientôt au cliquetis des armes succéda le calme des champs. Le canon qui grondait au loin sur la droite rappelait seul la présence des deux armées. Deux chasseurs détachés en avant, la carabine au poing, examinaient avec précaution le terrain qui se développait devant eux. Le détachement marchait ainsi depuis une heure, engagé dans un petit bois : ils allaient en sortir, lorsque le lieutenant adressant la parole au capitaine :

« N'entendez-vous rien? » lui demanda-t-il avec inquiétude.

Après avoir écouté attentivement, celui-ci se retourna vers sa troupe.

« Halte! » commanda-t-il à demi-voix.

En effet, un bourdonnement sourd retentissait dans le lointain : presque aussitôt les deux chasseurs de vedette se replièrent.

« Qu'est-ce donc? leur demanda le capitaine avec curiosité.

— La nuit est noire, capitaine, répondit un des éclaireurs; nous n'avons rien vu, mais nous avons entendu : il y a quelque chose, c'est sûr.

— Ce sont les Cosaques! dit le lieutenant.

— Eh! non, c'est le vent! répliqua un vieux brigadier.

— Silence donc! » reprit le capitaine impatienté.

Tout le monde se tut et prêta l'oreille : chacun cherchait à percer du regard dans l'obscurité.

« Mon capitaine, entendez-vous ce bruit régulier? reprit le lieutenant, c'est de la cavalerie; encore ces damnés Cosaques! »

Et machinalement le jeune officier porta la main à la poignée de son sabre.

« Croyez-vous qu'ils viennent à nous? demanda le capitaine après un silence.

— Ma foi..., je ne sais; mais si ce sont eux, eh bien! nous les recevrons. Peut-être passeront-ils derrière nous, ajouta le lieutenant. Si nous poussions en avant?...

— Oui, au trot, et serrons la botte! » dit le vieux brigadier dont le cheval, qui avait senti l'éperon, s'était mis à caracoler.

Le capitaine allait commander : En avant! lorsque le bruit augmenta sensiblement, et le hennissement d'un cheval retentit dans la plaine.

« Il est trop tard, dit à voix basse un maréchal-des-logis; si nous avançons maintenant, nous risquons de tomber au milieu des Russes sans connaître leur nombre.

— Vous avez raison! Pied à terre!... commanda aussitôt le capitaine à voix basse; éloignez-vous les uns des autres, tenez le

fourreau de vos sabres, restez devant vos chevaux, et silence! Quant à toi, ajouta-t-il en s'adressant au juif, si tu dis un mot, si tu fais un geste, tu es mort! »

En prononçant ces paroles, le capitaine avait dirigé la pointe de son sabre sur la poitrine de l'israélite qui était resté immobile comme une statue.

A peine ces ordres étaient-ils exécutés, que la cavalerie ennemie apparut tout auprès. Le plus profond silence régna dans la petite troupe, et chacun attendit l'événement avec cette résignation qui caractérise les vieux soldats.

En effet, un régiment de Cosaques réguliers, après avoir poussé une reconnaissance sur la gauche de l'armée française, regagnait son cantonnement; leurs éclaireurs, s'engageant de l'autre côté du bois, passèrent à trente pas des chasseurs que les arbres et l'obscurité dérobèrent à leurs regards. Cette cavalerie chemina silencieuse et serrée; mais la lune venant à se dégager tout à coup des nuages qui la voilaient, l'œil put voir cette masse noire onduler selon les accidents du terrain, et briller le fer des lances que les cavaliers tenaient élevées. Peu à peu le bruit diminua, et les Cosaques disparurent derrière un coteau.

« Et d'un! s'écria le vieux brigadier.

— Nous tremperons la soupe demain matin, dit un chasseur dont la lèvre supérieure n'était pas, comme celle de la plupart de ses camarades, ombragée d'une épaisse moustache.

— Tais-toi, conscrit! répliqua un vieux soldat décoré de trois chevrons, les blancs-becs n'ont pas la parole à cette heure. »

III

Le jour commençait à poindre lorsque le détachement arriva au château. Depuis deux jours ceux qui l'habitaient l'avaient abandonné; mais un régisseur fidèle y était resté pour agir suivant les circon-

stances. Les chasseurs mirent pied à terre, et après que le capitaine eut expliqué à l'intendant la mission dont il était chargé, tout le monde s'occupa de rassembler les provisions de bouche qui pouvaient être emportées. En un instant deux chariots en furent chargés; puis les soldats se répandirent dans les appartements, et, pour se dédommager de leurs longues privations, se mirent à boire les vins exquis qui garnissaient les caves, et à dévorer ces délicates pâtisseries que les nobles russes ont toujours en grande quantité; puis ils furetèrent partout, poussés par un sentiment de curiosité assez naturel chez des hommes pour qui tout cela était nouveau. Quelques-uns allaient pénétrer dans une petite pièce qui servait de pharmacie, lorsqu'un sous-officier essaya de les en détourner, en leur disant :

« Camarades ! c'est ici l'ambulance des propriétaires : respect aux localités !

— Laissez donc, brigadier, reprit un chasseur à moustache grise, je connais cela, moi ! C'est ici que les bourgeois cachent leurs plus fameuses liqueurs ! Ces bocaux de toutes les couleurs ne sont remplis que d'excellentes choses, et ce que vous voyez là de verdâtre est de la véritable absinthe suisse; ce qui est rouge, là-bas dans le coin, doit être du *parfait-amour*, et le grand bocal blanc, ici présent sur la table, n'est rempli que de *kirsch-wasser* première qualité, avec lequel les Russes et les Prussiens ont coutume de faire le punch au rhum. J'en suis certain, c'était la boisson ordinaire du régiment lorsque nous étions à Berlin il y a cinq ans; au surplus, vous allez voir. »

En disant ces mots, le vieux chasseur s'était emparé d'un flacon rempli d'une matière épaisse et jaunâtre et l'avait porté à ses lèvres... C'était en effet de l'hydromel, liqueur dont les Russes font un usage habituel.

« Parbleu ! je le disais bien ! s'écria-t-il dès qu'il eut repris sa respiration; c'est le ratafia des princes du pays ! »

Aussitôt les chasseurs vidèrent dans leurs gourdes la liqueur con-

tenue dans la plupart des bocaux, sans même épargner celui que le vieux soldat prétendait être du *kirsch*, bien que ce ne fût que de l'eau de Cologne.

IV

Sur un ordre du lieutenant, tous les chasseurs étaient descendus dans la cour, où le capitaine, après avoir examiné la manière dont les chariots avaient été chargés, et s'être assuré que les chevaux avaient mangé, partit avec sa troupe et reprit, au grand jour, la route qu'il avait parcourue quelques heures auparavant dans les ténèbres. On hâta le pas, et l'on marcha pendant quelque temps en silence.

« Au moins nos camarades auront de quoi *se refaire* ce matin, dit enfin le capitaine au vieux brigadier placé près de lui; nous sommes sûrs d'être bien reçus cette fois.

— Oui, capitaine; d'autant plus que nous allons arriver à Moscou, et que l'Empereur voudra y entrer tout de suite, histoire de voir comment les rues y sont faites. Cependant, je crois que nous pourrions bien avoir des *mots* avec les Russes auparavant.

— Pourvu que nous arrivions assez à temps, dit le vieux chasseur, car je n'aime pas qu'on jase quand je n'y suis pas.

— Soyez tranquille, l'ancien, fit le lieutenant en souriant, tout le monde pourra se mêler de la conversation. »

Cet officier allait continuer, lorsqu'il en fut empêché par les chuchotements des soldats qui se retournaient sans cesse sur leur selle pour regarder derrière eux.

« Capitaine, nous sommes poursuivis! dit-il.

— Oui, mon lieutenant, ajouta le premier chef de file; c'est positif. Tenez, regardez tout là-bas. à droite de ce petit monticule.»

On distinguait à une certaine distance une masse mobile qu'on

reconnut pour de la cavalerie à la rapidité de sa marche. Le capitaine, dont le but était de regagner le camp avec les provisions qu'il avait faites, donna l'ordre aux conducteurs des chariots, qui étaient Russes, d'avancer le plus rapidement possible, et le détachement se mit au trot; mais à chaque instant ces lourdes voitures étaient arrêtées par les difficultés du terrain; il fallait marcher à travers champs, les obstacles se multipliaient.

Deux fois déjà la roue du premier chariot, mal fixée sans doute, avait quitté l'essieu et était allée en tournoyant tomber sur elle-même à quelques pas. Le capitaine, craignant quelque trahison, s'était avancé sur le conducteur et lui avait appliqué le canon de son pistolet sur le front, en lui disant avec un gros juron :

« Je crois que tu le fais exprès ! S'il arrive encore quelque chose à ta guimbarde, je te brûle la cervelle. »

Le Russe n'avait pas entendu le sens de ces paroles; mais au geste il les avait parfaitement comprises : aussi avait-il stimulé son attelage à l'aide de son knout, qui avait produit un effet merveilleux. Cependant la colonne ennemie approchait : il fallut abandonner une des voitures pour sauver l'autre, à laquelle un renfort de chevaux fut ajouté. Bientôt on put distinguer un pulck de Cosaques quatre fois plus nombreux que la petite troupe.

« Poussez en avant! s'écriait le capitaine en s'adressant aux conducteurs, nous ne sommes pas éloignés du camp. »

Puis, après avoir recommandé à ses soldats de se serrer les uns contre les autres et de faire bonne contenance, il attendit l'ennemi de pied ferme. Il était temps : les Cosaques venaient de se déployer, leurs cornets sonnaient la charge, ils s'étaient élancés ventre à terre en poussant des *hourras* prolongés. En un instant ils avaient entouré les chasseurs et s'étaient rués sur eux; nos soldats se défendirent en désespérés, les lances volèrent en éclats, des coups terribles furent échangés de part et d'autre. Le jeune lieutenant avait été tué d'un coup de pistolet; le capitaine, atteint l'un des premiers d'une balle à la tête, était gisant aux pieds de son cheval; le vieux

brigadier seul, invulnérable au milieu de cette mêlée sanglante, encourageait de la voix et de l'exemple le jeune maréchal-des-logis, qui faisait de véritables prouesses à ses côtés.

« Tenez ferme, major!... lui criait le brigadier, si vous ne voulez que nous laissions notre cuir à ces mougiks... Vive l'Empereur!... Tiens, pare-moi celle-ci, toi, le bonnet pointu... Enfoncé! Vive l'Empereur! Et le commandant de la bande ennemie, remarquable par la longueur de sa barbe rousse, atteint d'un coup de pointe, était tombé dans les bras de ses Cosaques.

Cependant ce qui restait de cette valeureuse petite troupe, cerné et poussé de toutes parts, allait être infailliblement massacré, car le pulck avait été trop maltraité pour qu'il se contentât de la faire prisonnière, lorsqu'un escadron de hussards, envoyé en reconnaissance, fut attiré dans cette direction par le bruit des coups de feu. Le commandant fit sonner la charge, l'escadron partit au galop, les sabres brillèrent, mais déjà la mêlée avait cessé. A la vue du péril qui les menace, les Cosaques se sont dispersés et ont fui de toute la vitesse de leurs chevaux, en emmenant avec eux le chariot abandonné, et bientôt ils disparaissent dans la plaine.

Le capitaine respirait encore; on le plaça, ainsi que ceux qui avaient été le plus grièvement blessés, sur le chariot que les Cosaques s'étaient contentés de piller, n'ayant pas eu le temps de l'emmener avec l'autre; puis les corps du lieutenant, d'un sous-officier et de douze chasseurs, morts glorieusement dans cette rencontre, furent enterrés au pied d'un bouquet de bois. Une même fosse les ensevelit. Le cortége se remit en route, escorté par les hussards; et, après une demi-heure de marche, il arriva aux avant-postes. Ce détachement était attendu avec impatience. On accourut à sa rencontre, et l'on se réjouissait d'avance à la vue d'un chariot qui paraissait si bien chargé; déjà quelques officiers du 9e chasseurs s'approchaient de la troupe pour féliciter le capitaine du succès de son expédition... Leur joie fut courte en apprenant ce qui s'était passé. On entoura le chariot, on s'empressa pour en

descendre le capitaine ; un chirurgien était accouru ; mais le brave officier était mort pendant le trajet.

Alors seulement le vieux brigadier fut forcé de convenir qu'il était blessé. Il avait reçu deux coups de sabre et trois coups de lance.

« Oh! oh! dit-il en souriant au chirurgien occupé à le panser, quand je disais que ces sauvages-là ne sont propres à rien. Est-ce que je me suis amusé à les blesser, moi?... Allez le demander à leur cornac, qui avait un bonnet en forme de pain de sucre! Il n'a que faire maintenant de se peigner la barbe, elle ne poussera plus!



TRIGAUD ET KOBILINSKI.



et épisode du grand drame de 1812 aurait passé inaperçu comme tant d'autres traits isolés de courage et de dévouement, si un témoin n'en eût recueilli le souvenir. C'est de sa bouche même que nous tenons les détails suivants :

Après être sorti de Moscou, le 18 octobre 1812, Napoléon, accompagné du maréchal Davoust qui commandait le premier corps, commença cette longue retraite si désastreuse pour la grande armée. A la suite d'une marche que rendaient plus difficile encore l'état marécageux des chemins et une pluie continuelle, l'Empereur était arrivé le 23 à Borowsk avec son quartier-général et y avait passé la nuit. Le lendemain matin, comme il indiquait l'ordre de marche à suivre pour gagner Malo-Jaroslawetz et Ouvarowshé, où il comptait faire séjour, il apprit que. devant lui, à quatre lieues de distance, la division Delzons, du qua-

trième corps, sous les ordres du prince Eugène, avait trouvé inoccupée par les Russes la ville de Malo-Jaroslawetz, ainsi que les hauteurs et les bois qui la dominent. Cette position était importante; Kutusof, qui marchait parallèlement avec les colonnes françaises, pouvait encore s'en emparer et nous couper la route de Kalouga. Songeant aussitôt à assurer par sa présence la libre possession de ce point, l'Empereur se porte du côté où il suppose devoir être le général russe, et malgré une pluie battante, il examine tranquillement le terrain qui, peut-être, va devenir un champ de bataille. Tout à coup le bruit lointain d'un combat, qui semble vif, arrive jusqu'à lui. Il s'inquiète, et, pressant son cheval, il court se placer sur un petit monticule d'où il espère tout voir ; mais le rideau de bois qui l'entoure l'empêche de rien distinguer. Il écoute plus attentivement : le bruit augmente :

« Les Russes nous auraient-ils prévenus? demanda-t-il à Davoust qui ne l'a pas quitté; n'aurions-nous pas mis assez de rapidité dans notre marche ! Je ne voulais que dépasser le flanc gauche de Kutusof.

— Sire, répond le prince d'Eckmül, peut-être y a-t-il eu de la part des troupes, dans la manœuvre prescrite par Votre Majesté, un peu de cet engourdissement qui suit toujours un long repos après de grandes fatigues.

— Croyez-vous, monsieur le maréchal? Cependant nous avons déjà fait plus de seize lieues.

— Il est vrai, Sire, mais Moscou n'est séparé de Malo-Jaroslawetz que de cent dix werstes tout au plus; quatre journées suffisaient pour franchir cet espace, on en a mis six; Kutusof nous aura devancés. .

— Est-ce donc une bataille? s'écrie de nouveau Napoléon; car le bruit de la mousqueterie parvient à son oreille plus distinct et plus rapproché. Allons, Davoust, allez et pressez vos troupes, ajouta-t-il d'un ton d'humeur; car il s'agit maintenant, non plus de conquérir, mais seulement de conserver. »

Malgré l'empressement que mit le maréchal à exécuter les ordres

de Napoléon, il n'arriva sur le champ de bataille que lorsque le succès de la journée était assuré. Cependant on se battait encore avec acharnement à l'extrémité de la ville, et lorsque la deuxième division du premier corps, commandée par le général Friant, vint prendre position sur une des hauteurs de Malo-Jaroslawetz, le canon de l'ennemi tira avec une nouvelle ardeur. Davoust dépêcha aussitôt un de ses aides de camp, le colonel Kobilinski, au prince Eugène; mais en traversant la ligne de bataille, cet officier supérieur fut atteint par un boulet *en plein fouet* qui lui emporta la cuisse et le laissa pour mort sur le terrain.

Le soir de ce brillant combat, dont le succès appartient tout entier au quatrième corps, selon l'expression du *Bulletin*, le prince d'Eckmühl, qui ignorait encore le sort funeste de son aide de camp, parcourait, dans l'espoir d'en avoir des nouvelles, le champ de bataille qui présentait le spectacle le plus horrible. Tout en s'informant de Kobilinski, il s'était arrêté un moment à l'endroit où, quelques heures auparavant, Delzons, jugeant la victoire assurée, l'annonçait à ses soldats, lorsqu'une balle russe l'atteignit au front. Son frère, général comme lui, le couvrant de son corps, avait voulu l'arracher de la mêlée; mais une seconde balle avait frappé celui-ci au cœur, et tous deux étaient morts en se tenant étroitement embrassés. Davoust, ému à ce récit, donnait des éloges à l'héroïsme des deux frères, lorsqu'un homme couvert de sang, se soulevant avec effort du milieu d'un monceau de cadavres, fit entendre ces mots prononcés d'une voix dolente :

« Hélas! mes amis, me laisserez-vous mourir sans secours? »

Cette voix est celle de Kobilinski : Davoust l'a reconnu. Il saute à bas de son cheval, se précipite sur le corps de son aide de camp, le soulève dans ses bras, lui parle, cherche à le ranimer et envoie chercher des chirurgiens. Ceux-ci arrivent et examinent la blessure. Le malheureux Polonais a eu la cuisse emportée un peu au-dessous de la hanche, son état est désespéré. Un des praticiens a échangé avec le maréchal un de ces coups d'œil qui ne laissent aucun espoir.

« N'importe, dit Davoust à voix basse, il faut tâcher de le sauver ; messieurs, faites votre devoir. »

L'effet du boulet avait occasionné un tel désordre dans les chairs, qu'une nouvelle amputation fut jugée nécessaire. Un chirurgien-major la pratiqua aussitôt en présence même du prince d'Eckmühl, qui tenait une des mains de Kobilinski. Le brave Polonais supporta cette opération avec un courage stoïque. Le premier appareil posé, Davoust adressa encore des paroles d'espérance et de consolation à son aide de camp, l'embrassa avec une tendre effusion, et, après l'avoir recommandé aux soins de ceux qui l'entouraient, il remonta à cheval pour aller rejoindre l'Empereur, qui l'attendait avec impatience.

Pendant le combat et tout le reste du jour, Napoléon était resté en observation, à droite de la grande route de Moscou à Malo-Jaroslawetz, sur le bord du ruisseau le Ghorodina, dans la chaumière d'un pauvre tisserand. C'était dans une chambre infecte, partagée en deux pièces au moyen d'un rideau de grosse toile, que le sort de la grande armée et le succès de la retraite se décidaient. Lorsque Davoust y arriva, Napoléon était avec Murat, Eugène, Bessières, Berthier, Rapp. Cette chétive demeure renfermait ainsi un empereur, deux rois, trois maréchaux et un général. On avait déjà discuté avec chaleur sur le plus ou moins de sécurité qu'il y aurait à faire prendre à l'armée telle ou telle direction. Cette discussion stratégique s'était échauffée et aurait infailliblement dégénéré en personnalités, comme cela n'arrivait que trop souvent, lorsque Napoléon y mit fin en disant d'une voix brève :

« Assez, messieurs! je me déciderai. »

Puis il s'était assis devant une petite table, la tête appuyée dans ses deux mains, sans doute pour cacher l'anxiété peinte sur son visage. Tous les assistants avaient respecté le silence imposé par le maître, lorsque Murat, qui n'agissait jamais que par boutade, le rompit en voyant entrer Davoust. Depuis le commencement de la campagne, une rivalité animait ces deux chefs l'un contre l'autre;

le combat qui venait d'avoir lieu et auquel Murat n'avait pris aucune part avait encore aigri sa jalousie. Jetant donc un regard plein d'audace au maréchal, il s'écria en gesticulant vivement, selon son habitude :

« Eh bien ! qu'on m'accuse encore d'imprudence et de témérité ! Je prétends, moi, qu'à la guerre les circonstances sont tout, et que parfois la véritable prudence, c'est la témérité. Sire, donnez-moi seulement la cavalerie dont peut disposer M. le prince d'Eckmühl, et je promets qu'avec elle je refoulerai jusque dans leurs forêts ces bataillons russes dont nous sommes, dit-on, entourés, et qui voudraient couper à Votre Majesté la route de Kalouga. »

Napoléon, prévoyant un nouvel orage, leva la tête et fit tomber toute cette jactance de son beau-frère, en disant froidement :

« C'est assez de témérité, vous dis-je ; on n'a que trop fait pour la gloire ; il est temps de songer au salut de l'armée. »

Davoust se contint et dit avec calme, sans même regarder le beau-frère de l'Empereur :

« Sire, Votre Majesté devrait déshabituer le roi de Naples de ces attaques inutiles qui ne font que fatiguer et appauvrir la cavalerie. Croyez-moi, Sire, elle est bonne à conserver dans une retraite comme celle qui se prépare.

— Monsieur le prince d'Eckmühl a trouvé un excellent moyen pour cela, répliqua Murat avec dédain ; c'est d'empêcher ses soldats de se battre, comme il l'a fait ce matin. Cette recette, j'avais cru jusque-là qu'il la gardait pour lui seul. »

Davoust, qui avait prouvé tant de fois sa bravoure, piqué au vif du reproche injuste qui lui était adressé, répondit aussitôt, mais cette fois en se contenant à peine :

« Sa Majesté le roi de Naples sait très-bien que si le premier corps n'a pris aucune part au glorieux combat de ce matin, c'est que Son Altesse Impériale le vice-roi n'a besoin du secours ni des conseils de personne quand il agit ; et cependant, à cette heure, ajouta-t-il avec émotion en se retournant vers l'Empereur, j'ai à

regretter la perte d'un des plus braves officiers de Votre Majesté. Oui, Sire, mon aide de camp, le colonel Kobilinski, a été frappé par un boulet en traversant la ligne de bataille. Au surplus, je doute que Sa Majesté le roi de Naples, même à la tête de la cavalerie, eût été d'un grand secours à Malo-Jaroslawetz; Son Altesse Impériale le vice-roi et *d'autres*, Sire (le maréchal appuya sur ce mot), ont prouvé qu'en présence des ennemis de Votre Majesté ils savaient se passer du roi de Naples. »

A ces paroles, Murat, exaspéré, allait répliquer, lorsque Napoléon, qui jusqu'alors avait semblé indifférent à ces débats, se leva brusquement de l'escabeau sur lequel il était assis, en disant d'un accent d'autorité qu'il ne prenait que rarement, mais qui était irrésistible.

« Encore une fois, assez, messieurs! Seul je puis disposer comme bon me semble des troupes que je place sous le commandement de chacun de vous. Personne ici n'a d'ordres à recevoir que de moi, de moi seul, entendez-vous bien! Quant à vous, monsieur le prince d'Eckmühl, reprit-il d'un ton plus doux, vous allez former l'avant-garde avec le premier corps. Vous vous retirerez par Medy, sur Smolensk, par où doit désormais s'opérer la retraite : vous m'y attendrez si vous y arrivez avant moi. Allez, monsieur le maréchal, allez rejoindre vos divisions; votre présence doit être nécessaire à vos soldats. »

Davoust, satisfait de ces paroles, se retira à son quartier-général; mais avant de congédier Murat, qui bouillait de colère, Napoléon prévint doucement son beau-frère que si ses interminables querelles avec le prince d'Eckmühl se renouvelaient encore une seule fois, il le mettrait, lui, roi de Naples et des Deux-Siciles, à l'ordre de l'armée et qu'il le renverrait dans ses Etats.

Déjà les deux premières divisions du premier corps exécutaient le mouvement ordonné par l'Empereur, lorsqu'un officier d'état-major que Davoust avait envoyé s'informer de l'état de Kobilinski, vint lui annoncer que, contre toutes les prévisions, cet officier vi-

vait encore. Le maréchal en eut une grande joie ; mais les ambulances étaient restées en arrière : qu'allait donc devenir le pauvre blessé ? Une soudaine résolution vint éclairer l'esprit du maréchal. Se portant aussitôt vers le front du 48e régiment de ligne qui défilait, il s'adresse à la compagnie de grenadiers du deuxième bataillon, qui s'arrête à sa voix :

« Grenadiers ! leur dit-il, mon aide de camp, le colonel Kobilinski, a eu hier la cuisse emportée par un boulet en vous donnant l'exemple de l'obéissance et du courage : c'est un Polonais. Le laisserez-vous au pouvoir des Russes ?

— Non ! non ! vivent les Polonais ! s'écrièrent en masse les soldats.

— Vive l'Empereur ! crièrent ceux qui avaient mal compris ou qui n'avaient point entendu les paroles du maréchal.

— Voyons donc ! reprit Davoust en promenant ses regards sur cette compagnie qui avait conservé toute la sévérité de la tenue ; y a-t-il parmi vous quatre hommes de bonne volonté ? »

A cette invitation, un grenadier sort précipitamment de son rang.

« Voilà, dit-il en se redressant. »

Il est immédiatement suivi d'une douzaine d'autres : toute la compagnie fait de même ; alors le maréchal s'adressant au grenadier qui le premier a donné l'élan :

« Ton nom ? lui demanda-t-il.

— Joseph Trigaud.

— Bien !... Trigaud, c'est à toi que je confie mon aide de camp. C'est un dépôt sacré, entends-tu ! Toi et tes camarades vous me répondez de lui. Et vous autres, soyez-lui en garde comme à votre drapeau !

— Oui ! oui !... Vive l'Empereur !... Nous en répondons ! » s'écrièrent tour à tour les grenadiers.

Un brancard est dressé à l'instant, et le Polonais est porté au centre de la compagnie, qui suit lentement le mouvement rétrograde de l'armée.

Cependant cette retraite, commencée d'abord en bon ordre, allait, par suite de l'intensité du froid, présenter un aspect effrayant de désorganisation, d'égoïsme et de misère. La compagnie de grenadiers cheminait lentement, et pour ainsi dire isolée, au milieu des plaines immenses couvertes de débris de l'armée. Tantôt formée en cercle autour du brancard de Kobilinski, elle repoussait avec la baïonnette les charges échelonnées et régulières des dragons de Miloradowitch, ou bien, à l'aide d'un feu roulant, les hourras inattendus de l'hetman Platow. Tantôt, reprenant l'offensive, mais toujours calme, silencieuse et inébranlable, elle se faisait jour, après une brusque attaque, à travers les masses ennemies. Toutefois, le 30 novembre, à Viasma, le 1er corps avait déjà perdu dix mille hommes, et la compagnie de grenadiers du 48e était réduite de moitié... Mais pourquoi ces braves, pour ainsi dire abandonnés à eux-mêmes, ne conservaient-ils pas moins, au milieu du découragement général, cette force morale qui maîtrise les événements? C'est que ce n'était plus leur vie qu'ils défendaient, c'est qu'un des plus illustres maréchaux de l'empire, un des premiers lieutenants de leur Empereur leur avait dit : « Je confie mon aide de camp à votre honneur, à votre bravoure, vous me le ramènerez. » Aussi, après trois semaines de luttes continuelles, le peu d'hommes qui restaient encore de cette héroïque compagnie repoussaient-ils comme un outrage la prière du Polonais qui, se voyant l'objet de tant de sacrifices et de souffrances, suppliait ceux qui veillaient à sa conservation, non de l'abandonner, mais de l'achever.

« Il faut, disait-il à Trigaud dans ses accès de découragement, que tu sois bien lâche pour ne pas oser me brûler la cervelle !

— Mon colonel, répondait celui-ci avec sa stoïque tranquillité, vous avez beau me *chercher des raisons injustes*, je m'en moque. Mort ou vif, il faut que nous vous rapportions à Smolensk : c'est la consigne du maréchal, qui ne badine pas avec le service.

— Que ne m'avez-vous enseveli dans la neige, hier, quand ces Cosaques vous ont attaqués! aujourd'hui je ne souffrirais plus.

— Ils vous auraient écorché vif, répondait Trigaud qui, pendant le hourra de la veille, avait fait un rempart de son corps au blessé, et avant que des mangeurs de chandelles *jouissent* de votre peau, il leur faudra avoir pris la mienne : c'est convenu; mais pour cela je leur conseille de choisir une autre paire de mitaines que celles de leur grande tenue d'hiver. Oh! les vilains sauvages...

— Vous n'avez pas de cœur! répétait le Polonais dans son transport fiévreux en s'agitant sur son brancard.

— Fixe et du calme, mon colonel; vous savez que les carabins du maréchal disent que c'est de première nécessité à ceux qui se trouvent *indisposés* comme vous. Voilà pourquoi vous avez tort de nous dire des choses *désagréables;* quant à moi, ça m'est égal, je ne vous réponds pas : c'est comme si vous chantiez la *Mère Camus;* mais vous en prendre aux soldats du centre dans leur position, vraiment c'est *peu délicat* de votre part! »

Celui qui parlait ainsi faillit, le 9 septembre suivant, être englouti avec tous ses camarades au passage du Vop, en protégeant le précieux dépôt qui lui était confié. Les eaux de ce torrent s'étaient métamorphosées, dans l'espace de vingt-quatre heures, en glaçons massifs et tranchants, et beaucoup de grenadiers périrent dans cette circonstance. A quelques jours de là, Trigaud se réveillait, lui cinquième de sa compagnie, de l'engourdissement qui avait causé la mort de ses camarades, pendant une de ces fatales nuits de désastre et de deuil qui ont laissé dans nos annales militaires tant d'horribles souvenirs. Vers le soir on avait découvert à l'horizon brumeux, dans la direction de la route de Wolodimérowa, jalonnée de distance en distance par des cadavres dépouillés, un rideau de maisons : c'était Smolensk, cette terre promise, cette nouvelle Capoue, avec ses délices tant désirées : du feu, un abri, de la paille et l'espoir d'un peu de pain. Un cri de joie avait ranimé le courage des cinq braves qui soutenaient encore le brancard sur lequel gisait le colonel Kobilinski... Trois cependant tombent morts en vue du faubourg de la ville; un quatrième fait quelques pas encore..., puis un seul, un seul gre-

nadier, Trigaud, dispute aux éléments déchaînés le corps inanimé du Polonais. Ne pouvant seul le porter, il le traîne; il rampe avec lui... Puis un horrible silence suivit jusqu'au moment où, apercevant au loin quelques hommes isolés, qu'on appelait encore pompeusement la 2e division du 1er corps, il cria au secours, il supplia... Ses prières furent écoutées; on lui vint en aide. Enfin, un dernier cri de victoire est poussé par le grenadier, car il est dans Smolensk, après vingt-deux jours de combats, de fatigue et de misère. Il est entré seul de sa compagnie, il est vrai; mais n'importe, il a rempli religieusement la promesse qu'il a faite au prince d'Eckmühl.

Le lendemain, Trigaud, apprenant que l'Empereur est à Smolensk depuis le 10 octobre, s'informe du maréchal, qui a dû y arriver peu de temps après. (On était au 15.) Il parcourt cette ville devenue un vaste hôpital protégé par le bivouac plus vaste encore qui l'entoure. Des squelettes, des chevaux disséqués jusqu'aux os, sont étendus çà et là dans les rues; les portes et les fenêtres des maisons ont servi à alimenter les feux dont on foule aux pieds les charbons mal éteints. C'est dans une de ces maisons du faubourg que le prince d'Eckmühl a établi son quartier-général. Le grenadier retourne sur ses pas, et, aidé de quelques soldats de son régiment qu'il rencontre sur son chemin, il transporte le Polonais moribond jusqu'au logement de Davoust, et le dépose à la porte sur un peu de paille; puis il entre dans la maison, et, s'adressant à un officier enveloppé d'un lambeau de manteau de cuirassier et accroupi dans une première chambre, il demande à parler au maréchal.

« Vous a-t-il fait appeler? lui répond celui-ci sans changer de posture; que lui voulez-vous?

— Je viens lui rendre compte de la mission dont il m'a chargé à Malo-Jaroslawetz, et lui remettre le dépôt qu'il m'a confié.

— Le prince tient un conseil en ce moment, vous ne pouvez lui parler ni même rester ici.

— C'est juste, dit Trigaud; mais alors, mon commandant, ajouta-t-il avec une sorte de tristesse, voudriez-vous lui faire con-

naître que les grenadiers du 2ᵉ du 48ᵉ de ligne, division Friant, premier corps, entre les mains desquels il avait *déposé* son aide de camp, le colonel Kobilinski, natif de Pologne, en Pologne, ont rempli leur mission, et que la compagnie est venue pour réclamer de passer son inspection? »

Au nom de Kobilinski, Davoust, qui avait entendu le colloque, s'élança d'une pièce voisine, et, s'avançant vers le grenadier qu'il a peine à reconnaître dans son nouvel accoutrement, il lui demanda avec vivacité :

« Où est mon aide de camp?

— Ici à côté, mon maréchal.

— Et ta compagnie? » se hâta d'ajouter le prince.

A ces mots, Trigaud, prenant la position du soldat sans armes, plaça les talons sur une même ligne, arrondit les bras, et, la poitrine en avant, répondit d'une voix grave :

« Présente, mon maréchal!

— Je te demande où est la compagnie de grenadiers du 48ᵉ, reprend le prince d'un ton d'impatience.

— J'ai répondu : Voilà! »

Et Trigaud avait porté le revers de la main à son front.

« Mais tes camarades, te dis-je?

— Ah! c'est différent, mon maréchal, réplique le grenadier avec un sang-froid imperturbable. C'est-à-dire que vous me dites : Dis-moi où tu as laissé tes camarades, n'est-ce pas? »

Davoust fit un signe de tête affirmatif et frappa du pied.

« Eh bien! là-bas!... au fin fond du Vop, et ici près, sous la neige. Tous.

— Comment! tous?

— Tous, et au grand complet », répliqua le soldat d'une voix sourde et en roulant autour de lui des yeux hagards.

Le prince d'Eckmühl ne put réprimer un mouvement de terreur et de pitié; il avait saisi la main de Trigaud qu'il serrait convulsivement, et répétait d'un ton sinistre :

« Tous! dis-tu?...

— Oui, tous!... excepté moi qui en suis le *résidu.* »

Sans ajouter une parole, Davoust quitta le grenadier et s'élança hors de la maison, tandis que Trigaud désignait de la main la place où il avait déposé l'aide de camp qui vivait encore, quoique agonisant et raidi par le froid. Et Trigaud répétait avec orgueil : « Il est là, le Polonais!... C'est moi qui l'ai apporté! »



DEUX CHARGES DE CUIRASSIERS.

I



arhubert était un de ces braves et beaux jeunes gens qui chaque année sortaient de l'Ecole militaire de Saint-Germain pour aller prendre rang d'officier dans nos braves régiments de cavalerie. Il arriva le 6 mai 1813 à Lunéville, où se trouvait le dépôt du régiment de cuirassiers auquel il venait d'être attaché. Varhubert fut reçu par ses nouveaux camarades avec cette cordialité franche qui de tout temps a fait du corps d'officiers comme une famille; sa bienvenue fut largement fêtée dans un banquet dont la prévoyance d'une tendre mère lui avait permis de faire les frais en garnissant lourdement sa bourse. Chacun se félicita de l'acquisition que faisait le corps d'un officier paraissant aussi distingué ; deux ou trois des plus anciens cependant, par suite de ces traditions routinières que l'on a toujours eu peine à faire disparaître des régiments, se proposèrent *in petto* de voir si le nouveau venu était aussi franc du collier qu'à table ; l'occasion,

du reste, ne pouvait pas tarder à se présenter, et aux façons résolues que Varhubert avait témoignées, on pouvait juger qu'il suffirait d'un propos piquant, du moindre sarcasme pour être en mesure de le tâter. Dès le lendemain on sut à quoi s'en tenir sur la bravoure du jeune officier, et en même temps sur son esprit, sa gaieté et sa bonne camaraderie.

Après le déjeuner, pris à la pension des officiers, mais arrosé de quelques bouteilles de vin du Rhin, toujours à la santé du nouveau venu, une partie d'impériale s'engagea, et celui qui jouait avec Varhubert ayant perdu plusieurs fois de suite, laissa échapper quelques jurons énergiques, et finit par dire à son partner qu'il ne pouvait jouer plus longtemps avec lui; qu'à n'en pas douter il était Normand et que l'on devait compter dans sa famille quelque pendu dont il avait de la corde en poche.

« Vous avez tort, monsieur, de plaisanter les morts, répondit Varhubert sans s'émouvoir ; qui sait si vous n'irez pas bientôt leur tenir compagnie?

— Tout beau, tout beau, monsieur le frais émoulu des bancs de l'école, répondit l'officier de cuirassiers ; vous n'avez sans doute pas la main aussi assurée pour manier l'épée que pour caresser la dame de pique?

— C'est ce que vous apprendrez quand vous voudrez, monsieur le beau joueur.

— Messieurs, dit en se levant son adversaire, vous êtes sans doute aussi curieux que moi de voir à l'œuvre cet habile homme ; je viens de succomber sous ses coups à la triomphe, peut-être n'est-l pas d'une égale force à tous les jeux. »

Tout le monde se leva gaiement.

« Où allons-nous? » demanda un des témoins.

— Derrière le rempart, mon enfant, dit le plus vieux de la compagnie : je connais un endroit délicieux d'où nous n'aurons pas deux cents pas à faire pour arriver au *Grand-Canard* dont les salmis sont si justement renommés.

— Il paraît, dit Varhubert, que monsieur a consulté sa bourse et son estomac, et qu'il en a reçu un bon conseil.

— Que dit-il donc? Plaît-il? est-ce que c'est moi qui me bats?... Ce serait tant pis, mon garçon, car j'ai plus d'un bon coup à votre service; mais je défie le plus madré de me faire trouver un écu... Au reste, l'usage est là, et les nouveaux venus...

— L'usage, reprit vivement Varhubert, est la loi des sots : les anciens peuvent s'en accommoder, mais les nouveaux venus de ma trempe s'en moquent.

— Bravo! s'écria l'ancien, voilà un bon mot qui pourra bien te coûter une laide grimace; mais, d'honneur, je serais fâché que la leçon fût trop forte, car j'aime les lurons comme toi. »

Cependant on marchait toujours, et l'on arriva bientôt au lieu désigné. L'ancien réclama l'honneur de donner ce qu'il appelait l'initiation au nouveau, et les deux champions mirent aussitôt l'épée à la main. Varhubert, calme, décidé, attaqua tout d'abord son adversaire avec beaucoup de vigueur.

« Bien cela, disait le vieux soldat... Plus haut le fer... ferme!... Effacez la poitrine... et parez ce coup de seconde... Ce gaillard-là a un poignet de fer... nous en ferons quelque chose; mais il ne faut pas trop le fatiguer pour la première fois... Allons, seulement une égratignure de six lignes... »

Et cette dernière parole était à peine prononcée, que Varhubert se sentait atteint au bras droit; la blessure n'avait pas une ligne de plus ni de moins que ne l'avait annoncé le vieux sabreur. Le jeune homme ne voulut pas même qu'on le pansât, et il pressa son second adversaire de se mettre en garde. Les témoins firent de justes observations : ils ne voulaient pas que le blessé engageât sitôt un nouveau combat; mais ce dernier insista si vivement qu'il fallut bien que son premier agresseur se rendît à ses pressantes injonctions.

Le combat fut plus long cette fois; mais pour Varhubert l'issue n'en fut pas plus heureuse. Le fer de son adversaire l'atteignit au côté droit, glissa sur les côtes, et sortit un peu au-dessous de l'épaule.

« Diable, s'écria Varhubert, je n'ai pas la main heureuse.» Tandis que les témoins s'empressaient autour de lui, on reconnut avec joie que la blessure n'était pas assez grave pour que cette affaire n'eût pas la suite qu'avait prévue le vieux sabreur; bon gré, mal gré, il fallut que Varhubert se laissât porter à l'auberge du *Grand-Canard*, où la bande joyeuse commença à faire bombance, sans s'inquiéter de savoir quel serait, en définitive, le généreux amphitryon.

La réconciliation avait été plus prompte encore que la querelle, et non-seulement personne ne gardait rancune à Varhubert, mais il était en quelque sorte le héros de la fête. Porté dans un large fauteuil, soutenu de deux moelleux oreillers, il figurait fort gravement une sorte de présidence, tandis que ses joyeux amis buvaient à son prompt rétablissement avec un enthousiasme si sincère qu'en un instant la table présenta le glorieux aspect d'un champ de victoire jonché de morts et de débris. On mangea comme des écoliers, on but comme des tambours, et la soirée était déjà fort avancée avant que personne songeât à retourner au quartier.

On retardait ainsi le quart d'heure de Rabelais, auquel chacun s'était bien gardé de penser d'abord; il vint enfin. La carte était étourdissante : vingt bouteilles de bordeaux, vingt de champagne, le reste à l'avenant; puis enfin, pour clore dignement le bulletin de cette courte campagne, une majestueuse addition dont le total effrayant s'élevait au delà de cent écus.

Or, toutes les poches des convives sondées, fouillées, pressurées, retournées, à peine pouvait-on parfaire le tiers de la somme.

« Quel parti prendre cependant? On connaissait de longue main l'hôte du *Grand-Canard*, et l'on savait qu'il n'était pas homme à entendre raison sur le chapitre crédit; à minuit, il n'était, d'ailleurs, pas facile de trouver quelque expédient pour sortir de ce mauvais pas. La gaieté des convives était sensiblement diminuée, et déjà le remords saisissant nos écervelés à la gorge, en menaçait plus d'un d'une indigestion, quand Varhubert s'écria :

« Allons, mes amis, puisqu'il le faut, je me dévoue, et je vous tirerai d'embarras.

— Toi ? mais tu as dix écus à peine, et il en faut cent?

— Aussi n'est-ce pas de mon pécule qu'il s'agit ; ce que j'ai, je prétends le garder : je veux seulement que ce Grand-Canard intraitable nous accorde du temps.

— Impossible ! le vieux reître se ferait plutôt couper en quatre comme un salmis, que de nous accorder vingt-quatre heures.

— C'est ce que nous allons voir. D'abord je vous préviens que je me sens excessivement faible; je ne sais si ma seconde blessure est plus grave qu'il n'a semblé d'abord au docteur, mais il est certain que je me sens défaillir.

— Sacrebleu ! s'écria le vieux loustic, il fallait donc le dire plus tôt; je vais réveiller tous les chirurgiens de la ville.

— Inutile, mon ami, je n'ai besoin pour le moment que d'un notaire et d'un prêtre.

— Que nous chante-t-il à présent? Le vin que nous avons bu lui a-t-il tourné la cervelle?

— Voulez-vous sortir d'ici sans bourse délier?

— Autant vaudrait dire au diable s'il veut se moquer du bon Dieu.

— Eh bien ! alors, sans commentaires, faites-moi donner deux oreillers de plus; attendrissez-vous si bon vous semble, mais que l'on m'amène, sans plus tarder, un prêtre et un notaire. »

L'assurance et le ton goguenard de Varhubert rendirent la confiance aux moins rassurés, et tandis que les uns criaient, commandaient, priaient pour que de prompts secours fussent donnés au blessé, d'autres battaient le pavé, cherchant un garde-notes et un abbé, sans trop comprendre comment il serait possible de satisfaire l'hôte du *Grand-Canard* avec une pareille monnaie.

Cependant Varhubert était entouré des gens de la maison. Le sang qu'il avait perdu en assez grande abondance, sa pâleur, les taches qui souillaient ses vêtements, le désespoir de ses amis, tout

s'accordait à la fois pour persuader qu'effectivement sa blessure était bien plus dangereuse qu'on ne l'avait présumé d'abord.

« Allons, jeune homme, lui disait l'hôte, un peu de courage ; que diable, on ne meurt pas pour un coup d'épée.

— C'est selon, mon ami... Je sens que le poumon a été touché... Ce n'est pas la mort qui m'effraie..., et j'espère le prouver en faisant mon testament... Mes chers amis, c'est maintenant que je me sens heureux d'avoir été comblé des dons de la fortune : je pourrai du moins, grâce à mes vingt mille livres de rente, reconnaître les soins affectueux que vous me prodiguez.

— Vingt mille livres de rentes, et il va faire son testament! se dit l'hôte *in petto*. Mais, mon officier, dans l'état où vous êtes, un bon lit vous conviendrait mieux qu'un fauteuil.

— J'avoue, mon cher, qu'un bon lit... ; mais ces malheureux lits d'auberge...

— Mon officier, c'est dans le mien, dans mon propre lit que je veux vous faire porter. Allons, François, Bertrand, Thérèse, Catinette... »

Puis, baissant la voix, il ajoutait :

« Vingt mille livres de rente, c'est quelque fils de fermier général. Allons vite! que l'on m'aide à transporter ce brave gentilhomme dans ma chambre...

— Ah! mon cher hôte, je ne saurais trop reconnaître tant de zèle, de dévouement; combien je regretterais sincèrement que le notaire arrivât trop tard !

— Vous verrez, marmottait l'hôte, que le scélérat de gardenotes arrivera quand il n'y aura plus personne!...»

Varhubert fut accompagné par ses camarades jusque dans la chambre de l'hôte : ils ne voyaient pas encore comment tout cela finirait; mais on ne parlait plus de la malencontreuse carte, et c'était le point important. Enfin, le prêtre arriva le premier.

« Ah! mon père, s'écria Varhubert, quel soulagement votre présence apporte à mon âme! que je me trouverais heureux de vous

pouvoir faire ma confession générale ; mais je le sens, ma dernière heure est proche ; le notaire va arriver, et, vous le savez, un des devoirs les plus impérieux du chrétien en face de la mort, est de faire un louable usage des biens qu'il possède en ce monde... Or, mon père, j'ai à disposer de vingt mille livres de revenu ; et il ne me reste peut-être pas cinq minutes à vivre... Au nom du ciel, donnez-moi l'absolution !

— Je vous la donnerai de grand cœur, mon cher fils, mais vous savez combien l'Eglise et ses ministres sont pauvres... Les gens de votre profession ont d'ailleurs d'ordinaire la conscience passablement chargée ; j'espère que vous allez mériter par vos bonnes œuvres envers notre sainte mère l'Eglise l'absolution que vous sollicitez. »

L'abbé prononçait ces dernières paroles comme le notaire entra.

« Eh ! vite donc, monsieur, s'écria l'hôte ; le malheureux sera peut-être sans connaissance dans un quart d'heure. »

Une table était déjà dressée près du lit ; le notaire s'y installa, et Varhubert commença ainsi à lui dicter ses dernières volontés :

« M'étant toujours tenu dans le giron de notre mère la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine, et désirant par mon œuvre pie racheter les fautes de ma jeunesse, je lègue à un de ses respectables ministres... Comment vous nommez-vous, mon père ?

— Gervais Rigault, mon fils.

— A l'un de ses respectables ministres, Gervais Rigault, du diocèse de Lunéville, une rente viagère de cinq mille livres, hypothéquée sur mes meilleures propriétés... »

Diable ! pensa l'hôte, s'il y va de ce train, le testament ne sera pas long, et ce ne sera pas le cas de dire aux derniers les bons...

Ces réflexions judicieuses furent interrompues par Varhubert, qui continua ainsi :

— Item, je lègue à la deuxième compagnie du premier escadron du 2e régiment de cuirassiers, auquel j'ai l'honneur d'appartenir, tous les vins de mes caves et les servantes de mes fermiers...

— Mais voilà qui est épouvantable ! s'écria l'abbé.

— Doucement, mon père, laissez-moi achever, je vous prie... Et les servantes de mes fermiers, à la charge par eux d'en faire autant de rosières... »

Malgré la gravité de la cérémonie, un éclat de rire étouffé couvrit un instant la voix du testateur.

« Les mourants ne plaisantent pas, messieurs, dit-il d'une voix faible et pourtant assurée ; l'institution des rosières est fort respectable..., ma dernière maîtresse en était une, et je sais à quoi m'en tenir... Continuons, s'il vous plaît...

— Item, je lègue à mon respectable hôte, homme vénérable, aimable, incomparable, dont je veux reconnaître l'estime pour le corps des cuirassiers en général, et en particulier pour ceux de messieurs les militaires appartenant au 2e régiment, qu'il a l'honneur de recevoir chez lui ; je lègue, dis-je, à cet estimable citoyen... »

L'hôte du *Grand-Canard* avait les larmes aux yeux d'attendrissement et suffoquait de reconnaissance.

« A cet estimable citoyen, la perle des bourgeois de Lunéville, 20,000 livres espèces; plus une somme de 319 livres, montant de la carte de ce jour, le tout quoi lui sera compté dans le délai de trois mois, à partir de mon décès, par mon exécuteur testamentaire, à la charge par lui de me faire enterrer décemment... ce qui sera très-prochain... car je sens que je perds le peu de forces qui me restent.

— Ah! mon officier, mon général, mon prince! s'écria l'hôte, soyez tranquille sur ce qui est de cela; vous aurez la croix d'or et la plus riche bannière; les cloches sonneront en volée tant que le service durera; je vous promets le plus magnifique bout de l'an par-dessus le marché, sans compter les messes hautes et basses... Ah! ah! sainte Vierge, vous en aurez de toutes les paroisses, de tous les prix... Faut-il que je voie ainsi périr à la fleur de l'âge un si brave gentilhomme!... Jésus! rien que d'y penser je suis capable d'en mourir de chagrin... »

Et l'excellent hôte du *Grand-Canard*, sentant son éloquence fai-

blir, se mit à gémir de toute sa force, suant sang et eau pour faire sortir de son orbite rebelle quelques larmes, provoquées par la joie bien plutôt que par la douleur.

« C'est bien, mon brave hôte, reprit Varhubert d'une voix qui semblait devenir plus faible de moment en moment; c'est bien, je suis content, très-content de vous...; si j'en avais le temps, je changerais l'article pour doubler le legs... Que le Ciel m'accorde vingt-quatre heures seulement, et nous reviendrons là-dessus... » Puis, se retournant du côté du notaire : Écrivez, monsieur, lui dit-il.

Item, je lègue à mes braves camarades du 2e régiment, cantonnés à Lunéville, une somme de 30,000 francs, aux charges et conditions par eux d'en dépenser les deux tiers au moins en banquets et festins à ma mémoire. Il est entendu que le respectable hôte du *Grand-Canard*, dont les soins pieux ont prolongé de quelques moments une douloureuse agonie, sera, dans ces circonstances, exclusivement chargé de la fourniture des comestibles. »

A ce dernier trait, l'aubergiste se prit à pleurer tout de bon, tandis que les camarades de Varhubert faisaient tous leurs efforts pour contenir le fou rire qui menaçait de les étouffer. Le joyeux moribond, qui, de son côté, commençait à craindre que la comédie ne se terminât pas aussi heureusement qu'elle avait commencé, se hâta d'arriver au dénoûment. Il déclara donc que ses legs de conscience étant consignés au testament, il laissait le reste de sa fortune à ses héritiers naturels, et, après avoir nommé le vieux sabreur son exécuteur testamentaire, il lui recommanda à plusieurs reprises de tenir la main à ce que le respectable hôte fût traité selon ses intentions; puis, après avoir de nouveau demandé au prêtre sa bénédiction, il dit d'une voix éteinte :

« Mes bons amis, aucun de vous n'est cause volontairement de ma mort, et ce ne sont pas vos regrets et vos soins qui peuvent en retarder le cruel moment; je veux donc vous épargner le spectacle affligeant de mon agonie. Faites-moi seulement l'amitié de dire cinq

pater et cinq *ave* chacun pour le repos de mon âme, et retournez au quartier. »

La bande joyeuse ne se le fit pas dire deux fois, et toutes les lèvres se mirent en mouvement de concert à la fois, comme les dociles instruments d'un orchestre, au premier signal du maestro. Or, le *pater* était assurément de l'hébreu pour la plupart de nos étourdis, et Dieu sait ce que leurs bouches impies marmotèrent à la place. Quoi qu'il en soit, Varhubert ayant laissé langoureusement tomber sa tête sur son épaule et paraissant sans connaissance, tous ses camarades se retirèrent, laissant auprès du moribond le prêtre et l'aubergiste, braves gens qui se croyaient en conscience obligés de fermer les yeux de l'honnête homme qui les avait traités si magnifiquement. Une demi-heure après, le prétendu moribond dormait à poings fermés.

« Miséricorde ! monsieur le curé, je crois qu'il ronfle.

— Rassurez-vous, mon ami, c'est le râle.

— Vous croyez, monsieur le curé ?

— Vraiment, je voudrais bien voir qu'il en revînt !... Un païen qui s'est fait donner deux fois l'absolution sans se confesser.

— Pourtant s'il en revenait !...

— Impossible, vous dis-je... ; d'ailleurs il y aurait abus de confiance, surprise..., escroquerie à l'aide de promesses fallacieuses... S'il avait le malheur d'en revenir, ce serait un homme ruiné, perdu de réputation... Car, voyez-vous, mon ami, le clergé prend, c'est juste, mais il ne rend jamais, c'est une règle sans exception.

— C'est comme les aubergistes, mon père, ils ont la bonne..., la sainte habitude, voulais-je dire, de ne rendre que ce qu'il leur est impossible de garder... Mais écoutez donc..., avez-vous entendu beaucoup de moribonds râler de cette force-là ?

— Il est possible que cela soit causé par un épanchement intérieur...

— Vraiment, les vauriens se sont épanché à l'intérieur une assez

belle quantité de mes meilleurs vins... Mais heureusement le testament est là... »

Tant que dura la nuit, Varhubert continua son vigoureux somme, au grand déplaisir de ses gardiens, qui s'attendaient à chaque instant à lui voir rendre l'âme. Au point du jour, il ouvrit les yeux, et, comme les fumées de la veille l'avaient singulièrement altéré :

« A boire! à boire ! » s'écria-t-il aussitôt qu'il eut aperçu quelqu'un près de lui.

L'hôte s'empressa de lui présenter un verre d'eau, qu'il avala à moitié d'un seul trait; mais, s'arrêtant tout court :

« Quelle diable de drogue me donnez-vous là?... N'y a-t-il donc plus de vin dans votre cave, *Grand-Canard*, mon ami?

— Pardonnez-moi, mon gentilhomme; mais vous êtes si faible..., un mourant...

— Vous avez parbleu raison, et ma léthargie me faisait perdre la mémoire... Mais enfin, puisque je suis faible, ne pourrait-on me donner quelque tonique qui me rendît un peu de force?

— Ah! cher curé, dit l'hôte à demi-voix, mes pressentiments ne m'ont pas trompé. Il en reviendra.

— Qu'il s'en avise, et je le fais excommunier.

— Ce sera sagement fait, mon père; mais le testament?

— Ne vous occupez donc pas des intérêts de ce monde, et donnez-lui ce qu'il demande.

— Quoi! du vin?

— Allez, vous dis-je, le vin est le père de la fièvre, et la fièvre est la plus sûre alliée des légataires. »

L'hôte eût de grand cœur vidé ses caves s'il ne se fût agi que de cela pour avancer l'heure du convoi dont il devait faire les frais; il partit donc comme un trait, et reparut bientôt portant sous chaque bras deux bouteilles du meilleur et du plus généreux de ses vins.

« D'honneur ! mon cher hôte, dit Varhubert après en avoir longuement dégusté un verre, je ne crois pas avoir jamais rien bu de meilleur... Versez donc, versez, je vous prie... Encore, car je suis

bien malade, et c'est le coup de l'étrier... Ah çà! voulez-vous donc que j'entreprenne à jeun le grand voyage?... N'avez-vous pas là sous la main quelque débris présentable encore?...

L'hôte sortit en faisant une grimace piteuse, et bientôt Varhubert se trouva dans son lit en face d'un vaste pâté qu'il attaqua bravement en l'arrosant de telle sorte, que le dernier verre de la provision du bonhomme ne tarda pas à saluer la dernière bouchée du restaurant déjeuner; puis, sans dire merci ni bonsoir à la compagnie, il remit la tête sur l'oreiller et recommença à ronfler de plus belle.

« Hélas! fit l'aubergiste d'un ton dolent, je l'avais bien dit que le scélérat en reviendrait.

— Ne nous défions pas de la Providence, répondit le prêtre d'un air contrit, il nous reste la chance d'une indigestion. »

Mais deux heures s'écoulèrent, et Varhubert continua de dormir du sommeil de l'innocence et de la digestion; le prêtre se retira pâle de colère, et l'aubergiste commença à se promener piteusement de long en large, en s'arrachant les cheveux.

« Ne vous désolez pas ainsi, mon ami, dit Varhubert qui se réveilla tout à coup; je me sens mieux, je vous le jure; rassurez-vous, je suis sauvé, sauvé à tel point que je veux à l'instant même me rendre au quartier pour consoler mes bons amis... Faites-moi donner mes vêtements, je vous prie. »

A ces mots, l'hôte ébahi ne pouvait répondre du geste ni de la voix; il demeurait immobile, médusé.

« Mais, monsieur, le testament?... dit-il enfin d'une voix suppliante.

— Eh bien! n'est-il pas en sûreté chez le notaire?... Soyez tranquille, si j'en réchappe cette fois, je vous promets de me faire tuer à la première occasion, et vous ne perdrez rien pour attendre.

— Tout cela est bel et bon, répondit l'hôte, qui commençait à flairer la mystification; mais quand on compte sur les souliers d'un mort on est exposé à marcher longtemps nu-pieds; il me faut mes 319 livres, ou...

— Tout beau! tout beau! bonhomme, vous avez perdu l'esprit, je pense! oubliez-vous que le montant de votre cause est porté au testament? Ce qui est écrit est écrit... Il y a contrat bilatéral dont vous avez accepté toutes les clauses avec joie, et le notaire pourrait le certifier au besoin... Diable, mon camarade du *Grand-Canard*, vous avez la mémoire courte!...

Le pauvre aubergiste semblait anéanti, et Varhubert, qui s'était habillé à la hâte, tout en établissant d'une manière si lumineuse cette belle question de droit, avait enfilé l'escalier et se trouvait déjà plus près de la ville que de l'hospitalière maison, avant qu'il eût pu se reconnaître et revenir du stupéfiant désappointement que lui causait cet étrange événement.

Deux mois après, Varhubert rejoignait son régiment, et prouvait à ses camarades du 2e régiment qu'il n'était pas moins bon compagnon devant l'ennemi qu'à table et que sur le terrain.

II

Cependant l'armée française se rassemblait; elle ne pouvait tarder à entrer en campagne; les régiments arrivaient de toutes parts, bien équipés, bien armés et tous pleins d'ardeur. Varhubert retrouva deux anciens amis, Bernier et Albert, qui, comme lui, venaient d'être faits officiers, mais dont la bourse n'était guère mieux garnie qu'autrefois : cela n'empêcha pas les trois amis de faire bombance pendant quelques jours; mais les fonds de Varhubert furent bientôt épuisés, et il fallut avoir recours aux expédients. Ils réfléchissaient tous trois à l'issue d'un bon dîner dont la carte devait emporter leur dernier écu; tout à coup Bernier s'écria :

« Parbleu! mes amis, nous ne sommes qu'à sept lieues de Valenciennes!

— Cela nous avance beaucoup, répondit Varhubert; si c'est là tout ce que tu as à nous offrir...

— Laisse-moi donc développer ma proposition : nous ne sommes qu'à sept lieues de Valenciennes, et j'ai dans cette ville un respectable oncle, curé de son métier et assez bon diable de son naturel, mais passablement dur à la desserre. Il y a bien quelques années que le brave homme n'a eu de mes nouvelles. Je pense donc qu'il ne serait pas impossible d'obtenir de lui un léger subside capable de nous faire prendre patience... Mais il ne faut pas se montrer là en uniforme ; mon respectable oncle a horreur de l'uniforme depuis que je lui en ai fait payer trois en un an, alors que j'étais à l'école militaire. Je me rappelle que la dernière fois que je le vis, il me dit :

« Mon ami, tu as choisi là un mauvais métier ; je ne conçois pas que l'on se fasse casser les bras et les jambes pour le seul plaisir de se faire mettre à l'hôpital et d'aller mourir aux Invalides.

« — Mon cher oncle, répondis-je, il faut bien faire quelque chose, et j'aime à voir du pays.

« — Eh bien ! est-ce qu'on a besoin d'avoir un sabre au côté pour cela? Voyage, mon garçon ; fais un pèlerinage en Terre-Sainte, par exemple, et tu gagneras des indulgences plénières pour toute la famille. »

« Je lui promis bien d'y penser, continua Bernier. Voici donc ce que j'imagine : nous obtenons une permission de trois jours, et nous partons. Arrivés à Valenciennes, nous louons des habits de pèlerins ; ça ne doit pas être rare, et nous allons chez le curé. Nous arrivons de la Terre-Sainte, et nous avons naturellement une soif d'enfer et une faim de tous les diables... D'ailleurs, nous avons tant de choses admirables à raconter, que l'on se hâte de nous faire mettre à table. Mais voici le beau de l'affaire. Nous apportons une foule de reliques du plus grand prix, des reliques qui valent un royaume, mais dont nous donnons les deux tiers pour 25 louis, attendu que nous n'en faisons pas un objet de spéculation... Eh bien ! comment le trouvez-vous celui là ? »

Plus la proposition était extravagante, mieux elle devait être accueillie. Dès le soir même la permission fut obtenue, et le lende-

main les amis étaient à Valenciennes. Ce ne fut pas sans peine que l'on se procura les costumes nécessaires; mais enfin on en vint à bout, et, vers la fin du jour, les trois amis, bourdon en main, se présentèrent chez le pasteur.

« Mon respectable oncle, s'écria Bernier en se jetant dans les bras du bonhomme, recevez mes remerciements pour le saint conseil que vous m'avez donné dans le temps!...

— Grand Dieu!... serait-il possible!... c'est toi, Bernier? et tu reviens...

— De la Terre-Sainte, mon très-cher oncle. Dieu merci, la famille ne manquera pas d'indulgences.

— Ah! mon ami, elles ne pouvaient arriver plus à propos, car nous sommes au temps de l'abomination et de la désolation. Depuis qu'on a vendu les biens du clergé!... Conçois-tu cela, Bernier? avoir vendu les biens du clergé! c'est une rage, une frénésie.

— Nous en avons de toutes les façons : des petites, des grandes, des plénières, des archi-plénières...; ce qui, pour le moment, mon cher oncle, ne nous empêche pas de mourir de faim.

— Allons donc, Thérèse, dépêchez-vous, ma fille; ces pauvres gens ont dû tant souffrir! »

Malgré l'abomination de la désolation dont se plaignait le curé, son garde-manger était toujours bien garni; aussi la table se trouva-t-elle promptement couverte.

« Apportez de la bière, dit le pasteur, de ma bonne bière que vous savez.

— Non, mon oncle, s'écria Bernier, non, cela est inutile; il ne nous est pas permis de boire des liqueurs fortes.

— C'est donc un vœu que vous avez fait, mes enfants?

— Oui, monsieur, répondit Varhubert avec le plus grand sang-froid, nous avons fait vœu de ne boire que du vin.

— C'est un singulier vœu pour des pèlerins, mes chers fils...

— C'est que nous avons voulu que les biens périssables de ce monde nous rappelassent en toutes circonstances les biens qui sont

promis au juste dans le ciel... Prenez et buvez, a dit Jésus, prenez et buvez, ceci est mon sang... Or, ce sang, monsieur le curé, c'était d'excellent vin de lacryma-christi; certains auteurs disent du tokai... Il est vrai que saint Augustin nous apprend que ce pouvait bien être du vin de Chypre... Il y a des auteurs qui penchent pour le champagne, d'autres pour le bourgogne; mais, dans tous les cas, il est certain que ce n'était pas de la bière... Vous comprenez, monsieur le curé... »

Le saint homme ne comprenait pas du tout; il ne se rappelait pas que saint Augustin eût rien dit de pareil; mais, craignant de passer pour un ignorant, il fit signe en soupirant à Thérèse, qui disparut et rapporta bientôt un panier de douze bouteilles. Les trois pèlerins mangèrent comme des écoliers et burent comme des Anglais, malgré les questions multipliées du pasteur, qui faisait tous ses efforts pour amener des temps d'arrêt dans ces rapides évolutions mâchelières.

« Vous disiez donc, mes enfants, que vous apportiez des reliques précieuses?

— Des reliques impayables, mon oncle. Tenez, voici trois dents du chien qui mordit saint Pierre quand il renonça son maître... »

A ces mots, il fouilla dans sa poche; mais comme les douze bouteilles étaient vides, et que les amis avaient le cerveau tant soit peu chargé des vapeurs de ce vieux bourgogne, au lieu des dents qu'il annonça, Bernier présenta à son oncle une pipe élégamment culottée.

« Qu'est-ce que cela, mon ami?

— C'est, répondit Bernier en s'apercevant de sa méprise, c'est la pipe de Malchus..., qui perdit une oreille au jardin des Oliviers.

— Malchus... Cet homme-là fumait?

— Comme un Hollandais, mon cher oncle, et il avait de quoi.

— Et n'avez-vous point quelque morceau de la vraie croix?

— Quelque... Dis donc, Varhubert, n'avons-nous pas quelque morceau de la vraie croix?

— Certainement; tu sais que pour éviter la convoitise des gens à qui nous étions obligés de demander l'hospitalité, je pris le parti d'en faire faire un manche au couteau de la sainte Vierge. »

Et il exhiba un mauvais couteau dont il s'était muni à tout événement.

« Voici, dit Albert, un morceau du saint suaire.

— Mais, mon cher frère, je croyais que le saint suaire tout entier était à Besançon?

— Certainement il y est, monsieur le curé; personne n'en doute; mais le saint suaire est une de ces reliques qui ont le privilége de se trouver en même temps dans plusieurs lieux différents. »

Il n'y avait rien à répliquer à cela : le curé était dans l'admiration; la vieille Thérèse était tentée de se prosterner devant de si saintes choses. Les amis achevèrent de vider leurs poches; celui-ci en tira un fragment de la robe de saint Joseph; celui-là les boutons de la culotte de Chrysostôme, Varhubert la guimpe de la sainte Vierge. Le brave pasteur était dans l'admiration et se béatisait d'autant plus qu'il comprenait moins; aussi les trois écervelés eurent-ils un succès admirable.

— J'espère, mon cher neveu, dit enfin le curé, après un soigneux inventaire, que vous ne me refuserez pas quelqu'une de ces saintes reliques.

— Nous rougirions, mon cher oncle, d'en faire un objet de spéculation, et nous vous les céderons avec d'autant plus de plaisir, au prix coûtant, que c'est à votre intention que nous les avons acquises... pour vingt-cinq louis; c'est un marché d'or... et les indulgences par-dessus le marché... Remarquez, je vous prie, que nous ne vous comptons pas le port. »

Le visage du curé se rembrunissait à chaque parole; vingt-cinq louis! dans ces temps de désolation où l'on vendait les biens du clergé!

« Hélas! mes frères, dit-il en soupirant, je ne suis pas riche.

— Raison de plus, mon oncle; c'est une pacotille que vous pla-

cerez avantageusement. Il y a, certes, mille contre un à gagner.

— Les fidèles deviennent plus rares de jour en jour.

— Et les reliques donc ! on n'en trouve plus... Profitez de l'occasion ; les temps peuvent devenir meilleurs, et trop heureux sont ceux qui peuvent placer aussi sûrement leur argent.

— Vingt-cinq louis ! disait mentalement le bonhomme, c'est un beau denier... il y a bien des messes là-dedans !... Ma paroisse, il est vrai, sera pourvue de reliques de manière à me faire des envieux ; et, si les confrères en sont curieux, ils ne les auront qu'à bonnes enseignes... »

Après ce judicieux raisonnement, le curé alla chercher la somme, que les honnêtes pèlerins empochèrent de bonne grâce ; puis, comme toutes les bouteilles étaient vides, et qu'il se faisait déjà tard, Bernier donna le signal de la retraite en promettant à son oncle de le venir voir le lendemain ; mais, le lendemain, les trois amis avaient rejoint le régiment, et, huit jours après, ils entraient en campagne.



LES FEUILLES D'OR.

I



On sait qu'un des passe-temps favoris de Napoléon, lorsque la paix ou quelque armistice, toujours trop courts, le ramenaient à Paris, était de parcourir incognito les quartiers populeux, et de pénétrer ainsi dans les familles laborieuses et les ateliers, afin de voir de près ce peuple *qu'il aimait tant*, comme il devait dire plus tard

dans le dernier vœu de son agonie ; ce peuple sur l'amour et l'admiration duquel était bâtie sa puissance.

Un jour qu'avec Duroc il traversait les appartements des Tuileries, où l'on faisait quelques réparations nécessaires, il remarqua que les ouvriers doreurs, malgré les précautions minutieuses dont ils s'entouraient, perdaient, par l'action du vent, une certaine quantité de feuilles d'or.

« Cette perte, renouvelée chaque jour, et lorsque l'on exécute de grands travaux, doit être considérable, dit Napoléon au maréchal du palais.

— Pardon, Sire, répondit Duroc, cette perte est de peu d'importance, les feuilles employées par ces ouvriers sont si légères...

— Légères tant que vous voudrez, insista Napoléon ; c'est de l'or, et il n'en faut pas beaucoup pour faire une grosse somme.

— Sire, pour se faire une idée de cette légèreté, reprit Duroc, il suffit de penser que l'or passé au laminoir, après diverses préparations, et ensuite battu dans un livret de baudruche, peut être réduit en feuilles tellement minces, qu'elles deviennent en quelque sorte impalpables, et qu'il en faudrait plus d'un millier pour composer l'épaisseur d'une feuille de papier.

— Oh ! oh ! voilà qui est trop fort ! qui diable vous a fait un pareil conte ? interrompit l'Empereur en souriant.

— Ce n'est rien moins qu'un conte, Sire, et je puis assurer à Votre Majesté que je suis certain de ce que j'avance.

— Mais songez donc à ce que c'est que l'épaisseur d'une feuille de papier, et dites-moi si vous comprenez, quelle que soit la ductilité de la matière et la perfection des procédés, comment cette épaisseur pourrait se diviser mille fois.

— Je conviens, Sire, que cela doit paraître incroyable, impossible ; mais cela est, cela se pratique tous les jours.

— Parbleu ! monsieur l'entêté, il faut que je me donne le plaisir de vous convaincre d'exagération. Préparez-vous à m'accompagner cette après-midi : habit bourgeois, chapeau rond, pas de décoration ;

vous prendrez un cabriolet bien simple que nous conduirons nous-mêmes. »

Cet ordre fut ponctuellement exécuté; et, vers trois heures, l'Empereur et le grand-maréchal parcouraient en cabriolet le quartier Saint-Martin. Bientôt le véhicule s'arrêta à la porte d'un des batteurs d'or les plus en réputation ; on mit pied à terre, et Napoléon, suivi de Duroc, entra dans l'atelier. L'Empereur se fit passer pour un Italien que le désir de connaître toutes les merveilles de notre industrie avait amené à Paris.

« Ce que l'on m'a dit de l'immense étendue que vous pouvez donner à un grain d'or m'a semblé tellement prodigieux, ajouta-t-il en s'adressant au maître de la maison, que je suis venu tout exprès ici, afin de vous prier de m'expliquer les divers procédés au moyen desquels vous obtenez ce résultat.»

Le batteur dor donna, avec autant de simplicité que de précision, les détails techniques que son interlocuteur lui demandait.

« Mais est-il vrai, demanda Napoléon, que vous puissiez faire que mille feuilles d'or battu, superposées les unes aux autres, ne forment que l'épaisseur d'une feuille de papier ordinaire?

— Rien n'est plus vrai, monsieur, répondit le fabricant.

— Je le crois, puisque vous l'affirmez; cependant le fait me semble tellement extraordinaire, que je voudrais le voir de mes yeux pour en demeurer bien convaincu.»

Le batteur d'or assura qu'il était facile de donner cette satisfaction à l'étranger. En effet, faisant réunir mille feuilles d'or, il les pressa dans les feuillets d'un livret. Napoléon, forcé, lorsque l'opération fut terminée, de convenir que Duroc lui avait dit vrai, jeta un regard de satisfaction sur l'atelier dont sa présence n'avait en rien interrompu les travaux, et dit, comme en se parlant à lui-même et à demi-voix :

« Que de merveilles dans les petites choses ! »

En ce moment, une jeune ouvrière quitta la place qu'elle occupait près d'un établi, pour prendre le livre que lui présentait le

maître, afin que les feuilles d'or fussent, par elle, remises dans l'ordre habituel; mais à peine eut-elle fait quelques pas, que se trouvant face à face avec l'Empereur :

«Ah ! mon Dieu ! » fit-elle, en accompagnant cette exclamation d'un mouvement de surprise.

Napoléon, voyant qu'il était reconnu, fit à la jeune fille un signe d'intelligence imperceptible pour l'engager à ne pas trahir son incognito. La gentille ouvrière comprit à merveille; mais son acclamation avait attiré l'attention de tout l'atelier, et il fallait la justifier.

— Qu'avez-vous donc? lui demanda sévèrement le maître.

— Rien, monsieur, répondit-elle; ou plutôt, pardonnez-moi..., c'est que monsieur, que je n'avais pas vu d'abord, ressemble d'une manière tellement frappante à mon frère, mort glorieusement à Marengo, que je n'ai pu retenir un cri de surprise.»

Tandis que la jeune fille donnait cette explication, Duroc s'empressait de distribuer quelques pièces d'or aux ouvriers et ouvrières; puis, il se hâta de rejoindre l'Empereur, qui déjà avait regagné le cabriolet.

— Toutes les femmes, dit alors Napoléon au grand-maréchal, possèdent l'esprit du moment à un degré incroyable. N'avez-vous pas été, comme moi, surpris et charmé de la présence d'esprit de cette jeune fille, ainsi que de l'adresse avec laquelle elle a fait prendre le change à son maître, en même temps qu'elle tirait le plus grand parti possible de sa situation... Je veux lui tenir compte de tout cela... Vous vous ferez informer de son adresse, et demain, avant l'heure qui l'appelle à son travail, vous lui ferez porter vingt-cinq louis par Constant.»

Le lendemain, dès six heures du matin, le valet de chambre de l'Empereur arrivait tout essoufflé au sixième étage d'une maison de la rue Saint-Méry, et pénétrait dans une petite mansarde proprette et rangée avec une coquette symétrie. Une jeune fille, qui arrosait des fleurs sur l'unique fenêtre du modeste logement, interrompit cette occupation pour venir au-devant du visiteur.



... Napoléon, voyant qu'il était reconnu, fit un signe d'intelligence imperceptible... (t. II, p. 286.)

— C'est à mademoiselle Julie Bélinard, sans doute, que j'ai l'honneur de parler? dit celui-ci.

— Oui, monsieur, c'est moi-même, répondit la jeune fille.

— L'Empereur a été charmé, mademoiselle, continua le valet de chambre, de l'esprit d'à-propos dont vous avez fait preuve, hier, à votre atelier. Grâce à vous, il a pu échapper à une de ces petites ovations qu'il évite autant que possible. Je suis chargé par Sa Majesté de vous remettre, à titre de souvenir et de témoignage de satisfaction, ce petit présent.»

En disant ces mots, Constant présentait à la jeune ouvrière une jolie bourse verte, brodée d'abeilles et contenant 500 fr. en napoléons.

«De l'argent! c'est de l'argent! s'écria Julie; mais je n'ai pas besoin d'argent, monsieur, j'en gagne assez, plus même qu'il ne m'en faut.

— Eh bien, mademoiselle, ces quelques pièces d'or à l'effigie de l'Empereur, qui vous les offre, grossiront vos petites économies : ne faut-il donc pas songer à votre dot?....»

A peine ces paroles étaient prononcées, que le visage de la jeune fille, vive, enjouée, rieuse tout à l'heure, se couvrit d'un voile de sombre inquiétude et de tristesse.

«Monsieur, dit-elle, après quelques instants de silence, puisque l'Empereur a bien voulu faire attention à moi, pauvre fille presque abandonnée, cela m'encourage à lui demander une grâce; mais il faudrait que Sa Majesté daignât m'accorder une audience de quelques minutes; serez-vous assez bon pour me présenter?»

Constant était si loin de s'attendre à cette demande, qu'il demeura d'abord interdit, et ne sachant comment y répondre :

«Mais, mademoiselle, dit-il enfin, ignorez-vous donc qu'une audience de l'Empereur est une chose de la plus haute importance?

— C'est parce que je le sais, répondit sans se troubler la jeune ouvrière, c'est parce que je sais cela, que je songe à profiter d'une circonstance qui ne se présentera jamais. Peut-être aussi ai-je quel-

que droit à cette faveur, ajouta-t-elle : mon père, brave officier, tué à la bataille de Fleurus, a servi dans le même régiment que l'Empereur, alors qu'il n'était lui-même que lieutenant.»

Le valet de chambre de Napoléon hésita, puis il se décida à emmener la jeune fille, sauf à la faire reconduire, si l'Empereur ne paraissait pas d'humeur à accueillir la demande tant soit peu indiscrète qu'elle le chargeait de lui adresser. Moins d'un quart d'heure après, tous deux arrivèrent aux Tuileries, et, contre toute attente, Napoléon, souriant au récit que Constant lui faisait du résultat de son ambassade, accordait sans difficulté et sur-le-champ l'audience sollicitée.

«Que me voulez-vous, mademoiselle? demanda de son ton séduisant l'Empereur à la jolie ouvrière, dont le corsage trahissait l'émotion ; quel est ce secret qui ne peut avoir que moi pour confident?»

Julie, d'abord interdite, et dont un rouge de pourpre avait coloré les joues, se remit bientôt, et d'une voix assurée :

« Sire, dit-elle, mon père, sans doute on vous l'aura rappelé déjà, était un vieil et brave officier que le feu de l'ennemi a enlevé sur le glorieux champ de bataille de Fleurus; mon frère unique, mortellement atteint à Marengo auprès de Desaix, n'a pas survécu à ses blessures... Ma famille a donc payé sa dette à la patrie!

— Sans doute, mon enfant, et la patrie a un devoir à remplir vis-à-vis de la fille et de la sœur de si braves gens; c'est à moi désormais qu'il appartient d'acquitter cette dette.

— Ah! Sire, combien cela vous serait facile! d'un mot, Votre Majesté peut assurer pour toujours mon bonheur.

— Parlez, que désirez-vous que je puisse vous accorder? interrompit l'Empereur.

— Henri Bélinard, mon cousin, est de la conscription de cette année, dit la jeune fille en rougissant, mais d'une voix ferme et assurée; Sire, dispensez-le de servir, c'est la seule grâce que je veuille jamais vous demander. »

La physionomie de Napoléon, jusque-là calme et sereine, se

rembrunit tout à coup. De semblables demandes lui arrivaient de toutes parts, et rien ne pouvait l'affecter plus péniblement; l'esprit militaire lui était trop nécessaire, il avait accompli de trop grandes choses à l'aide de ce formidable levier, pour qu'il lui fût possible de consentir à son affaiblissement. Pour la France, telle qu'il l'avait faite, il en avait la conscience, là était la question de vie ou de mort.

« Mademoiselle, dit-il, de cet accent bref et sévère devant lequel s'abaissèrent tant de prétentions justifiées, tant d'héréditaires orgueils; mademoiselle, quand on a l'honneur de devoir la naissance à un brave officier français, on devrait savoir et se souvenir que la patrie a besoin de tous ses enfants... Et puis, qu'y a-t-il au fond de tout cela? quelque subite amourette..., et c'est moi, l'Empereur, l'ancien compagnon d'armes de votre père, que vous voulez rendre complice de votre légèreté... de votre faiblesse peut-être! »

Ces paroles sévères, si bien faites pour atterrer celle à qui elles étaient adressées, produisirent un effet tout différent sur la jeune ouvrière du batteur d'or. Se redressant de toute la hauteur de son innocence, elle oublia que l'homme qui l'offensait était le maître du monde, et son courage l'éleva à ce point de sublime exaltation, qu'elle n'hésita pas à répondre à l'outrage par la menace :

« Ah! Sire, s'écria-t-elle, je sens maintenant qu'il y a une puissance capable de braver la vôtre même, c'est celle que donne le désespoir!... Henri sera soldat, puisque vous êtes inflexible, mais vous me répondrez de lui sur votre tête, et s'il éprouve le sort de mon père et de mon frère : malheur à vous! »

Cette véhémente apostrophe de la jeune fille, ces imprécations inattendues, cette bizarre issue d'un entretien accordé avec tant de bienveillance, toute cette scène rapide parut tellement extraordinaire à Napoléon, qu'il n'en put d'abord croire le témoignage de ses sens; puis, la colère succédant à l'étonnement, il sonna avec violence, et s'écria :

« Que l'on mette dehors cette folle!... »

II

Le 10 décembre 1812, au point du jour, et par un froid de dix-huit degrés, une misérable chaise de poste traversait les rues de Varsovie. Deux hommes, couverts de pelisses et enveloppés de fourrures, étaient dans cette voiture : l'un d'eux était Caulaincourt, l'autre Napoléon.

« Votre Majesté veut-elle descendre au palais de l'ambassade? demanda timidement le duc de Vicence.

— Non, non!... je veux que ma présence ici soit ignorée; nous descendrons au premier hôtel venu, et vous irez sur-le-champ prévenir de Pradt..., vous me l'amènerez. »

La voiture, arrivée dans la cour de l'hôtel d'Angleterre, s'arrêta ; Caulaincourt s'empressa de mettre pied à terre, et se rendit aussitôt au palais de l'ambassadeur. En même temps, Napoléon, passant pour un simple officier supérieur de l'armée française, était introduit dans une petite salle basse, sans feu, et dont les volets étaient à demi fermés. Sans songer à donner aucun ordre aux domestiques qui l'avaient introduit, et qui, surpris de sa préoccupation, se retiraient, il se mit à se promener d'un pas agité, mais rendu plus pesant par les doubles bottes fourrées qui le chaussaient.

« Quel désastre! disait-il en se frappant le front... On ne manquera pas de m'accuser d'impéritie, d'imprévoyance..., et cependant je ne puis pas empêcher qu'il gèle. Peut-être dira-t-on que je suis demeuré trop longtemps à Moscou... Cela est possible; mais il faisait beau ; la saison a devancé l'époque ordinaire... Et d'ailleurs, j'y attendais la paix!... On me reprochera d'avoir abandonné mes soldats; mais je pèse plus sur mon trône qu'à la tête de mon armée... Mon armée!... où est-elle?... détruite ! ensevelie sous la neige!... Eh ! mon Dieu, je ne commande pas aux éléments! »

Comme il venait de prononcer ces derniers mots d'une voix stri-

dente, la porte de la petite salle où il se trouvait s'ouvrit brusquement, et livra passage à une femme qui s'avança d'un pas assuré. Une pâleur livide couvrait son visage, mais de ses yeux, creusés par la misère et la souffrance, des éclairs semblaient jaillir à travers les ténèbres qui l'environnaient.

« Qu'est-ce? que me veut-on? s'écria Napoléon.

— Te souviens-tu des feuilles d'or et de ma prière, répondit une voix claire et perçante comme la pointe d'un poignard... Bourreau, qu'as-tu fait de Henri Bélinard? Il est mort, n'est-ce pas? Cache-toi dans l'ombre pour ne pas voir son sang qui a rejailli sur toi !

— Qu'on arrête cette furie, s'écria l'Empereur, oubliant l'incognito dont il s'était enveloppé.

— Et qui m'arrêterait? répondit la voix. Ici, je suis ton égale; là-haut, je serai ton juge! »

En ce moment, un grand retentissement se fit dans l'hôtel. C'était l'ambassadeur français, l'évêque-abbé de Pradt, qui arrivait accompagné du comte Stanislas Potocki, et du ministre des finances. Caulaincourt, entrant pour les annoncer, demeura muet et immobile de surprise, en voyant l'Empereur en proie à une exaltation tellement violente, qu'elle approchait du délire.

« Arrêtez cette femme! emparez-vous d'elle, criait-il en frappant du talon de sa botte sur le parquet. »

Caulaincourt regarda autour de lui : il ne vit personne. M. de Pradt crut un instant que la raison de l'Empereur avait succombé sous le poids de l'effroyable revers qui venait de le frapper ; mais il fut presque aussitôt rassuré, quand il entendit le grand homme énumérer toutes les ressources à l'aide desquelles il devait reprendre victorieusement l'offensive.

« Je vais chercher trois cent mille hommes, dit-il d'une voix assurée. Le succès rendra les Russes audacieux, tant mieux! Je leur livrerai deux ou trois batailles sur l'Oder, et dans six mois

je serai encore sur le Niémen... Je quitte mon armée à regret, mais il faut surveiller la Prusse et l'Autriche.»

Quelques jours plus tard, en remontant dans la voiture qui allait l'emporter d'une extraordinaire vitesse sur Paris, Napoléon disait avec inquiétude à Caulaincourt :

« Vous êtes bien assuré de n'avoir vu personne dans cette étroite et sombre salle basse où vous êtes venu me trouver?

— J'en suis certain, Sire.

— C'est bien!... Et voilà cependant, ajouta-t-il, une singulière apparition ! »

Puis il rompit sur ce sujet, qui semblait l'agiter péniblement, et dont il ne fut plus question durant le voyage. Mais, dès le lendemain de son arrivée à Paris, il donna ordre à Constant de faire les recherches nécessaires pour savoir ce qu'était devenue la jeune ouvrière du batteur d'or. Au bout de quelques jours, le valet de chambre lui rapporta qu'elle avait quitté Paris depuis plusieurs mois, après avoir vendu son modeste mobilier; c'était là tout ce qu'il avait pu découvrir.

Le 15 avril 1813, Napoléon, après cette noble et touchante entrevue où il avait placé sa femme et son fils sous la sauvegarde de l'honneur et de la fidélité de la garde nationale de Paris, quittait les Tuileries pour aller se mettre à la tête de la nouvelle et puissante armée qu'il venait de créer comme par enchantement. Les cris enthousiastes de Vive l'Empereur l'avaient accueilli sur son passage, des cours du Louvre à l'extrémité du faubourg Saint-Martin, lorsqu'au moment où il passait la barrière, un cri sinistre se fit entendre, apportant à son oreille ces mots qui y retentirent comme un sifflement aigu :

« Feuilles d'or!... Henri!... Malheur! malheur!...»

III

Le 7 mars 1815, Napoléon marchait sur Grenoble à la tête d'un petit nombre de braves qui l'avaient accompagné à l'île d'Elbe.

Le moment décisif était arrivé : le destin de la France dépendait d'un coup de fusil. Superstitieux comme tant de grands hommes, l'Empereur se rappelait avec satisfaction les présages heureux des jours précédents, lorsque tout à coup une jeune femme arriva en courant jusqu'à la colonne impériale, devant laquelle elle tomba à genoux, en élevant ses mains vers le ciel.

« Encore cette femme! s'écria Napoléon, qui reconnut tout d'abord Julie Bélinard; quelle déplorable fatalité!

— Ah! Sire, par pitié, ne me maudissez pas! s'écria la jeune femme. Pardonnez à une malheureuse dont le désespoir troublait la raison... Oui, Votre Majesté disait vrai : la patrie est une mère qui a besoin de tous ses enfants... C'est ainsi que pense mon Henri, que j'ai retrouvé, et qui, avant une heure, sera près de vous avec tout le régiment dont il fait partie.

« Que dites-vous? s'écria Napoléon, en s'empressant de relever la pauvre femme dont les yeux versaient des larmes de joie.

— La vérité, Sire : le 7e régiment de ligne vient au-devant de vous avec l'aigle glorieuse et la cocarde nationale... Me pardonnez-vous, Sire?

— Oh! de grand cœur, dit Napoléon, qui déjà entendait retentir dans le lointain les cris et les vivats du régiment de Labédoyère.

Le 18 juin suivant, Henri Bélinard tombait mortellement blessé sur le plateau de Mont-Saint-Jean : et huit jours plus tard, des mariniers tiraient de la Seine, près des Tuileries, le cadavre d'une jeune femme. Un étui, trouvé dans ses vêtements, contenait un écrit portant cette suscription :

A l'Empereur Napoléon!

A l'intérieur étaient écrits ces seuls mots :

« Sire, je meurs pour ne pas vous maudire.

« JULIE BÉLINARD. »

LE MANTEAU DE L'EMPEREUR

I



ersonne n'ignore quelle fut l'issue de la déplorable campagne de Russie; nous savons tous comment, dans cette fatale retraite, nos cohortes repassèrent sur un terrain dépouillé, ravagé, à travers des villes incendiées. On sait, en un mot, comment nos soldats, les membres raidis par le froid, se traînèrent sur les pas de Napoléon. Bientôt l'armée ne vit plus devant elle qu'un immense tombeau de glace, et dès lors le désespoir amena le chaos. Empereur, généraux, soldats étaient plongés dans la même misère ; mais toutes ces calamités n'étaient rien encore en comparaison de l'inquiétude de Napoléon, qui n'avait aucune nouvelle de Ney, l'un de ses plus intrépides lieutenants. Le maréchal s'était égaré, disait-on, avec son corps d'armée ; peut-être même avait-il été fait prisonnier. A cette idée, Napoléon serrait les poings convulsivement, en s'écriant :

« Un de mes maréchaux prisonnier des Russes ! un maréchal de l'Empire contraint de rendre son épée à un Miloradowich ou à un Platow !... Ney, le brave des braves, le héros de la Moscowa, promené comme un trophée dans les rues de Saint-Pétersbourg, exposé aux insultes de la canaille ! quelle honte, ou plutôt quel malheur !

— Sire, répliqua avec dignité le comte de Lobau, son aide de camp, si les Russes ont l'épée de Ney, ils ne l'auront que brisée, soyez-en sûr ; ou plutôt ils n'auront que son cadavre !

— Eh ! qu'importe ! il sera toujours perdu pour nous. »

Et Napoléon s'interrompit pour prêter l'oreille au bruit lointain

qui semblait lui annoncer l'arrivée du maréchal et de son corps d'armée. Puis, quand il vit son espérance encore une fois trompée, il continua d'interroger son aide de camp, qui se tenait debout devant lui, en face d'un feu faiblement alimenté par quelques branches de sapin.

Bientôt accoururent des officiers d'état-major, envoyés du quartier-général d'Orcha, pour recueillir des renseignements sur la position réelle du maréchal et de ses soldats. Napoléon les pressa de questions, mais leurs rapports ne firent qu'augmenter son incertitude, ses anxiétés.

« C'en est fait! monsieur le général, s'écrie de nouveau Napoléon en fixant un regard découragé sur l'aide de camp, nous ne devons plus revoir le maréchal.

— Sire, Votre Majesté me permettra de ne pas désespérer aussi promptement de M. le prince de la Moscowa; s'il avait succombé, quelques hommes échappés au désastre nous l'auraient annoncé. L'ennemi, lui-même, aurait bien trouvé le moyen de nous en instruire.

— Mais, général, songez donc que le maréchal a dû rencontrer à Krasnoë les vingt-cinq mille hommes de Miloradowich. Comment aurait-il pu franchir cette barrière de fer et de feu? Oh! le doute est affreux, et jusqu'au silence même qui règne autour de nous, tout justifie mes appréhensions. »

En ce moment, le prince Eugène vint annoncer que le séjour à Orcha devenait de plus en plus périlleux, et compromettait le sort de l'armée. Les colonnes de Kutusow se rapprochaient : elles menaçaient d'envelopper le quartier-général.

— Abandonnerons-nous donc le prince de la Moscowa? s'écria Napoléon; non, je ne le puis, je ne le veux pas!

— Mais, Sire, répliqua le vice-roi, que pouvons-nous faire maintenant pour sauver le maréchal? La route pour arriver jusqu'à lui nous est fermée.

— Nous l'ouvrirons comme tu l'as ouverte, toi ! Allons, messieurs, tout le monde à cheval ! »

Napoléon, entraîné par un élan généreux et par une héroïque inspiration, quitta brusquement la place qu'il occupait depuis deux heures ; et, suivi de son état-major, hélas ! bien diminué quant au nombre, se dirigea vers les ruines qui marquaient encore l'enceinte du village d'Orcha. Alors les ténèbres de la nuit avaient remplacé la clarté du jour ; elles étaient encore épaissies par des flocons de neige qui couvraient les hommes et les chevaux. L'Empereur, à la vue des feux immobiles de Kutusow, s'arrêta, et se retournant vers le comte de Narbonne :

« Pourquoi donc Kutusow n'avance-t-il pas ? lui demanda-t-il. Ah ! j'ai maintenant la preuve que le prince de la Moscowa n'a point succombé, il doit encore occuper Miloradowich. »

Et un rayon d'espoir vint tout à coup éclairer la figure grave de l'Empereur ; son coup d'œil si positif avait jugé la situation :

« Non, messieurs, tout n'est pas perdu, ajouta-t-il. Préparons-nous à passer sur le ventre de Kutusow : nous irons nous-mêmes chercher le maréchal Ney ! »

Ces nobles paroles, ce signal d'une nouvelle bataille ranimèrent l'énergie des cœurs abattus. Il y avait dans l'accent de Napoléon un gage de délivrance pour le prince de la Moscowa et une promesse de victoire. Le soldat ne songeait plus à Wilna, que tout à l'heure ses souffrances et ses vœux demandaient avec tant d'impatience, parce qu'il espérait y trouver enfin des approvisionnements et quelques jours de repos : « Allons au secours du maréchal Ney ! s'écriait-on au quartier-général d'Orcha. Les blessés, les malades, demandaient des armes ; ils voulaient affronter le canon des Russes.

Mais la neige, en tombant, redouble de violence ; l'ouragan fouette les visages et condense l'obscurité qui ne permet plus à ces braves de diriger leur marche. Il faut donc s'arrêter encore, attendre la fin de la tourmente, et peut-être le jour ! Napoléon s'indigne de ces nouveaux obstacles que lui suscitent les éléments conjurés.

Mais il doit céder ; il ne peut tenter l'impossible, et Ney est encore abandonné à son courage et à l'héroïsme de la poignée de braves qu'il a ralliés autour de lui.

On ranime la flamme des feux presque éteints ; les faisceaux se reforment, et les soldats silencieux, le regard fixé sur la terre, s'abandonnent à leurs sombres préoccupations. Quelquefois ils relèvent la tête pour chercher des yeux la place où est l'Empereur ; et alors ils ont encore foi en son étoile, à la fortune de la France.

Tout à coup le bruit des pas d'un cheval se fait entendre : un lancier polonais traverse Orcha, et vient annoncer à Napoléon l'arrivée du maréchal Ney et de sa petite troupe.

« Ah ! s'écrie l'Empereur avec l'accent d'une vive satisfaction ; j'ai deux cents millions dans mes caves des Tuileries ; je les aurais donnés de bon cœur pour sauver le prince de la Moscowa ! »

Cependant, et malgré lui, il conservait encore des doutes ; il n'osait adopter sans réserve le récit du lancier polonais. Mais des officiers attachés à l'état-major du maréchal viennent bientôt confirmer la nouvelle. Alors Napoléon remonte à cheval ; mais à peine a-t-il fait quelques pas que les tambours retentissent. C'est le prince de la Moscowa qui vient lui-même au-devant de l'Empereur. Le maréchal met aussitôt pied à terre : Napoléon l'embrasse avec effusion, en lui disant :

« Allons, mon cher maréchal, la fortune ne nous en veut pas encore trop, puisque vous nous êtes rendu. »

Après quelques mots échangés entre eux, ils se rendirent dans les cantonnements du prince Eugène, où arrivaient successivement les troupes échappées à Miloradowich. Quand celles-ci aperçurent l'Empereur, elles le saluèrent de leurs acclamations, et leurs cris, répétés sur toute la ligne française, apprirent à l'avant-garde russe que Napoléon avait encore une armée.

L'Empereur ne voulut pas s'éloigner avant d'avoir fait les honneurs du quartier-général aux intrépides compagnons d'armes du maréchal. Il veillait lui-même à la distribution des secours si néces-

saires à ces braves qui avaient disputé si longtemps leur existence à la faim, au froid et à la mitraille de l'ennemi. Il faisait placer les blessés sur les voitures, leur adressait des éloges et des consolations; quelques-uns d'eux expirèrent devant lui; mais avant de fermer les yeux pour toujours, tous criaient : Vive l'Empereur!

Quand il se fut acquitté de cette tâche à la fois noble et douloureuse; quand il eut rempli ce devoir de général et d'empereur envers les soldats de Ney, Napoléon reprit le chemin de son bivouac; mais au moment où il saluait le brave colonel du 84e de ligne, Jean Pegot, de Saint-Gaudens, un vieux soldat, dont la capote était en lambeaux, se précipita au-devant de lui, tenant à la main le fragment d'un drapeau russe et le présenta à Napoléon :

« Que veux-tu, mon brave? lui demanda l'Empereur.

— Sire, vous offrir ce que mes mains engourdies ont pu conserver de cet étendard. Les Cosaques n'avaient voulu m'en laisser que ces lambeaux; veuillez le prendre, mon Empereur, car je crains bien de ne pouvoir le conserver plus longtemps.

— Bien! mon ami, très-bien! je te remercie. »

Napoléon prit le lambeau de soie que lui présentait le soldat, et le regarda avec attention.

« Oui, c'était un drapeau russe, dit-il en l'examinant; j'y vois encore le chiffre qui le fait reconnaître. Il vaut autant pour moi que s'il était entier. As-tu la croix?

— Oui, Sire, vous me l'avez donnée à Wagram.

— Eh bien! je te donnerai autre chose.

— Merci, mon Empereur; je n'ai plus besoin de rien; car j'ai là une terrible entaille qui ne me rend pas ma tête très-solide sur mes épaules. »

En disant cela, le vieux soldat détournait une bande de chiffons serrée autour de son cou, et qui cachait une plaie profonde. L'Empereur y porta les yeux et dit :

— Moi, je veux que tu vives! et tu vivras. Allons! il faut aller te faire soigner à l'ambulance; je l'exige : on va t'y conduire.



Le soldat étonné, confondu, regardait alternativement le manteau et l'empereur... (t. II, p. 299.)

— Mais, mon Empereur, il y en a qui sont encore plus mal hypothéqués que moi. Mes jambes font encore assez bien leur service, et moi, je ne veux pas abandonner mon régiment, je veux suivre mon drapeau; si je reste en route, c'est différent, tant pis.»

Napoléon n'insista plus:

— Eh bien! soit! reprit-il, puisque tu es si entêté, reste donc avec ton régiment, mauvaise tête, je ne t'oublierai pas.

— Mauvaise tête est le mot, dit encore le soldat, en portant la main à son bonnet; puis il fit quelques pas pour s'éloigner, mais se ravisant aussitôt :

— A propos! mon Empereur, je vous ai dit que je n'avais besoin de rien : foi de Marc Chaussard, je suis un menteur. Si vous pouviez me faire donner quelque vieille capote pour remplacer l'ancienne, qui ne figure plus que pour mémoire sur mes épaules, je vous en serais infiniment obligé. Je ne vous demande que cela, mon Empereur.»

Napoléon ne put s'empêcher de sourire :

«Une capote! je t'en ferai donner une. Tu n'as pas le temps d'attendre, n'est-ce pas?

— Pas trop, Sire, c'est la pure vérité.»

Napoléon portait alors, par-dessus sa polonaise à fourrures, un manteau bleu, que Constant, son premier valet de chambre, avait prudemment jeté sur ses épaules au moment où la neige avait commencé à tomber. Par un mouvement rapide, il se débarrassa de ce manteau, et le faisant rouler aux pieds du soldat :

«Tiens! lui dit-il, cela vaudra bien une capote. Prends! c'est pour toi.»

Le soldat étonné, confondu, regardait alternativement le manteau et l'Empereur. Il se préparait à adresser de nouvelles observations, lorsque Napoléon lui ferma la bouche, en lui disant d'un ton sévère :

«Prends! te dis-je, je le veux!

— Alors, je ne dis plus rien; merci, mon Empereur.»

Et Napoléon s'éloigna, tandis que Marc Chaussard, soulevant le manteau de l'Empereur d'une main affaiblie, priait un de ses camarades de l'aider à le placer sur ses épaules.

« Il a ma foi raison, le petit Caporal, dit le grenadier, cela vaut mieux qu'une capote de soldat. En voilà un fameux Empereur, qui se déshabille pour pomponner un de ses soldats! C'est peut-être mal à moi d'avoir accepté; mais, chut! le général a commandé, et le grenadier doit obéir au commandement, les yeux fermés. »

Et Marc Chaussard rejoignit le peloton de soldats qui représentaient le 84e de ligne. Il ne se souvenait plus de sa blessure, et, malgré les instances des chirurgiens, de son colonel lui-même, il ne voulut jamais abandonner le régiment.

L'armée française continuait sa retraite en livrant chaque jour des combats partiels, où elle soutenait dignement l'honneur de ses aigles. Les Russes avaient d'avance marqué notre tombeau au milieu des neiges; leur poursuite devenait de jour en jour plus vive, plus acharnée, et la route que suivaient les débris de nos régiments était jonchée de cadavres. Dans ce grand désordre, dans cette confusion, conséquence inévitable d'un horrible désastre, plusieurs corps obéissaient cependant aux lois de la discipline; ils avaient conservé leurs cadres, et marchaient comme s'ils eussent été au grand complet. L'un d'eux, le 84e, se distinguait par sa constance héroïque. Dans ses rangs clair-semés, un soldat se faisait remarquer par son manteau bleu, dont le luxe tranchait avec le misérable accoutrement de ses camarades : il était toujours le premier au feu, quoiqu'il ne portât qu'un sabre. Ses doigts raidis par le froid ne pouvaient plus manier un fusil; mais il encourageait ses compagnons; il les animait par ses paroles, dirigeait la fusillade, et plus d'un officier russe, qu'il signala aux balles françaises, tomba victime de l'expérience du vieux soldat. Quant à lui, aucune balle ne vint l'atteindre; il paraissait invulnérable ou plutôt croyait l'être sous le manteau de son Empereur.

Mais il ne le gardait pas toujours ce manteau protecteur. Quand

il voyait un de ses camarades près de succomber, il allait à lui, et se dépouillait de son manteau pour l'en couvrir, pour réchauffer ses membres glacés. Il avait dit et déclaré d'une manière positive que le manteau de Napoléon appartenait au 84e; ce soldat désintéressé, c'était toujours Marc Chaussard.

Jusqu'au passage de la Bérézina, les choses allèrent assez bien pour lui. Il traversa cette rivière sous la mitraille de l'amiral Tchischakow et du comte Polslen, et se dirigea, avec une trentaine de soldats échappés à cette dernière catastrophe, sur Wilna. Mais alors l'indiscipline et le désordre achevèrent la désorganisation de presque tous les corps. Chez bon nombre de soldats la générosité fut remplacée par l'égoïsme. Souvent même la propriété ne fut pas respectée même par les Allemands qui faisaient partie des contingents de la confédération du Rhin. Le soldat isolé, qui avait la bonne fortune de quelques pommes de terre ou d'un vêtement passable, échappait difficilement à l'avidité de ces terribles maraudeurs qui dévalisaient indistinctement Français, Russes ou Polonais. Malheur au fantassin qui se trouvait trop éloigné des colonnes ! il était impitoyablement dépouillé, et quelquefois aussi payait de sa vie sa résistance à des attaques aussi déplorables.

Or, il arriva souvent à Marc Chaussard d'être retardé dans sa marche par des accidents imprévus, car le besoin de repos le forçait à s'arrêter. Alors, il était exposé à de fâcheuses rencontres, loin de ses fidèles du 84e qui échangeaient incessamment des balles avec les Cosaques. Son manteau faillit plus d'une fois lui devenir funeste ; il faisait bien des jaloux et tentait l'avidité des officiers qui étaient presque nus pour la plupart. Mais Marc Chaussard était doué d'une singulière croyance : il avait foi dans l'inviolabilité du manteau de l'Empereur, et croyait fermement que qui que ce fût ne pouvait porter sur ce manteau une main sacrilége.

Un jour, entre autres, il fut rencontré par trois cuirassiers saxons, qui, démontés, suivaient la même route que lui. A la vue de ce vêtement splendide, de cette agrafe d'argent qui le retenait

sur les épaules du vieux grenadier, ces hommes se disposaient à le lui arracher ; déjà leurs mains l'ont saisi :

« Arrêtez, malheureux ! s'écrie en allemand Marc Chaussard ; ne touchez pas à ce manteau, il a appartenu à l'Empereur ! »

Ces mots, prononcés avec une singulière énergie, suffirent pour imposer aux soldats saxons. Il leur sembla qu'ils commettraient un crime en cherchant à dépouiller de ce vêtement le grenadier blessé. Ces hommes rougirent de leur pensée, et s'offrirent même pour protéger Marc Chaussard qui, du reste, avait bien besoin de leur aide, car sa blessure s'était rouverte ; et c'était appuyé sur les bras des trois cuirassiers saxons, qu'il était enfin arrivé à Wilna.

Alors le 84e, ou ce qui restait de ce régiment, n'était plus dans cette vieille capitale de la Lithuanie. La division du général Loison, composée de troupes fraîches, l'occupait. Dès lors, Marc Chaussard crut qu'il pouvait, sans manquer à son devoir, s'arrêter dans un des hôpitaux militaires de la ville. Il se souvint du conseil que Napoléon lui avait donné, et ce souvenir fit taire les scrupules du blessé. D'ailleurs, il lui eût été impossible d'aller plus loin : les fatigues d'une longue marche, les privations de tout genre qu'il avait endurées, avaient empiré son état ; à peine pouvait-il se soutenir. Le vieux soldat vint demander asile dans l'un des hôpitaux de Wilna, et le chirurgien en chef, prévenu en sa faveur par l'histoire bien connue du manteau, s'empressa de lui prodiguer les secours de son art.

Mais il n'était plus temps ; Marc Chaussard reconnut bientôt qu'il lui fallait se résigner à quitter à la fois la vie et son manteau : le sacrifice de l'une lui coûtait beaucoup moins que le sacrifice de l'autre. Il avait gardé celui-ci avec lui, malgré l'usage reçu ; et les règlements avaient été forcés de transiger avec la volonté inébranlable du blessé, qui menaçait d'en appeler à l'Empereur lui-même de l'injure dont son manteau était menacé. Marc Chaussard, mourant à trois cents lieues de son pays, se consolait en regardant avec amour le gage d'estime qu'il avait reçu de son Empereur.

Cependant, une pensée de haute prévoyance le préoccupait vivement ; à qui laissera-t-il ce manteau? A qui léguera-t-il ce trésor? Encore, si le 84e était là, il choisirait le plus brave du régiment, le colonel peut-être, pour son légataire ! Et puis il connaissait les terribles chances de la guerre, et les risques que pouvait courir le legs qu'il voulait faire, s'il ne le confiait pas à un dépositaire fidèle, scrupuleux exécuteur de ses dispositions testamentaires. Il lui fallait aussi les consigner dans un écrit pour qu'elles fussent exécutées. Or, Marc Chaussard ne savait pas écrire, et force lui fut de recourir à l'obligeance d'un secrétaire. Telles étaient les idées qu'il roulait dans sa tête, lorsqu'un soir il appela auprès de lui l'aide-major qui lui avait constamment témoigné de l'intérêt.

« Mon major, lui demanda-t-il, en ai-je pour deux jours ? »

Le chirurgien hocha la tête et ne répondit pas. Marc Chaussard comprit ce silence.

« C'est bon, fit-il, suffit. Maintenant, mon major, voulez-vous me rendre un dernier service?

— Volontiers, de quoi s'agit-il ?

— Ecrire sous ma dictée quelques lignes.

— Tu veux écrire à ta femme?

— Non, mon major; je n'ai jamais voulu me marier, j'ai fait comme ma sœur : je suis resté garçon.

— A ta mère, peut-être? demanda le praticien.

— Encore moins, attendu que je ne l'ai jamais connue.

— A qui donc alors? à ton père, à ton frère, à un de tes parents enfin?

— Pas précisément, mon major, mais à la 3e compagnie du 2e bataillon du 84e régiment de ligne, dont j'ai eu l'honneur de faire partie, car je vois bien que je ne puis plus figurer sur le contrôle de l'effectif.

— Eh bien! soit. »

Et l'aide-major alla chercher une plume, un encrier et une feuille de papier blanc.

— Voyons, dit-il, en se mettant en mesure d'écouter le moribond, je vais écrire.»

Et Marc Chaussard dicta les dispositions suivantes:

A mes amis les grenadiers de la 3e compagnie, etc.

« Mes chers camarades,

« Je reste à Wilna, et pour longtemps..... Impossible à votre an-
« cien d'aller plus loin. *Item,* je vous lègue, et donne en toute pro-
« priété, un superbe et magnifique manteau bleu, première qua-
« lité..., lequel manteau est tout ce que je possède... C'est notre
« Empereur qui me l'a donné à Orcha. M. Aussandon, aide-major
« de l'hôpital, ici présent, est chargé de vous le remettre.»

« Un moment! mon brave, dit l'aide-major, en interrompant le testateur; que veux-tu que la compagnie de ton régiment fasse de ce manteau?

— Attendez donc, mon major, je n'ai point fini.»

« *Item.* J'entends et je prétends qu'au reçu du susdit manteau,
« le tailleur du régiment le coupe en portions égales suivant l'effectif
« de la compagnie, de manière que chaque homme puisse avoir un
« souvenir de son Empereur..., et aussi de Marc Chaussard.»

« Cette relique-là en vaudra bien une autre, dit le chirurgien, en écrivant les derniers mots de cette épître testamentaire.»

Marc Chaussard savait à peu près formuler son nom; il le dessina plutôt qu'il ne l'écrivit au bas de la lettre, opération dans laquelle il fut puissamment aidé par l'aide-major.

«A présent, dit le moribond, il faut que je m'acquitte envers vous. Voici ma croix, ma croix de Wagram! Gardez-la, c'est pour vous, mon major; elle vous portera bonheur.»

M. Aussandon reçut la croix; et, pressant la main déjà glacée du grenadier, lui dit d'une voix attendrie :

« Sois tranquille, mon brave, le manteau et la lettre iront à leur adresse. »

Deux heures après cette scène qui l'avait tant ému, lorsque le chirurgien revint visiter son malade, celui-ci avait cessé de souffrir : ses traits n'offraient aucune trace des dernières convulsions de la mort; sa physionomie avait conservé une douce sérénité; mais ses mains serraient encore contre sa poitrine le manteau de l'Empereur, qui ne l'avait pas quitté un seul instant.

II

Le 2 mai 1813, Napoléon, visitant le champ de bataille de Lutzen, s'arrêta quelque temps au village de Kaya, qui avait été le théâtre d'une lutte acharnée. Il demanda à quel régiment appartenaient les soldats qui avaient payé de leur vie la conquête des batteries russes et prussiennes; il y avait là cent cinquante grenadiers couchés près des canons ennemis qu'ils semblaient garder.

C'était la 3e compagnie du 2e bataillon du 84e régiment de ligne; chacun des officiers et des soldats qui la composaient portait sur sa poitrine un petit morceau de drap bleu : chacun d'eux était légataire de Marc Chaussard, car le testament de Wilna avait été fidèlement exécuté.



LE SABRE DE PAIN D'ÉPICES.

I



u mois de juillet 1813, l'Autriche s'étant déclarée contre nous, les négociations du congrès de Prague furent brusquement rompues, et l'armistice de Dresde dénoncé le 10 août suivant. La bataille de Dresde, livrée les 27 et 28 du même mois, ne fut que la conséquence de ces événements. Cette bataille est certainement une de celles où le génie de Napoléon brilla du plus vif éclat (nous la raconterons un jour); elle devait avoir les immenses résultats qu'il s'en était promis; mais la fortune, qui commençait à nous abandonner, en décida autrement. En même temps que Vandamme, en Bohême, se voyait contraint de poser les armes à Kulm pour s'être aventuré imprudemment dans la profonde vallée de Tœplitz, Macdonald se faisait battre à Gross-Beern par Bernadotte. Le maréchal Ney, envoyé de ce côté pour rétablir les affaires, n'ayant pas été plus heureux à Dennewitz et à Buterborg, ces désastres avaient détruit toutes les espérances de paix que l'Empereur avait fondées sur sa récente victoire.

Après avoir appris le détail de ces pertes, Napoléon dit froidement à ceux qui étaient présents dans son cabinet :

« Que voulez-vous, messieurs, je ne puis pas être partout!... Mais ce que je ne puis concevoir, c'est que Vandamme se soit laissé entraîner en Bohême. A une armée qui fuit, il faut faire un pont d'or ou opposer une barrière d'acier; or, Vandamme ne pouvait être cette barrière. »

Puis s'adressant au major général :

« Aurions-nous donc écrit quelque chose qui ait pu lui inspirer cette fatale pensée?... Berthier, allez chercher vos minutes, et vous, Fain, voyez les miennes; vérifions tout ce que nous avons écrit. »

Le major général apporta son livre d'ordre; le secrétaire du cabinet représenta ses minutes, on relut toutes les lettres, et l'on n'y trouva rien qui pût autoriser le malheureux général à quitter sa position de Peterswald, dans laquelle l'Empereur lui avait recommandé de se tenir *coi*, selon l'expression textuelle employée dans la dépêche.

« Eh bien ! dit l'Empereur au duc de Bassano, voilà la guerre. »

Puis, devenu tout à coup pensif, il fixa de nouveau les yeux sur sa carte, et mesurant machinalement les distances avec un compas, on l'entendit répéter tout haut ces vers qui lui revenaient à la mémoire :

J'ai servi, commandé, vaincu quarante années!
Du monde entre mes mains j'ai vu les destinées,
Et j'ai toujours connu qu'en chaque événement
Le destin des combats dépendait d'un moment.

« Ah! Talma disait bien cela ! ajouta-t-il en paraissant se livrer à d'autres pensées. Pauvre Talma, il y a longtemps que nous nous connaissons. C'est un honnête homme ; mais il aime mieux être à Paris qu'à Dresde !... Il a parbleu raison; cela se conçoit, mais moi ! Allons! il faut changer mes plans, et cette fois, faisons en sorte de me multiplier. »

En effet, dès le soir même, il indiqua aux principaux officiers de son état-major, Leipzick, comme devant être désormais le point de réunion de tous les corps de l'armée; puis, le 3 septembre, il quitta Dresde.

A partir de ce jour commença une série de marches et de contre-marches, remarquables autant par la vivacité des manœuvres exécutées par l'Empereur, que par la patience avec laquelle il poursuivait un dénoûment qui devait nous être bien funeste.

Dans ce trajet de Dresde à Leipzick, trajet qui dura six semaines, il fit plus d'une fois la triste observation qu'une fatale disposition au découragement dominait les esprits ; les signes de mécontentement n'étaient que trop visibles à ses yeux clairvoyants.

« Il semble, dit-il un jour à cette occasion, qu'une lime sourde cherche à rompre tous les liens de confiance et de dévouement qui si longtemps ont rendu l'armée et moi forts l'un par l'autre, et l'un par l'autre invincibles. »

Enfin, le 15 octobre 1813 il arriva à Leipzick, déjà occupée par les troupes du maréchal Marmont et du duc de Castiglione.

Mais, pour l'intelligence de ce qui va suivre, je crois devoir donner brièvement la description topographique de cette ville de Saxe qui, sans être d'une grande étendue, est cependant devenue importante à cause des événements dont elle fut le théâtre à cette époque.

Leipzick est renfermée dans une enceinte irrégulière, de forme presque triangulaire, qui consiste en une vieille chemise de maçonnerie ; elle est protégée par un fossé sans contrescarpe et presque comblé par le temps. Autour de ce fossé règne un large boulevard planté de deux rangées d'arbres. Quatre portes servent de communications à la ville avec ses boulevards : au nord se trouve la porte appelée Halle ; c'est la route de Lindenau par le pont de l'Elster.

Au midi est celle de Grimma, qui est en même temps le nom du faubourg le plus considérable de la ville ; à l'ouest est la porte Saint-Pierre, et à l'est, du côté de Lindenau, les faubourgs de Randstad, qui conduisent à Leutzen par un long défilé renfermé entre les marais de l'Elster et de la Pleisse. Ce faubourg n'a pour débouché que le pont qui est à l'extrémité du boulevard, du côté de la porte de Halle, et pour issue que la rue longue et étroite qui mène à la barrière de Machranstadt. Nos soldats appelèrent cette sortie barrière de *la Massacrade*, à cause de l'horrible boucherie dont ce lieu fut témoin quelques jours plus tard ; ce fut par là, en effet, que l'armée française tenta d'opérer sa retraite.

Murat, instruit de l'arrivée de l'Empereur, s'empressa de se rendre auprès de lui pour lui donner des détails sur les divers combats qui avaient eu lieu auparavant, et pour lui rendre compte en même temps de la position qu'il avait fait prendre à l'armée pour couvrir Leipzick. Napoléon, voulant s'assurer par lui-même des dispositions prises par son beau-frère, remonta à cheval et se dirigea du côté des campements. Il arriva bientôt au pied d'un coteau qui domine une immense plaine, et sur lequel est une maison isolée appelée la *Bergerie de Meusdorff*. Après avoir jeté de ce point un premier coup d'œil sur l'ensemble de nos positions, il voulut les parcourir en détail, et redescendit dans la vallée, où la tête des premières colonnes autrichiennes commençait déjà à se montrer. En avançant un peu, les vedettes des deux armées ne furent plus éloignées les unes des autres que de quelques portées de fusil tout au plus.

De nouveaux régiments étaient arrivés de France; pour la première fois ils allaient paraître en ligne sous les yeux de l'Empereur. Parmi eux se trouvait le régiment de cuirassiers commandé par d'Avranges, un des plus jeunes colonels de l'armée, et que Napoléon connaissait particulièrement. Ces régiments n'avaient point encore inauguré leurs aigles, et l'Empereur ordonna qu'on procédât sur-le-champ à cette solennité.

Aussitôt les troupes se rangèrent sur les trois côtés d'un grand carré; l'état-major occupa le quatrième. Napoléon s'avance au milieu de l'enceinte; tous les officiers des régiments se groupent devant lui. Le prince de Neufchâtel, exerçant alors la charge de vice-connétable, met pied à terre; les officiers de son état-major ont tiré les aigles des étuis qui les renfermaient; les bannières dont elles sont ornées déploient leurs couleurs, tous les tambours battent aux champs; Berthier, chargé de ce noble faisceau, vient se placer au centre des officiers, en face de l'Empereur qui, tenant d'une main les rênes de son cheval et de l'autre montrant les drapeaux, s'écrie d'une voix vibrante :

« Soldats! que ces aigles soient désormais votre point de ralliement! Jurez-moi de mourir plutôt que de les abandonner!... Me jurez-vous de préférer la mort au déshonneur de nos armes?...

— Oui! oui! Vive l'Empereur! » s'écrièrent les officiers et les soldats sur lesquels ces paroles semblent produire un effet magique.

Alors Napoléon, élevant la voix et désignant de son bras étendu les Autrichiens, reprend avec plus d'énergie que la première fois :

« Soldats! voilà l'ennemi! Souffrirez-vous jamais un affront?...

— Non, non, jamais! Vive l'Empereur! répètent encore tous les officiers en brandissant leurs épées.

— Alors je confie ces aigles à votre courage et à votre honneur. »

A ces mots, chaque régiment reçoit un drapeau des mains de son colonel, et toutes les troupes, transportées d'enthousiasme, se séparent et défilent en poussant des *vivat* que les échos portent jusqu'aux Autrichiens.

Lorsque le régiment des cuirassiers commandé par d'Avranges vint à passer devant Napoléon, et quand le colonel lui eut adressé le salut d'usage, l'Empereur se découvrit en disant à voix basse :

« Encore un de mes braves colonels! »

Il continua son inspection. Arrivé au village de Wachau, occupé par le duc de Bellune, il lui donna de vive voix quelques instructions, puis il revint à la Bergerie de Meusdorff, où il fit une halte. Les fourgons de la cantine n'étant pas encore arrivés, Napoléon dut se contenter pour souper de quelques noix sèches; elles étaient le seul mets qu'on pût se procurer, tant l'habitation était pauvre. Le duc de Bassano ajouta à ce frugal repas une tablette de chocolat; mais, en revanche, l'Empereur s'étendit sur un monceau de foin et prit avec délices quelques heures de repos.

Dans la nuit du 15 au 16, il apprit que l'ennemi débouchait par toutes les routes qui aboutissent à Leipzick; il fit de suite toutes ses dispositions. Le lendemain, à neuf heures du matin, la fusillade qui se fit entendre au sud de Leipzick annonça que Schwartzemberg avait engagé la bataille dans cette direction. Le canon répondit

bientôt, de tous les points de l'horizon, aux décharges d'artillerie qui tonnaient du côté de Wachau : à midi l'engagement devint général.

Napoléon était descendu de la Bergerie de Meusdorff, et s'était dirigé en toute hâte sur ce point; mais avant d'y arriver, il aperçoit sur la droite des colonnes autrichiennes qui se sont avancées en bon ordre par Mackelberg. L'attaque semble si furieuse de ce côté, elle est accompagnée de cris si terribles, que tout le monde en est frappé. L'Empereur s'arrête, et, ne connaissant au juste ni les desseins ni le nombre des ennemis, fait avancer les grenadiers de la vieille garde, qui ne sont qu'à peu de distance derrière lui; il leur fait former le carré, et, sûr qu'aucune puissance humaine ne pourra ni vaincre ni dépasser cet obstacle, il s'élance dans la plaine; il arrive au moment où notre grosse cavalerie se distinguait par des charges irrésistibles, suivant son expression, et tandis que Macdonald faisait d'héroïques efforts pour enlever la redoute de Gross-Possana, défendue par une artillerie formidable.

Napoléon juge, à la première vue, que de la prise de cette redoute dépend peut-être le succès de la journée; il s'y porte de toute la vitesse de son cheval, et vient se placer sous le feu de l'ennemi.

« Quel est ce régiment? demande-t-il avec vivacité au général Charpentier, près duquel il s'est arrêté pour lui désigner du doigt un régiment d'infanterie qui restait en position au pied de la hauteur.

« Sire, c'est le 22e léger.

— Ce n'est pas possible, général; je connais le 22e léger : il ne resterait pas là, l'arme au bras, à se faire mitrailler; finissons-en! »

t sur un signe ce régiment s'élance..., la redoute est emportée.

L'Empereur songe alors à porter le coup décisif en perçant le centre de l'ennemi pour le mieux culbuter. La cavalerie de Latour-Maubourg, de Kellermann et de Poniatowski se jette aussitôt à droite et à gauche pour le déborder; tout ce qu'elle rencontre est écrasé, tué ou mis en fuite.

Cependant la nuit approche, et l'extrême fatigue des combat-

tants ne permet plus de songer à de nouvelles entreprises. A six heures, la canonnade cesse entièrement, et les feux des bivouacs des deux armées en présence se rallument peu à peu dans les mêmes positions où ils s'étaient éteints le matin. Les tentes de l'Empereur ont été dressées en avant de la Bergerie de Meusdorff, autour de laquelle la vieille garde vient s'établir. Napoléon passe la soirée à recueillir les rapports de la journée.

Tout le monde, généraux et soldats, avait fait son devoir. La cavalerie s'était surtout distinguée. Malheureusement Latour-Maubourg avait eu la cuisse emportée par un boulet.

Pendant l'opération que subissait, avec un courage stoïque, le général sur le champ de bataille même, son domestique se livrait à un désespoir qu'il manifestait par des cris et des pleurs.

« Ah çà! veux-tu te taire, lui disait Latour-Maubourg, que ces clameurs impatientaient; de quoi te plains-tu? Tu es gros et gras, il ne te *manque* rien.

— Ah! général, c'est votre jambe. Quel malheur pour moi!

— Mais au contraire, nigaud, reprit celui-ci, croyant ainsi consoler le fidèle serviteur, c'est fort heureux pour toi, parce que tu n'auras plus désormais qu'une botte à cirer au lieu de deux. »

A ce combat de Wachau, Poniatowski gagna son bâton de maréchal. Cédant à je ne sais quel pressentiment, Napoléon, comme s'il n'eût pas eu de temps à perdre pour acquitter sa dette envers le Polonais, lui envoya le soir même les insignes de maréchal de l'Empire.

Parmi les colonels qui se sont rendus dignes des faveurs de l'Empereur, Berthier cite avec orgueil le jeune d'Avranges, qui est son neveu.

« Ah! oui..., d'Avranges! répète Napoléon d'un air pensif; on ne saurait être bon fils sans être brave soldat. Celui-là a foi en sa mère et en son Empereur; il ira loin si la fortune ne le trahit pas. Je pense à votre parent, Berthier, et d'Avranges ne sera pas oublié;

mais il ne faut pas aller trop vite avec les jeunes gens, de crainte de les gâter. »

A cet instant, l'aide de camp de service entra dans la tente impériale pour annoncer l'arrivée du général autrichien Merfeldt, qui avait été fait prisonnier le matin dès le commencement de l'action. Napoléon avait donné l'ordre qu'on le lui amenât.

« Attendez un moment, répondit-il à son aide de camp. Lui avez-vous rendu son épée?

— Sire, on ignorait que Votre Majesté voulût...

— Qu'on remette au général son épée; vous l'introduirez ensuite. » Puis, se tournant vers Berthier, il ajouta : « Merfeldt est une ancienne connaissance, vous devez vous le rappeler. C'est lui qui est venu à Léoben solliciter l'armistice; c'est avec lui que j'ai négocié à Campo-Formio. Vous souvenez-vous de la nuit d'Austerlitz? Ce fut encore lui qui me fit passer le billet écrit au crayon pour obtenir les premières paroles de paix auxquelles le salut de l'empereur d'Autriche et celui d'Alexandre étaient attachés. N'est-ce pas une singulière destinée que la sienne? Elle me le ramène au moment où j'aurais moi-même besoin d'armistice et de paroles de paix. »

Aussitôt que le général autrichien fut introduit, l'Empereur lui adressa des paroles consolantes sur son malheur, l'invita à partager avec lui et les officiers de son état-major le modeste repas qu'on avait préparé dans la tente voisine, en lui disant avec bienveillance :

« Je vous préviens, général, que vous allez faire un mauvais souper; mais ensuite, pour vous en dédommager, je vous renverrai sur parole; seulement, vous voudrez bien vous charger de porter à votre maître l'Empereur d'Autriche de nouvelles offres de conciliation. »

Après un repas qui ne dura pas dix minutes, Napoléon quitta la table.

« Notre querelle devient bien sérieuse, n'est-ce pas, général? dit-il à M. de Merfeldt. Vous voyez comme on m'attaque et comme

je me défends. Est-ce que votre cabinet ne prévoit pas les suites d'un tel acharnement!... S'il est sage, s'il est bien conseillé, il peut encore tout arrêter; il le peut dès ce soir, mais demain peut-être il ne le pourra plus, car qui peut prévoir les événements de demain?... »

Comme le général autrichien ne répondait rien, après un moment de silence, Napoléon ajouta, en mettant dans son débit plus de vivacité :

« Notre alliance est rompue, c'est vrai ! mais entre votre maître et moi n'en existe-t-il pas une autre?... et celle-là n'est-elle pas indissoluble?... Eh bien ! c'est elle que j'invoque. Je veux avoir toute confiance dans les sentiments de mon beau-père. C'est à lui que je n'ai cessé d'en appeler depuis le commencement de tout ceci. Allez donc le trouver, et répétez-lui ce que je lui ai déjà fait dire par Bubna, il y a quatre mois, lorsque j'étais à Dresde. Je ne saurais trop vous le répéter, général, on se trompe étrangement sur mon compte. Je ne demande pas mieux que de me reposer à l'ombre de la paix et de rêver le bonheur de la France après avoir rêvé sa gloire... Et cependant votre politique sacrifie à la peur qu'elle a de moi, non-seulement les affections les plus naturelles. mais encore ses plus chers intérêts. Vous craignez jusqu'au sommeil du lion ; vous croyez ne pouvoir être tranquilles qu'après lui avoir arraché les griffes et coupé la crinière... Eh bien! quand vous l'aurez réduit à ce triste état, quelles en seront les suites? Les avez-vous prévues?... Tourmentés par le désir ardent de recouvrer d'un seul coup tout ce que vous avez perdu par vingt ans de malheurs, vous n'avez que cette idée, et vous ne remarquez pas que depuis vingt ans tout a changé autour de vous, que vos intérêts ont changé de même, et que, désormais pour l'Autriche, gagner aux dépens de la France, c'est perdre. Vous y réfléchirez, général; ce n'est pas trop de l'Autriche, de la France et même de la Prusse pour arrêter sur la Vistule le débordement d'un peuple à demi nomade, essentiellement conquérant, et dont l'immense empire s'étend depuis nous

jusqu'à la Chine..., la Russie, enfin, dont l'ambition vous aurait dévorés déjà si je n'avais eu le soin de la tenir muselée.

« Au surplus, je dois finir par faire des sacrifices, je le sais; je suis prêt; et pour gage de l'armistice à conclure dans les vingt-quatre heures, j'offre d'évacuer sur-le-champ l'Allemagne, et de me retirer derrière le Rhin. Adieu donc, général, ajouta Napoléon en congédiant M. de Merfeldt; lorsque de ma part vous parlerez de paix aux deux empereurs, je ne doute pas que la voix qui frappera leurs oreilles ne soit pour eux bien éloquente en souvenirs; voilà pourquoi je m'attends à vous revoir. »

Le général autrichien fut aussitôt reconduit par son ordre aux avant-postes, et ce fut dans le moment où ses amis déploraient sa captivité qu'ils le virent reparaître au milieu d'eux, honoré d'une mission qu'un vainqueur eût ambitionnée... Mais M. de Merfeldt ne devait pas revenir.

II

La journée du lendemain n'ayant pas été troublée par un seul coup de canon, ce calme absolu sembla de bon augure à Napoléon, qui ne doutait pas que la mission de M. de Merfeldt n'eût trouvé un bon résultat. Il s'abusait.

Presque toute sa vie il se fit illusion sur les sentiments de ces rois qui l'avaient tant flatté dans sa prospérité. Il oubliait qu'à leurs yeux, lui, Empereur de *fortune*, n'était qu'un *intrus*, fils de la Révolution et représentant de cette France contre laquelle, depuis vingt ans, ces mêmes rois conspiraient. L'occasion était trop belle pour se venger à la fois d'une nation qu'ils n'avaient pu empêcher de s'affranchir, et de l'homme qui les avait vus tous à ses pieds, après les avoir tous vaincus.

En retardant leur attaque d'un jour, les alliés n'avaient eu d'autre intention que de donner le temps à Bernadotte de se rallier à Benigsen et à Colloredo, dont les corps d'armée réunis formaient

120,000 hommes. Ce que Napoléon ne sut pas deviner, ses généraux en chef le devinèrent, et, après s'être longtemps consultés, ils furent d'avis d'appeler Berthier et Daru à un conseil qu'ils tinrent à ce sujet.

On discuta longtemps, et en résumé les avis se trouvèrent tous d'accord sur ce point : c'était que l'Empereur ne devait pas livrer bataille avec des forces aussi faibles que les siennes, comparées à celles de ses ennemis. Il nous restait à peine 600 pièces de canon, et les alliés en avaient 1,200. Napoléon ne pouvait mettre en ligne que 160,000 hommes au plus, tandis qu'on pouvait lui en opposer 350,000. Tout ce que notre armée avait conservé de bonnes troupes, de vieux soldats, était à Dresde, ou renfermé dans les places de Dantzick, de Magdebourg et de Hambourg. Il fut convenu qu'après la conférence, Berthier et Daru iraient trouver l'Empereur pour déposer à ses pieds de *respectueuses mais justes remontrances.* Ces messieurs avaient sans doute oublié qu'on n'était plus au temps de Louis XV et des Parlements.

En les voyant entrer dans sa tente, où il était seul, Napoléon remarqua tout d'abord l'agitation de Daru ; mais l'air solennel du major-général le frappa davantage, et, s'asseyant devant sa table, il leur demanda d'un ton froid ce qu'ils lui voulaient. Berthier prit la parole le premier et lui représenta, dans les termes les plus doux et en employant d'excessifs ménagements, le désavantage qu'il y aurait à livrer bataille dans un pareil moment. Il lui exprima une vérité que l'Empereur avait sentie avant lui, à savoir, que les généraux étaient eux-mêmes si découragés qu'ils ne pouvaient ranimer le courage de leurs soldats.

« Et cependant, ajouta le major-général, Votre Majesté sait jusqu'où vont leur amour et leur dévouement à son auguste personne. Tous sont prêts à sacrifier leurs biens, leur vie pour elle ; mais si ces sacrifices ne peuvent servir à rien, si Votre Majesté, en s'exposant elle-même comme elle fait chaque jour, avec une témérité qui... »

Ici un regard foudroyant de Napoléon arrêta court l'orateur. Toutefois il se remit et termina son tableau en balbutiant et en rappelant quelles seraient les terribles suites d'une bataille perdue, qui ouvrirait aux ennemis la route de Paris.

Enhardi par le silence de l'Empereur, qui avait écouté Berthier avec une morne attention, Daru prit la parole à son tour. Il démontra que les munitions seraient insuffisantes pour peu que l'action se prolongeât plus d'un jour ; que l'armée n'avait pas d'ambulances, qu'aucun hôpital n'avait pu être formé sur les derrières de l'armée.

« Ces précautions, Sire, dit Daru en terminant, ont toujours rendu les soldats de Votre Majesté invincibles, parce que, lorsque le soldat sait que des secours, des soins et un lit l'attendent s'il est blessé ou malade, il va au feu avec plus d'assurance. Votre Majesté sait encore que, dans cet état de choses, il n'y a de la faute de personne ; l'administration a constamment fait son devoir. »

Lorsque l'intendant-général de l'armée eut fini de parler, Napoléon, qui jusqu'alors n'avait pas dit un mot, regarda tour à tour Daru et Berthier avec une expression extraordinaire ; puis il leur dit avec une tranquillité feinte, mais pleine d'ironie :

« Messieurs, tandis que vous y êtes, avez-vous encore quelque chose à dire? Parlez, je vous écoute. Par ma foi, le moment est bien choisi ! »

Et ses bras, qu'il avait croisés sur sa poitrine, empêchaient qu'on ne vît ses doigts crispés froisser les revers de son habit. Daru et Berthier ayant témoigné par une légère inclinaison de tête qu'ils n'avaient plus rien à dire :

« Eh bien ! c'est à mon tour, n'est-ce pas, messieurs?» s'écria-t-il en se dressant de toute sa hauteur.

Puis, fixant des yeux de feu sur l'intendant de l'armée, il lui dit avec ce calme qui était toujours chez lui précurseur de l'orage :

« Comte Daru, vous êtes un homme de plume et non d'épée, en un mot, vous êtes l'intendant de l'armée, et par cela même inha-

bile à juger une pareille affaire. Je ne vous veux aucun mal du zèle inconsidéré qui vous a dicté les paroles que je viens d'entendre; cependant, croyez-moi, vous eussiez mieux fait de vous abstenir. »

Puis se retournant vivement vers Berthier, et le toisant de la tête aux pieds, il dit, en affectant encore plus de calme, quoique son visage fût devenu affreusement pâle :

« Quant à vous, monsieur le major-général, j'ignorais qu'entre nous deux les rôles pussent changer; mais je sais maintenant que, de même que la fortune, il y a des hommes qui changent du jour au lendemain. Je sais qu'il en est ici quelques-uns qui préféreraient les douceurs d'une vie oisive aux nobles fatigues des camps... »

Puis faisant deux pas vers le major-général, qu'il regarda fixement :

« Il en est, vous dis-je, qui aimeraient mieux chasser dans leurs terres princières que de travailler avec moi à la conservation intégrale du territoire, au maintien de l'honneur national; n'est-ce pas, prince de Neufchâtel? Et ceux-là, je les connais, vous dis-je encore une fois. Ce sont des hommes que j'ai tirés de la poussière pour les combler d'honneurs et de richesses; des hommes qui me doivent tout, excepté de la reconnaissance. Mais ceux-là ne sont pas mes soldats! Mes soldats n'ont point changé et ne changeront jamais. Messieurs, avec l'aide de Dieu et de cela (l'Empereur avait frappé vivement du plat de sa main gauche sur le fourreau de son épée), je saurai bien réduire des princes qui, parce que je les ai trop ménagés, ont conjuré ma perte. Mais malheur aux traîtres ou aux ingrats! »

Au geste sublime que Napoléon avait fait, à ses paroles dites avec feu, Berthier et Daru avaient éprouvé comme un sentiment de terreur, bien qu'à coup sûr ils ne pussent prendre pour eux ces mots si durs de l'Empereur, et que lui-même ne songeât point à les leur appliquer.

« Au surplus, vous le savez depuis longtemps, reprit-il bientôt, toujours en s'adressant à Berthier, votre opinion n'est jamais en-

trée pour rien dans mes déterminations; vous pouviez donc vous épargner la peine de parler comme vous venez de le faire tout à l'heure ; et quant à ceux qui vous ont envoyé vers moi, s'écria-t-il avec un éclat de voix, dites-leur qu'ils n'ont qu'à obéir! »

Enfin, se calmant peu à peu, il s'assit, et après s'être essuyé le front avec son mouchoir, il ajouta froidement :

« Messieurs, vous avez ma réponse. »

Et d'un signe il les congédia.

Il est à remarquer que, lorsque Napoléon avait quelque mauvaise humeur, ou lorsqu'il croyait avoir à se plaindre de quelqu'un, son mécontentement passait comme un orage, parce qu'il l'exhalait aussitôt en paroles dures quelquefois, et en apostrophes toujours vives. Le premier moment de sa colère était comme un coup de massue sous lequel il était difficile de ne pas succomber ; ce n'était qu'à l'aide de beaucoup de sang-froid, de franchise et d'impassibilité qu'on pouvait espérer d'en atténuer l'effet. Mais une fois calmé, non-seulement l'Empereur ne pensait plus à *la scène qu'il avait faite*, mais même il ne voulait pas que ceux qui l'avaient provoquée en conservassent le moindre souvenir.

Puis, comme au fond du cœur il était essentiellement bienveillant, comme il avait une extrême sensibilité et (qu'on me pardonne l'expression), comme il était *bon homme*, il lui arrivait toujours de regretter d'avoir poussé les choses un peu trop loin, comme il le disait encore, et il faisait en quelque sorte des avances pour qu'on ne lui gardât pas rancune. L'expression de sa figure s'épanouissait, il devenait enjoué, indulgent ; ses paroles, son regard, son sourire, ses gestes même, avaient un charme auquel il était impossible de résister : on peut dire que l'Empereur avait une physionomie, des manières, un langage pour chacune des émotions qui l'agitaient. Il est vrai que nous ne pourrons jamais convaincre certaines gens de cette vérité, que Napoléon était homme et homme comme un autre, avec cette différence, toutefois, qu'il valait par le cœur infiniment mieux que la plupart des autres hommes,

de même qu'il leur était éminemment supérieur par l'intelligence. Il le prouva plus que jamais le soir même du jour où il avait *lavé la tête* à Daru et à Berthier ; il employa toute la nuit du 16 au 17 à faire avec eux ses dispositions pour le lendemain, comme s'il ne se fût rien passé d'extraordinaire entre lui, l'intendant et le major-général de l'armée.

III

Le 17 au matin le temps était pluvieux et sombre. La venue du jour n'avait pas interrompu le calme qui régnait dans le camp. Tandis que les caissons se remplissaient, que les ambulances s'improvisaient, que le soldat disposait ses armes, et que de tous côtés on se préparait au combat, l'Empereur passa la journée dans sa tente et arrêta le nouvel ordre de bataille dans lequel il voulait recevoir l'ennemi. Il retint à dîner Daru et Berthier, comme pour effacer jusqu'au souvenir de la mercuriale de la veille. La nuit arriva ainsi sans qu'on eût aucune nouvelle de M. de Merfeldt.

« Poniatowski pourrait bien avoir raison », dit plusieurs fois Napoléon en regardant à sa montre.

Pour comprendre ces paroles, il faut savoir que l'Empereur avait fait part au prince Poniatowski de son espoir dans la mission de M. de Merfeldt, vis-à-vis d'Alexandre surtout, et que le Polonais, dans sa franchise toute militaire, lui avait répondu :

« N'y comptez pas, Sire. L'empereur de Russie vous jouera. »

L'événement prouva que le prince avait deviné juste.

Cependant la pluie continuait de tomber à torrents sur les bivouacs. Un profond silence régna autour des tentes du quartier-général jusqu'au moment où le lever de la lune permit enfin à l'Empereur de monter à cheval et de se porter dans la direction de Leipzick. Il était une heure du matin. Chemin faisant, un moulin à tabac qui se trouve en arrière du Probstheyda, sur une éminence appelée le *Thonberg*, lui parut être un emplacement favorable pour son état-major. En

effet, après avoir tout visité, il revint à huit heures du matin à ce même moulin de Thonberg. A peine eut-il mis pied à terre que le canon de Schwartzenberg se fit entendre.

« Ah! ah! dit-il en écoutant, il paraît que *les autres* ne perdent pas de temps! N'est-ce pas aujourd'hui le 18 juin? Eh bien! il y a précisément treize ans, à pareille heure, que j'assistais, dans la cathédrale de Milan, au *Te Deum* chanté en commémoration de la victoire de Marengo. Messieurs, c'est un glorieux anniversaire que celui-là! faisons en sorte de nous le rappeler! »

Et il remonta à cheval aussitôt.

Du moment où l'ennemi avait abordé nos lignes, la bataille était devenue terrible : on s'était heurté avec furie; mais, quels que fussent leurs effors, les assaillants avaient trouvé partout une résistance invincible. Pendant sept heures que dura ce combat de géants, on vit 120,000 Français repousser victorieusement 330,000 ennemis. Pendant sept heures, 450,000 hommes se battirent sur une surface de moins de trois lieues carrées, et, par des miracles de valeur et d'audace, les Français repoussaient les attaques sans cesse renaissantes d'une masse trois fois plus forte qu'eux.

Malheureusement, ce que le nombre n'avait pu contre la valeur, la trahison devait le faire. Tout le monde sait l'immense désastre qu'entraînèrent la défection des Saxons, et cette rupture du pont de Leipzick qui coupa la retraite à l'arrière-garde de notre armée. Nous ne nous arrêterons donc pas sur ces faits, qui sont l'une des pages les plus douloureuses de notre histoire, et nous passerons enfin à l'épisode qui doit seul nous occuper, mais pour l'intelligence duquel ces détails étaient indispensables.

Le 24 octobre, l'Empereur était arrivé de bonne heure à Freybourg, où son logement avait été préparé dans la maison du pasteur protestant. Il s'enferma avec Berthier, et, avant de prendre la moindre nourriture, il s'occupa des affaires de la France, dicta le décret de convocation du Corps législatif, distribua de l'avancement, des dotations, des honneurs.

Le major-général lui mit ensuite sous les yeux le rapport plus détaillé de nos pertes. Berthier lui-même avait à regretter celle de son neveu, le jeune d'Avranges, ce colonel d'un nouveau régiment de cuirassiers auquel Napoléon avait fait don d'une aigle quelques jours auparavant. Ce brave officier était mort en combattant près du prince Poniatowski, pour protéger sa retraite dans le faubourg de Leipzick.

A ce nom de d'Avranges, prononcé par Berthier avec une émotion bien naturelle, Napoléon avait éprouvé comme un tressaillement; puis il avait regardé le prince de Neufchâtel avec une expression extraordinaire, en lui disant d'un ton bref :

« Et après, monsieur le major-général, quelles pertes ai-je encore à déplorer?

— Sire, le général de division Delmas, qui est tombé sous le feu de l'artillerie saxonne, et avec lui Vial, Rochambeau...

— Assez! assez! » fit Napoléon en couvrant son visage de ses deux mains; puis il répéta tout bas : « Bessières, Duroc, Kirgener, Bruyère, Vial, Rochambeau, Delmas, Poniatowski!... Ah! oui, Poniatowski, voilà quel devait être le vrai roi de Pologne! et aujourd'hui il est mort! tous sont morts! tous!... Ah! c'est affreux! quand donc cela finira-t-il! n'est-ce pas déjà assez de sang versé? Encore, si ce n'était qu'à moi qu'ils en veulent! » Et après un silence il ajouta : « Vous disiez donc que parmi mes braves colonels, d'Avranges...

— Sire, les Prussiens l'ont massacré. Les dernières paroles de mon neveu ont été un remerciement à Votre Majesté de toutes les bontés qu'elle a eues pour lui, et son dernier soupir a été pour sa patrie, pour sa mère. Sire, elle est ma sœur, et lui... »

A ces mots, Berthier se tut et se couvrit les yeux.

Tandis qu'il parlait, un léger tremblement avait agité les mains de l'Empereur, ses lèvres avaient pâli, et chez lui c'était là le signe d'une émotion profonde. Il s'était penché sur la table devant laquelle il était assis, il avait allongé le bras pour chercher la main de Berthier, et il la lui avait serrée à deux reprises, mais sans prononcer une parole.

Cependant le prince de Neufchâtel avait continué ainsi :

« Sire, entre autres particularités relatives à la mort de mon neveu, il en est une qu'on ne saurait expliquer, car, bien qu'elle m'ait été attestée, j'ai peine à y croire...

— Qu'est-ce donc?... demanda Napoléon.

— Sire, une chose inimaginable, une puérilité : on a trouvé sur lui, entre sa veste et sa cuirasse... Et cependant d'Avranges n'était pas fou...

— Mais qu'est-ce donc? répéta l'Empereur avec la plus vive impatience.

— Sire, on a trouvé un petit sabre de pain d'épices, de ceux qu'on donne aux enfants, mais tellement durci par le temps, que d'abord on ne savait pas ce que ce pouvait être. Toutefois, le soin avec lequel il était enveloppé dans un papier de soie et roulé dans le brevet d'officier de la Légion-d'Honneur dont Votre Majesté daigna honorer mon neveu l'année dernière, a donné à penser qu'il tenait beaucoup à cet objet.

— Cela est étrange! avait dit Napoléon à voix basse en regardant fixement devant lui, mais avec distraction et comme une personne qui regarde sans voir.

— Il est présumable qu'il lui aura été donné, lorsqu'il était enfant, par une femme, sa cousine peut-être. Il avait pour elle beaucoup d'attachement.

— Vous vous trompez, Berthier, avait interrompu l'Empereur en passant légèrement sa main sur son front. Oui, ma foi!... Puis il était redevenu pensif.

—Quoi qu'il en soit, ajouta Berthier, ce fait est vraiment bizarre.»

A peine le prince de Neufchâtel eut-il prononcé ce mot, qu'il fut effrayé de l'effet qu'il avait produit. L'Empereur se leva brusquement, et, marchant droit à lui, lui serra le bras avec une violence presque convulsive, et fut quelques secondes sans pouvoir parler. Enfin il sourit, mais ce sourire avait tant d'amertume, que Berthier craignit de l'avoir offensé, surtout lorsqu'il entendit ces paroles :

« Vous vous trompez encore ; ce n'est pas bizarre, c'est sublime ! D'Avranges a été de parole, il a tenu son serment. Maintenant, monsieur le major-général, avez-vous autre chose à me dire ?

— Non, Sire.

— En ce cas, c'est bien. Occupez-vous sur-le-champ de faire ordonner les gratifications que j'ai accordées. Allez, Berthier, je désire être seul. »

Et Napoléon posa ses deux coudes sur la table et sa tête dans ses mains, et il se mit à réfléchir. Le major-général le quitta en cherchant vainement quel rapport pouvait exister entre Napoléon, son malheureux neveu et un petit sabre de pain d'épices.

Voici l'explication de cette énigme.

IV

Au temps où la place Vendôme portait le nom de *place des Piques*, et où les pierres du monument élevé à Louis XIV étaient encore éparses çà et là sur les pavés encadrés d'herbe verte et touffue, en 1794, un homme, vêtu d'un uniforme d'officier d'artillerie, dont la propreté minutieuse faisait encore ressortir la vétusté, se promenait circulairement sur cette place à peu près déserte, l'air pensif et les mains croisées sur le dos. Cet homme paraissait avoir vingt-cinq ans au plus ; il était de petite taille, maigre et svelte. Ses longs cheveux noirs, coupés *en oreille de chien*, selon la mode de l'époque, qui descendaient jusque sur ses épaules, donnaient à sa physionomie naturellement pâle, mais animée par des yeux d'une vivacité extrême, un caractère indéfinissable d'originalité. Cet officier s'arrêtait de temps à autre pour contempler, d'un air mélancolique, cette place veuve de l'espèce de trophée qui naguère encore l'embellissait. Puis il fixait ses regards sur le piédestal de la statue absente, et les élevait ensuite jusqu'au ciel, comme un homme qui bâtit, en imagination, un temple, un arc, une colonne...

L'officier était plongé dans cette espèce d'extase, lorsqu'un jeune enfant s'élança de la porte d'un des hôtels voisins, et s'approcha de lui à l'improviste en lui demandant avec une hardiesse toute martiale :

« N'est-ce pas, citoyen, que vous êtes général?

— Non, mon petit ami.

— Ah!... vous n'êtes pas général! vous n'êtes donc pas dans l'artillerie?

— Pardonnez-moi, j'ai l'honneur d'appartenir à cette arme; mais je ne suis encore que commandant... C'est bien peu de chose, n'est-ce pas? ajouta-t-il avec simplicité.

— Commandant! commandant! répéta l'enfant, en ayant l'air de réfléchir; puis, relevant la tête et ouvrant de grands yeux : C'est égal, reprit-il en grossissant sa voix, je voudrais être commandant, moi!... J'ai entendu dire à mes oncles que c'était déjà joli. Je voyais bien à votre uniforme que vous étiez dans l'artillerie, quoique Job ne voulût pas le croire; mais il ne cherche qu'à me taquiner.

— Et quel est donc ce M. Job, qui ose vous contrarier?

— C'est le jockey de maman. Nous étions tous les deux sur le balcon, occupés à vous regarder, là-haut, voyez-vous, où il y a écrit en rouge, à côté de la grande fenêtre : *Vivre libre, ou mourir*... Il y a au moins une heure que vous vous promenez autour de ces pierres, n'est-ce pas? »

A cette brusque demande le militaire rougit.

« Il est vrai que depuis longtemps j'attends ici quelqu'un, répondit-il en souriant.

— Alors, puisque votre ami ne vient pas, reprit le petit bonhomme en jetant autour de lui des regards curieux, je puis vous adresser une question sans crainte de vous ennuyer.

— Faites-moi toutes les questions que vous voudrez, se hâta de répondre le militaire, qui, bien qu'il ne connût pas cet enfant, se sentait pris déjà d'un intérêt tout particulier pour lui, je serai enchanté d'y répondre si je le puis.

— Eh bien! dites-moi tout de suite si vous me recevriez dans votre régiment? Je suis grand, je sais très-bien lire, j'écris passablement *en fin*, et j'apprends la géographie. Mon précepteur m'a assuré que...

— Oh! oh! mon jeune camarade, interrompit l'officier, on ne prend pas les soldats à la taille, vous pouvez en juger par moi, mais à l'âge et au patriotisme. Quel âge avez-vous?

— J'aurai bientôt huit ans, citoyen! regardez-moi bien. »

Et le petit bonhomme prit la position du soldat sans armes, les talons rapprochés, les coudes au corps; et se tenant droit, la tête haute, le regard fixe, il ne perdait pas, dans cette posture, une ligne de sa taille élancée et gracieuse. Le commandant le regarda un moment avec tendresse; un sourire vint de nouveau errer sur ses lèvres minces et colorées.

« Mon petit ami, reprit-il, vous êtes encore beaucoup trop jeune. Il faut avoir, à défaut de la taille exigée par l'ordonnance, la force de supporter les fatigues de la guerre.

— Mais il y a des fifres et des tambours qui ne sont pas plus grands que moi. Si Job était là, il vous le dirait; hier encore nous en avons vu passer sur le *boulevard des Droits-de-l'Homme*, à la tête d'un régiment et devant la musique : on disait même qu'ils allaient se battre à l'armée de Sambre-et-Meuse.

— C'est possible, mais ce n'est pas là une raison, fit l'officier en hochant la tête. Il ne s'agit ici que de la force, et il faut avoir celle de manier une épée; car, voyez-vous, mon jeune ami, en présence des ennemis de la patrie, le cœur et le courage ne suffisent pas.

— Oh! si ce n'est que cela, je manie très-bien une épée; demandez plutôt à mes oncles, qui sont militaires comme vous, si je ne sais pas tenir même leur grand sabre d'une seule main : vous allez voir. »

Et montant avec la rapidité d'un chat sur la borne près de laquelle ils causaient tous deux, le petit bonhomme, s'appuyant

d'une main sur l'épaule du commandant et de l'autre saisissant la poignée de son épée, allait la tirer de son fourreau.

A ce geste inattendu, Napoléon fit un mouvement brusque, et retenant la main de l'espiègle, il lui dit d'un ton sérieux, et le regard très-animé :

« Un moment! personne ne touche à cela que moi! il est de ces choses avec lesquelles un enfant ne doit jamais badiner : descendez à l'instant, monsieur!

— C'était seulement pour vous montrer, bégaya l'enfant d'un air contrit ; êtes-vous fâché contre moi, citoyen? »

En disant ces mots, il enlaça doucement de ses deux bras le cou du commandant, et, le front appuyé contre la joue du militaire, sur laquelle celui-ci sentait couler une larme brûlante, il répétait d'une voix que le repentir rendait encore plus touchante.

« Pardonnez-moi, citoyen, je ne le ferai plus jamais. »

Ému au dernier point de l'émotion même de l'enfant, l'officier l'embrassa plusieurs fois :

« Non, non, lui dit-il en le posant à terre; mais je ne pouvais vous permettre l'expérience que vous vouliez tenter. Pour vous prouver que je ne vous en veux pas, et pour satisfaire votre ardeur belliqueuse, je vous offre un beau sabre de pain d'épices : l'acceptez-vous? Peut-être un jour vous en donnerai-je un d'une autre espèce; mais c'est à condition que vous ne pleurerez plus, parce que vous me feriez du chagrin, à moi aussi.

— Ah! je veux bien, s'écria le petit bonhomme en sautant de joie et en battant des mains; mais c'est qu'il n'y a pas de marchande de pain d'épices sur cette vilaine place, ajouta-t-il en essuyant ses yeux.

— Nous en trouverons à quelques pas d'ici, dans le *jardin des Capucines*, si vous voulez me faire l'amitié d'y venir avec moi... Cependant, interrompit-il après un moment de réflexion, ne craignez-vous pas qu'on ne soit inquiet de votre absence?... Au surplus, je vous ramènerai à cet endroit.

— Bah! on me laisse aller seul sur la terrasse des Feuillants; cependant, pour ne pas faire gronder Job par maman, il faut le prévenir que je vais avec vous et que nous ne serons pas longtemps absents.

— C'est plus convenable.

— Job! cria l'enfant en faisant un signe au jockey qui était resté en sentinelle sur le balcon de l'hôtel, je vais au jardin des Capucines avec le commandant, acheter un beau sabre; si maman me demande, tu lui diras que je reviendrai bientôt. »

Le jockey s'était empressé d'accourir vers son jeune maître en voyant l'officier disposé à l'emmener; mais le petit bonhomme, ayant deviné les scrupules de Job, reprit d'un ton d'humeur et en frappant du pied avec pétulance :

« Puisque je vais revenir tout de suite. Et se rapprochant encore davantage du commandant qui le tenait par la main, il ajouta avec une sorte d'orgueil et de fierté dans le regard : Je le savais bien, moi, que le citoyen était dans l'artillerie! mais tu ne veux jamais me croire. »

Le militaire et son jeune compagnon eurent bientôt rencontré ce qu'ils cherchaient. Ce fut l'enfant qui lui montra du doigt une vieille femme assise devant une petite boutique de gâteaux. Lui-même choisit un sabre de pain d'épices, le plus beau qu'il put trouver, après les avoir tous examinés et comparés les uns aux autres.

« Combien? » demanda le commandant à la marchande, en fouillant dans la poche de son uniforme.

« Ceux-là, deux sous, citoyen; les autres ne coûtent qu'un sou la pièce. »

Le commandant présenta à la marchande un assignat de cinq livres. C'était pour le moment sa seule fortune.

« Tenez, rendez-moi, lui dit-il. »

A cette vue, la vieille femme fit un peu la grimace :

« Hélas! mon cher citoyen, dit-elle d'un ton piteux, cet assi-



Combien? demanda le commandant à la marchande...
(t. II, p. 328.)

gnat ne vaut plus, au jour d'aujourd'hui, que quinze sous de bon argent.

— Je le sais, répondit sèchement le militaire.

— J'aimerais mieux, si cela vous était égal, que vous me donnassiez deux sous en numéraire, car je n'aurais pas assez pour vous rendre.

— Je n'ai point de numéraire sur moi, répliqua le commandant avec un léger sourire de honte, mais gardez tout.

— Ah ! Jésus, bon Dieu ! pour qui me prenez-vous? fit la bonne femme en reculant d'un pas ; j'aime mieux vous faire crédit : vous m'avez l'air d'un ci-devant. La patrie n'est pas en danger, comme la semaine passée ; vous me devrez deux sous, en numéraire, ajouta-t-elle en appuyant sur le dernier mot. »

Le militaire se trouvait dans un effroyable embarras, lorsqu'au même instant il se sentit toucher doucement sur l'épaule. Croyant que c'était le petit bonhomme, il ne tourna pas même la tête ; mais celui-ci, une fois possesseur du sabre de pain d'épices, avait profité du débat qui s'était élevé, pour traverser le jardin à toutes jambes et rejoindre Job, qui commençait à se repentir de ne l'avoir pas suivi.

« A ce que je vois, le commandant Bonaparte aime le pain d'épices et en fait provision !... dit le nouveau venu d'une voix grave et sonore.

— Ah ! c'est vous, Talma... Parbleu, mon cher, vous arrivez bien à propos ! Donnez pour moi, je vous prie, deux sous à cette bonne femme, qui n'a pas grande confiance, à ce que je crois, dans la monnaie de la république. »

L'artiste tira de sa poche une pièce de douze sous, et, cette fois, la marchande se trouva assez riche pour rendre les dix sous qui revenaient sur la pièce.

« Je vous ai attendu plus d'une heure sur la place Vendôme, mon cher Talma, dit ensuite Napoléon d'un ton de reproche amical, car nous supposons qu'on a deviné que c'était lui. Je serais parti depuis longtemps si un charmant petit garçon... Eh ! mais..., par où est-

il donc passé, l'espiègle? fit-il en jetant autour de lui des regards inquiets.

— Ne vous en tourmentez pas, je l'ai vu se diriger en courant et en agitant un sabre de pain d'épices qu'il tenait à la main, vers l'hôtel que ses parents occupent place Vendôme. Je le connais... Mais, pardonnez-moi, mon cher Bonaparte, si je vous ai fait attendre si longtemps, interrompit Talma en lui serrant une main dans les siennes, je ne fais que sortir de la répétition.

— Le Théâtre de la République va-t-il donc enfin nous donner quelque chose de nouveau et de bon?

— De nouveau, pas précisément; de bon, je l'espère pour mes camarades : c'est le *Charles IX* de Chénier, et cette fois j'ai recréé le rôle...

— Que vous êtes heureux, Talma! interrompit à son tour Napoléon avec un mélange de satisfaction et d'amertume. Vous avez obtenu les suffrages du peuple ; vous jouissez chaque jour d'un triomphe nouveau ; votre art est le premier de tous ; être applaudi chaque soir par une foule enthousiaste!... Ah! Talma! votre position, comme artiste, est bien supérieure à toutes les positions possibles!... Il me faudrait des victoires, à moi, pour conquérir le quart de la popularité que vous possédez déjà, et pour les obtenir, ces victoires, il faut des soldats, des canons, de l'argent...

— Et vous aurez tout cela un jour, soyez-en sûr, mon cher ; votre mérite sera reconnu, apprécié, mis en lumière et récompensé plus que vous ne croyez peut-être : c'est moi qui vous le dis. »

Et, prenant tout à coup une pose théâtrale, Talma, avec un geste plein de dignité, toucha légèrement le bras de Napoléon, en ajoutant :

« Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas!

— Bravo! Talma! vous dites toujours ce vers d'une manière admirable.

— Mon cher commandant, vous me flattez toujours, vous!...

Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit à l'heure qu'il est. Nous devions aller dîner ensemble *aux Frères-Provençaux;* une invitation du général d'Avranges d'Haugeranville, que j'ai trouvée chez moi hier au soir en rentrant, ne me permet pas de dîner aujourd'hui ailleurs que chez lui. Je suis allé le voir ce matin pour tâcher de lui faire agréer mes excuses; impossible, on veut absolument que je me trouve à ce dîner, où Chénier sera et où seront aussi les frères de Mme d'Avranges, César Léopold et Alexandre Berthier, dont vous avez sans doute entendu parler; puis Barras, Perregaux et d'autres encore... Bien plus, j'ai promis au général de vous amener avec moi; or, il n'y a pas moyen de s'en dédire.

— Mais je ne puis aller dîner dans une maison où je n'ai pas encore été présenté.

— Vous n'avez pas besoin d'être présenté, puisque vous êtes attendu. Mme d'Avranges, ses frères, ses sœurs, qui sont fort aimables, toute sa famille, en un mot, brûlent du désir de vous voir.

— Mais, encore un coup, je ne puis y aller vêtu de la sorte! dit Napoléon avec un geste d'impatience, et jetant un regard soucieux sur son habit, dont la vétusté attestait suffisamment l'ancienneté de service : on me prendra pour un émigré, ou tout au moins pour un aristocrate, ajouta-t-il en souriant à demi.

— Mon cher, l'uniforme d'un officier supérieur d'artillerie peut toujours aller de pair avec les clinquants et les panaches de nos sommités républicaines. D'ailleurs, je ne suis pas fâché que vous fassiez connaissance avec tout ce monde-là.

— Ah bien, soit! fit Napoléon; et, tâchant d'imiter le geste et la voix du tragédien, il ajouta :

Ami, je m'abandonne au destin qui m'entraîne.

Seulement, poursuivit-il, vous m'excuserez auprès de ces dames. »

Talma fit un signe affirmatif, et conduisit le commandant vers l'un des plus beaux hôtels de la place Vendôme. Ils entrèrent, et la première personne que Napoléon aperçut, quand son ami l'intro-

duisit dans un somptueux salon déjà rempli de monde, fut le petit garçon au sabre de pain d'épices. En le voyant, l'enfant s'élança de dessus les genoux de son oncle, Alexandre Berthier, et vint se jeter dans ses bras, en s'écriant :

« Ah! maman, c'est mon bon ami de tout à l'heure. » Puis s'adressant à Napoléon : « N'est-ce pas, citoyen, que vous m'avez promis, lorsque je serai grand, de me changer ce sabre contre un beau sabre *de vrai* qui coupera bien?

— Certainement, mon jeune ami », lui dit Napoléon en l'embrassant tendrement.

Le général d'Avranges était allé au-devant de lui et l'avait présenté à sa femme. Cette dame, après lui avoir adressé un compliment avec une grâce parfaite, dit à son fils :

« Oui, mon ange, conserve-le bien, afin qu'un jour le commandant Bonaparte n'ait pas plus à se repentir de t'avoir donné ce sabre de pain d'épices qu'un sabre de colonel. »

C'est de ce jour que date la fameuse amitié qui exista, pendant dix-huit ans, entre Napoléon, le jeune d'Avranges et Alexandre Berthier. Peut-être même, et sans que le major-général de l'armée s'en fût jamais douté, le souvenir de ce sabre de pain d'épices contribua-t-il à placer dans ses mains l'épée de vice-connétable, qu'au reste il était si digne de porter.

Quant à Talma, tout le monde sait avec quelle bienveillance et quelle générosité l'Empereur le traita toujours. Plus d'une fois, en payant ses dettes, Napoléon acquitta celle que le commandant d'artillerie avait contractée jadis envers le grand acteur à l'égard de la pauvre marchande de pain d'épices du jardin des Capucines.

Maintenant, reportons-nous à dix-neuf ans plus tard, c'est-à-dire au commencement de l'année 1813.



Un dimanche du mois de mars 1813, six semaines avant le dé-

part de l'Empereur pour cette malheureuse campagne de Saxe, qui devait se terminer par le grand désastre de Leipzick, Napoléon passait en revue, dans la cour des Tuileries, les troupes qui devaient le lendemain même rejoindre la grande armée, et, malgré l'enthousiasme que sa présence faisait toujours éclater parmi les troupes, pour l'augmenter encore et stimuler davantage les sentiments de patriotisme dont elles paraissaient animées, l'Empereur se fit amener le roi de Rome; et, le prenant dans ses bras, il parcourut les lignes des régiments en montrant son fils aux soldats. Ce fut alors comme un délire qui se manifesta par des vivats et des protestations dont la sincérité ne pouvait être suspectée, car il était facile de voir que ces cris partaient du cœur. Napoléon en fut profondément ému, et rentra au palais dans une disposition d'esprit dont plus d'un courtisan sut habilement profiter.

En traversant la grande galerie, encombrée ces jours-là de personnages de toutes sortes dans la hiérarchie civile et militaire, il caressait son fils, le couvrait de baisers, et faisait remarquer à ceux qui l'entouraient l'intelligence précoce de cet enfant.

« Il n'a pas eu peur du tout, dit-il avec bonhomie à quelques officiers-généraux devant lesquels il s'était arrêté ; il semblait deviner que tous les braves que je lui ai fait voir étaient de la connaissance de son *papa*. »

Puis il parla à ceux qui s'approchaient de lui pour quêter un regard ou une parole, tout en pinçant doucement le bout du nez de l'enfant, qu'il tenait toujours dans ses bras, ou en lui tirant les mèches de cheveux blonds qui s'échappaient de son petit béguin de velours vert parsemé d'étoiles d'or.

Apercevant son premier architecte confondu dans un groupe de membres de l'Institut, il fit quelques pas de ce côté.

« Eh bien, monsieur Fontaine, lui demanda-t-il avec gaieté, songez-vous à notre palais du roi de Rome? Avance-t-il? »

L'architecte s'inclina respectueusement en signe d'affirmative.

« Mon fils l'habitera un jour », ajouta-t-il.

Et ses regards s'étant fixés sur l'enfant avec tout l'orgueil de la tendresse paternelle, il l'embrassa une dernière fois avec effusion, et le remit aux mains de sa gouvernante. Mais, en le voyant parcourir cette longue galerie d'un pas encore mal assuré, son front devint tout à coup soucieux, et lorsque l'huissier eut refermé les deux battants sur le jeune prince, Napoléon dit à demi-voix, après un soupir :

« Oui!... nous te bâtissons un beau palais!... Et s'ils nous accablent, cette fois, tu n'auras peut-être pas de chaumière. »

Ces paroles de l'Empereur sont d'autant plus remarquables qu'elles semblaient être prophétiques. Cependant son visage reprit bientôt toute sa sérénité, et il commença de faire ce qu'il appelait *sa tournée*.

On sait qu'après les grandes parades, les officiers-généraux et les colonels de régiments qui avaient passé sous les yeux de l'Empereur se réunissaient dans cette galerie, et que là, Napoléon distribuait lui-même la part d'éloge ou de blâme aux chefs de corps dont les troupes avaient bien ou mal manœuvré. Cette fois, il n'eut que des paroles flatteuses à adresser à chacun d'eux. A celui-ci il dit : « Je vous fais compliment sur le choix des hommes dont vous avez formé vos compagnies d'élite. » A un autre : « Vos officiers et moi nous nous sommes vus sur plus d'un champ de bataille. » A un quatrième : « Vos chevaux semblent avoir la même ardeur que leurs cavaliers; c'est d'un heureux augure. » Puis, avisant tout à coup, à l'extrémité de la galerie, un jeune colonel de cuirassiers, il se dirige vivement de ce côté et s'arrête en face de lui. Sa physionomie semble rayonner de joie.

« Bonjour, monsieur d'Avranges, lui dit-il avec un accent qui dut faire battre le cœur du jeune colonel; je suis bien aise de vous voir ici avant votre départ. Comment se porte Mme votre mère? »

Napoléon avait tenu la promesse qu'il avait faite au jeune d'Avranges dix-neuf ans auparavant. Dès l'âge de dix-sept ans, ce jeune homme était sorti du Prytanée français pour entrer dans une école

militaire, où il était resté deux ans; et avec l'épaulette de lieutenant, il avait fait, dans un régiment de cavalerie, les campagnes de Prusse et de Pologne. A Wagram, où il s'était particulièrement distingué, d'Avranges avait été décoré et nommé capitaine sur le champ de bataille. Avant l'expédition de Russie, il était déjà chef d'escadron; au retour de cette désastreuse campagne, l'Empereur l'avait nommé colonel, et de plus officier de la Légion-d'Honneur. Il avait à peine vingt-huit ans; mais il est juste de dire que, malgré les services éclatants du jeune d'Avranges, le souvenir que Napoléon en avait conservé, joint à sa parenté avec le prince de Neufchâtel, avait peut-être un peu contribué à ce rapide avancement, qui n'était pas sans exemple à cette époque.

A la question de l'Empereur, le jeune d'Avranges, baissant modestement les yeux, répondit :

« Sire, ma mère est bien âgée; cependant sa santé est assez bonne pour lui permettre d'aller chaque jour adresser au Ciel des vœux sincères pour le bonheur de Votre Majesté et pour la gloire de ses armes.

— Je sais que Mme d'Avranges est très-pieuse; je sais aussi qu'elle donne journellement à sa famille l'exemple des vertus et de l'obéissance qu'on doit au souverain qui se sacrifie pour le bonheur de tous... A propos, colonel, interrompit Napoléon d'un ton moins solennel et en changeant de manières et d'inflexion de voix, vous rappelez-vous encore notre première entrevue sur la place Vendôme? Il y a longtemps de cela!

— Ah! Sire, le souvenir m'en est toujours présent à la mémoire.

— C'est comme à moi. Je n'étais alors que simple commandant d'artillerie, ajouta-t-il en hochant la tête; tandis que vous, aujourd'hui, vous êtes colonel. Vous commandez, moi j'obéissais; et cependant je n'étais guère moins âgé à cette époque que vous ne l'êtes à présent.

— Oui, Sire, répliqua d'Avranges en souriant, mais depuis Votre Majesté a bien su rattraper le temps perdu. »

Cette réponse fit à son tour sourire l'Empereur, qui reprit aussitôt :

« Ma foi, mon cher, j'espère que vous n'avez pas à vous plaindre non plus. Il est vrai que les temps sont bien changés ; mais on regrette toujours celui de sa jeunesse, celui où l'on *croquait* des sabres de pain d'épices, n'est-ce pas? avait-il ajouté avec un coup d'œil significatif. Vous rappelez-vous celui que je vous donnai pour faire la paix, car nous nous étions un peu brouillés?

— Ah! Sire, je ne le *croquai pas,* je le conservai religieusement : je l'ai encore. »

Et comme en disant ces mots le colonel était vivement ému :

« Bah! vraiment, dit l'Empereur d'un ton de surprise et de ravissement tout à la fois, au moins n'est-ce pas de ce sabre-là que vous vous êtes si bien servi à la tête de votre escadron, à la Moscowa?

— C'est vrai, et cependant je l'ai emporté avec moi dans toutes mes campagnes.

— Eh bien! colonel, si vous l'emportez encore, dit l'Empereur avec un gracieux sourire, je souhaite bien sincèrement que vous le rapportiez de même au retour de celle-ci.

— J'ai fait le serment à ma mère de ne le quitter qu'avec la vie, reprit d'Avranges avec feu, et croyez-le, Sire, je tiendrai ma promesse. »

A ces paroles prononcées avec effusion, Napoléon regarda fixement d'Avranges, puis, lui faisant de la main un petit salut, il passa outre en lui disant encore de cette voix qui allait au cœur :

« Adieu donc, colonel; bientôt, je l'espère, nous nous reverrons. »

On sait le reste.

